TU WIEN

~~15-5-37~~

19-5-1557

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavianensis

LES LEÇONS
DE
LA NATURE.

LES LEÇONS DE LA NATURE; OU L'HISTOIRE NATURELLE, LA PHYSIQUE ET LA CHYMIE, PRÉSENTÉES A L'ESPRIT ET AU CŒUR.

Par Louis Cousin DESPRÉAUX, ancien Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Membre de plusieurs autres Académies de France.

Ch 8B 25

Un des meilleurs usages de la veritable philosophie, et particulièrement de la physique, est de nourrir la piété et de nous elever à Dieu.

LEIBNITZ, *Let. à M. Nic.*

NOUVELLE EDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez la Ve. NYON, Libraire, rue du Jardinet, no. 2.

AN XIV (1805).

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Q
158
.C6L4
1805
v.4
COLL. SPEC.

LES LEÇONS DE LA NATURE;

OU

L'HISTOIRE NATURELLE, LA PHYSIQUE ET LA CHYMIE,

PRÉSENTÉES A L'ESPRIT ET AU CŒUR.

LIVRE VII.

LES ASTRES, OU LE CIEL.

CCLIII^e. CONSIDÉRATION.

Coup-d'œil général sur le système du monde.

Au spectacle du globe terrestre et de toutes ses dépendances, succède ici le spectacle sublime de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes; et avec lesquels nous met en communication, le fluide

lumineux, dont nous venons de nous occuper. En comparaison de l'univers, la terre n'est qu'un point. Elève-toi, ô homme! jusqu'à ces mondes innombrables, à l'aspect desquels ce grain de poussière que tu habites, s'éclipse et paroît s'anéantir : examine, médite, et adore.

Au centre de notre monde planétaire, est placé cet astre éclatant, le *Soleil*, qui, de toutes les parties de notre système, est celle qui nous intéresse le plus. Il communique sa lumière à un grand nombre de globes opaques, ou planètes, qui font leur révolution autour de lui, à des distances différentes. Celle qui est la plus voisine, *Mercure*, est comme plongée dans ses rayons : et cette proximité fait que, de toutes les planètes, c'est celle que nous connoissons le moins. Plus loin, se trouve *Vénus*, qu'on appelle aussi *Lucifer*, ou l'étoile du matin, et *Hespérus*, ou l'étoile du soir ; parce que tantôt elle précède le soleil, et que tantôt elle suit cet astre, et se couche après lui. Vient ensuite notre globe, dont la surface est composée de terre et d'eau, de montagnes et de vallées ; et dont la partie intérieure consiste en lits et en couches de différentes matières. Cette *Terre* est le domicile d'une multitude de créatures tant animées qu'inanimées ; minéraux, plantes, et animaux. La *Lune* tourne autour d'elle, dans une orbite particulière ; et l'accompagne dans tout le cercle qu'elle

décrit autour du soleil. Les trois planètes qui suivent, sont *Mars*, *Jupiter* avec ses quatre lunes ou satellites; et *Saturne*, avec cinq, et de plus, un anneau lumineux qui l'environne. Ces six planètes principales ont été connues de tout temps. Une septième, découverte de nos jours, par le célèbre *Herschel*, dont elle porte le nom, est la plus éloignée; et se meut autour du soleil, de la même manière que les six autres. Plus récemment encore, il vient de s'en montrer une nouvelle. Mais qui oseroit assurer, que c'est à ce nombre que se bornent les planètes de notre système?

Parmi les planètes principales, nous n'en connoissons que trois, qui aient des planètes secondaires, la Terre, Jupiter, et Saturne. Les satellites font leur révolution autour de la planète principale, centre de leur mouvement; pendant que celle-ci fait la sienne autour du soleil. Ainsi, le centre de mouvement des satellites, change continuellement de place; puisque la planète à laquelle chacun d'eux est subordonné, l'entraîne avec elle, en faisant sa révolution autour du soleil.

L'astre qui vivifie tout notre monde planétaire, est placé au centre de ce système: et, sans qu'à notre vue il paroisse changer de lieu, il tourne sur lui-même, en vingt-cinq jours et demi. Autour de lui, se meuvent dans des orbites oblongues, ou des ellipses, les planètes qui sont sous sa

dépendance. Mercure, de tous ces globes le plus voisin du soleil, fait sa révolution en quatre-vingt-huit jours : mais, quoiqu'il soit éloigné de cet astre, de plus de treize millions de nos lieues communes, il est ordinairement caché dans ses rayons; et presque toujours invisible pour nous. Vénus, éloignée du soleil de vingt-quatre millions de lieues, décrit une ellipse plus grande; et achève son cours en un peu plus de deux cent vingt-quatre jours. La Terre, à trente-quatre millions de lieues du soleil, a besoin de trois cent soixante-cinq jours et quelques heures, pour faire sa révolution autour de lui; et, dans cette course annuelle, elle est accompagnée de la lune. Mars achève son cours en six cent quatre-vingt-sept jours, et se trouve distant du soleil, de cinquante-un millions de lieues. Jupiter et ses quatre lunes, qui en est éloigné de plus de cent soixante-seize millions, a besoin de douze ans pour terminer le sien. Saturne, à plus de trois cent quatorze millions de lieues, fait, avec ses cinq satellites, le tour du soleil, dans l'espace de trente années. Enfin, à six cent cinquante millions de lieues du centre commun, Herschel n'achève le sien que dans l'espace de quatre-vingt-trois ans, à-peu-près.

Outre le mouvement des planètes autour du soleil, qui forme leur année, elles en ont un autour d'elles-mêmes, qui forme leur mouvement

diurne, ou leur jour. Celui de Vénus est d'environ vingt-trois heures; celui de la Terre, d'un peu moins de vingt-quatre; celui de Mars, d'un peu plus; celui de Jupiter, de près de dix. L'éloignement de Saturne, et la foiblesse de sa lumière; la petitesse de Mercure, et sa grande proximité du soleil, ont empêché d'y reconnoître des taches, au moyen desquelles on puisse déterminer le temps de leur rotation. Cependant, on peut juger, par analogie, qu'ils tournent sur leur axe, comme les autres planètes.

Ce vaste domaine du soleil, qui, sans compter les comètes, embrasse une circonférence de près de quatre billions de lieues, est néanmoins encore bien éloigné de renfermer les bornes de l'univers. A une distance infinie de la dernière de nos planètes, est la région des étoiles fixes, dont la plus voisine de nous, est à une distance qui excède au moins trois mille milliards de nos lieues communes. Et combien de globes que nous ne saurions découvrir, peuvent remplir encore l'immense espace qui se trouve entre Herschel et les étoiles! D'ailleurs, chacune de ces dernières, dont le nombre échappe à nos calculs, doit être regardée comme un soleil, qui, à raison de son éloignement, peut surpasser le nôtre en grandeur et en éclat; et dont le domaine s'étend, peut-être, beaucoup plus loin encore.

C'est ainsi que les cieux racontent la gloire du Créateur. Avec quel éclat sa majesté ne brille-t-elle pas dans ces ouvrages merveilleux, qui nous invitent d'une voix si éloquente, à payer un tribut d'admiration, de vénération, et de louanges, au grand Être qui en est l'auteur! Est-il, dans la nature, rien de plus propre à nous inspirer des idées sublimes de Dieu, que l'aspect de la voûte étoilée! Quel est l'homme qui puisse lever les yeux vers le ciel, sans éprouver le plus vif sentiment de la magnificence et de la grandeur de celui qui a donné l'existence à toutes choses; et qui les conserve avec une puissance, une sagesse, une bonté incompréhensibles! Foibles mortels! que sommes-nous dans cette immensité de la création! Que sommes-nous, sur-tout, auprès du créateur de tous ces mondes, de ces soleils, de tous ces cieux que nous ne saurions entreprendre de compter, sans que notre esprit se trouble et se confonde! Et, cependant, parce que nous sommes susceptibles d'intelligence et d'amour, de choix, de liberté, de mérite, le souverain de l'univers daigne penser à nous, se souvenir de nous; et nous prodiguer de tendres soins! Quelle gloire pour nous, et quelle ravissante espérance s'ouvre à nos vœux! Ah! prosternons-nous devant le trône de l'Eternel; et, le front dans la poussière, adorons en silence.

CCLIV^e. CONSIDÉRATION.

De la position du SOLEIL.

L'AUTEUR de l'univers a fixé au soleil, une position qui convenoit parfaitement à la nature de cet astre, et aux fonctions qu'il avoit à remplir. Il l'a placé à une juste distance des planètes sur lesquelles il devoit porter son action : et cette position qui lui a été assignée il y a tant de siècles, il la conserve encore aujourd'hui, sans jamais s'en écarter; parce qu'en effet le moindre écart occasionneroit les plus grands désordres dans la nature. Certes, il n'y avoit qu'une puissance et une sagesse sans bornes, qui pussent opérer une telle merveille : Dieu seul pouvoit créer ce globe immense; le placer au point convenable; marquer ses limites; déterminer ses mouvements; l'assujettir à des règles constantes; et le maintenir invariablement dans l'ordre qu'il lui avoit prescrit. Et quelle sagesse, quelle bonté n'éclatent pas dans cet arrangement; soit à l'égard du monde entier; soit à l'égard de notre terre, et de toutes les créatures qui l'embellissent!

Les rayons lancés d'un globe de feu douze cent mille fois plus gros que la terre, auroient

une inconcevable activité, si, en tombant, ils demeuroient serrés les uns contre les autres. Mais, comme ils s'écartent de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloignent de leur centre commun, leur force diminue à proportion de leur divergence. Placée dans un point où ces rayons eussent encore été trop rapprochés, la terre n'en auroit pu soutenir l'ardeur : jetée vers les extrémités du monde solaire, elle n'en eût reçu qu'une lumière mourante; et une chaleur trop foible pour mûrir ses fruits et ses autres productions. Le soleil se trouve précisément au point où il devoit être. De-là, il peut communiquer à notre monde, une lumière et une chaleur suffisantes; pénétrer et vivifier la terre, par ses rayons bienfaisants; raréfier l'atmosphère; et produire tous les effets sans lesquels il n'existeroit ni rosées, ni pluies, ni neiges, ni brouillards, ni jours clairs et sereins. Du lieu qu'il occupe, il peut opérer les vicissitudes du jour et de la nuit, aussi bien que des diverses saisons de l'année; et diversifier, dans chacune d'elles, ses influences et son action.

Mais, ce soleil que nos yeux nous montrent parcourant en douze heures, une moitié du ciel, comment se fait-il qu'il reste immobile au centre du monde? Ne le voyons-nous pas le matin à l'orient; le soir à l'occident? Et la terre pourroit-elle se mouvoir continuellement

autour de lui, sans que nous nous en apperçussions?

Cette objection n'a d'autre fondement, que l'illusion de la vue. Nous appercevons-nous, en traversant une rivière, du mouvement de la barque? et, lorsque portés sur un vaisseau ou dans une voiture, nous changeons rapidement de place, ne nous semble-t-il pas que tout se meut autour de nous, et que les objets qui sont devant se déplacent et reculent; quoique en effet ils soient immobiles? Quelque illusion que nous fassent nos sens, à cet égard, notre raison est forcée de reconnoître la vérité et la sagesse du système qui suppose le mouvement de la terre. L'auteur de la nature agit toujours par les voies les plus courtes, les plus faciles, et les plus simples. Par la seule révolution de ce globe autour du soleil, on peut rendre raison des différentes apparences des planètes; de leurs mouvements périodiques; de leurs stations; de leurs rétrogradations, et de leurs mouvements directs. N'est-il pas beaucoup plus naturel et plus facile, que la terre tourne autour de son axe en vingt-quatre heures, qu'il ne le seroit au soleil et aux planètes, de faire leur révolution autour de la terre, dans le même temps? Mais une preuve incontestable que le soleil, et non la terre, est au centre du monde, c'est que les mouvements

et les distances des planètes n'ont rapport qu'au premier de ces astres. Et, dans la supposition contraire, que deviendroient l'harmonie et la conformité parfaite qui ont lieu entre tous les ouvrages du Créateur?

Quelle grande idée ces méditations nous donnent du Dieu qui préside à l'univers! et, en même temps, qu'elles nous font vivement sentir notre petitesse! L'esprit se perd dans la contemplation du ciel : il se sent accablé de la grandeur de son Dieu. Les bornes de l'entendement humain ne lui permettront jamais ici-bas, d'acquérir une connoissance parfaite du systême du monde. Mais il conçoit au moins, que tout y est arrangé avec une sagesse et une bonté infinies; et qu'on ne sauroit imaginer de plan plus régulier, plus beau, plus digne du grand Etre, plus avantageux à ses créatures.

Ce n'est pas seulement au soleil, que Dieu a marqué sa place dans le ciel : il a également assigné, aux planètes, aux étoiles, à tous les corps qui appartiennent à l'univers, celle qui étoit la plus conforme à leur nature, et aux fins qu'il s'est proposées en les créant. Et, à moi-même, qui ne suis qu'un point, en comparaison de cet astre de feu, le seigneur a daigné me prescrire aussi la place et l'état que je devois remplir. Ah! puissé-je m'acquitter des devoirs attachés à ma

condition, avec autant d'exactitude et de fidélité, que le soleil en met à fournir sa carrière, et à s'acquitter de ses fonctions, selon les loix invariables qui lui ont été prescrites dès le premier des jours! Puissé-je, dans le rang que j'occupe, et proportionnellement à mes forces, être aussi utile au monde; partager avec mes semblables, les avantages dont je jouis; communiquer aux ignorants, les lumières de mon esprit; récréer et fortifier les foibles; et répandre à pleines mains, les biens que je possède!

CCLV^e. CONSIDÉRATION.

Grandeur et distance du soleil.

Si je n'avois jamais bien compris l'extrême petitesse du globe que j'habite, et mon propre néant, il suffiroit, pour m'en convaincre, de considérer ce corps immense qui communique la lumière et la chaleur, non seulement à notre terre, mais encore à cette multitude d'autres planètes et de comètes qui l'environnent. Le soleil est au centre du monde planétaire; et il s'y montre comme le monarque de ces différents mondes, qui reçoivent de lui la lumière, la chaleur, et, en quelque sorte, le mouvement et la vie. De

cela seul, il suit que cet astre doit être d'une grosseur prodigieuse : et, ce qui le confirme, c'est sa grandeur apparente, si considérable, nonobstant l'immense distance où il est de nous. Les calculs astronomiques nous apprennent, que le diamètre du soleil est plus de cent fois celui de la terre : c'est-à-dire, d'environ trois cent vingt mille lieues. Sa grosseur est douze cent mille fois environ celle de ce globe : enfin, sa distance à la terre, est de trente-quatre millions de lieues.

Cette distance est parfaitement assortie aux effets du soleil ; et à l'influence qu'il doit avoir sur notre globe. Quelques planètes sont plus voisines de cet astre : mais, à leur place, la terre seroit réduite en vapeurs ou en cendres. D'autres, au contraire, sont tellement éloignées, que, si notre globe étoit à une pareille distance, enveloppé d'une affreuse et perpétuelle obscurité, il seroit absolument inhabitable. Nous sommes toutefois fondés à croire, que ces mondes plus voisins ou plus éloignés du soleil, ont été formés de manière à servir d'habitation à certaines créatures ; soit que la constitution ou l'atmosphère de ces mondes soient différentes de celles de notre globe ; soit que leurs habitants étant d'une autre nature, puissent soutenir le plus haut degré de froid ou de chaleur.

Ce que nous venons de dire de la grandeur et

de la distance du soleil, paroîtra sans doute exagéré à l'homme qui ne juge des objets, que sur le rapport des sens. L'œil ne voit rien de si grand que la terre; et c'est à elle que nous comparons cet astre, immensément étendu. A une telle distance, il nous paroît petit; et, sur ce point, nous sommes tentés d'en croire plutôt nos yeux, que notre raison. Si Dieu nous avoit placés sur une planète, qui, relativement à la terre, fût aussi petite que la terre l'est relativement au soleil, la grandeur de la terre nous paroîtroit aussi peu vraisemblable, que nous le paroît maintenant celle de l'astre qui nous éclaire. Il n'est donc pas étrange, que nous soyions frappés d'étonnement, en réfléchissant sur la distance et sur la grosseur de cet astre.

Ce n'est pas uniquement pour exciter notre admiration, que ce bel astre fut placé dans le ciel. Cette admiration doit nous faire remonter jusqu'à celui qui en est le créateur, le conservateur, et le guide. En comparaison de la grandeur et de la majesté de l'Être des êtres, la grandeur du soleil n'est qu'un point; et son éclat, une ombre. Foible mortel! essaie de suivre cette idée : livre-toi à cette méditation.... Ah! tu t'abymes dans un océan sans rives et sans fond. Si la terre est déjà si petite, auprès de ce globe qui lui distribue la lumière; qu'est-elle auprès de la lumière par

essence ! Si, de la terre au soleil, existe un si prodigieux espace ; quelle inconcevable distance entre nous et l'infini ! ... « Qui est semblable à toi, ô » Éternel ! rien ne peut t'être comparé. La splen» deur, la majesté et la gloire t'environnent, ô toi » qui es le principe et la vie de tous les êtres : tu » t'enveloppes de lumière, comme d'un vête» ment ! »

Que notre constante occupation soit de louer le seigneur ! A chaque instant, nous éprouvons les salutaires influences du soleil, qui est le chef-d'œuvre de ses mains. Cet astre nous atteste magnifiquement la grandeur de l'Être-Suprême : il nous apprend combien il est digne d'être adoré ; quels sont ses tendres soins pour nous ; et combien il mérite notre confiance et notre amour. Mais, en admirant le soleil qui roule sur nos têtes, pourrions-nous oublier le soleil de justice qui nous a visités dans notre misère ; et dont les rayons nous ont apporté la guérison et le salut ! Les influences de sa grâce ne nous sont pas moins nécessaires, dans l'ordre de la religion ; que celle du soleil, dans l'ordre de la nature. Nous serions encore plongés dans la plus profonde nuit, nuit de péché et de désespoir, si le bienfait de la rédemption n'eût apporté au monde, la lumière, la vertu, et la paix.

CCLVI^e. CONSIDÉRATION.

De la grandeur et de la figure de la TERRE.

Du soleil, reportons nos regards sur le globe que nous habitons. Il n'est pas aussi facile qu'on pourroit le croire, de déterminer, avec exactitude, la grandeur de la terre. Il n'y a qu'une longitude, comme nous l'expliquerons dans la suite; et il y a deux latitudes, l'une septentrionale, et l'autre méridionale. On commence à compter la latitude, de l'équateur : la première s'étend vers le nord, jusqu'au pôle arctique; la seconde, vers le sud, jusqu'au pôle antarctique. Mais on n'a pu encore parvenir à l'un et l'autre pôle; parce que les glaces y ont toujours mis obstacle.

Cependant, grâces aux travaux des géomètres, nous connoissons à-peu-près aujourd'hui, la grandeur de notre globe. Nous savons qu'il a neuf mille lieues environ de circonférence; et que sa surface est d'environ 25,694,240 lieues quarrées, de 2287 toises, dont l'eau occupe les deux tiers : de sorte que ce qui reste de terre ferme, se réduit à 8,564,746 lieues quarrées.

Quelque étendue que me paroisse avoir la terre, elle disparoit tout-à-coup, lorsque, par la pensée,

je viens à la placer parmi les autres mondes qui roulent sur nos têtes. En comparaison de l'univers, le globe que j'habite, est ce qu'un grain de sable seroit à la plus haute de nos montagnes. Que cette idée élève le créateur à mes yeux ! Sa grandeur me paroit inexprimable. Devant lui, le monde et ses habitants, sont comme l'atôme léger qui se joue dans les airs. Et moi, que suis-je entre cette multitude d'hommes qui couvrent le globe ? Que suis-je devant l'Être immense, infini, éternel ?

Le peuple se représente communément la terre comme un plan uni, comme une surface ronde et plate. Mais, si cette supposition avoit quelque réalité, on devroit enfin trouver les bornes de cette surface. D'ailleurs, en approchant d'un lieu quelconque, ce ne seroient pas les seules extrémités supérieures des tours et des montagnes, mais encore la partie inférieure de ces objets, qu'on appercevroit d'abord. La terre est donc un globe : mais un peu plus élevé sous l'équateur, que vers les pôles; et à-peu-près de la figure d'une orange. Cette déviation de la figure circulaire est très-peu considérable ; car le grand diamètre de la terre ne surpasse le petit, que de douze à treize de nos lieues communes ; ce qui est à peine sensible dans un globe de neuf mille lieues de circonférence, et de trois mille de diamètre.

Il ne restera aucun doute sur la sphéricité de la terre, si l'on considère, que, dans les éclipses de lune, l'ombre que projette notre globe sur cette planète, est toujours ronde. Et, si la terre n'avoit pas cette figure, comment eût-il été possible aux navigateurs d'en faire le tour ? Comment les astres se leveroient-ils et se coucheroient-ils plutôt pour les pays orientaux, que pour les pays occidentaux ?

Ici, encore, se manifeste la sagesse du créateur. La figure qu'il a donnée à la terre, est la plus convenable à un monde tel que le nôtre, et à ses habitants. La lumière et la chaleur, si nécessaires pour la conservation des créatures, sont, par ce moyen, distribuées, selon certaines proportions, à toutes les parties du globe. C'est par-là que les retours périodiques et annuels du jour et de la nuit, du chaud et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, sont rendus aussi réguliers et aussi constants que pouvoient le permettre l'ordre général et la diversité des climats. Les eaux s'élèvent, se répandent et circulent de toutes parts : et les vents font sentir à chaque région, leurs effets salutaires. Avec une autre forme, la terre, dans quelques contrées, seroit un paradis, dans d'autres, un chaos. Ici, des tempêtes furieuses porteroient par-tout le ravage : là, les animaux se trouveroient suffoqués, parce que les courants de

l'atmosphère seroient retardés, et arrêtés presque entièrement. Une partie de la terre jouiroit des bénignes influences du soleil, pendant qu'une autre seroit engourdie par le froid.

Quelle ignorance, ou quel orgueil, de méconnoître ici la main d'un créateur tout-puissant et tout bon! Et mériterions-nous d'être les habitants d'une terre où tout est aussi sagement ordonné, si, semblables aux brutes, nous étions inattentifs à cet ordre admirable; et insensibles, tout en jouissant des biens qui en résultent? Ah! loin de moi une si monstrueuse ingratitude! A la vue des ouvrages du Très-Haut, rempli d'étonnement, je m'élève vers lui en esprit, et je me prosterne en sa présence. Que ne m'est-il possible de le célébrer avec la même ferveur que les intelligences célestes; de considérer d'un œil plus vif et plus perçant, ses œuvres merveilleuses; et d'être moins sujet à l'erreur, en méditant sur les fins sublimes qu'il se propose! Mais il accueille avec bonté mes foibles efforts : mes connoissances, quelque bornées qu'elles soient; mes actions de grâces, imparfaites sans doute, mais sincères, ne lui sont point importunes. Un instant passé dans les bienheureuses demeures de la Jérusalem céleste, m'éclairera plus qu'un siècle entier ici-bas. Avec quels transports je me représente cette ineffable félicité!... Dieu de lumière et d'amour,

qu'il me tarde d'arriver dans ces régions fortunées, où je contemplerai de plus près vos œuvres; où je vous contemplerai vous-même dans toute votre gloire; et où, réuni à vos saints, je bénirai vos grandeurs, pendant l'éternité!

CCLVII^e. CONSIDÉRATION.

Du mouvement de la terre.

Lorsque le ravissant spectacle du soleil levant, renouvelle chaque matin dans mon ame, la reconnoissance et l'admiration que m'inspire le sublime auteur de l'univers, je remarque, en même temps, que le lieu de ce magnifique spectacle, change par intervalle. J'examine l'endroit où, au printemps et dans l'automne, cet astre commence à se montrer: je l'apperçois ensuite, en été, plus au septentrion; et, en hiver, plus au midi. Un mouvement quelconque doit être la cause de ces changements. Est-il dans notre globe? est-il dans l'astre qui nous éclaire? Naturellement, on est porté à croire que le soleil se meut; et que telle est la raison pour laquelle on le voit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mais, comme les mêmes phénomènes auroient lieu, supposé que le soleil restât immobile, et que je tournasse avec

la terre autour de lui; comme on n'apperçoit, d'ailleurs, ni le mouvement du soleil, ni celui de la terre, je dois m'en rapporter moins à mes conjectures, qu'aux observations multipliées des astronomes, lesquelles constatent le mouvement de notre globe.

Je me représente donc, en premier lieu, l'espace immense où se trouvent les corps célestes, comme vides, ou remplis d'une matière infiniment subtile, qu'on nomme l'*éther*. C'est-là que nagent notre globe, et toutes les planètes qui composent notre systême. Au centre, est placé le soleil, qui en est entouré; et qui les surpasse de beaucoup en grandeur. La pesanteur que la terre a de commun avec les autres corps, l'entraîne vers ce centre : ou plutôt le soleil, par la vertu qu'ont les grands corps d'attirer davantage ceux qui sont plus petits qu'eux, attire vers lui la terre. Si celle-ci obéissoit au seul mouvement d'attraction, elle se précipiteroit nécessairement dans le centre du soleil : mais le créateur lui en a, en même temps, imprimé un autre; c'est le mouvement projectile qui la conduiroit éternellement en ligne droite dans l'espace, si elle cessoit d'obéir au premier. De la combinaison de ces deux forces, résulte la courbe que décrit la terre autour du soleil; de la même manière qu'on voit tourner une fronde, autour de la main qui l'agite.

Cette courbe n'est pas un cercle parfait ; mais une ellipse, dont le soleil occupe un des foyers : ce qui fait que nous sommes plus éloignés de cet astre dans un temps que dans l'autre. La terre emploie à parcourir son orbite, 365 jours, 5 heures, 48 minutes, et 45 secondes : espace de temps qui est la mesure de l'année astronomique ; et après lequel le soleil se retrouve au même point de l'écliptique : car, dans chaque point de l'orbite terrestre, cet astre nous apparoît dans le ciel du côté opposé ; en sorte qu'à chaque mouvement insensible que fait la terre, nous nous figurons que c'est le soleil qui se meut. Au printemps, il se montre également éloigné des deux pôles : delà vient l'égalité des jours et des nuits. En été, il se trouve de 23 degrés et demi plus près du nord : ce qui nous occasionne les plus longs jours. En automne, son retour à l'équateur ramène l'égalité du jour et de la nuit. En hiver enfin, il est autant éloigné vers le sud qu'en été il s'étoit approché du septentrion ; et c'est alors que nos nuits sont les plus longues.

Quel nouveau sujet d'admirer et d'adorer la sagesse et la bonté suprême, m'offrent l'ordre et l'arrangement des grands ouvrages de la création ! Combien m'est précieuse chaque nouvelle connoissance, qui, dans les œuvres de ses mains, me fait découvrir le père de la nature ! Par-tout,

je le retrouve; et, par-tout, je suis forcé de m'écrier : Vous avez tout disposé, ô mon Dieu, avec une parfaite harmonie!... Et je n'abandonnerois pas avec une pleine confiance, et une résignation entière, la conduite de ma vie à celui qui régit les mondes avec tant d'ordre et de sagesse! Le soleil et les planètes obéissent à ses loix, sans jamais s'en écarter : et je voudrois m'opposer à sa volonté, et violer ses commandements! Lorsque j'entreprends un voyage lointain, où les dangers se multiplient à chaque pas, je cherche mon refuge dans les soins paternels du créateur : mais combien plus m'est nécessaire sa protection puissante, dans cette effrayante course que nous fournissons tous les jours à travers l'espace immense des cieux! C'est un nouveau bienfait du Seigneur (bienfait cependant peu senti de la plupart des hommes) de nous avoir préservés jusqu'ici, dans un voyage qui devroit nous paroître si formidable. Des phénomènes moins importants, de moindres dangers, pourroient-ils encore ébranler mon courage! Après tant de preuves journalières de la protection d'en haut, qu'ai-je à redouter des révolutions de la nature! Ah! bannissons toute défiance; surmontons toute crainte : le Dieu puissant de la terre et des cieux, est mon protecteur et mon père.

CCLVIII^e. CONSIDÉRATION.

Effets qui résultent de la correspondance du ciel avec la terre : les différentes positions de la sphère.

Pour prendre une idée générale des phénomènes qui résultent de la position des différentes parties de la terre par rapport au ciel, il suffit de considérer, dans une sphère armillaire, suivant le système de Ptolomée, les diverses positions de l'horizon par rapport à l'équateur.

L'horizon est ce cercle qui sépare la partie du ciel qui nous est visible, de celle qui est invisible. Il a pour pôles deux points du ciel, qu'on appelle *zénith* et *nadir :* le premier, placé directement au-dessus de notre tête; l'autre, dans la partie opposée du ciel, au-dessous de nos pieds. Comme nous ne pouvons faire un pas, de quelque côté que ce soit, sans changer de zénith, et conséquemment d'horizon, on conçoit aisément, que chaque point de la terre a son horizon particulier; et que chaque peuple, chaque habitant du monde, voit le ciel d'une manière particulière, et différemment des autres peuples.

Les différentes positions de la sphère, ou les

différentes manières dont les divers peuples voient le ciel, se divisent en trois principales, qu'on nomme sphère *droite*, sphère *oblique*, et sphère *parallèle*.

La sphère est *droite*, quand l'équateur est perpendiculaire à l'horizon. Dans cette position, qui convient aux habitants de l'équateur, et à une ligne du globe seulement, les deux pôles du monde se trouvent dans l'horizon. Toutes les parties de la sphère, si on la fait tourner, monteront successivement au-dessus de son horizon : l'équateur, les tropiques, tous les autres cercles que nous pouvons supposer dans l'espace compris entre les deux tropiques, et décrits par le soleil dans son mouvement apparent et diurne autour de la terre, sont coupés par l'horizon en deux parties égales.

De cette considération de la sphère, on conclud que les habitants de l'équateur ne voient aucun des deux pôles, lesquels se trouvent toujours cachés dans leur horizon; que, dans l'espace de vingt-quatre heures, toutes les autres parties du ciel se montrent à eux; et que, pendant tout le cours de l'année, ils ont les jours égaux aux nuits. Deux fois, le soleil passe au-dessus de leur tête, lorsqu'il nous paroît décrire l'équateur, à l'équinoxe du printemps, et à celui de l'automne : alors ils n'ont point d'ombre à midi. Ils voient ensuite, pendant six mois, le soleil

soleil du côté du nord; et leur ombre se porte vers le midi : pendant les six autres mois, ils le voient du côté du midi; et leur ombre se dirige du côté du nord.

La sphère est *parallèle* quand l'équateur est parallèle à l'horizon : c'est la position de la sphère pour les deux pôles de la terre. Ici, l'un des pôles est élevé au-dessus de l'horizon; et également distant de tous les points de sa circonférence. Il devient le zénith; tandis que l'autre est le nadir. Il n'y a qu'une partie de la sphère qui s'élève au-dessus de l'horizon : et cette partie est toujours la même. L'équateur seul n'est point occupé par ce cercle : il se confond avec lui; et devient lui-même l'horizon. La moitié de l'écliptique, et, conséquemment, les cercles diurnes décrits par le soleil pendant qu'il nous paroît être dans cette partie, se trouvent tout entiers au-dessus de l'horizon : l'autre moitié de l'écliptique reste toujours au-dessous, ainsi que les cercles diurnes décrits par le soleil, pendant qu'il se trouve dans cette autre moitié.

Par cette disposition, je conçois que les habitants des pôles, s'il y en avoit, auroient un de ces points directement au-dessus de leur tête; qu'ils n'appercevroient jamais, que la moitié du ciel comprise entre leur zénith et l'équateur; que, dans le cours de l'année, ils verroient le soleil

continuellement pendant six mois ; qu'ils en seroient privés pendant le même temps ; et qu'ainsi leur année ne seroit composée que d'un jour et d'une nuit, l'un et l'autre de six mois. Le soleil ne se lèveroit et ne se coucheroit qu'une fois pour eux : savoir ; à l'équinoxe du printemps, et à celui d'automne, pour les habitants du pôle nord, par exemple : ceux-ci le verroient s'élever chaque jour, d'une certaine quantité au-dessus de leur horizon ; et décrire, à cette hauteur, un cercle autour d'eux, jusque vers le 21 juin, où, élevé à vingt-trois degrés et demi, ils le verroient baisser chaque jour, en décrivant un cercle qui leur paroîtroit parallèle à l'horizon. La lune et les autres planètes, ne se lèveroient et ne se coucheroient non plus qu'une fois, pendant la durée de leur révolution. Quant aux étoiles fixes, elles ne se lèvent et ne se couchent jamais pour l'habitant des pôles. Celles qui sont au-dessus de l'horizon, restent toujours à la même hauteur : celles qui sont au-dessous, ne paroissent jamais. On remarquera, que cette position de la sphère, ne convient qu'à deux points de notre globe ; comme la première ne convient qu'au cercle qui est à égale distance des deux pôles, c'est-à-dire, à l'équateur.

La sphère est *oblique*, lorsque l'équateur est placé obliquement par rapport à l'horizon. C'est

la position pour toutes les parties de la terre, comprises entre l'équateur et les pôles ; c'est-à-dire, pour tous les habitants du monde, excepté ceux qui sont directement sous l'équateur, ou sous les pôles. Dans cette position, il y a toujours un des pôles au-dessus de l'horizon, et l'autre au-dessous : une partie de la sphère ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon, lorsqu'on la fait tourner ; et cette partie est plus ou moins grande, selon que la sphère est plus ou moins oblique, ou que l'on s'approche plus ou moins des pôles. L'équateur seul y est coupé par l'horizon en deux parties égales : les tropiques et tous les autres cercles diurnes, y sont coupés en parties inégales.

Par cette nouvelle disposition des parties de la sphère, on voit que tous les peuples de la terre, excepté les habitants de l'équateur, ont un des pôles élevé au-dessus de leur horizon ; qu'une partie du ciel est toujours invisible pour eux, et qu'elle est plus ou moins grande, selon qu'ils se trouvent plus ou moins près des pôles ; que les jours sont égaux aux nuits deux fois dans le cours de l'année, lorsque le soleil est à l'équateur, au commencement du printemps et de l'automne ; et que, pendant tout le reste de l'année, il y a, pour la durée entre les jours et les nuits, une différence plus ou moins grande, suivant que l'on s'éloigne de l'équateur, ou des pôles.

Sous l'équateur, les jours sont toujours de douze heures ; sous les tropiques, les plus longs sont de treize heures et demie ; sous les cercles polaires, ils sont de vingt-quatre heures ; depuis les cercles polaires jusqu'aux pôles, ils sont d'un mois, de deux mois, etc. ; et, sous les pôles mêmes, de six mois.

Pour se former une juste idée des phénomènes qui ont lieu dans chaque pays en particulier, il faudroit considérer la sphère dans les positions obliques propres à chacun de ces pays : détail dans lequel il seroit trop long d'entrer. Contentons-nous de dire, que, pour trouver ces positions, ou monter la sphère horizontalement pour un lieu quelconque, il suffit d'élever le pôle de la sphère au-dessus de son horizon, d'autant de degrés qu'il y en a dans la latitude du lieu.

Pour Paris, par exemple, il faut élever le pôle du nord au-dessus de l'horizon, de quarante-huit degrés, cinquante minutes : alors, on reconnoîtra que le pôle du midi et toute la partie australe du ciel, jusqu'à la distance de quarante-huit degrés, cinquante minutes de ce pôle, est toujours invisible pour ce lieu ; qu'il n'y a que deux jours dans l'année qui soient égaux aux nuits ; que le plus long jour est de seize heures, le plus court de huit, etc. Si l'on monte la sphère pour quelques parties situées entre les deux tropiques, on

remarquera que le soleil passe deux fois l'année, au-dessus des peuples situés entre ces deux cercles; que les habitants des tropiques, ne le voient qu'une fois chaque année au-dessus de leur tête; que tous les autres peuples situés hors de ces deux cercles, ne l'ont jamais à leur zénith, etc. Enfin, montée pour les habitants du cercle polaire, dont la latitude est de soixante-six degrés, trente minutes, la sphère montrera le tropique le plus voisin tout entier au-dessus de l'horizon; et le tropique le plus éloigné tout entier au-dessous: d'où il résulte, que ces peuples ont, dans l'année, un jour et une nuit de vingt-quatre heures. On connoitra, de la même manière, la durée du crépuscule, qui, le matin, nous éclaire avant le lever du soleil; et, le soir, après son coucher.

Tels sont les phénomènes que l'on observe dans les différentes parties de la terre; et qui dépendent de leur situation, ou de leur correspondance avec les parties du ciel. Il nous reste à examiner les divisions qui ont été imaginées en conséquence de ces effets. Elles méritent de notre part, une attention particulière. Pourrions-nous ne pas nous occuper avec intérêt, de la demeure que la bonté de Dieu daigna nous assigner! C'est ajouter à notre gratitude, que d'ajouter à nos connoissances.

CCLIX^e. CONSIDÉRATION.

Division de la terre par rapport aux différents degrés de chaleur : les zônes.

RELATIVEMENT à la température, on a divisé le globe en cinq bandes circulaires et parallèles à l'équateur, que l'on a nommées zône torride, zônes tempérées, et zônes glaciales.

La forme sphérique de la terre, et le double mouvement qui produit la courbe qu'elle décrit autour du soleil, n'auroient pas suffi pour causer l'alternative des saisons, et la variété des jours et des nuits. C'est parce que l'axe de ce globe est incliné de 23 degrés et demi sur l'écliptique, que toutes les régions de la terre diffèrent entre elles, tant par rapport à la température de l'air et des saisons, qu'à l'égard des animaux et des plantes qu'elles nourrissent. Dans certaines contrées, il n'y a, pour ainsi dire, qu'une saison : l'été y règne sans cesse ; et chaque jour y est aussi chaud que nos jours les plus brûlants. Ces pays sont situés au milieu du globe, et dans l'espace qu'on nomme la *zône torride*. Les fruits les plus odoriférants et les plus savoureux, ne

croissent que dans ces lieux privilégiés : et, en général, c'est là que la nature a versé ses plus grandes richesses. Durant presque toute l'année, les jours et les nuits y sont d'une longueur égale. Cette zône occupe 47 degrés, ou 1175 lieues de largeur.

Il y a des pays, au contraire, où, pendant la plus grande partie de l'année, règne un froid si violent, qu'il surpasse de beaucoup celui de nos hivers les plus rigoureux. Ce n'est que pendant quelques semaines qu'il fait assez chaud, pour que le peu d'arbres ou d'herbages qui s'y trouvent, parviennent à croître, et à se parer de verdure. Mais, dans ces zônes, qu'on nomme *glaciales*, qui s'étendent chacune de 23 degrés et demi, à partir du pôle, et dont la largeur est de 587 lieues et demie, ni les arbres, ni la terre ne produisent des fruits dont l'homme puisse se nourrir. C'est aussi là qu'on voit la plus grande inégalité entre les jours et les nuits; puisque les uns et les autres s'y prolongent durant des mois entiers.

Les deux zônes *tempérées*, situées entre la zône torride et les deux zônes glaciales, occupent la plus grande partie de notre globe : elles ont chacune 43 degrés, ou 1075 lieues de largeur. Dans ces contrées, on observe quatre saisons, plus ou moins distinctes; selon que ces contrées avoisinent

la zône torride, ou l'une des deux zônes froides : le printemps, où les arbres et les plantes poussent et fleurissent; où la chaleur est modérée; et où les jours et les nuits sont à-peu-près égaux, dans les commencements : l'été, durant lequel mûrissent les fruits des arbres et des champs; où la chaleur est la plus forte; et les jours les plus longs : l'automne, où les fruits et les semences tombent, et où l'herbe se dessèche; tandis que les jours et les nuits se sont rapprochés de l'égalité, et que la chaleur diminue par degrés : l'hiver, enfin, durant lequel la végétation s'arrête totalement, ou en partie; où les nuits se sont allongées; et où le froid augmente. Les zônes tempérées sont situées de manière, que les saisons de l'une sont dans un ordre tout-à-fait opposé à celui qui règne dans la zône correspondante : l'hiver de l'une, est l'été pour l'autre. C'est en ces contrées, que la nature paroît avoir mis le plus de diversité dans les productions de la terre; et dans les animaux. La vigne, qu'on ne peut cultiver, ni sous un climat brûlant, ni dans ceux où se déploie un froid excessif, paroît propre à ces régions tempérées. Mais ce sont sur-tout les hommes, qui y jouissent des avantages les plus marqués. Les habitants des zônes froides, sont d'un esprit assez lourd, et de petite taille; ceux de la zône torride, d'un tempérament plus foible, et avec des passions

plus vives, ont moins de forces physiques et intellectuelles : c'est dans les zônes tempérées seulement, qu'on trouve l'espèce humaine dans toute sa vigueur.

Telle est la première division de la terre, imaginée relativement aux différents degrés de chaleur que l'on éprouve sur les différentes parties de sa surface. De ces zônes, les anciens, et sur-tout les Grecs, qui ne connoissoient qu'une très-petite partie du globe avant les conquêtes d'Alexandre, regardoient comme inhabitables la torride et les deux glaciales : et cette opinion, qui a duré longtemps, est, sans doute, une des causes qui ont retardé le progrès des connoissances.

Nous savons aujourd'hui, que la zône torride est bien habitée. Les longues nuits, les rosées abondantes, les pluies régulières, les vents et les brises qui y règnent constamment, la rendent même très-fertile. C'est de cette zône que nous viennent les épices et les drogues qu'emploie la médecine : on en tire les métaux les plus parfaits, les perles et les pierres précieuses, en plus grand nombre que de tout le reste du globe : enfin, en beaucoup d'endroits, on y fait deux récoltes par an. Les parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, situées sous cette zône, sont, à tous égards, les plus fertiles et les plus riches de toute la terre. La torride nous offre aussi des

phénomènes intéressants, dans ses vents réglés, ses moussons et ses grandes pluies, ou ses inondations périodiques, qui y distinguent les saisons : phénomènes qui sont une suite de l'action des rayons du soleil, sur cette partie de la terre.

A l'égard des deux zônes glaciales, quoiqu'il y ait des habitants dans une petite partie de celle qui est au septentrion, on peut les regarder comme peu propres à la vie; et inhabitables, au moins pour la partie la plus considérable. Celle qui environne le pôle austral, et dont nous n'avons encore aucune idée, malgré les efforts de Cook pour y pénétrer, doit être beaucoup plus froide que l'autre; à cause de la vaste étendue des mers qui l'avoisinent, et faute de continents: il est à présumer que les îles qu'elle peut avoir, se trouveront stériles et sans habitants, si jamais on les découvre.

Observons ici, que, pour bien juger de la température d'un pays, il ne suffit pas de considérer sa position par rapport au ciel : il faut encore faire attention à sa situation plus ou moins élevée dans l'atmosphère; aux vents dominants; et à la nature du sol. Un terrein sec et sablonneux, s'échauffe plus facilement qu'un terrein couvert de forêts, d'eaux, et de montagnes. On sait que les voyageurs qui ont traversé les montagnes du Pérou, sous l'équateur même, comme ceux

qui ont été sur le pic de Ténériff, ont éprouvé toutes les températures de l'air, depuis les ardeurs de la zône torride, jusqu'aux frimats des zônes glaciales.

Au reste, quelque diversifiées que soient les régions de notre globe, le créateur a pourvu, par de sages dispositions, au bonheur de ceux qui les habitent. Il ordonne à chaque pays de produire ce dont les habitants peuvent le moins se passer, selon la nature du climat. Un ver qui se nourrit des feuilles du mûrier, file, pour les peuples des pays chauds, un tissu dont ils préparent la soie qui leur sert d'habillement. Pour eux encore, un arbre précieux porte une gousse remplie d'une laine fine, propre à fabriquer des étoffes légères. Au contraire, les régions froides abondent en quadrupèdes, dont la peau fournit des pelisses aux habitants du Nord; et d'épaisses forêts y prodiguent les bois de chauffage. Les champs et les vergers de l'habitant du Sud, offrent des fruits rafraichissants, qui s'opposent à ce que le sang ne s'enflamme; et ils y croissent en telle quantité, que les peuples des autres contrées peuvent en tirer d'amples provisions. Dans les pays froids, les fruits de la terre sont suppléés par cette multitude de poissons que contiennent la mer et les lacs; et par ce grand nombre d'animaux, qui, à la vérité, errent dans les forêts, et

sont pour l'homme un sujet d'effroi; mais qui, avec les plus belles fourrures, lui fournissent une nourriture saine; et divers matériaux qu'il fait servir à des usages économiques.

Ainsi, il n'est aucune région sur le globe, qui ne ressente la bienveillance du créateur. Il n'est point de contrée si aride et si pauvre, où la nature ne distribue à ceux qui l'habitent, le nécessaire, et même les agréments de la vie. Par-tout, on reconnoît les traces d'une bonté prévoyante. Les déserts même impraticables, les montagnes escarpées qui remplissent une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, contiennent des monuments de sagesse et d'amour, qu'on ne peut se lasser d'admirer : et, des pays où la neige et la glace couvrent la terre, aussi bien que des zônes tempérées, s'élèvent, vers le père commun des êtres, des cantiques de louanges et d'actions de graces Dans toutes les langues, le nom de Dieu est glorifié Mais c'est sur-tout dans nos climats, sur lesquels il semble particulièrement jeter des regards de complaisance, qu'il doit être exalté.

CCLX^e. CONSIDÉRATION.

Division de la terre relativement aux différents degrés de lumière : les climats.

La seconde division de la terre, qui est relative à l'inégalité dans la longueur des jours, se fait, comme la précédente, par des zônes, ou bandes circulaires, et également parallèles à l'équateur; mais beaucoup moins larges; et, conséquemment, en plus grand nombre. Ces bandes se nomment *climats*. On en compte trente de l'équateur aux pôles : c'est-à-dire, soixante entre les deux pôles; et on les distingue en climats d'*heures*, et en climats de *mois*.

Les climats d'heures divisent l'espace compris entre l'équateur et les cercles polaires; ils sont au nombre de vingt-quatre : et, comme les jours n'augmentent que de douze heures, depuis l'équateur jusqu'aux cercles polaires, les climats d'heures ne sont, à proprement parler, que des climats de demi-heure : ils renferment chacun un espace, à la fin duquel le plus long jour est plus long d'une demi-heure qu'au commencement.

Les climats de mois divisent l'espace compris entre les cercles polaires et les pôles : ils sont au nombre de six; et ils renferment chacun un espace à la fin duquel le plus long jour est plus long d'un mois qu'au commencement.

Il est à remarquer, que la largeur de ces climats n'est pas la même : elle diminue, pour les climats d'heures, en allant de l'équateur aux cercles polaires; et elle augmente, pour les climats de mois, en allant des cercles polaires aux pôles. Le premier climat d'heure, qui commence à l'équateur, comprend huit degrés, vingt-cinq minutes de largeur; le huitième, dans lequel se trouve Paris, a trois degrés, trente-deux minutes; le quatrième ne contient que trois minutes.

Les anciens avoient imaginé cette division, pour pouvoir connoître et indiquer la position des diverses parties de la terre; ou du moins leur distance à l'équateur : ce qu'on appelle autrement, leur *latitude*. Mais cette méthode ne pouvoit donner qu'un résultat très-incertain, surtout pour les pays situés dans les douze premiers climats. Elle est de peu d'usage aujourd'hui, qu'il y a plus de communication entre tous les habitants du monde; et que l'on a des moyens de déterminer la latitude, avec la plus grande précision.

Autant l'homme sage diffère de l'insensé; autant la terre est différente d'elle-même, aux yeux de ses divers observateurs. Celui qui n'a que des sens, ne voit, dans ce globe, qu'une masse informe, et qui, présentant au soleil, son axe *incliné*, fait passer ses habitants, par une alternative fatale de froid et de chaud, laquelle entraîne, avec l'inégalité des saisons, les maladies du corps; et celles de l'ame, plus funestes encore que les premières.

L'homme qui pense, sans s'arrêter à ces vaines déclamations, voit la terre telle qu'elle est en effet; et admire, dans toutes ses parties, une majesté de dessin, une fécondité de moyens, et une sagesse d'exécution, dont la hauteur et la sublimité lui décèlent l'artiste qui ne peut se tromper.

Redressons, pour un instant, l'axe du globe; et considérons ce qui doit en résulter pour la terre. Son équateur, exposé aux feux continuels et verticaux de l'astre qui nous éclaire, verra bientôt tous les lits de ses rivières à sec : et, s'échauffant chaque jour de plus en plus, il se transformera en une poussière brûlante. Les terres polaires périront par une cause opposée : le froid y pétrifiant tout, la nature y expirera sous des glaces éternelles; et les zônes tempérées, avec

une saison constamment la même, auront un simulacre de printemps perpétuel, sans été qui colore leurs fruits et leurs récoltes; sans automne qui les mûrisse, et les verse dans nos greniers: les végétaux mourront en naissant; les animaux périront de famine; et, si vous donnez un soleil à chaque zône, vous les exposez toutes à l'incendie de l'équateur.

La seule inclinaison de l'axe, met la terre à l'abri de tant de maux, en faisant passer toutes ses zônes, par les différentes températures qui leur sont convenables : et tout y vit et y prospère. Le *printemps*, avec les doux zéphirs, vient, au temps marqué, la couvrir des parfums les plus délicieux; et la colorer des teintes les plus ravissantes. Les fleurs embellissent tous les points du globe; les montagnes en sont couronnées; les vallées s'en enrichissent : elles émaillent les prés, tapissent les déserts, bordent les rivières, festonnent le contour des fontaines, s'épanouissent dans l'herbe rampante, s'élèvent au sommet des arbres; et transforment le globe terrestre, en un parterre infiniment varié. Les feux de l'*été*, levant ce tapis charmant, nouent toutes ces fleurs, en légumes savoureux, en grains nourriciers, en racines salutaires, en fruits rafraîchissants, en récoltes précieuses. La bienfaisante *automne*, en

mûrissant ces immenses richesses, change le parterre de la nature, en un banquet superbe, où tous les goûts, tous les besoins sont satisfaits, toutes les délices réunies. Enfin, le sommeil de l'*hiver*, met la terre en état de recommencer les mêmes services; et prépare à l'homme, de nouveaux présents.

L'inclinaison de l'axe de notre globe, ne sollicite donc pas moins notre admiration et notre reconnoissance, que tous ses autres phénomènes. Elle porte le caractère et l'empreinte d'une bonté sans bornes, d'une providence attentive, et d'une économie qui varie les latitudes avec une telle sagesse, que tout ce qui vit et respire sur ce globe, y trouve successivement toutes les températures les mieux combinées : et, dans ce sublime systême, dont les effets sont infinis, et les moyens de la plus grande simplicité, un seul soleil tient lieu de la multiplicité de ceux qu'eût exigés la situation verticale de l'axe de la terre.

CCLXI^e. CONSIDÉRATION.

La latitude et la longitude.

Passons à la dernière division astronomique du globe, formée par les cercles de latitude et de longitude. Elle mérite d'autant plus notre attention, que le seul moyen de connoître exactement la position des objets sur la terre, est de déterminer ce qu'on appelle leur latitude et leur longitude.

La *latitude* d'un lieu, est sa distance à l'équateur : elle se mesure sur le méridien qui passe par ce lieu; elle se compte de l'équateur aux pôles, et se distingue en latitude septentrionale et en latitude méridionale. Un lieu situé sous l'équateur, n'a point de latitude : plus on s'éloigne de ce grand cercle, plus la latitude augmente; mais jamais elle n'excède 90 degrés; distance des pôles à l'équateur. Il est de principe, que la latitude d'un lieu, est égale à la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon de ce lieu. Comme il n'y a pas de latitude sous l'équateur, il n'y a pas non plus de pôle élevé au-dessus de l'horizon des habitants de l'équateur. Mais, si l'on s'avance d'un ou deux degrés vers le nord, on voit le pôle septentrional s'élever d'autant de degrés au-dessus de l'horizon.

On conçoit par-là, qu'il est facile de déterminer la latitude d'un lieu. Il suffit d'observer la plus grande et la plus petite hauteur d'une des étoiles voisines du pôle; le milieu donnera la hauteur de ce même pôle : ou d'observer la hauteur méridienne du soleil, dont la déclinaison ou la distance à l'équateur pour chaque jour, est bien connue.

La *longitude* d'un lieu, est sa distance par rapport au méridien d'un autre lieu, d'où l'on commence à compter; et que l'on considère comme le premier méridien. Ptolomée avoit pris, pour point de départ, le méridien qui passe par les îles *Fortunées*, à présent les *Canaries*, situées à l'extrémité occidentale du monde connu de son temps. Depuis 1634, on a adopté en France, pour premier méridien, celui qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des mêmes Canaries. Aujourd'hui, la plupart des nations de l'Europe comptent la longitude, à partir du méridien de leur principale ville. En France, on compte du méridien de l'Observatoire de Paris; en Angleterre, du méridien de Londres, ou de l'Observatoire de Greenwich; en Espagne, du méridien de Cadix, où est le principal Observatoire. La longitude se mesure sur l'équateur, ou sur des cercles qui lui sont parallèles; et se compte de suite, depuis 1 degré, jusqu'à 360. On la compte aussi maintenant des deux côtés du méridien; comme on

compte la latitude, des deux côtés de l'équateur : mais alors, on distingue la longitude orientale et la longitude occidentale; et l'on ne compte que jusqu'à 180 degrés.

Un des objets les plus importants de la géographie, est la détermination de la longitude : elle est essentiellement nécessaire aux navigateurs, qui ont besoin de connoître chaque jour, le point où ils sont arrivés, pour diriger leur route de manière à éviter les dangers connus; et ne pas s'exposer à être jetés la nuit sur les côtes. La longitude des lieux se détermine par la différence des heures que l'on compte au même instant dans ces lieux. Comme le soleil parcourt 15 degrés par heure, lorsque nous comptons midi à Paris, par exemple, les peuples qui sont 15 degrés à l'orient du méridien de cette ville, comptent une heure après midi; ceux qui sont à 30 degrés, comptent deux heures; et ainsi de suite, jusqu'à douze heures ou minuit. D'autre part, ceux qui sont à 15 degrés à l'occident du même méridien, compteront onze heures, lorsqu'il sera midi à Paris; ceux qui sont à 30 degrés, compteront dix heures; et, à 45 degrés, on comptera neuf heures. Ainsi, le moyen le plus simple et le plus facile de déterminer la longitude, est d'avoir une montre dont la marche soit toujours constante, toujours la même; telles que celles de l'Anglois Harrison,

ou des François Leroi et Berthoud. Pourvu d'un tel instrument, le voyageur qui l'auroit réglé sur l'heure du lieu de son départ, y verroit tous les jours l'heure que l'on compte dans ce lieu; et, en la comparant avec les heures que l'on compte dans les différents lieux où il passe successivement, il auroit leur différence en heures; et, conséquemment, leur différence en longitude.

Si l'on suppose des cercles parallèles à l'équateur, tirés par chaque degré du méridien; et des lignes tirées d'un pôle à l'autre, par chaque degré de l'équateur, on aura une division du globe par les cercles de latitude et de longitude. Tous les degrés de latitude, qui se comptent sur le méridien, sont égaux; et valent chacun 25 lieues communes de France, ou 20 lieues marines. Mais il n'en est pas de même des degrés de longitude : ils ne valent 25 lieues, que sur l'équateur, qui est un grand cercle, ainsi que le méridien. Comme les parallèles vont en diminuant, à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, leurs degrés diminuent dans la même proportion. Vers le cinquantième parallèle, ils ne valent que 16 lieues; vers le quatre-vingtième, ils n'en ont plus que quatre; et, au quatre-vingt-neuvième, ils sont d'un quart de lieue seulement.

CCLXII^e. CONSIDÉRATION.

Division de la terre en quatre parties principales.

POUR terminer ce qui concerne les divisions de la terre, occupons-nous quelques moments, de celle qui la partage en quatre parties principales; l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique : division que la nature elle-même, a, en quelque sorte, offerte aux hommes.

L'*Europe* est la plus petite de toutes : sa longueur n'est que de onze cent cinquante lieues, environ; et sa largeur, de neuf cents, à compter vingt-cinq lieues par degré. Ses habitants possèdent plusieurs contrées dans les trois autres parties du monde; et ils ont assujetti presque la moitié de la terre. Ce sont les Européens presque seuls, qui voyagent dans les quatre parties du globe, pour en rapporter les productions diverses : et, de tous les peuples, ils sont les plus instruits, les plus civilisés. L'Europe est la seule partie de la terre qui soit par-tout cultivée, par-tout couverte de villes et de villages; la seule dont les habitants entretiennent un commerce constant les uns avec les autres; et professent,

du moins en partie, la même religion. Les trois autres parties du globe sont habitées par une multitude de peuples sans relations entre eux; qui ne se connoissent que peu ou point; et qui diffèrent beaucoup, par la religion, le genre de vie, et les mœurs.

L'*Asie* est la plus grande et la plus remarquable des trois parties de notre continent. Sa longitude est entre le 45e. degré, et le 206e.; sa latitude septentrionale, depuis le premier degré jusque par-delà le 75e.; et la méridionale, depuis l'équateur jusqu'au 10e. degré. On conçoit, par cette immense étendue, que l'air de l'Asie doit être fort différent. Vers le nord, il est extrêmement froid; dans le milieu, il est tempéré; sous la torride, il est très-chaud. Privées des souffles rafraîchissants de la mer, arrosées de peu de rivières, couvertes de vastes plaines et de montagnes stériles, les régions situées dans l'intérieur, éprouvent une chaleur ou un froid excessifs: le sol y est peu fertile; et, par conséquent, mal cultivé. Aujourd'hui encore, ces régions ne sont habitées que par des peuples, qui, le matin, abattent leurs villes et leurs villages, les emportent à quelques milles de distance; et les reconstruisent le soir, en moins d'une heure. C'est la nature elle-même qui semble avoir rendu nécessaire, cette vie errante et nomade; et voulu que les établissements, les

loix, le gouvernement de ces hordes vagabondes, eussent moins de consistance que chez les autres peuples. Ce caractère inquiet et remuant, a souvent porté l'agitation et le trouble, chez les autres peuples de l'Asie. La partie septentrionale, remplie de forêts, de lacs et de marais, n'a aussi jamais été régulièrement habitée. Mais les contrées orientales, occidentales, et sur-tout les méridionales, sont les plus délicieuses de la terre : elles sont extraordinairement fertiles; et produisent en abondance, tout ce qui est nécessaire à la vie.

L'*Afrique* est, après l'Asie, la plus grande partie de notre hémisphère. Située presque entièrement sous la zône torride, elle offre de vastes déserts sablonneux, des montagnes d'une hauteur prodigieuse, des monstres de toute espèce. L'excessive chaleur y énerve et affoiblit toutes les facultés de l'ame : aussi, l'on y trouve peu d'états bien gouvernés. L'intérieur de l'Afrique est peu connu; quoique cette partie du monde soit la plus voisine de l'Europe.

Ce n'est que depuis quelques siècles, que l'*Amérique* a été découverte par les Européens. Elle est divisée en deux continents, séparés par un isthme fort étroit. Le froid qui règne dans la partie septentrionale ; le peu de productions utiles qui s'y trouvent; et son éloignement des contrées habitées, sont cause qu'on ne la connoît

pas

pas encore entièrement : mais on a tout lieu de croire que les naturels des pays, presque ignorés, ne sont point civilisés. Des forêts et des marais y couvrent la terre; et, jusqu'ici, les Européens n'en ont encore cultivé que les côtes orientales. Dans le milieu de l'Amérique, fleurissoient autrefois de grands empires : le reste étoit habité par des peuples sauvages. C'est la patrie des serpents, des reptiles, et des insectes, qui y sont beaucoup plus grands qu'en Europe. En général, on peut dire que l'Amérique est le pays le plus vaste, mais le plus dénué d'habitants.

La terre, depuis un petit nombre d'années, commence à être assez bien connue dans tout ce qui peut intéresser essentiellement les sciences, les arts, le commerce : et, s'il reste encore de grandes découvertes à faire dans cette immense étendue de mers qui environnent l'ancien et le nouveau continent, il paroît que l'intérêt de ces découvertes ira toujours en décroissant, à cause du peu d'utilité qui pourroit en résulter.

Dans l'hémisphère septentrional, on connoît, à peu de chose près, entre la baie d'Hudson et le nord de la Californie, les terres et les mers qui le forment, jusque bien au-delà du cercle polaire : et, au-delà de ce cercle, il ne reste qu'une assez petite portion de mer ou de terre, qui s'étend à huit ou dix degrés autour du pôle; et qui,

étant presque toujours couverte de glaces, ne peut devenir très-intéressante pour l'homme.

Dans l'hémisphère méridional, on connoît, en très-grande partie, les terres et les mers situées en-deçà du 60e. degré de latitude : tout ce qui est au-delà, pour ainsi dire, n'est point encore connu; et, vraisemblablement, ne le sera jamais beaucoup mieux. Dans cet espace, qui s'étend à près de 30 degrés autour du pôle méridional, il pourroit exister un troisième continent, égal en surface à toute l'Amérique : mais la certitude de son existence ne pourroit augmenter l'intérêt d'en tenter la découverte; puisqu'à 70 degrés du côté de ce pôle, on trouve des glaces permanentes, qui en bannissent la végétation et la vie; qui le rendent nécessairement inaccessible et inhabitable; et qui, dans les saisons les plus favorables, en ont toujours repoussé les navigateurs.

Si nous réfléchissons maintenant sur le nombre de lieues qu'occupent les quatre parties du globe, leur grandeur nous paroîtra étonnante : et, cependant tous les pays actuellement connus, n'en font que la moindre portion. Mais qu'est la terre elle-même, en comparaison de ces corps immenses que Dieu plaça dans le firmament! Elle se confond dans cette multitude innombrable de sphères; comme un grain de sable parmi ceux qui remplissent le rivage des mers. Toutefois, pour nous,

aux yeux de qui une coudée est déjà une longueur assez considérable, le globe terrestre est toujours un grand théâtre des merveilles de l'artiste suprême : et, comme nous ne savons que peu de chose des mondes qui sont au-dessus de nos têtes, nous devons du moins chercher à bien connoître celui que nous habitons ; et faire usage de cette connoissance pour glorifier le créateur, en nous souvenant toujours, que ce n'est point par coudées qu'il s'agit de mesurer sur cette terre la grandeur de l'homme, mais par son intelligence, sa volonté, et sa liberté.

CCLXIII^e. CONSIDÉRATION.

Mesure et division du temps chez divers peuples.

Les deux mouvements de la terre autour du soleil, et celui de la lune autour de la terre, servent à diviser le temps en différentes parties, nécessaires pour les travaux du labourage, et toutes les autres occupations de la vie civile. Le mouvement de la lune ne partage le temps, que sur notre globe : le mouvement apparent du soleil, peut servir à régler cette division dans toutes les planètes dont il est le centre.

Le *jour* est l'espace de temps que le soleil met

à faire une révolution autour de la terre; ou, pour parler plus exactement, c'est environ le temps que la terre emploie à faire une révolution autour de son axe. La partie de ce temps pendant laquelle le soleil est sur l'horizon, est appelée le *jour artificiel :* c'est le temps de la lumière; lequel est déterminé par le lever et le coucher de cet astre. Le temps de l'obscurité, ou du séjour du soleil sous l'horizon, est appelé *nuit.* Le jour et la nuit pris ensemble forment le *jour civil*, ou *solaire*, lequel se divise en 24 *heures.* Chaque heure se partage en 60 *minutes;* chaque minute en 60 *secondes;* et chaque seconde en 60 *tierces.* Cette division du jour est indiquée, d'après le mouvement de l'ombre, par le style d'un cadran solaire; ou par l'aiguille d'une horloge à roues.

Dans la vie commune, la plupart des Européens commencent le jour et les heures à minuit: ils comptent douze heures jusqu'à midi; et douze autres jusqu'à minuit. Les Italiens commencent le jour au coucher du soleil; et comptent, depuis cet instant, vingt-quatre heures jusqu'au coucher suivant. Chez les Turcs, le jour commence un quart d'heure après le coucher de cet astre. Les Juifs le commencent à son coucher : ils comptent douze heures égales jusqu'à son lever; et autant depuis son lever jusqu'à son coucher : ainsi, chez eux, les heures du jour sont plus longues ou

plus courtes que celles de la nuit, selon que le soleil est plus ou moins long-temps sur l'horizon.

Une *semaine* est l'espace de sept jours. Le *mois solaire* est le temps que le soleil emploie à parcourir la douzième partie du zodiaque : le *mois lunaire*, celui qui s'écoule entre deux nouvelles lunes, ou 29 jours, 12 heures et 44 minutes.

L'*année solaire* comprend douze mois solaires ; c'est-à-dire, le temps que le soleil met à parcourir les douze signes du zodiaque. Ces années sont aujourd'hui en usage chez la plupart des peuples de l'Europe.

L'*année lunaire*, qui comprend douze révolutions de la lune autour de la terre, est composée de 354 jours, 8 heures et 48 minutes. Les Juifs et les Turcs se servent de cette année : mais, pour la faire répondre à l'année solaire, ils y intercalent souvent un mois entier.

Ces mesures et divisions du temps, quelque importantes qu'elles soient en elles-mêmes, le deviennent encore plus, par l'application qu'on en peut faire à la vie morale des hommes. Les heures, les jours, les semaines, les mois et les années, qui composent notre vie terrestre, nous ont été donnés afin que, par le bon usage de nos facultés, nous remplissions le but de notre existence. Mais quel emploi faisons-nous de ce temps si précieux ? Les secondes et les minutes ne sont

rien à nos yeux : et, cependant, il est certain que celui qui ne tient aucun compte des minutes, prodigue aussi les heures.

Sommes-nous du moins plus économes des périodes plus considérables ? Hélas ! si, de tous les jours qui nous sont assignés, nous déduisions ceux qui sont presque entièrement perdus pour nous ; c'est-à-dire, pour ce principe immortel qui nous anime, que resteroit-il pour la vie effective ou réelle ? Ne résulteroit-il pas de ce calcul, que celui qui a parcouru la plus longue carrière, n'en pourroit compter que la plus foible partie employée à se rendre éternellement heureux ?

Quelle pensée accablante ; et qu'elle est humiliante pour l'homme ! Des milliers de jours et d'heures m'avoient été confiés par la bonté suprême, pour les faire servir aux grands intérêts de mon ame : et ils ont été honteusement consumés à m'éloigner de plus en plus, du meilleur, du plus tendre des pères ! Combien d'années passées dans l'oisiveté ; ou même à satisfaire des passions criminelles ! Le peu de temps qui me reste, s'envole avec une inconcevable rapidité. Sans presque m'en appercevoir, une heure se perd ; et se perd irrévocablement pour moi. Et, cependant, que n'est pas une heure, pour un être dont la durée peut facilement se calculer par heures ?

Ah ! Seigneur, n'entrez point en jugement avec

votre serviteur, au sujet d'un temps qu'il a si malheureusement prodigué. Enseignez-moi à si bien compter mes jours, que désormais j'en fasse un salutaire usage; et qu'ils ne soient plus employés qu'à l'exercice des vertus, qui pourront me conduire à ce fortuné séjour, où il n'est plus de temps; où est l'éternité!

CCLXIVe. CONSIDÉRATION.

Des crépuscules.

Une foible lueur commence à blanchir l'horizon; et nous voyons la lumière, long-temps avant que le soleil se montre. Quelle est la cause d'un tel prodige; et quelle en est la fin?

On ne sauroit douter que ce phénomène, que chaque jour nous avons sous les yeux, ne se rapporte, aussi bien que tous les autres, à l'utilité du monde: il est le résultat des propriétés que Dieu a données à l'air dont il a environné la terre. Il existe une telle proportion entre l'atmosphère et la lumière, que, quand celle-ci entre directement et à plomb dans ce fluide, rien ne dérange sa direction. Mais, si le rayon y pénètre obliquement, au lieu de suivre la même ligne, il se courbe, et descend un peu plus bas: par ce

moyen, la plupart des rayons qui passent dans l'atmosphère à côté de la terre, retombent sur sa surface. Ainsi, lorsque le soleil approche de notre horizon, et qu'il n'en est plus éloigné que de 18 degrés, plusieurs de ses rayons, qui n'étoient point dirigés vers nous, et qui, sans l'atmosphère, auroient passé tout droit sans nous servir, venant à rencontrer cette masse aérienne qui nous environne, se courbent, parviennent jusqu'à nos yeux; et nous font voir les objets long-temps avant que le soleil paroisse.

Les crépuscules ne sont donc qu'une prolongation du jour, laquelle tantôt, comme l'aurore, prépare insensiblement nos yeux à supporter tout l'éclat de la lumière; et tantôt, comme le crépuscule du soir, sert à nous familiariser avec les approches de la nuit. Cette loi des réfractions de la lumière, ouvrage également plein de sagesse et de bonté pour tous les peuples de la terre, est un bienfait particulier pour ceux qui habitent les zones froides. Sans le secours des crépuscules, ils seroient plongés plusieurs mois de suite dans d'affreuses ténèbres. En effet, les crépuscules ne sont pas toujours et par-tout les mêmes; ils varient selon les saisons, et selon les climats. Vers les pôles, ils sont de plus longue durée que dans la torride. Les peuples de cette zone voient le soleil monter directement sur leur horizon; et se plonger,

selon la même direction, sous l'hémisphère inférieur : d'où il arrive, qu'il les laisse bientôt dans la nuit la plus profonde. Jetant, au contraire, obliquement ses rayons vers les pôles, et ne s'abaissant pas considérablement sous l'horizon des peuples qui en sont voisins, il s'ensuit que leurs nuits, quoique longues, sont en quelque façon presque toujours lumineuses. C'est un bonheur pour les premiers, de n'avoir presque point de crépuscules : c'en est un pour les autres, d'avoir une aurore presque continuelle.

Quant aux peuples placés à une distance à-peu-près égale de la zone torride et des zones glaciales, leurs crépuscules deviennent sensiblement plus courts, à mesure que les jours diminuent ; et ils augmentent avec l'accroissement des jours. Ainsi, par un effet de la bonté du créateur, les nuits deviennent plus longues et les ténèbres plus profondes, après que l'homme a fait toutes ses récoltes ; et que la terre, comme celui qui la cultive, a besoin de repos : mais, à mesure que le besoin de travailler augmente pour nous celui d'être éclairés, la nuit peu-à-peu resserre ses voiles ; et prête à l'homme de nouveaux degrés de lumière. Quand les chaleurs le presseront d'abattre les moissons qu'elles auront achevé de mûrir, la nuit se convertira en une aurore presque perpétuelle, où il verra distinctement tomber sous

sa faulx, les présents de la nature : et la douceur de l'air, le garantira de les arroser de ses sueurs.

C'est ainsi que cet élément léger qui environne notre globe, contribue à la félicité de ceux qui l'habitent : c'est encore à son mélange avec quelques vapeurs, que nous sommes redevables d'une infinité d'autres biens, qui sont de nouvelles preuves des tendres complaisances et de la libéralité du créateur. Dans ses mains, les plus petits objets deviennent une source de faveurs inestimables.

L'origine des crépuscules pourroit fournir matière aux plus savantes méditations : mais abandonnons aux philosophes, l'explication détaillée de ce phénomène ; et bornons-nous à le considérer en hommes et en chrétiens. Il ne faut, pour cela, que l'intelligence du plus simple laboureur, accompagnée d'un cœur droit et sensible. C'est donc à vous que je m'adresse, honnête et vertueux cultivateur. Vous êtes plus sage que tant de physiciens, qui, en calculant l'effet des crépuscules, perdent de vue le grand Être, qui distribue à l'homme la lumière du jour ; vous qui, prosterné en sa présence, le bénissez à l'aspect des premiers et des derniers rayons du soleil. Avec quels tendres soins, ce Dieu de bonté veille sur le bonheur de ses enfants !.... Si mon état m'eût appelé aux travaux de la campagne, et qu'après avoir soutenu les ardeurs du soleil, je

pusse, à la fraicheur de la nuit, profiter de la foible lueur du crépuscule pour abattre mes moissons, je le louerois peut-être avec encore plus de reconnoissance. Si j'étois voyageur, en jouissant du crépuscule du matin, je le remercierois de ce bienfait, avec une douce sensibilité.

Qu'elles sont délicieuses les matinées de l'été! Hélas! s'il n'y avoit point de soleil, point d'atmosphère; si vous n'existiez point, ô père du soleil et du jour, je ne souhaiterois point d'exister sur la terre. Mais, sans Dieu, serois-je un de ses habitants! Ah! je bénis son existence, et la mienne: je le bénis de ce qu'il existe un monde, que ses mains bienfaisantes ont daigné enrichir de tant de beautés.

CCLXV^e. CONSIDÉRATION.

L'aurore.

Le ciel et la terre changent d'aspect: chaque moment amène une scène plus vaste et plus variée. Ce cercle qui blanchit l'azur des cieux du côté de l'orient, s'élargit et s'élève: les objets qu'on pouvoit à peine entrevoir, commencent à se distinguer; les ombres disparoissent: la présence de l'aurore ranime la verdure, fait naître

les fleurs, répand les graces et la joie, avec l'annonce du jour.

L'aurore nous découvre une nouvelle et superbe création. Les ombres de la nuit nous déroboient la vue et la jouissance de tous les objets: à présent, l'éclat de la lumière nous montre toute la nature rajeunie et embellie. L'aurore met sous nos yeux, la terre dans tout l'appareil de sa magnificence; les montagnes, avec les grands bois qui les couronnent; les côteaux, avec les vignes qui les tapissent; les campagnes, avec les moissons qui les couvrent; les prairies, avec les rivières qui les arrosent: leur verdure n'eut jamais plus de fraîcheur. Les rayons du jour naissant, brillent agréablement à travers les feuilles de ces rosiers sauvages; ils dorent le plumage de l'alouette, qui, soutenue par les zéphirs, fait retentir les airs, de ses chants variés. Mille oiseaux, sur le sommet des arbres; les bergers dans les vallons, célèbrent de concert, les attraits de la nature, qui paroît s'éveiller d'un paisible sommeil. A la vue des campagnes ornées de tant de beautés nouvelles, je verse des larmes de joie; mon ame semble s'épanouir, comme la rose qu'un vent léger caresse.

Au bienfait de la renaissance du monde, l'aurore en ajoute un second, qui n'est pas moins précieux: elle fait revivre l'homme, en le tirant

du sommeil; et l'avertit du moment où il doit se remettre au travail, source pour lui du vrai bonheur. Déjà, les oiseaux l'ont devancé : ils remplissent l'air d'agréables concerts. Les bêtes de charge et les troupeaux, n'attendent que ses ordres pour partir. Il quitte enfin sa demeure; tout se met en marche avec lui : l'aurore a causé sur la terre un mouvement universel.

Mais, tandis que le maître de la terre se met en route pour se rendre à son travail, et qu'il est suivi de la plupart des animaux qui le servent, j'en apperçois d'autres qui prennent ce moment pour gagner leurs retraites. Si je tourne les yeux vers l'entrée des bois, j'y vois arriver, ici des lapins, là des loups ou des renards; ailleurs des cerfs, ou des biches, suivies de leurs faons; d'un autre côté, des sangliers accompagnés d'une troupe de marcassins; tantôt un daim ou un chevreuil; tantôt d'autres animaux, mais généralement sauvages et peu traitables. Une main puissante les chasse au fond des bois; et le roi de la terre ne voit plus rien qui puisse retarder son travail, ou gêner sa liberté.

Les premiers traits de la chaleur dilatent l'air, et produisent un doux zéphir. La terre s'humecte de rosée; les feuilles se courbent, comme pour la recevoir de toutes parts; les fleurs s'ouvrent

pour partager ce trésor. Insensiblement, l'horizon s'enflamme du plus beau rouge ; les nuages se parent de couleurs vives et variées ; les bords des nuages les plus épais, deviennent des franges plus brillantes que l'argent : les légères vapeurs qui traversent l'orient, s'y convertissent en or ; le verd des plantes, affoibli par les gouttes de rosée qui les couvrent, prend la douceur et l'éclat des perles. Mais, quelque belle que soit la nature en cet instant, nous sommes encore plus attentifs à ce qu'elle nous promet. On sent, par les accroissements perpétuels de l'aurore, qu'elle nous annonce quelque chose de plus parfait. Un moment ajoute à celui qui l'a précédé : nous allons de lumière en lumière ; nous souhaitons d'en voir la plénitude. Ce qui nous est accordé, nous fait soupirer après l'astre qui en est le principe : bientôt, il paroîtra dans toute sa gloire : ce moment n'est pas loin ; mais il est encore attendu.

Ah ! si j'étois maintenant dans la campagne, et que, du haut d'une colline agréable, je pusse contempler ce ravissant spectacle ; rempli d'une douce émotion, et prosterné devant le Dieu qui l'offre à mes regards, je m'écrierois : Être infini, dans l'éclat de l'aube du jour, je reconnois ta puissance et ta sagesse ! Avec l'alouette qui

s'élève dans les airs, pour saluer le jour naissant, je m'élance vers le père de la création. La joie et l'allégresse de toute la nature, le rajeunissement de tous les êtres, excitent dans mon cœur, les plus vifs transports de la reconnoissance. En ce moment, où des millions de créatures te louent et t'adorent, comment pourrois-je demeurer insensible et muet ! C'est de toi que vient toute beauté ; de toi, qui es la source de toute lumière : c'est toi qui pares le ciel de ses vives couleurs ; et qui en imprimes la sensation dans mon ame. Tu m'as donné cet esprit céleste, qui peut te découvrir dans toutes tes œuvres : oui, mon œil croit te voir dans l'éclat de l'aurore. Si tu n'étois point, il n'y auroit ni aube du jour, ni soleil, ni aucune création : mais tu existes de toute éternité ; et je me réjouis de ce que tu es mon père, comme tu l'es de toute la nature.

CCLXVI^e. CONSIDÉRATION.

Le lever du soleil.

La contrée orientale du ciel, se revêt de plus en plus, de la pourpre de l'aurore : l'air, peu-à-peu, se teint des couleurs de la rose ; il brille enfin de l'or le plus éclatant : les rayons de l'astre qui s'annonce, percent avec plus de force ; la lumière et la chaleur se répandent sur l'horizon, et s'augmentent ; jusqu'à ce qu'enfin la nature nous offre ce qu'elle a de plus grand. Le soleil paroît : un rayon échappé de dessus les montagnes qui nous le déroboient encore, coule rapidement d'un bout de l'horizon à l'autre. De nouveaux traits suivent et fortifient le premier : peu-à-peu, le disque se dégage ; l'astre, dans toute sa majesté, s'élève de plus en plus, et parcourt sa carrière avec un éclat que l'œil a peine à soutenir. La terre se montre sous un nouvel aspect : toutes les créatures se réjouissent, et semblent recevoir une nouvelle vie ; les oiseaux saluent, par des accents d'allégresse, la source de la lumière et du jour ; tous les animaux en mouvement se sentent animés de force et de gaîté.

Il n'est point, dans la nature, de phénomène qui se manifeste avec plus de dignité, ni avec plus de charmes, que le soleil levant. La plus riche parure que l'art humain puisse inventer, les plus belles décorations, l'appareil le plus pompeux, les plus superbes ornements des palais des rois, s'évanouissent quand on les compare à cette beauté vraiment éblouissante. N'avez-vous jamais été le témoin de ce ravissant spectacle, qui, chaque jour, se renouvelle ? La mollesse, l'amour du sommeil, une stupide indifférence, vous auroient-ils empêché de contempler cette merveille de la nature ? Et dois-je vous compter parmi cette multitude d'hommes insensibles, qui n'ont jamais cru que l'aspect de l'aurore valût le sacrifice de quelques heures de repos ? Ou bien, comme tant d'autres, qui chaque jour sont présents à cette scène magnifique, la voyez-vous sans en être frappé ; sans qu'elle fasse naître en vous, aucune réflexion, aucun sentiment ? Ah ! qui que vous soyez, sortez, sortez de cet état d'insensibilité ; et livrez-vous aux pensées salutaires que doit exciter dans votre ame, la vue du soleil du matin.

Il y a quelques moments, je découvrois de toutes parts une multitude de flambeaux : toutes leurs clartés réunies ne me rendoient point la terre visible : j'en tirois quelques secours pour

entrevoir les objets peu distants ; mais, au milieu de tous ces feux, j'étois encore dans les ténèbres. A présent, il ne luit qu'un seul flambeau dans la vaste étendue des cieux ; et non seulement il efface tous les autres par la vivacité de sa lumière, il jette encore sur la nature un éclat, et la revêt d'une gloire qui en changent toute la face. En ce moment, l'aspect de l'astre radieux est plein de douceur : tout applaudit à son arrivée ; tous les regards sont tournés sur lui ; et, pour recevoir tous les hommages, il se rend accessible à tous les yeux. Mais il est chargé de répandre par-tout, la chaleur et la vie, aussi bien que la lumière. Il se hâte de s'acquitter de cette importante fonction : il darde plus de feux, à mesure qu'il s'élève ; il passe d'un côté du ciel à l'autre ; et fournit sa carrière comme un athlète infatigable, qui touche en vainqueur, au dernier terme du stade qu'il parcourt. Il vivifie tout ce qu'il éclaire ; rien n'échappe à son activité : il atteint, par ses feux pénétrants, aux endroits même où ses rayons ne peuvent arriver.

Elance-toi vers Dieu, ô mon ame ! Que tes chants de louange montent de la terre jusqu'au ciel ; à ce ciel où réside celui par les ordres duquel le soleil se lève ; celui dont la main dirige tellement son cours, qu'il en résulte pour nous l'heureuse révolution du jour et de la nuit,

et la succession régulière des saisons. Elève-toi vers le père des lumières ; et célèbre sa majesté : célèbre-le par un humble aveu de ta dépendance ; et par des actions qui puissent lui plaire. Vois la nature entière annoncer l'ordre et l'harmonie ; le soleil et tous les astres remplir leur carrière ; chaque saison porter ses fruits ; chaque jour rappeler la lumière du sein des ténèbres. Voudrois-tu, au milieu de l'active création, être le seul qui te lassasses de louer le créateur, par tes vertus et ta fidélité ? Ah ! plutôt, que ton zèle enseigne à l'impie, combien est grand et digne de nos adorations, le Dieu qu'il méprise : que la paix de ton ame lui apprenne combien est doux et miséricordieux, ce père devant lequel il tremble. Deviens, pour tes frères, ce qu'il est pour toi : sois, pour eux, ce qu'est le soleil pour tout l'univers. Il fait journellement sentir à la terre, sa bénigne influence : il se lève sur l'homme ingrat, comme sur l'homme reconnoissant ; il luit sur les humbles vallons, comme il éclaire le sommet des hautes montagnes. Que ta vie, de même, soit utile à tes semblables ! Que chaque jour voie se renouveler, les charitables dispositions de ton cœur ! Que ta vie, en un mot, soit un bienfait pour l'humanité !

Peut-être, le soleil a-t-il déjà pour toi, renouvelé des milliers de fois son cours : et, peut-

être, est-ce aujourd'hui, que, pour la première fois, tu te livres à de pareilles méditations ! Mais, qui sait si ce n'est pas pour la dernière, que tu le verras se montrer dans ce bas univers....! Ah ! que cette incertitude te rende plus attentif à célébrer son divin auteur ; et à contempler son éclatante image, avec des sentiments qui puissent un jour se prolonger dans cette éternité bienheureuse, où il n'y aura plus que des lumières, sans ombres et sans nuages !

CCLXVII^e. CONSIDÉRATION.

Vertu vivifiante du soleil.

Le soleil est la principale cause de tout ce qui arrive sur la terre : il est la source de la lumière, et de ce feu, qui, pénétrant tous les corps, met leurs molécules en mouvement, les atténue, les décompose, dissout celles qui sont solides, raréfie celles qui sont fluides ; et les rend propres à une infinité de combinaisons. Lorsqu'en été, la force du soleil augmente, il doit en résulter nécessairement des changements considérables, et dans l'atmosphère, et sur la face de la terre. Quand, au contraire, ses rayons,

tombant plus obliquement, sont par conséquent plus foibles; et que la brièveté des jours ne permet plus à leur action de se prolonger, quel changement de scènes!

Quand, du signe éloigné du capricorne, le soleil se rapproche de la ligne équinoxiale, et nous ramène au printemps; la nature semble passer de la mort à la vie. Parvenu au bélier, il tourne nuit et jour autour de notre pôle; sans qu'aucun point, dans l'hémisphère septentrional, échappe à sa chaleur. A chaque parallèle qu'il décrit dans les cieux, une ceinture de plantes nouvelles éclôt autour du globe. Chacune d'elles paroit successivement, au poste et aux jours qui lui sont assignés: elle reçoit, à-la-fois, la lumière dans ses fleurs; et la rosée sur son feuillage. A mesure qu'elle prend de l'accroissement, les diverses tribus d'insectes qu'elle nourrit, se développent. Chaque espèce d'oiseau se rend à chaque espèce de plante qui lui est propre, pour y construire son nid, et y nourrir ses petits, de la proie animale qu'elle lui présente. On voit bientôt accourir les oiseaux voyageurs: tous alimentent leurs tendres nourrissons, des insectes et des reptiles que font éclorre les herbes nouvelles. Attirés aux embouchures des fleuves par des nuées d'insectes qui sont entraînés dans leurs eaux, ou qui éclosent le long de leurs rivages,

les poissons quittent en foule, les abymes septentrionaux de l'océan. Les quadrupèdes même entreprennent alors de longs voyages; et vont, les uns du midi au nord avec le soleil; d'autres d'orient en occident : le développement des herbes qui leurs sont connues, détermine les moments de leurs départs, et le terme de leurs courses.

Mais qui pourroit, je ne dis pas décrire, mais seulement indiquer les divers effets du soleil sur la terre! Il raréfie l'air; il élève les vapeurs et les brouillards; et contribue à la formation des météores. C'est son action qui fait monter la sève dans les plantes : il pare les arbres de leurs feuilles; il développe les fleurs, les convertit en fruits; il colore et mûrit ces doux présents de l'été : c'est lui qui anime toute la nature; il est la source de cette chaleur vivifiante, qui donne aux corps organisés leur développement, leur accroissement, et leur perfection. Il opère même dans les lieux inaccessibles à l'homme : il pénètre les rochers, les montagnes; et porte son influence jusque dans les profondeurs de la mer.

Je l'éprouve moi-même, cette bénigne influence de l'astre qui nous échauffe et nous éclaire. Dès que le soleil se lève sur ma tête, la sérénité se répand dans mon ame. Sa chaleur et son éclat me communiquent cette allégresse et cette activité,

dont j'ai besoin pour remplir ma destination, et jouir de la vie sociale. L'engourdissement et la tristesse involontaires qui s'emparent de l'homme durant les ténèbres, se sont peu-à-peu dissipés. Je respire plus librement; et me livre au travail avec plaisir. Eh! comment, au milieu de la joie universelle que le soleil inspire au monde, pourrois-je demeurer froid! Par-tout, je reconnois sa vertu bienfaisante : des millions d'insectes brillants se réveillent, jouent, et se réchauffent à ses rayons; les oiseaux font entendre leurs mélodieux concerts : tout ce qui respire se réjouit à son aspect.

Quand je considère les salutaires effets du soleil, je me représente quelquefois l'état dans lequel se trouveroit la terre, privée de la lumière et de la chaleur, dont il est la source. Sans cet astre, que seroit-elle, qu'une masse brute, sans vie, sans ordre, et sans beauté! Les arbres ne pourroient pousser des feuilles, ni les plantes donner des fleurs; les prairies seroient sans verdure, et les campagnes sans moissons : toute la nature n'auroit qu'un aspect sombre et lugubre; ou plutôt la terre ne seroit qu'une sorte de chaos.... Vive et désolante image de l'homme privé de la grace d'en haut! Si, par sa doctrine, le Rédempteur n'avoit répandu dans le monde, la lumière et la consolation, nous serions encore ensevelis dans la nuit

de l'ignorance. Pourrions-nous, en effet, sans cette grace vivifiante, porter des fruits de justice et de vertu ! L'ivraie du vice pousseroit partout sans obstacle, et étoufferoit les précieuses semences de la piété : la douce espérance d'un éternel bonheur, seroit bannie de la terre. Inutilement soupirerions-nous après la délivrance : aucune créature ne pourroit nous donner ni soulagement réel, ni véritable consolation. Que mon cœur s'épanouisse, et se livre à la joie la plus pure ; et que rien n'arrête mes transports, à la vue des biens infinis que m'a procurés le soleil de justice ! Le créateur est pour moi, un père réconcilié !

CCLXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Le soleil ne se montre pas toujours.

La présence du soleil n'embellit pas toutes nos journées : souvent, il se fait desirer ; les nuages, pères de la pluie et des neiges, couvrent quelquefois le ciel. Mais les nuées disparoissent, après avoir répandu sur la terre, l'abondante provision d'eau qu'elles receloient ; et la plus agréable sérénité succède aux plus tristes brouillards. Le ciel se pare de nouvelles couleurs ; le soleil y brille

à

à son tour : son aspect ranime toute la création ; l'agréable murmure d'un vent frais se fait entendre : la tristesse est bannie de tous les cœurs ; et le calme de la nature les remplit de joie et d'allégresse.

Pendant les jours d'été, nous sommes accoutumés à la présence de ce bel astre : mais, comme pendant l'hiver il ne se montre que rarement, et seulement pour quelques heures, nous apprenons à mieux estimer ses bienfaits : et cette observation, nous pouvons la faire à l'égard de tous les dons que nous tenons de la main de Dieu. Nous sentons foiblement le prix des biens de cette vie ; nous les regardons même avec indifférence, quand ils sont constamment en notre possession. La santé, les aliments, le repos, la fortune ; mille autres avantages dont nous jouissons journellement, ne nous paroissent pas ce qu'ils sont en effet : et, souvent, nous ne commençons à en sentir l'excellence, que quand nous venons à les perdre. Il faut que nous soyons étendus sur un lit de douleur, abandonnés de ceux qui se disoient nos amis, plongés dans le besoin et l'indigence, pour apprécier le bonheur de jouir de la santé, de posséder un fidèle ami, et d'avoir les moyens de subsister honnêtement.

Lorsque le ciel, après avoir été long-temps obscurci par les nuages de l'hiver, vient enfin à

s'éclaircir, la terre ne laisse pas de conserver un assez triste aspect. Il est vrai qu'elle paroît un peu récréée par les rayons du soleil : mais il n'a pas encore toute la force nécessaire pour surmonter le froid ; pour ranimer la nature qui paroît engourdie ; et lui rendre sa première beauté. Ainsi, les lumières de l'esprit n'échauffent pas toujours le cœur. Vous l'éprouvez, vous qui languissez dans l'infortune et l'affliction. Il arrive quelquefois, que, dans l'hiver de votre vie, ou dans d'autres circonstances tristes et fâcheuses, vous entrevoyez de loin le contentement et le plaisir, sans pouvoir en goûter les douceurs. Quelles actions de grâce ne devez-vous cependant pas au céleste bienfaiteur, pour ces rayons de joie, qui, de temps en temps, viennent récréer votre ame ; et adoucir, quelques instants, vos chagrins et vos peines ! Je me borne, ô mon Dieu, à vous demander une faveur. Si c'est votre volonté de m'assigner, dans la vieillesse, des heures tristes et ténébreuses ; je n'en murmurerai point. Daignez seulement quelquefois ranimer mon ame, par quelques rayons de joie ; lui faire sentir les touchantes impressions de votre amour ; et me faire entrevoir une destinée heureuse dans l'éternité. Tout ce que j'ose vous demander, ce sont ces moments de relâche et de soulagement, qui m'aident à supporter avec courage les jours nébuleux de l'adversité.

Que la sérénité du ciel est inconstante, dans les jours de l'hiver! Combien peu faut-il compter sur les rayons du soleil! Il se montre aujourd'hui avec une douce majesté : mais bientôt il sera couvert de nuages; et, avant qu'il ait atteint la moitié de sa course, peut-être ne restera-t-il rien de cet éclat qu'il répandoit le matin sur la terre. Telle est aussi l'inconstance des scènes de la vie. Jamais, nous ne pouvons nous promettre de joie durable, de bonheur continu. Que cette vérité nous rende sages et prudents aux jours de la prospérité : et qu'elle serve à modérer notre amour pour les biens de la terre. Tout, ici-bas, est sujet à l'inconstance et au changement. La vertu seule, émanée de Dieu même et aidée de sa grâce, a quelque chose d'immuable; seule, elle peut nous faire supporter les vicissitudes et les disgraces de la vie; seule, elle peut nous fortifier dans la bonne et la mauvaise fortune, en attendant qu'elle nous introduise dans ces régions desirées, où, sans aucune ombre de variation, nous serons à jamais parfaitement heureux.

CCLXIX^e. CONSIDÉRATION.

Coucher du soleil : approches insensibles de la nuit ; le crépuscule du soir.

Le soleil a parcouru majestueusement la voûte céleste ; il est arrivé à son terme : il disparoît enfin au milieu des nuages, colorés de la plus belle pourpre, et des accidents de lumière les plus riches et les plus variés. Mais, comme la nuit est par elle-même un bienfait du créateur, c'est aussi par une sage et bienfaisante dispensation, qu'elle n'arrive que peu à peu. Un passage subit de l'éclat du jour à l'obscurité la plus profonde, seroit également incommode et effrayant. Cette brusque révolution occasionneroit une interruption générale dans les travaux de l'homme ; et pourroit lui être très-préjudiciable, sur-tout dans certaines affaires qu'il est intéressant de finir ; et qui ne souffrent point de délai. Surpris par une nuit soudaine, le voyageur s'égareroit ; la plupart des oiseaux seroient en danger de périr ; toute la nature seroit saisie d'effroi ; et il seroit impossible, que, dans ce passage rapide de la lumière aux ténèbres, l'organe de la vue ne souffrît considérablement.

Le sage auteur de la nature a prévenu tous ces inconvénients, en ne permettant pas que nous perdissions tout-à-coup la lumière. L'obscurité, au lieu de nous surprendre, s'avance à pas lents : elle nous laisse le temps de terminer les travaux les plus pressés; de prendre toutes nos précautions : et, quoique le soleil soit déjà au-dessous de l'horizon, au moyen du crépuscule nous passons doucement et par degrés, du jour à la nuit, dont l'arrivée pour nous n'est plus incommode, puisque nous sommes avertis à temps de nous y préparer.

Mais, d'où viennent ces restes de lumière, qui, sur la fin de chaque jour, tempèrent et adoucissent le triste aspect de la nuit? Nous ne voyons plus le soleil : et, cependant, une partie de son éclat demeure encore; sur-tout du côté de l'occident.

C'est l'atmosphère qui nous rend de nouveau, le même service qu'elle nous a rendu le matin; et qui occasionne ce que nous appelons le *crépuscule du soir.* Il s'affoiblit continuellement, depuis que le soleil a disparu, jusqu'à la nuit profonde. En été, il dure toute la nuit à Paris; parce que cet astre, même à minuit, ne s'est pas abaissé de 18 degrés au-dessous de l'horizon. Or, la durée des crépuscules dépend du temps qu'il faut au soleil, pour s'élever ou s'abaisser de cette

quantité de degrés : c'est au moins une heure douze minutes ; et presque toujours davantage. Ceux qui habiteroient sous le pôle, auroient un crépuscule de sept semaines : en sorte que, pour eux, la durée des ténèbres seroit diminuée de quatorze semaines, par l'effet des crépuscules, qui ont lieu sans que le soleil y paroisse sur l'horizon.

Il faut que le crépuscule soit fini, pour qu'on puisse découvrir les plus petites étoiles : mais on commence à voir celles de la première grandeur, quand le soleil èst seulement abaissé de 10 degrés. On apperçoit beaucoup plutôt la planète de Vénus : quelquefois même on la voit avant que cet astre soit couché.

Ainsi, une sage providence a réglé, de la manière la plus avantageuse pour les créatures, la vicissitude journalière de la lumière et des ténèbres. Reconnoissons la bonté du créateur, et adorons sa sagesse, dans un arrangement si utile pour nous. Il peut encore inspirer d'autres pensées salutaires, ce crépuscule qui m'annonce une attention si touchante. L'approche insensible de la nuit dans la nature, me fait penser à l'approche du soir de ma vie. Pour l'ordinaire, il vient aussi par degrés : et, presque sans m'en être apperçu, je me trouverai environné des ombres de la mort... Ah ! puisse alors être heureusement terminé, le grand ouvrage qui m'a été imposé ! puissé-je

avoir rempli ma tâche ! Livrons-nous donc au travail, pendant qu'il est jour encore : la nuit vient, durant laquelle personne ne peut travailler.

CCLXX^e. CONSIDÉRATION.

Tranquillité de la nuit.

Je ne saurois penser, sans la plus vive reconnoissance, aux tendres attentions de Dieu, pour procurer aux êtres animés, le repos dans l'absence du jour. Dès l'entrée de la nuit, il se répand un calme qui annonce à toutes les créatures, la cessation de leurs travaux ; et qui invite l'homme au sommeil. Durant tout le temps qu'il repose, la nature, en sa faveur, suspend le bruit, les lumières éclatantes, les impressions trop fortes. Tous les animaux dont l'activité pourroit troubler son sommeil, ont eux-mêmes besoin de repos : l'oiseau cherche son nid ; le renard sa tanière : le bœuf, le cheval, et les autres animaux domestiques, dorment autour de leur roi.

Mais cette tranquillité n'est pas également agréable à tous les hommes. Il n'en est que trop, à qui les douleurs, ou de cruelles maladies, font passer les nuits dans une insomnie continuelle ; et qui souhaitent, avec ardeur, que ce calme,

ce silence mélancolique, soit enfin interrompu. Leurs inquiétudes et leurs souffrances, semblent augmenter avec les ténèbres. Tandis que tout est assoupi autour d'eux, ils comptent avec anxiété, les heures, les moments; et, dans l'espérance que le commerce de leurs semblables leur apportera quelque soulagement, il leur tarde de revoir la lumière. Une autre espèce d'hommes, ceux dont le cœur est corrompu, après avoir passé le jour dans la dissipation et le désordre, trouvent aussi pour eux incommode et pénible, le silence profond de la nuit: leur conscience s'éveille durant l'obscurité; et le moindre bruit les effraie.

Ah! que je dois d'actions de graces au ciel, de ce que le repos de la nuit est pour moi, si bienfaisant, si doux! La santé dont je jouis, et la paix de mon ame, me procurent un paisible sommeil. Après avoir vaqué aux travaux du jour, l'arrivée de la nuit me fait adorer la bonté suprême, qui daigne tout arranger, pour préparer un délassement agréable. Tandis que le méchant se lève pour marcher dans les voies ténébreuses du crime, je me couche tranquillement. Je dors en paix, pendant que tant de malades, étendus sur un lit de douleur, et soupirant après le sommeil, regarderoient le plus léger repos comme la plus insigne faveur; et ne peuvent l'obtenir. Déjà, depuis long-temps, je goûte un sommeil rafraîchissant

et gracieux, quand l'homme intempérant est tout occupé à se charger l'estomac, de mets qui enflamment son sang, et de boissons dévorantes; quand l'avare insatiable, se tourmente en secret, par des soucis immodérés, par la crainte de manquer du nécessaire dans un avenir, qui, peut-être, n'existera jamais pour lui; et lorsque l'ambitieux roule encore dans sa tête, des plans d'élévation qui ne se réaliseront point.

Mais combien de fois l'homme n'interrompt-il pas la tranquillité de la nuit, par légèreté, et par malice! Le bruit tumultueux de l'ivresse, la joie insensée des libertins, troublent souvent le repos des autres; et leur dérobent les douceurs du sommeil. Les hommes ne devroient-ils pas respecter l'ordre si sagement établi par Dieu, dans la nature! Ne devroient-ils pas aimer assez leurs semblables, pour craindre, en les privant ainsi du repos, de nuire à leur santé, à leur vie même! Hélas! peut-être ce bruit importun, trouble-t-il une femme dans les douleurs de l'enfantement; une tendre mère occupée du soin d'allaiter le fruit d'une chaste union; un malheureux près de rendre le dernier soupir.

Il n'en sera pas ainsi du repos que j'attends dans la tombe. Là, cette partie périssable de moi-même dormira en paix; et ne sera réveillée de ce sommeil, qu'au moment où la voix du

grand juge daignera la rappeler à la vie. Oh! que vous êtes pleinement satisfaits, vous justes que la mort a mis en possession du bonheur! vous êtes échappés à toutes les misères auxquelles nous sommes assujettis dans ce monde. Ici-bas, la vie, même la plus fortunée, se passe en des alternatives continuelles de joie et d'espérance; et notre repos est troublé par des peines et des inquiétudes sans nombre. Vous, au contraire, ames vertueuses et fidèles, dont le corps repose tranquillement dans le tombeau, vous êtes affranchies de toute misère; et jamais les soucis, le chagrin ni la douleur, n'empoisonneront votre félicité.

CCLXXI^e. CONSIDÉRATION.

Des bienfaits de la nuit.

Durant plusieurs mois de l'année, quand le soleil nous ôte promptement sa clarté, et que la plus grande partie de nos heures s'écoule dans les ténèbres de la nuit, nous sommes privés d'une foule d'agréments. Mais nous n'avons aucun juste sujet de nous plaindre de cet arrangement de la nature. Le mélange du plaisir et de la douleur, du bien et du mal, des ténèbres et de la lumière, est toujours sagement ordonné : et l'on retrouve

la bonté de l'auteur de l'univers, dans cette variation si remarquable des jours et des nuits, qu'on éprouve sous notre climat. On peut même soutenir, que les nuits d'hiver nous sont plus avantageuses que nuisibles; ou, du moins, que leurs inconvénients apparents sont adoucis, et peut-être compensés, par mille bienfaits trop peu sentis.

Serions-nous aussi convaincus que nous le sommes, de l'utilité du soleil; et sa lumière exciteroit-elle, en nous, le même sentiment de plaisir, si sa privation ne nous conduisoit à en mieux sentir les avantages? Chaque nuit peut nous rappeler la bonté de Dieu, qui, pour le bien commun des hommes, a répandu sur la terre, et la lumière et la beauté: elle peut nous faire souvenir de la misère où nous languirions, si le jour ne succédoit aux ténèbres. Celles-ci, de leur côté, nous procurent un grand bien, en nous invitant, par la tranquillité et le repos qui les accompagnent, à jouir d'un doux sommeil. Combien d'ouvriers, qui, durant le jour, consument leurs forces pour le service commun; et dont le travail, pénible en lui-même, est si nécessaire! Oh! comme ils bénissent la nuit, qui vient suspendre leurs travaux, en leur apportant et le soulagement et le sommeil! En général, nous montrons trop d'égoïsme, en mesurant les avantages et les inconvénients de la

nuit, uniquement sur l'utilité ou le dommage que nous croyons en retirer. Si les longues nuits vous paroissent désagréables, pour combien d'autres ne sont-elles pas une faveur ? La nuit favorise la chasse et la pêche : sans elle, l'astronome n'auroit pu se faire une idée de la distance des planètes ; de la grandeur, du cours, et du nombre infini des étoiles : et combien moins utile seroit pour le pilote, l'invention de la boussole, si le jour étoit continuel ?

Considérée sous un autre point de vue, la nuit me paroît encore la bienfaitrice des hommes. En diminuant tous les besoins ; et en faisant cesser ceux qui, durant le jour, nous coûtent souvent tant de soucis, quelquefois même une partie de notre fortune, elle travaille efficacement à notre bonheur. Quelles dépenses n'exigent pas les commodités et les bienséances, sans lesquelles tant d'hommes ne croiroient vivre qu'à demi ! Combien de familles, pressées par le besoin, commencent le jour avec inquiétude ; et l'achèvent dans de pénibles travaux !... La nuit paroît ; et suspend les soucis, avec le douloureux sentiment de la misère. Pour être heureux alors, il ne faut qu'un lit : et, si le sommeil y vient fermer les paupières de l'indigent, tous ses besoins sont satisfaits. La nuit égale, en quelque sorte, le mendiant au monarque : tous deux y trouvent un

bien qu'on ne sauroit se procurer à prix d'argent.

Oh! qu'il est bon, cet Être qui a tout rapporté au bonheur des humains! La plupart des choses d'ici-bas, qu'il nous plaît d'appeler des inconvénients et des maux, ne le sont en effet, la plupart du temps, que pour ceux qui se laissent conduire et par les préjugés et par les passions. Envisagés, au contraire, comme ils doivent l'être, ces maux apparents sont des biens réels pour le monde entier. Sois-en bien convaincu, ô toi, qui si souvent calomnies la Providence : plusieurs millions de tes frères qui ont employé le jour à de rudes travaux, ou à des courses fatigantes; d'autres, qui ont gémi sous le joug d'un ennemi de l'humanité; tant de voyageurs, enfin, et sur terre et sur mer, béniront Dieu aux approches de la nuit, qui vient leur amener le repos. Tu le béniras toi-même, si, ayant eu la sagesse de bien employer le jour, tu t'es acquis le droit d'aspirer à un doux sommeil. Souviens-toi, que, plus les nuits ont de longueur, plus tu dois attacher de prix à chacune des heures du jour; et en bien ordonner l'usage.

Ah! sans doute elle aura un terme, cette nuit d'ignorance et de peines, dont nous sommes environnés ici-bas : le ciel, et une gloire sans fin, seront notre partage! Soleil, lune, et vous, astres radieux, qui brillez dans le firmament, hâtez-vous de fournir la carrière qui vous est prescrite:

et précipitez votre course, afin que le temps d'épreuve, les révolutions du jour et de la nuit, les mois et les années qui me sont départis, soient bientôt terminés! Une lumière d'une nature infiniment supérieure à celle que vous nous prodiguez, me fait entrevoir l'aurore de ce grand jour, où finiront pour jamais toutes mes nuits, et les ténèbres qui m'enveloppent. Heureux matin de l'éternité, hâte-toi de te montrer à mes yeux, et de remplir mes espérances! Qu'il me tarde de me voir dans ces demeures fortunées de la cité permanente, où un jour éternel perfectionnera mes lumières; où dépouillé de la partie corruptible de mon être, mes sens ne dégraderont plus mes affections; où la puissance d'aimer ayant acquis toute son énergie, se concentrera dans l'être souverainement aimable; où mon cœur, enfin, brûlera éternellement du beau feu de la charité: cette vertu céleste, qui, après avoir jeté quelques étincelles sur la terre, éclatera de toutes parts, dans le séjour de l'innocence et de la paix!

CCLXXII^e. CONSIDÉRATION.

Divers météores nocturnes.

La nuit n'a pas toujours en partage, une triste obscurité. Il n'est pas rare de la voir embellie par d'intéressants spectacles; par des phénomènes dont la variété a quelque chose de piquant, que n'offre point le jour.

Dans un temps à-peu-près serein, souvent, autour de la lune, on apperçoit une clarté circulaire, ou un grand anneau lumineux, qu'on appelle *couronne*, de couleur tantôt rouge, tantôt bleue, tantôt jaune, etc. La lune se trouve au milieu : et l'espace intermédiaire paroît ordinairement plus obscur que le reste du ciel. Quand cet astre est dans son plein, et fort élevé sur l'horizon, l'anneau semble plus lumineux. Il est souvent d'une grandeur considérable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que cette espèce de couronne, soit réellement autour de la lune. La cause en doit être cherchée dans notre atmosphère, dont les vapeurs font subir aux rayons de lumière qui les pénètrent, une réfraction propre à produire cet effet.

Quelquefois, autour ou à côté de la lune, se remarquent plusieurs autres lunes, qu'on appelle

Parasélènes. Ces phénomènes extraordinaires ont la même grandeur apparente, que l'astre qui les occasionne; mais la lueur en est plus pâle. Ils sont presque toujours accompagnés de quelques cercles, dont les uns ont les mêmes couleurs que l'arc-en-ciel, tandis que les autres sont blancs; et plusieurs ont de longues queues lumineuses. Ce météore est encore une illusion produite par la réflexion ou la réfraction des rayons lunaires, dans une nuée convenablement disposée. Quelquefois, mais très-rarement, on voit, au clair de la lune, un arc-en-ciel nocturne, qui a les mêmes couleurs que l'arc-en-ciel solaire; excepté qu'elles sont incomparablement moins vives. Ce phénomène est aussi occasionné par la lumière de la lune, qui, pendant la nuit, se réfracte et se réfléchit dans une nuée pluvieuse, par les mêmes lóix que la lumière du soleil pendant le jour.

Lorsque, dans l'atmosphère supérieur, des exhalaisons viennent à s'enflammer, on voit souvent des sillons de lumière partir rapidement comme des fusées. Ces exhalaisons, réunies en une masse, viennent-elles à se précipiter après s'être enflammées? on s'imagine voir de petits globes de feu tombant du ciel; et, comme, dans l'éloignement, ils paroissent avoir la grandeur d'une étoile, on les nomme *étoiles tombantes.* Le peuple s'imagine que ce sont de véritables étoiles qui se

déplacent, se dissipent, ou du moins se purgent et se purifient. D'autres fois, on voit ces prétendues étoiles, très-brillantes et magnifiquement colorées, descendre lentement, et acquérir toujours un nouvel éclat; jusqu'à ce qu'enfin elles s'éteignent dans les régions inférieures de l'atmosphère. De grands *globes de feu*, plus lumineux que la pleine lune, et qui quelquefois ont des queues, ne sont vraisemblablement que des exhalaisons enflammées, qui, d'ordinaire, traversent l'air avec rapidité, et crèvent ensuite avec éclat. Quelquefois aussi, elles se dispersent sans bruit, dans les hautes régions de l'atmosphère. Les petits *éclairs* que l'on apperçoit si souvent dans les nuits d'été, après de fortes chaleurs, ont sans doute la même cause: peut-être aussi sont-ils les effets de l'électricité naturelle, qui doit jouer ici un grand rôle. On peut en dire autant du *Dragon volant*, de la *Chèvre dansante*, de la *Poutre brûlante*, et de divers autres météores, dont les noms bizarres sont dûs aux figures singulières sous lesquelles on croit les voir. Plusieurs naturalistes, dit-on, produisent en petit, par le mélange de certaines matières, quelques-uns de ces phénomènes; et les nouvelles découvertes de la chymie, augmenteront probablement nos connoissances en ce genre : il est même probable, que ce que nous venons d'attribuer ici à des exhalaisons, est le résultat de l'inflammation

produite par la combinaison de divers *gaz*, dans l'atmosphère, au moyen de l'électricité naturelle.

Quelle n'est pas la magnificence de Dieu! La nuit même annonce sa majesté. Et comment me plaindrois-je, que, dans l'arrière-saison, les nuits deviennent de plus en plus longues, puisqu'elles m'offrent des spectacles qui peuvent tout-à-la-fois intéresser mon esprit et mes sens! Les phénomènes nocturnes, l'aurore boréale, sur-tout, qui, bientôt, va faire l'objet de nos méditations, rendent les longues nuits des peuples septentrionaux, non seulement supportables, mais même agréables et brillantes. Les nôtres pourroient aussi nous procurer des plaisirs très-diversifiés, si nous voulions être attentifs aux phénomènes qu'elles nous présentent. Ils m'accoutument à élever mes yeux et mon cœur vers le ciel. Lorsque le magnifique spectacle de la nuit vient frapper mes regards, je prends mon essor au-delà des planètes, au-delà de toutes les étoiles, pour m'occuper de la grandeur de l'Être des êtres; pour l'adorer en silence: car tu es grand, ô Éternel! La tranquille nuit parle à haute voix, de ton amour et de ta puissance: la lune annonce ta majesté suprême, dans les plaines azurées: l'armée des étoiles qui brillent au firmament, te loue et te célèbre; et la douce lueur de l'aurore boréale, que nous voyons sur nos têtes, manifeste ta grandeur.

CCLXXIII^e. CONSIDÉRATION.

L'aurore boréale.

De tous les phénomènes nocturnes, il n'en est point de plus remarquable, quelquefois même de plus brillant, que l'*aurore boréale*. Souvent, en hiver, et vers l'équinoxe du printemps, lorsque le ciel est pur, et que la lune a peu de clarté, on voit du côté du nord, une espèce de nuées transparentes, lumineuses, et diversement colorées. Une lumière éclatante se communique de proche en proche aux autres nuages, d'où sortent enfin des jets d'une lumière blanchâtre qui s'étend jusque vers le zénith. Tel est le phénomène qu'on appelle lumière septentrionale, ou aurore boréale.

Ce météore n'est pas toujours accompagné des mêmes circonstances. D'ordinaire, ce n'est que vers minuit qu'on apperçoit une lueur qui ressemble à celle de l'aube du jour : quelquefois aussi on observe des sillons, des jets de lumière, des nuées blanches et lumineuses qui sont dans un mouvement continuel. Mais, lorsque l'aurore boréale doit se montrer dans toute sa splendeur, on voit presque toujours, dans un temps calme et serein, un espace obscur, une nuée noire et

épaisse, dont le bord supérieur est entouré d'une bande blanche et lumineuse, d'où partent bientôt des rayons, des jets brillants, des colonnes resplendissantes, qui s'élèvent de moment en moment, prennent des couleurs jaunes et rouges, se rapprochent ensuite, se joignent et forment des nuées lumineuses et denses, et se terminent enfin par des couronnes blanches, bleues, couleur de feu, ou du plus beau pourpre, d'où partent continuellement des jets de lumière.

Ce brillant phénomène, quoique si visible, n'en est pas moins du nombre des effets naturels dont on n'a pu jusqu'ici, déterminer exactement la cause. Quelques physiciens ont pensé qu'il devoit sa formation, à des exhalaisons nitreuses, bitumineuses et sulfureuses : d'autres l'attribuent à la réflexion et à la réfraction des rayons du soleil dans les neiges et dans les nuées glacées du nord : un autre aux portions détachées d'une atmosphère qu'il suppose autour du soleil ; et qui se mêlent à celle de la terre, avec laquelle elles fermentent. On donne aussi pour cause à l'aurore boréale, une certaine espèce d'exhalaisons échappées du sein des terres arctiques : exhalaisons d'une nature assez semblable à celle du phosphore, lequel réunit la lumière avec le feu, mais qui a beaucoup moins de feu que de lumière.

Les phénomènes qui accompagnent les météores

ignés, ont porté un célèbre chymiste, à croire qu'il existe, dans le haut de l'atmosphère, une couche de fluide inflammable, plus léger que l'air; et que c'est au point de contact de ces deux couches, que s'opèrent les phénomènes de l'aurore boréale et des autres météores ignés.

Au reste, l'ignorance où sont les hommes les plus éclairés, sur les causes de l'aurore boréale, qui peut être d'une très-grande utilité pour purifier l'atmosphère, est une nouvelle preuve des bornes de notre intelligence. Les choses les moins considérables, confondent souvent les plus savants dans leurs méditations; et échappent à toutes leurs recherches. Il est une multitude d'objets que nous reconnoissons avoir été arrangés avec beaucoup de sagesse: nous en sentons l'utilité; mais rarement nous parvenons à découvrir leurs vrais principes, leur liaison avec le monde corporel et avec ses diverses parties. Heureusement, cette ignorance n'influe point sur notre bonheur; et, quoique nous ne puissions déterminer exactement la cause d'où procède l'aurore boréale, nous ne laissons pas de vivre tranquilles et contents. Nous savons, au moins, que tous les phénomènes du monde physique et du monde intellectuel, n'arrivent que par la volonté d'un Être infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon, qui les dirige au bien de l'univers. Eh! n'est-ce pas assez pour nous exciter

à l'adoration de celui qui opère des choses si merveilleuses, si supérieures à notre entendement!

Mais je dois encore bénir Dieu, de ce qu'il ne m'a pas fait naître dans ces temps d'ignorance et de superstition, où de semblables phénomènes jetoient des peuples entiers, dans la consternation et la terreur. Ce spectacle magnifique et si intéressant, n'offroit à leur imagination troublée, que des armées, que des combats livrés dans les airs; et ils en tiroient les plus funestes pronostics. L'aurore boréale étoit alors, l'annonce de la guerre, de la famine, ou de ces cruelles épidémies qui ravagent le globe. Au contraire, je trouve dans l'éclat doux et majestueux de cette lumière, un signe de la puissance et de la bonté du Maître du ciel. Je vois ces feux sans effroi, assuré qu'il n'a rien créé pour le malheur et le tourment de ses créatures. Je pense que, dans les contrées septentrionales, les hommes retirent de ces phénomènes, qui ont si peu d'influence sur nos régions, des avantages qui sont, pour eux, de nouveaux motifs de reconnoître un père, dans l'Auteur de la nature.

CCLXXIV^e. CONSIDÉRATION.

Utilités morales des nuits.

L'UTILITÉ des nuits n'est pas restreinte au monde physique : en les créant, Dieu avoit en vue les êtres doués d'intelligence, qui entroient si essentiellement dans le plan de la création; et elles sont, pour l'homme, un bienfait dans l'ordre moral. Lorsque les jours commencent à devenir plus courts, et les nuits à s'étendre, une multitude d'hommes, mécontents de cet arrangement de la nature, voudroient qu'il n'y eût point de nuit, ou que du moins, dans le cours de l'année, les nuits ne fussent pas plus longues, qu'elles ne le sont dans ces beaux mois dont on conserve si agréablement le souvenir. De tels souhaits décèlent l'ignorance de ceux qui les forment. Indépendamment de ce qu'exigent le cours des astres et celui de la nature entière, s'ils vouloient réfléchir sur les avantages qui résultent de la vicissitude des jours et des nuits, bientôt ils mettroient fin à des plaintes mal fondées; et, reconnoissant les bienfaits de la nuit, ils béniroient l'auteur de tous les biens.

Eh! pour sentir l'utilité morale des nuits, ne

suffiroit-il pas de se rappeler, qu'elles interrompent le cours de la plupart des vices; ou, du moins, en partie, de ceux qui sont les plus funestes à la société? En forçant assez généralement le scélérat à prendre du repos, les ténèbres procurent quelques heures de soulagement à la vertu opprimée : l'homme injuste cesse alors plus communément, de tourmenter le malheureux; et mille désordres se trouvent arrêtés. Hélas! à quel point effrayant ne se multiplieroient pas les crimes en tout genre, si les hommes pouvoient veiller le double des heures qu'ils veillent maintenant! Livré sans interruption au vice, le méchant acquerroit une terrible facilité à mal faire: en un mot, on peut dire que les nuits empêchent une multitude de forfaits, en comparaison de ceux que leur obscurité favorise; et, sans doute, pour l'ami de la vertu, ce n'est pas là un des moindres avantages que l'humanité en retire.

D'un autre côté, si, comme plusieurs le souhaiteroient, il n'existoit point de nuits, de combien d'instructions, de quels ravissants plaisirs notre esprit ne seroit-il pas privé! Les merveilles qu'offre à nos yeux le ciel étoilé, seroient perdues pour nous. Chaque nuit, en nous manifestant, dans les corps lumineux attachés au firmament, la grandeur de l'Etre-Suprême, nous porte à élever notre cœur vers lui; et nous fait d'autant

plus

plus vivement sentir notre néant. Si chaque occasion qui rappelle Dieu à notre esprit, doit nous être précieuse; combien ne devons-nous pas aimer la nuit, qui nous prêche d'une manière si énergique, les perfections du Créateur! Ah! si nous voulions y être attentifs, il n'est aucune nuit qui nous parût trop longue, aucune dont nous ne pussions tirer les plus grands avantages. Une seule nuit où nous nous livrerions à de saintes méditations sur les œuvres de la Divinité, auroit les plus salutaires influences sur toute notre vie. Contemple donc, ô homme, le théâtre immense des merveilles que la nuit découvre à tes yeux : quand ce grand spectacle n'exciteroit en toi, qu'une seule bonne pensée, qui t'accompagne jusqu'au moment du sommeil, que tu retrouves à ton réveil, et dont tu t'entretiennes ensuite pendant la journée; pourrois-tu dire encore, que la nuit n'est bonne ni pour l'esprit, ni pour le cœur?

La nuit, en général, est un temps favorable pour l'homme qui aime à méditer, et à réfléchir sur lui-même. Le tumulte et la dissipation auxquels, d'ordinaire, on se livre pendant le jour, ne laissent que peu de loisir pour le recueillement. Comment, au milieu des soins et des embarras qui se succèdent, apprendre à se détacher de la

terre ; et à s'occuper sérieusement de ses devoirs, de sa destination ? La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, se mêle rarement dans la foule, sans que sa constitution tendre et fragile n'en souffre. La présence du vice agit sur nous, avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. Mais la tranquillité de la nuit, nous rappelle à de salutaires occupations : elle nous les rend faciles ; nous pouvons alors, sans crainte d'être interrompus, rentrer dans notre cœur, et acquérir cette science si importante, si nécessaire : la connoissance de nous-mêmes. L'ame peut recueillir ses forces, et les diriger vers les objets qui se rapportent à son bonheur éternel ; elle peut effacer les dangereuses impressions qu'elle a reçues dans le commerce du monde, se prémunir contre ses attraits, ses exemples corrupteurs. C'est le moment de méditer sur la mort, et sur les grandes suites qu'elle doit avoir. La solitude du cabinet favorise les pensées religieuses, et nous inspire le desir de nous en occuper toujours davantage. Dans la nuit, l'homme de bien croit sentir la présence de Dieu ; l'athée en soupçonne malgré lui l'existence.

Elles seront donc sanctifiées par ces méditations salutaires, toutes les nuits qu'il plaira au Tout-Puissant de m'accorder encore. Bien loin de murmurer de la vicissitude des ténèbres et de la lumière, j'en remercierai l'auteur ; et je bénirai la

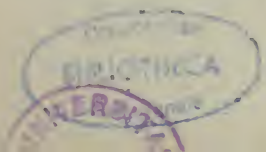
nuit dans laquelle j'aurai le mieux appris à connoître ma misère, la gloire du Seigneur, et son ineffable bonté.

CCLXXV^e. CONSIDÉRATION.

Les saisons.

Les vicissitudes du jour et de la nuit, dont nous nous occupons depuis quelque temps, dépendent du mouvement journalier de la terre autour de son axe. De son mouvement annuel autour du soleil, dépendent d'autres phénomènes non moins remarquables, et qui n'ont pas moins de droits à nos méditations.

La différente longueur des jours, la différente hauteur où le soleil s'élève sur l'horizon, donnent successivement, aux diverses contrées du globe, une inégalité de température qui produit la diversité des saisons. La terre emploie une année à parcourir son orbite autour du soleil. On nomme *hiver*, le temps qu'elle met à passer du point solsticial d'hiver, au point équinoxial du printemps. Cette saison nous mène, des jours les plus courts, à l'équinoxe du printemps, où la durée du jour est égale à celle de la nuit. Le *printemps* est l'intervalle qu'emploie la terre à passer, du point



équinoxial, au point solsticial d'été. Cette saison nous conduit, de l'équinoxe du printemps, aux plus longs jours. Nous nommons *été*, le temps qu'emploie la terre à passer, du point solsticial d'été, au point équinoxial d'automne; et qui, des plus longs jours, nous mène à l'équinoxe d'automne. Enfin, l'*automne* est le temps qu'emploie la terre à revenir au point solsticial de l'hiver, et qui nous ramène les jours les plus courts, et, avec eux, les frimats.

Les climats les plus chauds, ainsi que les plus froids, n'ont, dans l'année, que deux saisons qui soient véritablement différentes. Ceux-ci ont un été d'environ quatre mois, pendant lesquels la longueur des jours rend la chaleur très-forte. Leur hiver est de huit mois : le printemps et l'automne y sont presque imperceptibles, parce que, en très-peu de jours, une chaleur extrême succède à un froid excessif, et qu'au contraire, les grandes chaleurs y sont immédiatement suivies du froid le plus rigoureux. Les pays les plus chauds ont une saison sèche et brûlante, pendant sept à huit mois : viennent ensuite des pluies, qui en durent quatre à cinq, et font la différence de l'été et de l'hiver.

Ce n'est que dans les climats tempérés, qu'on éprouve quatre saisons réellement distinctes. La chaleur de l'été diminue par gradation, et permet

aux fruits de l'automne de mûrir lentement, sans être endommagés par le froid de l'hiver. De même, au printemps, les plantes ont la facilité de croître insensiblement, sans être détruites par des gelées tardives, ni trop hâtées par des chaleurs précoces. En Europe, ces quatre saisons sont particulièrement sensibles, dans l'Italie supérieure, et dans les parties méridionales de la France. Mais, à mesure qu'on avance vers le nord, ou vers le sud, les printemps et les automnes sont moins marqués et plus courts. Presque dans toute la région tempérée, l'été et l'hiver commencent, d'ordinaire, par des pluies abondantes et de longue durée. Depuis le milieu du mois de mai, jusque vers la fin de juin, il pleut rarement. Les fortes pluies reviennent ensuite; et continuent jusqu'à la fin de juillet. Les mois de février et d'avril, sont d'ordinaire très-inconstants.

Le changement des saisons ne peut être attribué au hasard. Dans les événements fortuits, on n'apperçoit ni ordre, ni constance. Or, dans toutes les contrées de la terre, les saisons se succèdent les unes aux autres, avec la même régularité, que les nuits succèdent aux jours. Elles changent l'aspect de la terre, précisément au temps marqué. Successivement, nous la voyons parée, tantôt d'herbes et de feuilles, tantôt de fleurs et de fruits. Elle est ensuite dépouillée de tous ses ornements;

jusqu'à ce que le printemps revienne ; et la ressuscite, en quelque sorte. Le printemps, l'été et l'automne, nourrissent l'homme et les animaux, en leur fournissant des fruits avec abondance ; et, quoique la nature paroisse morte en hiver, cette saison ne laisse pas d'avoir aussi ses présents : elle humecte la terre, elle la féconde ; et, par cette préparation, elle la rend propre à produire des plantes et des fruits.

Réveille-toi donc, ô mon ame, pour louer et bénir ton Dieu, ton bienfaiteur et ton père. Transporte-toi, par la pensée, au moment où recommence cette saison charmante, qui t'ouvre une si agréable perspective ; et qui te consolera des tristes jours de l'hiver qui s'écoule. Le printemps s'approche chaque jour ; et, avec lui, accourent les plaisirs, et des bienfaits sans nombre. Combien d'infortunés souhaitoient de vivre assez pour jouir du renouvellement de la nature ; et n'ont pas eu la consolation de voir ce jour ! Leur vie s'est éteinte avant la fin de l'hiver. Plus favorisé que tant de mes semblables, victimes d'une mort prématurée, je vis encore ; et je peux me livrer à la joie qu'inspire l'arrivée du printemps. Mais combien de fois n'ai-je pas déjà vu cette saison, sans penser à la bonté de mon créateur ; sans que mon cœur se soit ouvert à la reconnoissance et à l'amour ! Peut-être, touché-je à mon

dernier printemps ! Peut-être, avant que l'équinoxe nous ramène l'automne, serai-je un des habitants du tombeau !.... Cette pensée me fait vivement sentir combien je dois user sagement, des bontés de mon Dieu. Elle me dit de goûter avec plus de réserve, les plaisirs du printemps ; et de mettre à profit, les instants d'une vie passagère et fugitive.

Le changement des saisons, m'inspire une nouvelle pensée. Elles se succèdent dans le cours de ma vie, comme elles se succèdent dans la nature ; mais avec cette différence, que celles qui sont écoulées, ne reviennent point. Déjà il n'est plus, ce printemps de mes jours, qu'accompagnoient la beauté, l'enjouement et les graces ! L'été de ma vie se passe ; et l'automne, où je devrai montrer au monde, des fruits parvenus à leur maturité, s'approche à pas de géant. Atteindrai-je l'hiver de la vieillesse ? Mourrai-je dans la vigueur de l'âge ?.... Seigneur, que votre volonté soit faite ! Pourvu que, jusqu'à la fin, je persévère dans la foi, dans la vertu, et dans la piété, ma vie, quelle que puisse être sa durée, aura toujours été assez longue ; et je ne mourrai pas sans avoir vécu, ni sans l'espoir de revivre pour toujours dans le sein de mon Dieu, et la jouissance du parfait bonheur.

CCLXXVI^e. CONSIDÉRATION.

L'hiver s'éloigne par degrés.

La même sagesse, qui, à l'entrée de l'hiver, a fait croître le froid par degrés, le fait diminuer peu-à-peu ; et cette saison rigoureuse tend insensiblement vers sa fin. Déjà, le soleil s'arrête plus long-temps sur l'horizon, et ses rayons agissent plus fortement sur la terre. Les flocons de neige cessent d'obscurcir l'atmosphère ; les nuits ne sont plus accompagnées que d'une gelée blanche, que fait disparoître le soleil du midi. L'air devient serein : les brouillards et les vapeurs se dispersent, ou se répandent en pluies fertiles. La terre, plus légère, plus meuble, se prête plus facilement à être humectée ; les semences commencent à pousser ; les branches, qui paroissoient mortes, s'ornent de tendres boutons ; et divers brins d'herbe se hasardent à se montrer. On voit les préparatifs que fait la nature encore languissante, pour rendre aux prairies leur parure, aux arbres leurs feuilles, aux jardins leurs fleurs : elle travaille en silence à ramener le printemps ; quoique les tempêtes, la grêle, et des nuits froides, y apportent encore quelques obstacles. Bientôt, elle perdra son aspect triste et lugubre ; et la terre, à nos yeux, reparoîtra dans toute sa beauté.

C'est ainsi que tous les changements se font par degrés dans la nature : chacun des effets que nous appercevons, a été préparé par plusieurs effets précédents ; et mille petites circonstances qui nous échappent, se succèdent les unes aux autres, jusqu'à ce que les fins que le Créateur se propose, soient remplies. Une infinité de ressorts doivent être mis en mouvement, pour faire pousser un seul brin d'herbe ; pour développer un seul bouton. Toutes les variations qui, pendant l'hiver, nous ont été si désagréables, devoient avoir lieu, pour qu'une perspective riante pût s'ouvrir devant nous. La pluie et les tempêtes, la gelée et les neiges, laissoient la terre se reposer, et reprendre des forces avec une fécondité nouvelle : et toutes ces vicissitudes n'auroient pu, jusqu'à un certain point, arriver, ni plutôt, ni plus tard ; être plus subites ou plus lentes ; de plus ou moins longue durée, sans que sa fertilité n'en eût souffert. Maintenant, que les avantages de ces arrangements de la nature se développent insensiblement à nos yeux, nous reconnoissons les fins que Dieu s'est proposées : et les suites heureuses de l'hiver, nous montrent avec évidence, que cette espèce de mort étoit un vrai bienfait.

Semblables aux saisons, les périodes et les événements de notre vie, varient continuellement. Dans celle de chaque homme, il existe un enchaî-

nement si admirable et si mystérieux de causes et d'effets, que l'avenir peut seul nous découvrir, pourquoi tel accident étoit nécessaire et avantageux. Je vois, peut-être à présent, pourquoi Dieu m'a fait naître de tels parents, plutôt que d'autres; pourquoi il falloit que telle ville fût précisément le lieu de ma naissance; pourquoi tel ou tel accident fâcheux a dû m'arriver; pourquoi il a fallu que j'embrassasse tel genre de vie, plutôt qu'un autre. Tout cela étoit alors caché pour moi : mais, aujourd'hui, je comprends, et, sans doute, je comprendrai un jour bien mieux encore, que le passé, à mon égard, étoit nécessaire pour le présent et pour l'avenir; et que divers événements qui paroissoient ne pas s'accorder avec le plan de ma vie, étoient pourtant indispensables à ma félicité présente et future.

J'approche, peu-à-peu, du moment où tous les événements de ma vie seront expliqués, et mis en évidence : et, peut-être, n'est-il pas éloigné, cet instant qui doit m'introduire dans un monde nouveau pour moi. Puisse mon cœur, alors, être rempli d'espérance et de joie! Puissé-je, lorsque toute la création visible disparoîtra sans retour à mes yeux, entrevoir le bonheur de l'éternité; et ressentir ces avant-goûts délicieux, qui élèvent l'ame au-dessus de tout ce qui est terrestre et périssable!

CCLXXVII^e. CONSIDÉRATION.

L'espérance du printemps.

CHAQUE jour m'approche des plaisirs du printemps, et fortifie dans mon cœur, l'espérance de revoir bientôt le moment où je pourrai respirer avec plus de liberté; et contempler la nature avec tous ses attraits. Cette douce attente ne sera point vaine : elle est fondée sur des loix invariables; et ses charmes se font sentir à tous les cœurs : le pauvre, aussi bien que le monarque, voit avec transport approcher ces jours si ardemment desirés; et peut s'y promettre des plaisirs certains. La plupart des espérances terrestres, sont accompagnées d'inquiétudes : celle du printemps est aussi satisfaisante, qu'elle est innocente et pure. La nature, dans ce qui est l'objet de nos vœux légitimes, nous trompe rarement : ses biens surpassent presque toujours notre espoir, et par leur nombre et par leur grandeur. L'arrivée du printemps nous procure mille agréments nouveaux : la beauté et le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, et partout le riant spectacle du bonheur, portent dans l'ame, un charme dont elle ne peut se défendre. Plus nous approchons du mois qui doit offrir à

nos yeux, les campagnes, les prairies et les jardins dans tout leur éclat ; plus on voit s'éclaircir cet aspect triste et sauvage qui défiguroit la terre : chaque jour amène quelque création nouvelle ; chaque jour, la nature s'approche de sa perfection. Déjà, l'herbe commence à poindre ; et les brebis la cherchent avec avidité : déjà, les blés poussent dans nos champs ; et les jardins deviennent riants et gracieux. D'espace en espace, quelques fleurs se montrent ; et semblent inviter l'amateur, à venir les contempler. L'aimable et modeste violette, est un des premiers enfants du printemps : son odeur nous charme d'autant plus, que nous avons été privés plus long-temps, de ses parfums délicieux. Insensiblement, la belle jacinthe laisse appercevoir ses fleurons : la couronne impériale, du milieu de ses feuilles étroites, élève sa tige ; et ses fleurs rouges et jaunes se penchant vers la terre, forment une espèce de couronne surmontée d'un bouquet de feuilles.

Ah ! qu'il est agréable, dans les jours orageux du mois de mars, d'entrevoir l'arrivée prochaine du printemps ; et de livrer son cœur à cette douce espérance ! L'hiver, sans cette consolante perspective, m'auroit plongé dans la douleur. Réfléchissant au retour du printemps, j'ai souffert, avec patience, les incommodités du froid et des frimats : et, maintenant, je touche à l'instant de

voir tous mes vœux réalisés. Encore quelques jours nébuleux, et le ciel va devenir plus serein : l'air sera plus doux ; le soleil ranimera la nature ; la terre reprendra tous ses ornements ; et, en cueillant dans nos prés verdoyants la première violette, je m'écrierai dans une douce émotion : Mortels, réjouissez-vous, la nature vit encore !

Quelles sources de consolation et de joie nous sont ouvertes, pour adoucir les peines de la vie ! Avec quelle bonté le Créateur voile à nos yeux, les maux qui nous attendent dans l'avenir ; tandis qu'il nous fait entrevoir de loin, les plaisirs et les biens sans nombre qui nous sont destinés ! Sans l'espérance, la terre seroit une vallée de misères, et l'existence un tissu de peines et de douleurs. Douce espérance, compagne agréable dans mon pélerinage, lorsque mon ame est plongée dans la tristesse, et que tout est sombre autour de moi, tu m'ouvres, dans l'avenir, une perspective riante, qui me ranime, et me fait marcher d'un pas plus assuré, dans le douloureux sentier de la vie ! Combien de fois tes célestes consolations ont-elles relevé mon cœur abattu, et fortifié mon courage, près de m'abandonner ! Je bénis Dieu, pour chaque sentiment de joie qui a récréé mon ame ; pour chaque bienfait que j'ai reçu de lui ; et pour tous ceux qu'il me réserve encore.

Mais quelles expressions pourroient rendre la grandeur de l'espérance, que je puis concevoir en qualité de chrétien ! Quoi ! je puis espérer un bonheur, qui ne sera point renfermé dans les bornes étroites de cette vie !... Heureuse perspective de l'immortalité, ah ! sans toi, que seroit mon existence ! que seroient et la félicité et les plaisirs du monde entier, s'il ne m'étoit permis de me livrer au ravissant espoir de vivre éternellement, d'être éternellement heureux ! Soutenu par cette magnifique idée, rien ne m'effraie plus ; rien ne peut me rebuter : je compte pour rien, tous les maux d'ici-bas. Eh ! qu'importe que l'hiver de ma vie soit long et rigoureux ! j'attends le renouvellement de mon être, dans un monde à venir. Là, je jouirai de tous les biens ; là, je m'enivrerai à jamais de l'amour de mon Dieu ! Que sont toutes les peines de la vie, comparées à une éternité de bonheur !

CCLXXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Tableau des beautés du printemps.

QUELLE révolution s'est opérée dans toutes les parties de la nature! quel spectacle!.... et quel enchantement! Qu'elle est incompréhensible la bonté de ce grand Être, qui fait que les saisons se succèdent dans un ordre si constant! La terre a repris sa parure et sa fécondité: déjà toute la création revit, et se ranime. Il y a peu de temps, tout n'étoit qu'un désert stérile: les vallons, dont l'aspect ravit notre ame, étoient ensevelis sous une neige épaisse; les montagnes, dont on voit les cîmes grisâtres s'élever dans les nues, étoient couvertes de glaçons, et enveloppées d'un brouillard impénétrable; ces allées verdoyantes, qu'habite maintenant l'aimable rossignol, n'offroient à l'œil, que des rameaux secs, et dépourvus de feuilles; les rivières et les ruisseaux, qui coulent avec un doux murmure, étoient arrêtés dans leur course, par les glaces, qui les rendoient comme immobiles; les habitants des bois se cachoient; les oiseaux, qui remplissent l'air de leurs chants, étoient engourdis sous les brossailles, ou s'étoient

enfuis de nos tristes demeures : par-tout, régnoit un morne silence; et, aussi loin que notre vue pouvoit s'étendre, nous ne découvrions qu'une désolante solitude.

Mais, à peine le souffle du Tout-Puissant s'est-il fait sentir, que la nature est sortie de son engourdissement : tout y est en action. Le soleil s'est rapproché de nous ; et, d'abord, l'atmosphère a été pénétrée d'une chaleur vivifiante. Le règne végétal en a éprouvé la bienfaisante vertu ; et la terre s'est couverte d'herbe. Toute sa surface en est renouvellée et embellie. Point de champs cultivés, qui, dans le lointain, ne présentent à l'œil, un spectacle enchanteur ; et, de près, des fleurs innombrables qui charment l'odorat.

Les pâturages sont arrosés ; et les côteaux se parent d'une riante verdure : les campagnes retentissent de cris de joie, et de chants d'allégresse ; les louanges et les actions de graces de toute la nature, s'élèvent jusqu'au ciel. Chaque oiseau nous répète son hymne, avec plus ou moins de mélodie. Qu'il est gai le chant de la fauvette, qui, voltigeant de branche en branche, ne se lasse point de faire entendre sa voix ! Il semble qu'elle ait formé le dessein de s'attirer, de préférence, l'attention de l'homme ; et de le récréer par ses accents. L'alouette s'élève dans

s airs, en saluant le jour et le printemps, par des tons gracieux. Le bétail, par ses cris, exprime la vie et la joie dont il se sent animé. Dans les rivières, les poissons, qui, durant l'hiver, immobiles et glacés, étoient au fond des eaux, remontent près de la superficie : ils ont recouvré leur première vivacité et leur souplesse; la douceur et l'agrément de leurs mouvements si variés, attirent et réjouissent les regards.

Oh! comment pourrois-je voir tant de merveilles; et n'être pas saisi d'admiration pour cet Etre adorable, dont la puissance infinie se manifeste avec tant de gloire! Pourrois-je respirer l'air pur et frais du printemps, sans me livrer à de délicieuses méditations!.... Jamais, je ne contemple un arbre couronné de feuillage, un champ couvert d'épis, une forêt majestueuse, des prés émaillés de fleurs; jamais, dans ces jardins où se trouvent réunies toutes les beautés de la nature, je ne cueille la violette ou la rose, sans penser, avec attendrissement, que c'est Dieu, qui, au moyen des arbres, me couvre d'un ombrage frais; que c'est lui qui rend les fleurs si belles, et m'envoie leurs doux parfums; qui revêt les prairies et les bois, de cette aimable verdure; qui rend à chaque animal le sentiment de son existence; que c'est lui par qui j'existe aussi moi-même, et

par qui je jouis du spectacle de la plus agréable des saisons.

O jours délicieux! nuits charmantes! quelle émotion excite dans mon ame, cette suite de tableaux que vous offrez à tous mes sens! O printemps! je vous vois cette année, dans toute votre gloire! vous parcourez en vainqueur, les campagnes; et vous détachez de votre tête, les fleurs qui doivent les embellir : vous paroissez dans les vallées; elles se changent en riantes prairies : vous paroissez sur les montagnes; le serpolet et le thym exhalent les odeurs les plus suaves : vous vous élevez dans les airs; et tout s'embellit de la sérénité de vos regards!

De même que toute la nature ressent l'heureuse influence du printemps, ainsi le chrétien éprouvé par l'affliction, goûte une sorte de ravissement, lorsque son Dieu, après avoir comme voilé sa face, lui manifeste de nouveau sa présence; et rend à son ame abattue, le sentiment de la grace et du salut. La vie de l'homme religieux, a des nuits ténébreuses, et des jours de lumière. Dans l'état d'obscurité, les forces de l'ame sont émoussées, engourdies; elle est presque dénuée de mouvement et de vie. Le chrétien tremble alors de sa dangereuse sécurité : il voit mieux l'entière dépendance où il est de son Dieu; il sent qu'abandonné à ses propres forces,

il ne peut rien; et que l'ame a autant besoin de l'esprit vivifiant de la grace, que le règne des plantes, du soleil de la nature. Mais le Seigneur ne le délaisse point : il retourne vers lui; et sait, par des moyens ineffables, se rendre sensible à l'ame fidèle. Alors, éclairée d'une lumière céleste, et vivifiée par la grace divine, elle reçoit les plus douces preuves de l'amour de son Dieu; enfin, le calme et la paix renaissent dans son cœur.

Hélas! que le printemps seroit dénué pour moi de charmes; qu'il seroit peu propre à m'inspirer la joie, si j'étois privé du sentiment sublime que la grace répand dans mon cœur. A présent, que Dieu fait sentir sa présence à mon ame, et qu'il daigne y entretenir la douce espérance de jouir des dons de sa bonté, dans un monde meilleur encore, je suis en état de mieux apprécier les beautés de la nature.

CCLXXIX^e. CONSIDÉRATION.

Les pluies, et leur utilité.

Le printemps est la saison des pluies bienfaisantes : la fécondité de la terre dépend principalement de l'humidité qu'elles lui procurent. Si l'arrosement de nos prairies et de nos champs, étoit abandonné aux soins des hommes, ils ne pourroient suffire à cette tâche ; et, malgré leurs travaux, la sécheresse et la famine désoleroient bientôt la terre. En vain ils réuniroient leurs forces, et dessécheroient les puits et les rivières : jamais ils ne pourroient suffire pour abreuver les végétaux, qui tomberoient dans la langueur ; et périroient enfin. Il étoit donc nécessaire que les vapeurs fussent renfermées dans les nues ; et qu'à l'aide des vents, elles fussent portées de toutes parts, et descendissent sur nos campagnes, pour vivifier les arbres et les plantes. Les trésors que nous prodigue la surface de la terre, sont d'un bien autre prix que les métaux et toutes les pierreries que renferme son sein. La société humaine subsisteroit sans or et sans diamants : sans blé,

sans légumes et sans pâturages, bientôt elle seroit anéantie.

Qui pourroit exprimer tous les avantages que les nuées procurent à notre globe ! Une pluie qui survient à propos, en renouvelle la face d'une manière bien plus efficace encore, que la rosée qui, pendant la nuit, humecte l'herbe et les feuilles. Les sillons boivent avec avidité, les eaux bienfaisantes que versent sur eux les nuages. Les principes de fécondité se développent dans les semences; et secondent les travaux du cultivateur. Il laboure, il sème, il plante; et Dieu donne l'accroissement. Les hommes font ce qui est en leur pouvoir : quant à ce qui est au-dessus de leurs forces, le Seigneur lui-même y pourvoit. L'hiver, il couvre de neige les semences, comme d'un vêtement; le printemps et l'été, il les échauffe, les vivifie par les rayons du soleil, et par les pluies. Il couronne l'année de ses biens; et les bénédictions se succèdent les unes aux autres, de manière que l'homme est non seulement nourri, mais que son cœur est rempli d'allégresse.

Les soins de la Providence ne se bornent pas aux champs mis en culture; ils s'étendent sur les prairies, sur tous les pâturages : les contrées même abandonnées des hommes, et dont ils ne

retirent aucune utilité directe, sont l'objet de cette bienveillance qui embrasse tous les lieux et tous les êtres (1). Si les pluies fertilisent les côteaux et les vallons, elles ne tombent pas non plus inutilement sur les montagnes, qui servent d'immenses réservoirs d'eaux pour la terre; et produisent une grande variété de plantes salutaires, utiles à la santé des hommes, et à la nourriture des animaux.

La chaleur du soleil agit sans interruption, sur les différents corps de la terre; et en détache continuellement, des particules subtiles. Ces particules, sous la forme d'exhalaisons, remplissent l'atmosphère. Nous respirerions ces émanations dangereuses, sans les pluies qui, de temps en temps, les précipitent; et purifient l'air. Elles ne nous sont pas moins utiles, en modérant la chaleur brûlante. Plus l'air est voisin de la terre, plus il est échauffé par les rayons du soleil : au contraire, plus il est éloigné de nous, plus il est froid. La pluie qui tombe d'un lieu plus élevé, ramène aux régions inférieures, cette fraîcheur vivifiante, dont nous éprouvons les agréables et heureux effets lorsqu'il a plu.

Ces pluies si précieuses, n'ont lieu cependant

(1) Ps. LXIV, 6.

qu'à la faveur des nuées, qui obscurcissent, en quelque sorte, les charmes de la nature. Quel magnifique spectacle offre à nos yeux, un ciel pur et serein! Cette voûte du plus bel azur, étendue au-dessus de nos têtes, nous remplit d'admiration, et porte la joie dans notre cœur....! Toutes ces beautés disparoissent, dès qu'à l'ordre des vents, les nuées s'amoncèlent. Toutefois, au lieu de nous plaindre de cette espèce de voile répandu sur tous les objets, livrons-nous plutôt à de salutaires pensées. Quelles que fussent ces beautés que nous contemplions avec tant de ravissement, il en est, sans comparaison, de plus grandes, qu'aucun nuage ne sauroit nous dérober; et qui peuvent nous dédommager parfaitement, de la privation des autres. En effet, qu'est tout l'éclat de la nature, auprès de ce grand Etre, dont la contemplation peut seule faire la félicité d'un esprit immortel!

Ce n'est pas sans dessein, que Dieu, quelquefois, nous prive des choses qui nous sont le plus agréables: il veut nous apprendre à chercher en lui notre joie; et à le regarder comme notre souverain bien. Ces privations, d'ailleurs, sont compensées par divers avantages extérieurs. Les nuées qui nous cachent la vue du ciel, sont les sources des pluies bienfaisantes qui fertilisent la terre.

Homme sensé, ne l'oublie jamais : et, toutes les fois que l'adversité rendra tes jours tristes et sombres, rappelle-toi que ces disgraces mêmes deviendront, entre les mains de Dieu, les instruments de ta félicité.

Ces méditations tendent à nous faire envisager sans crainte, toutes les dispensations de la Providence dans le gouvernement du monde. Il n'y a que Dieu, qui sache de quelle manière ses bienfaits doivent être distribués. Il commande, et les nuées partent des extrémités du ciel, pour arriver aux lieux où elles contribueront à exécuter ses volontés. Oserois-tu, ô homme, entreprendre de diriger leur course; et te charger de cette seule partie, peut-être la moins considérable du gouvernement de l'univers? Comment donc serois-tu assez téméraire, pour blâmer les voies de la Providence, dans des occasions tout autrement importantes?

CCLXXX^e. CONSIDÉRATION.

Dommages qui peuvent être causés par la pluie, etc.

La pluie, quand elle est modérée, contribue toujours à la fécondité de la terre, et à l'accroissement des plantes : elle est alors, pour toute la nature, un bienfait d'un prix inestimable ; mais elle peut devenir nuisible aux végétaux, lorsqu'elle tombe avec véhémence, ou qu'elle continue fort long-temps. Trop violente, elle enfonce dans la terre les plantes délicates ; trop opiniâtre, elle leur ôte la force de croître : une humidité excessive les prive de la chaleur nécessaire ; la circulation de la sève est troublée ; les secrétions ne se font plus convenablement ; les plantes languissent, et sont en danger de périr.

Mais ce n'est pas la seule manière dont les pluies peuvent devenir nuisibles ; quoique ce soit la plus commune : elles font quelquefois les plus horribles dégâts. Quand, poussées par des vents impétueux, plusieurs nuées rencontrent sur leur route, des tours, des montagnes, ou d'autres éminences ; elles crèvent, et laissent échapper tout d'un coup, les eaux dont elles étoient chargées.

D'un côté, cette énorme masse qui se précipite ; de l'autre, la vîtesse de sa chûte, augmentée par la hauteur d'où elle tombe, rendent terrible l'action de la pluie : elle entraîne alors des rochers ; elle déracine les arbres ; elle renverse les édifices ; elle fait d'affreux ravages.

Les *trombes*, semblables à une colonne, ou à un cône dont la pointe est tournée vers la terre, et dont la base aboutit à quelque nuage, sont plus formidables encore. Si la pointe du cône frappe la mer ; l'eau bouillonne, écume, et s'élève avec un bruit horrible. S'il tombe sur des vaisseaux ou sur des édifices, il écrase ceux-ci, et agite si violemment les autres, que, souvent, il les précipite au fond de l'abyme. Ce météore, si redouté des navigateurs, est, selon toutes les apparences, produit par l'action de vents qui soufflent parallèlement, et en sens contraires. Lorsque ces vents frappent une nuée de côté, ils lui impriment un mouvement circulaire, en forme de tourbillon ; et, sa pesanteur étant subitement augmentée par la force de la pression, elle tombe avec impétuosité, sous la figure d'un cône ou d'un cylindre qui tourne sur lui-même avec rapidité, et dont la violence est proportionnée à l'abondance de l'eau, et à la vîtesse de la chûte.

Les *fontes-de nuées* et les *trombes*, sont toujours dangereuses. Heureusement, ces derniers

phénomènes, plus fréquents sur la mer, sont assez rares sur la terre. Quant aux fontes ou ruptures de nuées, les contrées montagneuses y sont plus exposées que le plat pays; et elles arrivent si rarement, qu'il se passe souvent bien des années, avant que quelques arpents de terre en soient dévastés. Quoi qu'il en soit, lorsque ces désastres surviennent, il est très-injuste de murmurer contre Dieu; et de se livrer à la méfiance et aux plaintes. Affectés vivement de ces phénomènes, bien des spectateurs les considèrent du côté le plus sinistre; et l'imagination effrayée, multiplie et grossit les objets. Quand un petit coin de terre, qui n'est qu'un point en comparaison du globe, vient à être ravagé par quelque accident, on s'écrie, comme si toute la nature étoit en danger de périr; et, tout occupé de ces désastres locaux et passagers, on oublie les biens sans nombre que Dieu répand sur toute la terre; et qui l'emportent de beaucoup, sur les jugements qu'il lui plaît quelquefois d'exercer. Avec plus d'équité et de justice, nous serions bien plus touchés de l'ordre et du bonheur universel qui résultent de l'arrangement actuel de la nature, que des désordres particuliers qui sortent du cours ordinaire des choses, et qui ne doivent être regardés que comme des exceptions à la règle générale: exceptions, qui, toutefois, par le concours de différentes

causes nécessaires au bien du tout, rentrent elles-mêmes dans la règle, lorsqu'elles paroissent s'en écarter. Quelle injustice et quelle ingratitude, de ne faire attention qu'aux orages, aux tempêtes, aux inondations, aux tremblements de terre, qui n'arrivent, peut-être, qu'une fois en plusieurs années; et d'oublier tant de bienfaits journaliers, et tous les avantages qui résultent du retour périodique des saisons! C'est pécher contre la Providence, de ne calculer que les dommages passagers; et de ne tenir aucun compte, des biens continuels et sans nombre, que nous procure l'ordre constant de la nature.

Ne nous rendons jamais coupables d'une ingratitude si criminelle. Considérons plutôt avec admiration et avec humilité, les œuvres de Dieu; et tâchons de nous en former des idées justes et convenables. Il y a une sagesse et une bonté infinies, dans les choses mêmes où les bornes de nos connoissances et la foiblesse de nos lumières nous empêchent de les reconnoître: mais elles se développeront de plus en plus à nos yeux, si nous apportons un esprit attentif et une ame religieuse, à l'étude du grand et beau spectacle qui nous est continuellement offert.

CCLXXXI^e. CONSIDÉRATION.

Diverses espèces de pluies extraordinaires.

Tous les phénomènes, quelque naturels, quelque utiles même qu'ils soient, peuvent devenir des occasions de terreur, pour l'homme ignorant et crédule. On en voit une preuve, dans ces pluies que la superstition regarde comme surnaturelles, et qui alarment tant d'esprits.

Qui est-ce qui ne tremble point au récit d'une *pluie de sang!* Quelquefois, et sur-tout dans les jours d'été, il tombe une pluie rougeâtre, à laquelle on donne ce nom : ou plutôt, on s'imagine qu'il en est tombé une semblable, lorsqu'après une pluie ordinaire, la superficie de l'eau paroît rouge; ou que l'on trouve, à la campagne, des gouttes teintes de cette couleur. Le peuple croit qu'une telle pluie est nécessairement tombée de l'air; et qu'il a effectivement plu du sang. Et comment alors ne pas attribuer ce phénomène à des causes surnaturelles! Cependant, il n'y a rien là qui sorte de l'ordre ordinaire. L'atmosphère étant chargée habituellement d'une multitude de corps étrangers, on ne doit pas être surpris, que la pluie participe à ce mélange; et que ses qualités et sa couleur en soient altérées. Ne peut-il pas

arriver quelquefois, que des particules colorées tombent avec la pluie? Le vent ne peut-il pas élever et disperser au loin, les étamines de diverses fleurs? On voit sur la superficie des eaux, de petits insectes rouges, que les hommes crédules peuvent prendre pour du sang. Mais, loin qu'il y ait rien de merveilleux dans ces phénomènes, il seroit, au contraire, étonnant qu'ils n'arrivassent jamais. On est tout étonné de voir, après une pluie, des taches d'un rouge plus ou moins vif, contre des murailles, sur le toit des maisons. La plupart de ces taches, sont dues à la dépouille de la chenille de l'ortie ordinaire, délayée par la pluie: d'autres, sont les excréments de certains papillons. En 1774, dans un endroit du Vivarais qui se trouvoit couvert de neige, étoient, en grand nombre, des taches d'un beau rouge vif, qui pénétroient dans la neige, de l'épaisseur de quelques lignes. C'étoient les excréments de quelques oiseaux, qui, ne trouvant aucune nourriture dans la campagne, avoient mangé les baies du *raisin d'Amérique*, dont le suc est rouge. Après une sanglante bataille, lorsqu'une vaste campagne se trouve inondée de sang, un violent tourbillon peut élever dans l'air, ce sang ainsi répandu, comme il y élève l'eau d'un étang; et le porter aux environs, où il donnera une vraie pluie de sang. L'histoire romaine fait mention d'un semblable

phénomène, après la bataille de Cannes; et, s'il n'est pas réel, il est du moins possible.

Il en est de même de ces *pluies de soufre*, que l'on dit être tombées souvent. Ces pluies ne sont pas réellement de soufre; quoiqu'il ne soit pas impossible, que des particules sulfureuses répandues dans l'atmosphère, se mêlent avec l'eau qui tombe du ciel. Mais on s'est assuré, par une multitude d'observations, que ce qu'on prend pour du soufre, n'est que des fleurs ou des graines colorées de quelques plantes, même de menu sable, et une poussière jaunâtre, que les vents amènent de différentes contrées; et qui se mêlent avec la pluie. Les prétendues *pluies de froment*, se forment de la même manière. Quand il tombe une forte pluie, dans les endroits où il croît beaucoup de petite chélidoine, elle en découvre les racines, qui sont très-grêles : les petites bulles qui y sont adhérentes, s'en détachent; et on les prend pour du froment tombé d'en haut. L'éruption d'un volcan, l'embrasement d'une ville ou d'une forêt, élève, dans les airs, une prodigieuse quantité de cendres, qu'un vent impétueux peut transporter à une assez grande distance, en formant ainsi une espèce de *pluie de cendres*.

Mais d'où viennent toutes ces chenilles, dont quelquefois, après la pluie, certains endroits des jardins et des champs, se trouvent parsemés?

L'atmosphère, dit-on, contenant une multitude de corps de toute espèce, il peut s'y rencontrer aussi, des insectes avec leurs œufs. Il ne manque à ceux-ci, qu'un lieu où ils puissent éclorre. Lorsqu'ils tombent avec la pluie, ils restent collés sur les feuilles; et s'y développent. Mais il est plus vraisemblable, qu'un air humide et chaud, les fait éclorre tout-à-coup, dans les lieux où ils étoient déposés avant la pluie. Des écrivains dignes de foi rapportent, que les pluies qui tombent à Philadelphie, pendant le mois d'Août, entraînent avec elles, des insectes, qui, lorsqu'ils s'attachent à la peau des hommes, et qu'on ne les en retire pas d'abord, la rongent, et causent de fortes démangeaisons. Quand ces petits animaux viennent à tomber sur des étoffes de laine, ils s'y établissent et s'y multiplient comme les teignes.

Un violent tourbillon peut élever, jusqu'à la hauteur des nuages, les eaux d'un marais, d'un étang; et, avec ces eaux, les œufs des grenouilles, des petits poissons, et des divers insectes qui les peuplent. Qu'un coup de tonnerre, ou un vent impétueux, dissipe, ou emporte au loin ces eaux, et le nuage formé au-dessus; la contrée où ce nuage ira tomber, essuiera une *pluie de grenouilles*, de *petits poissons*, ou d'*insectes*, par le moyen des œufs déjà éclos dans le nuage, ou qui éclorront bientôt après sa chûte.

On a vu, en Egypte, en Pologne, en Allemagne, en Provence, des légions de sauterelles venir tout-à-coup désoler les campagnes par leur voracité ; et les infecter par leur corruption. Ces insectes, après avoir ravagé une contrée, pressés par la faim, et allégés par la maigreur, prennent un vol assez élevé ; et, à la faveur d'un vent violent, ils se transportent quelquefois d'une contrée dans une autre. Abattu par une nuée qui se résout en pluie, cette espèce d'essaim sera une *pluie de sauterelles*, qui pourra paroître surprenante ; et ne sera, toutefois, qu'un phénomène très-naturel.

On ne sent pas assez tout ce que nous devons aux naturalistes, qui, par leurs recherches et leurs observations, ont combattu cette foule d'opinions ridicules. Elles ne sont cependant pas entièrement détruites : tant les hommes ont de penchant pour l'erreur ! tant il est vrai qu'ils ne sont point persuadés, comme ils le devroient être, de la sagesse et de la bonté du gouvernement de Dieu ! Ne déshonorons pas notre raison, par d'absurdes préjugés. Convaincus par tant de preuves, que tout est bien ordonné dans la nature, et que son auteur se propose toujours des vues infiniment sages, laissons à l'idolâtre, ses idées superstitieuses. Nous, qui avons le bonheur de connoître le vrai Dieu, glorifions-le par

notre foi, honorons-le par notre confiance; et tâchons, par notre exemple, de propager, de plus en plus, la piété et la raison parmi les hommes.

CCLXXXII^e. CONSIDÉRATION.

Le printemps est un tableau de la fragilité de la vie humaine; et, à certains égards, une image de la mort.

Arrachons-nous, un moment, aux douces pensées qu'inspire le printemps, pour nous livrer à de sérieuses et utiles réflexions. Il ne faut pas, dans cette saison, de grandes recherches, pour trouver des images de fragilité et de mort: elles s'offrent de toutes parts; et sont liées avec presque toutes les beautés de la nature. Le but du Créateur, à cet égard, a été de nous rappeler l'inconstance des choses terrestres; et de réprimer le dangereux penchant que nous avons, à prodiguer nos affections à des objets vains et passagers.

Le printemps est la saison où les plantes reçoivent une nouvelle vie; et c'est, en même temps, celle où on les voit périr en grand nombre. Aussi sereins que sont alors les jours, aussi soudainement sont-ils obscurcis par les nuages, les

pluies, et la tempête. Quelquefois, le matin s'offre à nous dans tous ses charmes : et le soleil à peine est parvenu à son midi, que sa splendeur, qui nous flattoit de l'espoir d'un beau jour, disparoît à nos yeux. Souvent aussi cette espérance est remplie ; et les jours du printemps brillent de tous leurs attraits. Mais, combien ils sont fugitifs, ces jours sereins! que leur vol est précipité! Ils s'évanouissent, même avant que nous en ayons bien goûté les douceurs. C'est ainsi que s'envole cette belle partie de notre vie, si justement comparée au printemps de la nature. Souvent, au matin, tout nous rit ; tout nous promet la joie et le bonheur : mais, avant que le soir vienne ; avant même que le soleil ait atteint le milieu de sa course, nous éprouvons de tristes moments ; et le chagrin nous fait verser des larmes. Jette un regard sur ces années qui formèrent le printemps de ta vie. Qu'ils ont été de courte durée, les plaisirs de ton jeune âge! Rien de plus varié, que les agréments dont tu jouissois alors. Mais où sont à présent, ces ravissantes joies! Qu'est devenue cette gaieté habituelle! Où sont ces roses qui coloroient ton teint! Tu ne sens plus de goût pour des plaisirs qui t'enivroient. Que te reste-t-il donc, de ces beaux jours qui se sont écoulés? Rien, qu'un triste souvenir, si tu ne les as pas sanctifiés en les consacrant à ton Créateur.

Avec quelle force le printemps prêche au chrétien, la fragilité et le terme de la vie! Vois comme ses attraits s'étendent au loin; vois tous ces arbres couverts de fleurs : mais ne compte pas pour long-temps, sur leur superbe parure. Sous peu de jours, elle retombera dans la poussière d'où elle étoit sortie. Toute cette brillante génération de fleurs, si diversifiées par leurs formes et leurs nuances, doit mourir dans le même printemps qui l'a vue naître.

C'est ainsi que notre vie s'évanouit. Une mort inattendue nous précipite dans le tombeau, au moment même où nos forces, où la vigueur de notre tempérament, sembloient nous présager une longue suite d'années. Souvent, la maladie et la mort nous atteignent d'autant plus vîte, que leurs piéges se déguisent, et se couvrent des attraits de la jeunesse et de la santé. Ah! puisse-tu te contempler dans la fleur printannière; et y trouver l'image de ta propre fragilité! Puisse-tu, à l'aspect des fleurs, leur tenir ce langage : « O vous, qui réunissez » tant de charmes, vous, l'honneur des jardins, » et la parure des vallons; ô fleurs, que votre éclat » est passager! Mais quel tableau! qu'il est ins- » tructif pour moi! O mort, que je porte dans » mon sein, bientôt, peut-être, je sentirai ton » atteinte! Toi, rose, tu ne vis qu'un jour, et » moi, je peux mourir dans un instant! »

Quoique ces pensées soient bien propres à te rendre sérieux, jouis cependant, et du printemps de la nature, et des agréments de la vie, puisque ton Créateur te les dispense. Mais, en même temps, n'oublie pas de mêler à ces jouissances, les réflexions qui naissent de la nature du printemps, et de celle de la vie. La pensée de la mort s'accorde très-bien, avec l'usage des innocents plaisirs. Loin de répandre la tristesse dans ton ame, elle t'apprendra l'art de te réjouir constamment dans le Seigneur; elle te garantira de l'abus que tu pourrois faire des plaisirs terrestres; elle t'inspirera le desir d'une félicité solide, et non interrompue. Les beautés du monde visible, te feront juger de quelle infinie beauté doit être le monde invisible et céleste; et, lorsqu'enfin viendra le temps où tu te faneras, comme l'herbe des champs, tu pourras dire avec un héroïsme chrétien : Qu'importe que ma vie, cette fleur printannière, se flétrisse enfin; et que mon corps retourne en poussière! qu'importe que ces joues, où brilloient les roses de la jeunesse, soient en proie à la corruption! J'espère une meilleure vie, qui ne me sera point enlevée; et où le corps qui m'environne, ne se fanera plus. Lorsqu'enfin il sera ressuscité : que dis-je! à l'instant même où je commencerai à quitter cette dépouille mortelle, si je t'ai été fidèle, j'irai au-devant de toi, ô mon divin chef:

plein de ravissement, je verrai ce salut, qui fut l'objet de ma foi; car tu m'abreuveras au torrent des délices éternelles. Heureux! si, dès aujourd'hui, la mort, en brisant mes liens, me mettoit en possession de cette souveraine félicité!

CCLXXXIII^e. CONSIDÉRATION.

Des fautes qu'on est sujet à commettre dans le printemps.

SEROIT-IL possible, ô chrétien, que tu profanasses par tes désordres, la saison destinée principalement à nous animer à la pratique de la piété! N'est-il pas naturel de penser, que, dans les jours gracieux du printemps, chaque prairie est pour toi un temple où tu viens offrir à l'Eternel, le tribut de louanges et d'actions de graces que tu lui dois; où chaque pensée, chaque sentiment, chaque action se rapporte à la gloire de celui qui te donna l'existence? Mais, hélas! combien les hommes sont-ingrats envers le céleste bienfaiteur! Ils voient la nature se rajeunir; ils voient les fleurs, et mille autres objets faits pour ravir l'ame, sans penser au Dieu qui créa toutes ces choses; ou, s'ils y pensent, ils oublient de lui rendre graces pour les merveilles de sa bonté.

L'ingratitude qui règne si communément dans cette belle saison de l'année, est, en même temps, la source de tous les désordres qu'on y commet. L'homme est donc, sur la terre, la seule créature qui ne sente pas son bonheur! Etre ingrat, cœur insensible, c'est à toi que je m'adresse à présent. Mais, puis-je ne pas craindre que tu ne me prêtes moins d'attention encore, que tu n'en accordes à ton Dieu; à ton Dieu, qui te parle dans la nature, d'une voix si intelligible et si forte! Comment se peut-il, cependant, que tu le méconnoisses! Toutes ses œuvres le révèlent : et tu ne peux connoître, ni toi-même, ni le monde où tu vis, si tu ne connois pas ton Dieu. Chaque créature te ramène à son auteur; chaque point du vaste domaine de la création, est plein de la Divinité : elle se découvre, dans chaque oiseau, dans chaque fleur, dans chaque brin d'herbe. Sans cesse, elle emprunte le langage si persuasif et si doux de la nature : elle s'adresse à tes sens, à ta raison, à ta conscience, à chacune de tes facultés. Ecoute-le ce langage; et qu'il te rende, enfin, sensible et reconnoissant.

Apprends à les employer ces beaux jours du printemps : quitte l'appartement où tu te tiens renfermé; et viens respirer le bon air. Visite les jardins et les champs : contemple par-tout, les beautés de la saison. Mais fuis ces plaisirs extravagants,

qui traînent à leur suite l'oisiveté et le repentir. Dans la réalité, tu ne jouiras des charmes du printemps, que lorsque, ton œil se fixant sur les œuvres du Créateur, ta raison y découvrira une puissance et une bonté divines. C'est alors que ton cœur éprouvera des plaisirs inconnus au méchant. Eh! pourquoi te livrerois-tu à ces folles joies qui offensent ton Dieu, et blessent ta conscience? Viens ici goûter de purs et innocents plaisirs. C'est uniquement pour ceux-là, que tu as reçu des sens; que tu fus doué de la raison, et d'un cœur sensible.

Mes réflexions se tournent, à présent, sur ceux qui, pendant cette saison de l'année, se livrent aux craintes de l'avenir; et doutent de la Providence. Homme de peu de foi! peut-être méritois-tu quelque indulgence, lorsqu'au fort de l'hiver, et pressé de divers besoins, tu tombois dans la tristesse et dans l'inquiétude. Mais, maintenant, que cette défiance est impardonnable! Regarde l'herbe et les fleurs des champs; celles qui couronnent les arbres de nos vergers : regarde l'insouciant oiseau. Pour qui Dieu a-t-il fait sortir la semence de la terre? Pour qui pare-t-il ton séjour, de tant d'attraits? Pour l'avantage de qui fait-il trouver à chaque animal, une nourriture saine et facile?... Ame foible et timide! mets ta confiance dans le Père commun. Le printemps est la saison

de l'espérance : donne-lui entrée dans ton cœur ; et, si quelques inquiétudes viennent à s'y glisser, jette tes regards sur les vallons et les prairies. « Dieu qui revêt d'herbe les champs, et qui » nourrit les oiseaux, n'aura-t-il pas plus de soin » encore de fournir à l'homme, la nourriture et » le vêtement ? »

Je veux donc, ô mon Créateur, employer la plus agréable partie de l'année, à contempler la grandeur de vos merveilles. Que les plaisirs, qui me sont prodigués par la nature, soient un nouveau motif de me réjouir du privilége inestimable que j'ai par-dessus tant de créatures vivantes, de vous reconnoître pour l'auteur des véritables joies ! Et si, parmi mes semblables, j'en rencontre quelques-uns qui négligent d'étudier vos œuvres, bien loin d'imiter leur exemple, j'en mettrai plus de zèle à me distinguer d'eux, par ma piété et par ma reconnoissance.

CCLXXXIV^e. CONSIDÉRATION.

Le printemps, sous son plus bel aspect, est l'image de la résurrection de nos corps.

La plupart des fleurs que nous admirons, n'étoient, il y a peu de mois, que des racines grossières et informes : à présent, elles sont la parure de la terre, et le charme des yeux. Quelle touchante image de la résurrection des justes, et de leurs corps révivifiés ! De même que les racines des fleurs les plus agréables, encore ensevelies dans la terre, sont informes et sans agrément; et se revêtent de mille attraits divers, lorsqu'elles fleurissent de nouveau : de même, le corps humain, qui, dans le sein du tombeau, n'est qu'un objet d'horreur, éprouvera la plus étonnante révolution, au jour des récompenses : « Car, ce qui a été semé en foi» blesse, ressuscitera en force; ce qui a été semé » en déshonneur, ressuscitera en gloire (1). »

Dès que le printemps succède à l'hiver, la vie et la joie succèdent, dans le cœur de l'homme, aux tristes impressions qu'y produisoit une saison rigoureuse ; et les premiers beaux jours nous font

(1) I. Cor. XV, 43.

oublier l'hiver et ses jours ténébreux. De même, ô homme, tu oublieras, au grand jour de la résurrection, tous les instants tristes et sombres de ta vie passée. Ici-bas, les nuages de l'affliction viennent obscurcir ton visage. Mais, dès l'aurore de la nouvelle création, la douleur n'existera plus pour les justes; rien ne pourra troubler la sérénité de ton ame; une joie céleste la remplira toute entière.

Le printemps est le renouvellement général de la terre. Aussi uniforme qu'elle nous sembloit durant l'hiver; aussi attrayant, aussi agréable, est maintenant son aspect. Tout nous plait, tout nous enchante; et l'on s'imagineroit presque habiter un nouveau séjour. C'est ainsi, ô mortel! qu'au jour de la résurrection, tu te verras transporté dans une nouvelle, dans une superbe et ravissante demeure. Le nouveau ciel et la nouvelle terre, seront affranchis de tous les défauts apparents, ou même trop réels par la faute des hommes, du globe que tu habites actuellement. La paix, l'ordre, la beauté, la justice, rendront notre séjour futur, le plus heureux séjour qu'il soit possible de concevoir.

Quand la chaleur des rayons du soleil a pénétré la terre, des milliers de plantes, et milie fleurs diverses sortent de son sein. Il en sera de même au moment où les générations s'élanceront de la poussière où elles étoient ensevelies : ainsi que la fleur printannière sort de la semence, pleine d'éclat et

de beauté; ainsi, ô chrétien fidèle, ton corps confié à la terre, s'en relèvera un jour, environné de gloire, et revêtu d'une beauté céleste.

Le printemps est l'époque de la végétation, pour l'herbe, pour les fleurs, et pour toutes les plantes : c'est alors que tout ce qui a poussé son jet sur la surface de la terre, se développe de jour en jour; et croît visiblement. Pour ton esprit immortel, ô chrétien, le jour de la résurrection sera l'époque de tes progrès illimités dans le bien. Alors, nulle foiblesse, nul obstacle ne t'arrêteront dans le chemin de la perfection : tu voleras de vertu en vertu, de félicité en félicité; et ces vertus ne seront point laborieuses, comme elles le sont ici-bas; cette félicité sera sans ombre et sans vicissitude.

Au printemps, toute la nature semble sortir du sommeil, pour exalter son auteur : les doux accents des habitants de l'air, se réunissent comme pour louer de concert celui qui les a créés. De plus nobles chants se feront entendre au jour de la résurrection : dans ce monde nouveau, les élus de Dieu, qu'il aura régénérés, le chanteront éternellement.

De quels ravissements alors sera rempli mon cœur! Si le printemps terrestre est si riche en agréments, quelle sera la beauté, quelles seront les délices du printemps de la nouvelle terre!

Célébrons avec transport, cette saison qui nous

donne l'avant-goût des plaisirs célestes ! Heureux enfant de Dieu, ouvre ton cœur à la joie; contemple toutes les richesses que la nature offre à tes regards.

Le blé croît : le joyeux laboureur calcule, avec ses fils, les bénédictions que lui prépare l'avenir. L'homme plante : mais qui arrose ? C'est de ta bonté, ô Père de la nature, que nous viennent les rayons du soleil, et les pluies bienfaisantes.

L'astre du jour vivifie les sucs de la terre; et fait sortir de la foible vigne, un jus restaurant. Tel, souvent, celui qui paroissoit abject aux yeux des mortels, devient, s'il est animé d'une force céleste, l'honneur de l'humanité, et le hérault de la gloire de son Dieu.

Etre tout-puissant et tout sage, si ta bonté se manifeste ainsi dès cette vie, quels seront donc ces plaisirs, quelle sera cette félicité que tu réserves, dans les demeures éternelles, à ceux qui se réjouissent en toi !

CCLXXXV^e. CONSIDÉRATION.

Douces influences de la chaleur du soleil: approches de l'été.

PEU-A-PEU, la nature a repris la vie qu'elle sembloit avoir perdue pendant l'hiver: la terre s'est tapissée de verdure; les arbres se sont couverts de fleurs. De toutes parts, on voit éclorre les nouvelles générations d'insectes et d'autres animaux, doués de mille facultés diverses, et qui se félicitent de leur existence. Tout est ranimé: et cette nouvelle vie qui se manifeste dans les deux plus nobles règnes, est produite par le retour de la chaleur, qui a mis en mouvement leurs forces rajeunies.

C'est au soleil, qu'est due cette admirable révolution: il est la source de la vie, du sentiment, et de la joie. Ses rayons vivifiants se répandent de toutes parts: les graines éprouvent sa vertu, et se développent dans le sein de la terre; son approche récrée et fortifie les animaux: tout ce qui respire et végète, éprouve ses bénignes influences.

Quel seroit notre sort, si nous étions privés

long-temps, de la lumière et de la chaleur du soleil! Qu'il seroit triste, l'aspect de la terre! Dans quel engourdissement tomberoient la plupart des créatures; et combien leur vie ne seroit-elle pas misérable et languissante! De quelle source de joie et d'allégresse, notre cœur ne seroit-il pas privé, si nous ne pouvions plus jouir des rayons du soleil levant, ni de la clarté d'un ciel serein! Rien ne pourroit nous dédommager de la perte de cet astre. La nuit la plus douce, la chaleur artificielle la plus tempérée, ne sauroient suppléer cette vertu régénératrice, qu'il communique à tous les êtres. Les hommes et tous les animaux le sentent et l'éprouvent: le convalescent, renfermé dans une chambre bien échauffée, et environné de secours de toute espèce, ne reprendra pas, dans plusieurs semaines, autant de forces que lui en communiqueroient, dans quelques beaux jours du printemps, les douces influences du soleil. Jamais, les plantes qui ne doivent leur accroissement qu'à une chaleur artificielle, ne parviennent à ce degré de beauté et de vigueur, que l'on remarque dans celles qui naissent et croissent sous les doux auspices du soleil. Ici, tout se réunit pour la perfection des plantes et des animaux: dans la chaleur artificielle, au contraire, on n'apperçoit que

les languissants effets d'un art foible et d'une nature presque impuissante.

Chaque jour, cet astre rayonnant s'élève de plus en plus sur l'horizon; et nous touchons au moment, où, aux charmes de la belle saison, vont succéder les présents de l'été. C'est au soleil encore, que nous sommes redevables de cet utile changement. Mais existeroit-il cet astre; et pourroit-il nous communiquer la lumière et la chaleur, si le Dieu créateur, en le formant, ne lui avoit donné la force de répandre, sur toute la terre, sa vivifiante vertu!

Oui, c'est du Seigneur que procèdent ces biens sans nombre, que nous recevons de l'astre du jour. C'est lui qui l'a créé, qui a réglé son cours, qui entretient sa splendeur : c'est lui qui, chaque matin, le fait reparoître avec un éclat nouveau; et nous fait éprouver, dans toutes les saisons, ses salutaires influences. Sans vous, ô mon Dieu, il n'y auroit ni soleil, ni lumière, ni chaleur, ni printemps. C'est donc vers vous que mon ame s'élève; vers vous, qui êtes le Créateur du soleil! Sa bienfaisante chaleur, sa lumière si brillante et si pure, me ramènent à vous, l'Etre des êtres, la source de tous les biens et de tous les plaisirs, le père de la lumière. Les payens étoient trop aveugles pour vous reconnoître dans le soleil : ils

s'arrêtèrent

s'arrêtèrent aux effets, et en méconnurent la cause. Pour moi, je sais qu'il n'y auroit point de soleil, si vous n'existiez pas; qu'il ne pourroit ni éclairer, ni échauffer, si vous ne l'aviez ordonné ainsi. Je sais que la végétation, l'accroissement, et la fructification; tant de sensations agréables; tout ce qui nous transporte et nous ravit; en un mot, tous les biens qui nous environnent, viennent d'un Dieu, père et conservateur de ses créatures. Le soleil n'est que l'instrument de sa bonté, le ministre de ses volontés, le hérault de sa grandeur.

Le monde, sans doute, seroit désert et inanimé, sans l'action du soleil : mais mon cœur ne seroit pas moins destitué de vie et de joie, sans les bénignes influences de la grace. Si mon ame possède quelques vertus, et jouit de quelques consolations, c'est à elle que j'en suis redevable. Tous les autres moyens pour acquérir la vraie sagesse, pour devenir pieux et arriver au bonheur, seroient sans efficacité; je serois comme un arbre sans feuilles et sans fruits, comme un arbre mort, si je n'étois vivifié par les douces impressions de la grace. Daignez donc, ô mon Dieu, faire lever sur moi la clarté de votre face adorable. Comme toutes les créatures soupirent après le soleil, et attendent sa venue; ainsi mon ame aspire à la présence de son Dieu : elle

tourne ses regards vers lui; et sollicite son secours avec les desirs les plus ardents. Source de tout bien et de toute sainteté, grace céleste, ah! seconde mes empressements; récrée et soulage mon esprit languissant; anime et vivifie ce cœur abattu; et fais-moi porter de ces fruits qui conduisent à l'éternité!

CCLXXXVI^e. CONSIDÉRATION.

Commencement de l'été.

Le soleil vient de quitter les signes du printemps; il est arrivé au point du solstice; il domine au plus haut du ciel: l'été commence.

Déjà bien des fois, la plus grande partie des humains ont vu se renouveler les changements que ce jour apporte à toute la nature: mais savent-ils comment il arrive, que le soleil séjourne actuellement si long-temps de suite, sur notre horizon? Pourquoi ce jour est-il le plus long jour de l'année? et d'où vient qu'à compter de la moitié du mois d'août jusqu'à la fin de l'automne, on voit diminuer en même proportion, et la chaleur et la longueur des jours?

Tous ces changements dérivent du cours annuel de notre globe autour du soleil. Quand cet astre

entre dans le signe du cancer, la terre est située de manière que tout son côté septentrional est tourné vers le soleil ; parce que le Créateur a incliné, vers le nord, l'axe de notre globe, et qu'il conserve invariablement cette direction. De cette inclinaison, qui est de 23 degrés et demi, et du parallélisme constant de l'axe de la terre, dépendent proprement les changements périodiques des quatre saisons de l'année.

Ici, je m'arrête un moment, pour considérer et la bonté et la sagesse que Dieu a manifestées, en inclinant ainsi l'axe du globe.

Quel triste séjour que la terre, pour les plantes et pour les animaux, si la direction de l'axe étoit absolument perpendiculaire ! Dans une pareille position, ni l'accroissement, ni la diminution des jours ne pourroient avoir lieu ; non plus que les divers changements des saisons. Et combien ne seroient pas à plaindre, les peuples qui habitent les contrées voisines du nord ! L'air qu'ils respireroient seroit toujours aussi âpre, que l'est pour eux celui des mois de mars et de septembre ; et, à l'exception d'un peu d'herbe et de mousse, leur terroir ne rapporteroit aucun fruit. En un mot, la plus grande partie des deux hémisphères ne seroit qu'un désert affreux ; triste demeure de quelques malheureux insectes.

Maintenant, la nature hâte de jour en jour,

dans nos climats, son ouvrage annuel. Déja même elle a perdu quelque chose de son aimable variété. Rien de plus verd, il est vrai, que les vignes, les vergers, et les forêts; mais les nuances n'en sont plus aussi agréables : les prairies commencent à blanchir; et les fleurs qui en formoient l'émail, ont disparu sous la faulx tranchante. Le blé jaunit insensiblement; et cette belle variété de couleur qu'étaloit la nature, diminue tous les jours. Naguère, l'éclat et la vivacité des fleurs, le chant non moins touchant d'une multitude d'oiseaux, avoient pour nous tout le charme de la nouveauté, et portoient à l'ame d'inexprimables sentiments : mais, plus nous approchons de l'automne, plus ces agréments disparoissent.

Considère ici, ô chrétien, le tableau de ta vie. Les plaisirs dont tu jouis sont également fugitifs : les plus innocents mêmes, ceux que nous offre le printemps, s'altèrent, et font place à d'autres objets. Ce que tu remarques à présent, dans l'été de la nature, tu pourras l'observer un jour, dans l'été de ta vie. A peine arrivé à ton huitième lustre, qui est le commencement de l'âge mûr, le monde perdra pour toi, une partie des agréments qui te charmoient dans tes jeunes années; et toi-même, en approchant de l'automne de tes jours, en proie à plus de soucis, tu seras moins calme, moins serein, moins vif, et moins joyeux; tu

sentiras les forces de ton corps, diminuer insensiblement; et, si tu ne t'es pas ménagé de ces jouissances pures, de ces trésors de lumières qui sont de tous les âges, il viendra enfin de ces jours dont tu diras : « *Je n'y prends plus de plaisir* ».

Avec quel vif sentiment d'allégresse, j'élève mon cœur vers le Dieu qui dirige les saisons; vers ce Dieu, père de tous les êtres, centre de la félicité! Quelle bonté, et quelle sagesse dans cette succession régulière! Non, jamais, en jouissant des plaisirs que l'été répand dans toute la nature, je n'oublierai le Dieu qui a tout ordonné pour mon avantage; et dont chaque instant manifeste la gloire. Je dois d'autant plus me livrer à ce sentiment, que, peut-être, cet été est le dernier que je verrai commencer sur la terre. Combien de mes amis, dans celui qui l'a précédé, se réjouissoient avec moi, de la beauté du monde terrestre; et ont été enlevés par la mort, avant même que la saison suivante eût pris naissance! Peut-être, celle-ci sera-t-elle la dernière pour moi. Ah! du moins, je jouirai de cet été, comme s'il devoit être le dernier de ma vie. Je veux glorifier Dieu avec autant d'ardeur, que si j'étois assuré de ne pouvoir plus ici-bas, m'acquitter de ce consolant devoir : je veux vivre de manière à ne jamais regretter, d'avoir vu tant de fois le renouvellement des saisons. Daigne, mon Dieu,

m'affermir dans ces résolutions saintes; et, comme c'est toi qui me les inspires, donne-moi aussi la force de les exécuter !

CCLXXXVII^e. CONSIDÉRATION.

La canicule.

Le soleil, indépendamment du mouvement qui paroît le porter d'orient en occident, et qui occasionne la révolution du jour et de la nuit, semble en avoir un autre d'occident en orient, en vertu duquel il se trouve au bout de 365 jours, près des mêmes étoiles dont il s'étoit éloigné pendant six mois; et dont il s'est rapproché pendant les six mois suivants. De-là vient, que les anciens observateurs du ciel, divisèrent les saisons d'après les étoiles que le soleil rencontre dans sa course annuelle. Cette carrière fut partagée en douze constellations, qu'ils appellèrent les douze signes du *zodiaque*, ou les *douze maisons du soleil*; parce que cet astre semble séjourner un mois dans chacun de ces signes. L'été commence pour nous, quand le soleil entre dans le signe de l'écrevisse, vers le 21 juin. C'est alors, que, dans sa plus grande élévation, il lance ses rayons plus directement : aussi, à cette

époque, commencent les chaleurs, qui ne cessent de croître dans le mois suivant, à mesure que la terre se trouve de plus en plus exposée à l'action de cet astre. Le mois de juillet et une partie du mois d'août, doivent donc être le temps des plus grandes chaleurs ; et, d'après les observations faites à Paris, depuis le 13 du premier de ces mois jusqu'au 7 du second, elles sont à leur plus haut période. Or, de toutes les étoiles avec lesquelles le soleil, au temps des anciens observateurs, se trouvoit alors en conjonction, la *canicule* est la plus brillante : perdue dans les rayons de cet astre, elle disparoissoit l'espace d'un mois ; comme il arrive successivement, à toutes celles qu'il rencontre sur sa route : et le mois de sa disparition, fut nommé le temps de la *canicule*.

Ces observations deviennent de la plus grande importance, en ce qu'elles servent à combattre un préjugé très-enraciné chez un grand nombre de personnes. Une ancienne tradition attribue la chaleur qu'on éprouve communément dans les mois dont nous parlons, à l'influence de la canicule, sur la terre, sur les hommes, et sur les animaux. Pour sentir la fausseté d'une pareille opinion, il suffit de savoir que l'occultation de cette étoile dans les rayons du soleil, n'a plus

lieu au temps que nous nommons les *jours caniculaires*. Ces jours proprement dits, ne commencent actuellement qu'à la fin d'août, et se terminent vers le 20 de septembre; et, comme l'étoile de la canicule, ou *Sirius*, avance toujours davantage; avec le temps, elle atteindra, les mois d'octobre et de novembre : elle se trouvera même enfin au mois de janvier; et, alors, on éprouvera, dans les jours caniculaires, le froid le plus sensible.

Pour peu qu'on réfléchisse, on sent qu'il est impossible que cette étoile puisse occasionner les grandes chaleurs qui règnent en été sur notre globe, et les effets qui en résultent. Lors donc que, dans les jours prétendus caniculaires, le vin ou la bière se gâtent dans certaines caves; lorsque des matières sujettes à la fermentation s'aigrissent; que des eaux stagnantes se dessèchent, et des sources tarissent; que des chiens et d'autres animaux sont attaqués de la rage; quand il survient de ces maladies que provoque, pendant les chaleurs, une conduite imprudente, ce n'est point parce que certaine étoile se cache derrière le soleil : la chaleur excessive de cette saison, due à l'action de cet astre, est l'unique cause de ces effets divers.

Ne renoncerons-nous jamais, à tous ces vains

préjugés! Nous attribuons à certaines figures que l'imagination suppose dans le ciel, une influence sur notre globe, sur notre santé, même sur notre raison. Mais, ce ne sont point les astres, c'est souvent nous-mêmes qu'il faut accuser des maux que nous souffrons. Peut-on croire que l'Etre souverainement bon qui gouverne le monde, ait créé dans le ciel, des êtres destinés à faire le tourment et le malheur de ses créatures; des êtres qui, comme le prétendoient les astrologues, influent sur notre destinée! Ce seroit admettre une fatalité inévitable, que nous ne pouvons cependant pas concilier avec l'existence d'un Dieu, dont la sagesse et la bonté forment l'essence. Loin de nous une pensée aussi criminelle. C'est rendre à Dieu la gloire qui lui est due, et, en même temps, travailler à notre propre tranquillité, que de nous considérer sans cesse, comme sous la garde du meilleur des pères, sans la volonté duquel un seul cheveu ne peut tomber de notre tête.

CCLXXXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Cause des grandes chaleurs de l'été.

C'est ordinairement vers la fin de juillet et dans le mois d'août, que nous éprouvons les plus grandes chaleurs; précisément dans le temps où le soleil, qui entre alors dans le signe du lion, s'éloigne chaque jour de la terre. Lorsque nous étions plus voisins de cet astre, la chaleur étoit tempérée; et, à cette époque, où nous en sommes plus éloignés, elle est à son plus haut période. Il est démontré qu'en été, la terre est distante du soleil, de plus de onze cent mille lieues, qu'en hiver. Comment accorder ce phénomène, avec les loix de la nature? Cherchons-en la raison, dans l'arrangement de notre globe.

Au printemps, le soleil étoit plus voisin de la terre : mais il la regardoit plus obliquement; et ses rayons, en conséquence, ne lui faisoient éprouver qu'une chaleur modérée. Après un espace de quelques semaines, la terre et les corps qui la couvrent se sont échauffés, au point qu'ensuite une moindre action du soleil, une action devenue par degrés moins directe, a produit plus d'effet qu'au commencement de l'été, où cet astre agissoit sur des corps plus froids.

De toutes parts, on n'entend que des plaintes sur cette chaleur brûlante, qui, dit-on, affoiblit nos corps, et les rend incapables d'un travail suivi. D'abord, c'est le comble de la déraison, de murmurer d'un effet, qui, étant fondé sur les loix immuables de la nature, est par-là même inévitable. C'est, d'ailleurs, manquer de reconnoissance envers le Créateur, dont le gouvernement, en dernier ressort, procure toujours le bien-être du monde. Mais vous, qui vous plaignez, voudriez-vous sérieusement, que les jours de l'été fussent moins chauds ? Quoi ! parce que la chaleur vous incommode, il faudroit que tant de fruits, qui, pendant l'hiver et le reste de l'année, serviront d'aliment aux hommes, ne parvinssent point à leur maturité ! Je le répète : vos murmures vous rendent ingrats envers le Créateur, qui compense toujours les inconvénients par certains avantages. Les habitants de la partie occidentale de l'Afrique, par exemple, et, en particulier, ceux de l'île de Gorée et du Cap-Verd, sont exposés pendant tout le cours de l'année, aux plus vives atteintes du soleil : mais leur corps est constitué de manière qu'il résiste à ces chaleurs brûlantes, sans que leur santé en soit altérée ; et des vents, qui soufflent continuellement, servent à en tempérer les ardeurs, et à rafraîchir les habitants.

Dieu ne manifeste pas moins de bonté, à notre

égard. Oh! combien nous serions impardonnables, si nous méconnoissions les marques qu'il nous en donne, dans les temps mêmes où la chaleur nous accable! C'est par un effet de ses tendres soins, que les nuits d'été sont si propres à rafraîchir l'atmosphère. Elles amènent, avec elles, une fraîcheur qui arrête la dilatation de l'air, et le met en état d'agir d'autant plus fortement sur les corps. Une seule nuit ranime les plantes qui languissoient, rend une vigueur nouvelle aux animaux affoiblis, et nous récrée au point de nous faire oublier le poids du jour, et la fatigue. Les orages même, qui nous causent tant de crainte, sont, entre les mains de la Providence, des moyens de rafraîchir l'air, et d'en modérer la chaleur. Eh combien de fruits qui ont la vertu de rafraîchir le sang, et de tempérer l'âcreté de la bile! secours d'autant plus précieux, que les plus pauvres sont à portée d'en jouir.

Un phénomène bien singulier, et en même temps bien certain, c'est qu'en général, il y a proportionnellement beaucoup plus de chaleur dans l'hémisphère septentrional de la terre, que dans l'hémisphère méridional; et que la chaleur est de beaucoup plus grande dans l'ancien continent que dans le nouveau, aux mêmes latitudes, et tout étant égal d'ailleurs dans la position respective des lieux. Cette différence de température

vient peut-être principalement, de ce que la partie septentrionale de l'ancien continent, renferme incomparablement plus de plages terrestres, que ne le fait la partie méridionale; que ne le font même l'une et l'autre partie du nouveau. En effet, les plages terrestres étant moins propres que les plages maritimes à réfléchir le feu solaire qui tombe sur elles, doivent en absorber une plus grande quantité; et, par conséquent, être plus chaudes.

L'été est plus chaud dans notre hémisphère, que dans celui du midi; parce que le soleil est huit jours de plus en-deçà de l'équateur, qu'au-delà: aussi trouve-t-on des glaces impénétrables, à 70 degrés, du côté du pôle austral; tandis qu'on ne les trouve qu'à 80 degrés, vers le nord.

Ne nous plaignons pas plus des ardeurs du soleil, que du poids des souffrances sous lesquelles nous gémissons quelquefois. Les unes et les autres entrent dans le plan de la divine sagesse: elles sont également allégées par mille moyens; et ne nous sont pas moins utiles. Toutes doivent nous exciter à rendre au souverain du monde, au suprême arbitre de nos jours, l'hommage, l'honneur, la gloire, et les actions de graces que sollicitent si vivement les biens qu'il nous prodigue, lors même qu'il paroît quelquefois appesantir sa main sur nous.

CCLXXXIX^e. CONSIDÉRATION.

La rosée.

Le sage gouverneur du monde, qui veille continuellement sur ses enfants, et qui pourvoit à leurs besoins, se sert de plus d'un moyen, pour fertiliser nos campagnes. Tantôt, c'est un fleuve qui, comme le Nil ou le Niger, sortant de ses bornes à des temps marqués, arrose des pays, qui, sans ces heureux débordements, ne seroient jamais fécondés. Tantôt, ce sont des pluies qui reviennent plus ou moins fréquemment, pour rafraîchir l'air, pour modérer les ardeurs de l'été, pour abreuver la terre. Tantôt, enfin, ce sont des inondations qui vont porter la vie, dans les lieux les plus arides. Il est vrai que, lorsqu'elles ravagent les campagnes, le laboureur, qui ne s'occupe que du présent, se livre quelquefois à d'ingrats murmures. Mais, si l'on en considère les suites pour le bien général, on ne sauroit disconvenir des avantages qu'elles procurent aux hommes.

Toutefois, ces moyens d'arrosement ne sont pas constants; et ne suffisent pas toujours. Un phénomène plus ordinaire, plus sûr, plus universel, auquel cependant les hommes font peu d'attention,

et dont ils ne connoissent pas assez le prix, c'est la *rosée :* présent inestimable, qui, même dans les plus grandes sécheresses, soutient et conserve les plantes ; et qu'on voit en si grande quantité sur leurs feuilles, le soir et le matin, sur-tout dans le printemps et dans l'automne.

C'est de la terre que s'élève une partie des vapeurs qui forment la rosée : l'autre partie tombe de l'atmosphère. Placez une cloche de verre sur une laitue, vous verrez le matin cette plante et les parois intérieures de la cloche, couvertes de rosée. Il est visible, qu'elle n'a pu venir que de la terre. Echauffée pendant le jour, la terre conserve plus long-temps sa chaleur, que l'air. Les vapeurs, que la chaleur a raréfiées, tendent à s'élever ; mais elles sont aussitôt condensées, par le froid de l'atmosphère ; et elles se réunissent en gouttelettes sur les plantes : voilà pourquoi les rosées sont d'autant plus abondantes, que les nuits sont plus fraîches. Quant à la rosée descendante, elle est occasionnée par le refroidissement de l'atmosphère, qui, lorsque le soleil cesse de l'échauffer, condense insensiblement les vapeurs ; et les force à tomber. On donne le nom de *serein*, aux vapeurs les plus pesantes qui tombent aussitôt après le coucher du soleil : toujours dangereuses, elles le deviennent encore plus, quand elles sont imprégnées d'exhalaisons marécageuses, etc.

La différence des lieux et l'état de l'atmosphère, apportent des modifications à ce météore. Dans les vallons, par exemple, près des ruisseaux, des rivières, des marais, la rosée est toujours très-forte; parce qu'il y a beaucoup d'humidité dans le sol, et, par conséquent, dans l'atmosphère: elle est même quelquefois si grande, qu'il est très-commun d'y voir, le matin et le soir, un léger brouillard ramper à la hauteur de quelques pieds, sur toute la superficie du vallon et de la plaine. C'est à l'éloignement de cette grande humidité, qu'on doit attribuer le peu de rosée qui tombe sur les montagnes, sur les terreins incultes ou sablonneux.

Tant que les vents sont impétueux ou forts, on ne voit point de rosée; ils la dissipent à mesure qu'elle se forme: de-là vient qu'elle est sur-tout abondante, lorsque l'air est très-calme. Dans certains pays, il pleut rarement: mais les rosées apportées des lieux humides par les vents, suffisent pour procurer à la terre, une heureuse fécondité; elles deviennent, pour elle, une espèce de petite pluie, répétée chaque jour: ainsi les plantes peuvent y végéter, et y croître. C'est à l'abondance des rosées, qu'est due la végétation des arbres et des arbustes, dans les parties méridionales de la France, où souvent il ne pleut pas une seule fois durant l'été; et où la terre est desséchée à plusieurs

pieds de profondeur. Ces arbres restent verds : et comment conserveroient-ils leur fraîcheur, s'ils n'étoient pas abreuvés par cette rosée; et si la nature avoit privé les feuilles, de la faculté d'absorber l'humidité de l'air, et de la réunir au torrent de la sève ? Il n'en est pas ainsi des plantes à racines courtes et fibreuses. Leur humidité se dissipe plus vîte : elle est pompée par la terre qui les environne; et leur peu de profondeur, ne les défend pas assez contre une prompte évaporation. Aussi, ces plantes se dessèchent et périssent, si les pluies sont long-temps sans venir les rafraîchir.

Les différents moyens dont se sert la Providence pour humecter la terre, et la fertiliser, doivent nous rappeler ceux qu'elle emploie pour féconder le cœur de l'homme, et lui faire produire des fruits de salut. Châtiments plus ou moins sévères; bienfaits de tous les genres; exhortations, avertissements directs ou indirects : elle met tout en usage, pour nous ramener au bien, pour nous exciter, pour nous sanctifier. Quelquefois, dans l'ordre de la nature, un orage tombe des nuées, submerge les campagnes, et fait déborder les rivières : d'autres fois, Dieu appelle de la terre, la douce rosée; et exauce, pour ainsi dire, en secret les vœux du laboureur. C'est ainsi que, dans l'ordre de la grace, il se sert de diverses voies, pour parvenir aux fins miséricordieuses qu'il se propose.

Combien de cœurs endurcis l'obligent, comme autrefois sur le Sinaï, à parler du milieu des éclairs et des tonnerres ! Des moyens tout différents, sont employés pour toucher et pour sauver les autres : d'une voix douce et persuasive, Dieu les appelle à lui ; il se fait entendre à leur conscience ; et il récrée leur ame, par la rosée bienfaisante de sa grace.

Que cette conduite du père commun des hommes, nous serve de modèle. Nous devons, pour rappeler nos semblables à la vertu, employer tous les moyens : mais tâchons, à l'exemple de Dieu même, de les gagner plutôt par des bienfaits que par des châtiments. Imitons la bonté par essence. Vous voyez comment, par de salutaires rosées, elle rafraîchit la terre ; comment, par un moyen si doux, elle ranime les plantes, et leur donne une nouvelle vie. Hélas ! combien de vos frères gémissent dans la douleur, et soupirent après quelques paroles de paix et de sages conseils, qui les retirent de l'abyme où ils sont plongés ! Ne permettez pas qu'ils soupirent en vain, ni qu'ils périssent faute de rafraîchissement et de consolation. Par des avis utiles, ranimez leur cœur flétri ; soyez-leur ce qu'une douce rosée est pour les plantes : soyez un père tendre pour eux, si vous voulez que Dieu continue à l'être pour vous.

CCXC^e. CONSIDÉRATION.

Les phénomènes ordinaires de l'orage; la foudre; la grêle.

L'ÉTÉ est le temps des orages et du tonnerre. Ces formidables phénomènes ont quelque chose de grand, qui excite l'admiration : leurs effets terribles sont bien dignes de notre examen ; et les recherches auxquelles nous allons nous livrer, sont d'autant plus nécessaires, qu'une crainte excessive empêche la plupart des hommes, de considérer avec attention ce majestueux spectacle.

Rappelons-nous, avant tout, ce que nous avons déjà dit sur l'électricité. Lorsqu'une nuée orageuse, formée par un amas de vapeurs, d'exhalaisons, de gaz, et fortement électrisée, s'approche d'une tour, de quelque autre édifice, d'une nuée qui n'a point d'électricité, ou qui en a une contraire; lors, dis-je, qu'elle s'en approche assez pour qu'il parte une étincelle, il se fait une explosion, qui est le coup de tonnerre. La lueur qu'on voit alors, est l'éclair : et la foudre, semblable, quant au fond, à l'étincelle électrique,

n'en diffère que par sa violence. Chaque coup de tonnerre seroit la foudre, s'il frappoit quelque objet terrestre. La foudre et le tonnerre sont donc la même chose : mais on nomme foudre, le coup de tonnerre qui éclate contre un corps terrestre.

Souvent, on n'apperçoit qu'un éclat de lumière, subit ou momentané : d'autres fois, ce sont des traînées de feu, qui forment des courbures ; et prennent différentes inclinaisons. L'explosion qui accompagne l'éclair, agite l'air avec violence. A chaque étincelle électrique, on entend un coup de tonnerre, formé, tantôt par plusieurs éclats ; tantôt par un seul, prolongé et multiplié au moyen des échos. L'intervalle qui se trouve entre l'éclair et le coup, peut faire juger, en quelque sorte, de la grandeur et de la proximité du danger : car il faut toujours un temps très-sensible, pour que le son arrive à notre oreille ; au lieu que la lumière traverse le même espace et frappe nos yeux, dans un instant presque indivisible. On se rappelle, que le son parcourt cent soixante-treize toises par seconde : d'un autre côté, les pulsations du pouls se font à-peu-près dans le même intervalle ; d'où il suit, que, si depuis l'éclair on compte douze à treize pulsations avant d'entendre le tonnerre, on est éloigné d'environ une lieue de l'orage.

La foudre ne part pas toujours en ligne droite, du haut en bas : souvent, elle serpente de tous côtés ;

elle va en zig-zag; et, quelquefois, elle ne s'allume que fort près de la terre. Ne manquant point alors de frapper, elle peut causer de grands ravages. Mais, comme les lieux incultes, inhabités, et les mers, occupent la plus grande partie de notre globe, la foudre peut tomber des milliers de fois, sans occasionner aucun dommage réel.

Les routes de la foudre sont tout-à-fait singulières, et absolument incalculables. La direction du vent, la quantité des exhalaisons qui se rencontrent dans l'atmosphère, etc., influent sur ces déterminations : il est des corps à travers lesquels l'électricité se communique avec la plus grande facilité. Un homme, appuyé contre un mur, pendant un orage, est frappé de mort. La foudre, tombée de l'autre côté du mur, s'étoit communiquée par le moyen d'une barre de fer, qui le traversoit. Elle se porte aussi, selon toutes les apparences, par-tout où elle rencontre quelque matière disposée à s'enflammer : comme lorsqu'on allume un grain de poudre, la flamme parcourt toute la longueur de la traînée, et embrase tous les corps qu'elle peut atteindre.

On juge de la force prodigieuse de la foudre, par les effets qu'elle produit. L'ardeur de la flamme est telle, qu'elle brûle et consume tous les corps combustibles : elle fond même les métaux; mais, souvent, elle épargne les corps qui les

environnent ; le fourreau, par exemple, relativement à l'épée. La foudre calcine quelquefois les os des animaux, sans que les chairs soient endommagées : les édifices les plus solides, sont écrasés ; les arbres, fendus ou déracinés ; les pierres et les rochers, brisés et mis en poudre ; tandis que des substances légères et très-poreuses, demeurent souvent intactes. C'est à la raréfaction et au mouvement violent de l'air, produits par l'ardeur et la rapidité du tonnerre, qu'il faut attribuer la mort des êtres vivants qu'on trouve suffoqués, sans qu'ils paroissent avoir été frappés de la foudre.

Les effets de l'orage sont d'autres fois portés à leur comble, par la grêle dont il est accompagné. C'est au sein des orages, que se forme ce terrible météore; au milieu des tonnerres, qu'il se prépare.

Parmi les nuages sombres qu'une tempête impétueuse semble lancer de l'horizon, on apperçoit de petits nuages blanchâtres : leur vue jette l'effroi dans l'ame de l'habitant des champs, qui, instruit par une funeste expérience, sait que ces nuages renferment un fléau d'autant plus redoutable, qu'il ne produit ses ravages, qu'au moment, pour ainsi dire, où l'espoir d'une brillante récolte, le consoloit de ses longues fatigues. Déjà, la foudre gronde au loin : les éclairs sillonnent les airs ; ces nues blanchâtres s'étendent, s'augmentent, se détachent des nuages obscurs qui les

environnent ; et descendent vers la terre. Un bruit sourd se fait entendre : le cliquetis des glaçons devient plus considérable et plus sensible, à mesure que la nue s'approche de la terre. Mais ce n'est plus un simple nuage : c'est un amas de glaçons, qui, par leur chûte accélérée, acquièrent une grande force, brisent tout ce qu'ils frappent ; et détruisent, en un instant, les récoltes prêtes à être moissonnées. Tout ne présente que des ruines : les campagnes désolées n'offrent qu'un spectacle désastreux ; les blés, hachés, sont couchés dans la poussière ; les plantes et les fleurs sont coupées sur leurs tiges : souvent même les branches des arbres sont abattues. Le tonnerre redouble ; la grêle croît en grosseur : les bestiaux et leurs gardiens, le malheureux laboureur et le voyageur, surpris par cet orage impétueux, sont mutilés sous les coups des glaçons qui se précipitent des airs. De tous côtés, un affreux dégât annonce le passage de ce terrible météore ; et les amas de ces glaçons qui couvrent les champs, retardent, et même arrêtent trop souvent, par un refroidissement subit, la fructification des végétaux.

Quoique la grêle soit plus fréquente en été, il en tombe aussi dans les autres saisons. Il grêle plus souvent pendant le jour, que pendant la nuit. La figure et la grosseur des glaçons, ne sont pas toujours les mêmes. Quelquefois, ils sont ronds ;

d'autres fois, concaves et hémisphériques ; souvent, coniques et anguleux. Leur grosseur ordinaire est celle des dragées de plomb : rarement égale-t-elle celle des noix. Il en tombe néanmoins d'aussi gros que des œufs d'oie. On se souvient encore, de cette grêle épouvantable qui ravagea une partie de la France, dans l'année 1788.

Réfléchis, ô chrétien, sur ces étranges et redoutables phénomènes. Que de merveilles se réunissent dans un orage ! comme il annonce la toute-puissance de celui qui a fait et qui gouverne le monde ! Il dispose tous les événements, selon les vues de sa sagesse. Il avertit, il châtie, il éprouve : il force les hommes à reconnoître son empire ; à le craindre ; à le prier ; à se rendre plus dignes de ses bienfaits, par leur soumission et par leur fidélité. Mais, toujours, il fait concourir au bien général de ses créatures, les désastres locaux, les fléaux du moment, et les maux particuliers.

CCXCI^e. CONSIDÉRATION.

Sur la crainte des orages; et sur leur utilité.

DANS une saison où toute la nature n'offre à nos yeux, que des scènes agréables et riantes, propres à inspirer le contentement et la joie, combien d'ingrats ne laissent pas de se livrer aux plaintes et aux murmures! L'été, disent-ils, seroit délicieux, si les orages dont il est accompagné, ne venoient si communément en troubler les plaisirs. O toi, qui blâmes ainsi la nature et son auteur, réfléchis; et change de langage.

La crainte des orages et du tonnerre, est fondée en partie sur le préjugé, qu'ils sont toujours les effets du courroux du ciel, et les ministres de sa vengeance. Car, si l'on considéroit seulement combien ces phénomènes, si redoutables en apparence, contribuent au bonheur des hommes; si, d'ailleurs, nous voulions employer les moyens nécessaires pour nous précautionner contre les effets de la foudre, les orages cesseroient de nous paroître si effrayants; et nous les regarderions comme des bienfaits, plus propres à nous inspirer de la reconnoissance, que de la terreur.

Quoique nous ne soyions pas en état d'apperce-voir tous les avantages qui nous reviennent de ces météores, le peu que nous en connoissons est très-propre à remplir notre cœur, de gratitude envers le souverain bienfaiteur. Représentez-vous l'atmosphère chargée d'exhalaisons nuisibles et pestilentielles, qui s'augmentent de plus en plus par l'évaporation continuelle des corps terrestres, dont il en est tant de corrompus et de venimeux. Cet air, il faut que vous le respiriez : la conservation ou la destruction de votre existence tient à ses qualités bonnes ou mauvaises : la salubrité ou l'insalubrité de l'air, vous procure la vie ou la mort. Vous sentez quel est votre accablement, dans les chaleurs étouffantes de l'été ; combien est difficile votre respiration ; quel mal-aise et quelles anxiétés vous éprouvez alors. N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu, un bienfait qui mérite toutes vos actions de graces, qu'un salutaire orage vienne purifier l'atmosphère ; qu'il dissipe ou consume les exhalaisons surabondantes, et prévienne ainsi leurs dangereux effets ; qu'il rafraîchisse l'air, et qu'en lui rendant son ressort, il facilite votre respiration ? Sans les orages, tant de principes délétères se seroient de plus en plus multipliés ; les hommes et les animaux auroient péri par milliers : une peste universelle auroit fait du globe un vaste cimetière. Quel est donc le plus raisonnable, de

craindre ou de souhaiter les orages ; de murmurer des dégâts partiels qu'ils occasionnent, ou de bénir la Providence des biens précieux qu'ils procurent ?

Ce ne sont pas seulement les hommes et les animaux, qui gagnent à ce que l'atmosphère soit purgée de tant d'exhalaisons pernicieuses : les végétaux mêmes en tirent des avantages signalés. Reportez-vous à la fin d'un orage : les arbres et les plantes languissoient penchés vers la terre ; l'état de souffrance où ils étoient, les conduisoit vers le dépérissement, si ce même principe qui a semé l'épouvante, ne fût venu leur rendre la santé et la force. Les nuages s'évanouissent : le bel azur des cieux reparoit ; le soleil rend à toute la nature, la joie et la sérénité ; les gouttes de pluie humectent les branches et les feuilles ; un principe vivifiant s'insinue à travers les pores de la plante, et circule avec tous les fluides ; les végétaux se redressent, reprennent de la vigueur ; et ce rétablissement s'annonce par la vivacité des teintes dont ils sont colorés.

L'électricité naturelle, une des principales causes des orages, a donc la plus grande influence sur tous les êtres vivants et inanimés. Celle de l'atmosphère est communiquée aux plantes, par les différents météores qui se forment dans l'air ; les brouillards, la pluie, la neige, le tonnerre.

L'expérience a démontré que l'électricité artificielle accélère le mouvement des fluides dans les vaisseaux des plantes, et augmente leur transpiration insensible : le développement du germe est hâté ; et, toutes choses égales d'ailleurs, les graines de plantes électrisées, lèvent plutôt, en plus grand nombre ; et croissent plus vîte, que celles de plantes non électrisées.

On ne peut nier, toutefois, que le tonnerre qui gronde au sein des orages, et qui porte au loin l'épouvante, ne fasse aussi des ravages considérables. Mais, ici, comme en tant d'autres choses, prenons garde que la frayeur ne nous grossisse le mal et le danger. Pour sentir combien peu il est vraisemblable qu'un homme, en particulier, soit frappé de la foudre, il suffit de savoir, que, de sept cent cinquante mille personnes mortes à Londres dans l'espace de trente ans, deux seulement ont été foudroyées. Observons, en outre, que, pendant les plus violents éclats de tonnerre, la plupart des hommes prolongent leurs craintes, sans raison. Celui qui a le temps de s'effrayer, et de redouter les suites de l'éclair, est déjà hors de ses atteintes. L'éclair seul peut nous être funeste ; l'avons-nous apperçu ? c'est une folie de pâlir, de trembler lorsque le coup se fait entendre, et de se boucher les oreilles, pour se dérober à un fracas qui n'a plus rien de dangereux.

Après l'éclair, le tonnerre ne peut nous être plus nuisible, que ne le seroit le seul bruit d'un canon : au contraire, il nous annonce que nous avons alors échappé au danger de la foudre; et il nous indique, en même temps, à quelle distance elle se trouve de nous.

L'art peut aussi nous rassurer, contre les terreurs de la foudre : il a inventé des machines pour garantir de ses atteintes, les lieux où on les place. Mais un préservatif plus sûr encore que les paratonnerres, contre les orages et les autres phénomènes effrayants, c'est le témoignage d'une bonne conscience. Tranquille et ferme, le juste ne craint point les jugements du ciel : il sait qu'à l'ordre de Dieu, toute la nature s'arme contre les pécheurs; mais, quand le juge suprême effraie et frappe les pervers, l'homme de bien sait encore qu'il est sous la garantie du Très-Haut. Son Créateur, le Dieu qu'il aime, est le maître de la foudre : il voit quand il convient de menacer seulement; ou quand il convient de frapper. Amis de Dieu, non, ce n'est point à vous de craindre : c'est votre gloire de pouvoir l'aimer, de pouvoir vous confier en lui, lors même qu'il fait gronder son tonnerre. Un jour viendra, qu'élevés au-dessus des régions de la foudre, vous marcherez sur les nuées, à la lueur des éclairs. Vous verrez alors, que le tonnerre est, en général, un bienfait du

Seigneur, qui s'en sert pour purifier l'atmosphère; et vous bénirez ce grand Être, qui, dans l'appareil le plus redoutable, daigne pourvoir aux besoins de ses enfants.

CCXCII^e. CONSIDÉRATION.

Une température toujours égale, ne seroit pas avantageuse à la terre.

L'HOMME inattentif se plaît à imaginer, que la terre qu'il habite, seroit un paradis, si, dans tous les climats, il existoit une égale distribution du froid et de la chaleur, la même fertilité, la même division des jours et des nuits. Ainsi raisonnons-nous, pauvres humains, dont les lumières sont si courtes; et qui rapportons tout à l'intérêt du moment. Mais, supposons que les choses fussent arrangées de cette manière, et que, dans toutes les parties du globe, il existât toujours une même température; seroit-il bien vrai, que l'homme y gagnât, du côté des aliments, des commodités et des plaisirs? Si Dieu s'étoit conformé au plan que nous voudrions lui prescrire, la terre seroit-elle, pour toute la création, un séjour plus riant et plus gracieux?

Dans l'arrangement actuel, il règne une diver-

sité infinie entre toutes les parties de la nature. Mais, quelle monotonie ! et de combien d'agréments la terre ne seroit-elle pas dépouillée, si les révolutions des saisons, de la lumière et des ténèbres, du froid et du chaud, n'avoient plus lieu ! Des milliers de plantes et d'animaux, qui ne peuvent se perpétuer que dans des pays où règne un certain degré de chaleur, n'existeroient point. De cette multitude immense de productions naturelles, il en est très-peu qui puissent également réussir dans tous les climats. La plupart des créatures qui se trouvent dans les contrées froides, ne pourroient supporter l'ardeur des pays chauds ! et ceux-ci sont peuplés d'êtres qui périroient sous des climats glacés. Si donc il existoit par-tout une chaleur uniforme, quantité de productions disparoîtroient de dessus la terre ; la nature seroit privée d'une grande partie de ses charmes et de sa diversité ; une infinité de biens seroient perdus pour nous. Si chaque contrée donnoit naissance aux mêmes objets, et jouissoit des mêmes avantages, toute communication entre les peuples cesseroit : il n'y auroit ni échange, ni commerce ; plusieurs arts, plusieurs métiers seroient encore à naître. Et que deviendroient les sciences, si les besoins mutuels des nations, ne les mettoient dans l'heureuse nécessité de communiquer les unes avec les autres !

Supposons, néanmoins, que la chaleur dût être égale dans tous les lieux du monde : pourrions-nous déterminer quel en devroit être le degré ? Faudroit-il que, par-tout, elle atteignît à celle de la zône torride ? Mais qui seroit capable de soutenir une pareille température ! car les régions qui sont plus froides, enlevant toujours à celles qui ont une température contraire, quelque chose de leur chaleur ; celle qui régneroit sur toute la terre, seroit de beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est maintenant sous la zône torride. Mais, alors, hommes, animaux, plantes ; tout périroit ; tout seroit consumé. Accordons, toutefois, qu'il y eût par toute la terre, un même degré de chaleur tempérée, qui pût convenir à toutes les créatures. Il faudroit donc aussi, que l'air eût partout la même élévation, la même densité, le même ressort ; et de-là il arriveroit, que la terre seroit privée d'une des principales causes des vents. Or, quel dommage inexprimable n'en résulteroit-il pas ! L'air, qui est si essentiel à la conservation de notre vie, deviendroit le plus nuisible des poisons : l'égalité de la chaleur amèneroit bientôt des maladies, des contagions, des pestes ; et ce prétendu paradis, ne seroit plus qu'un désert horrible, et un affreux chaos.

Sage et bienfaisant Créateur, tout ce que vous avez fait est bien. Cet aveu est le résultat de toutes

les réflexions que m'inspirent vos œuvres. Je veux m'habituer à penser ainsi, à la vue de chaque objet que me présentera la nature : et, s'il arrivoit que je crusse y découvrir des imperfections et des défauts, je me rappellerois toujours votre infinie sagesse, et la foiblesse de mes lumières. Beaucoup de choses, qui, à la première vue, paroissent contraires à l'ordre et à l'utilité du monde, sont arrangées avec une intelligence et une bonté admirables. Ce qui me paroît imparfait ou défectueux, fournit à des esprits plus éclairés, de justes sujets d'admirer et de célébrer les perfections sans bornes du Créateur. Et, si je ne suis pas toujours capable de reconnoître sa sagesse et sa bonté dans la création et la conservation du monde, il doit me suffire de savoir que tout ce que fait le Seigneur, ne peut qu'être bien fait.

Tel est aussi le jugement que je m'accoutume à porter sur le gouvernement moral de Dieu, et sur la conduite qu'il tient à l'égard des êtres intelligents. Comme, dans la nature, il a distribué d'une façon inégale le froid et le chaud, la lumière et les ténèbres : de même, il a mis une grande diversité dans ses dispensations à l'égard des créatures raisonnables ; et leurs destinées n'ont pas toutes été réglées par lui, de la même manière. Mais, ici, comme dans la nature, ses voies sont toujours dignes de nos respects et de nos hommages :

tout ce que le Seigneur a fixé et ordonné, est admirable et parfait. Tous ses sentiers sont gratuité et vérité, à ceux qui gardent son alliance et ses préceptes. A lui soit gloire et honneur, dans toute l'éternité !

CCXCIII^e. CONSIDÉRATION.

Des plaisirs que l'été fournit à nos sens.

L'ÉTÉ a des agréments inexprimables; et il nous offre journellement, des preuves de l'infinie bonté du Créateur. C'est la saison où Dieu verse avec le plus d'abondance, sur toutes les créatures, le trésor de ses bénédictions. La nature, après nous avoir ranimés par les plaisirs que fournit le printemps, s'occupe sans relâche, durant l'été, à nous procurer ce qui peut satisfaire nos sens, faciliter notre subsistance, remplir tous nos besoins, et réveiller dans nos cœurs, des sentiments de reconnoissance.

Sous nos yeux, croissent, dans les champs et les jardins, une quantité innombrable de fruits, qui, après avoir flatté nos regards, seront recueillis et conservés, pour servir à nos tables. Les fleurs nous font voir la plus agréable diversité;

nous admirons leur parure magnifique : l'inépuisable fécondité, la richesse de la nature, brillent dans leurs espèces si multipliées. Quelle variété encore, et que d'agréments dans les plantes, depuis l'humble mousse, jusqu'au chêne majestueux ! Volez sans cesse, de fleur en fleur : jamais votre œil n'en sera rassasié. Gravissez les plus hautes montagnes ; cherchez la fraîcheur à l'ombre des bois ; descendez dans les vallons : par-tout, vous trouverez de nouveaux charmes. Une multitude d'objets viennent frapper la vue : tous diffèrent les uns des autres ; mais chacun réunit assez de beautés, pour fixer l'attention. Là, les objets les plus riants, quoique inanimés ; ici, des créatures vivantes de diverses espèces ! Si nous élevons nos regards, ils sont réjouis par l'azur céleste : si nous les ramenons sur la terre, ils sont récréés par le beau verd qui la colore. L'oreille est ravie par les joyeux accents des chantres de l'air ; et leur mélodie, si variée, si simple, remplit l'ame des plus doux sentiments. Le murmure des ruisseaux, celui des flots argentés que roule dans sa course le fleuve voisin, me plongent dans une aimable rêverie. C'est pour flatter le goût, que mûrissent la fraise, et tant de fruits délicieux, qui, indépendamment du plaisir qu'ils nous causent, procurent à notre sang, un rafraîchissement salutaire. Les granges et les celliers se remplissent

des nouvelles productions des champs et des vergers ; et nous offrent la nourriture la plus agréable et la plus saine. De douces émanations s'exhalent de toutes parts. Les nombreux troupeaux se nourrissent des productions de la nature ; et transforment pour nous les herbes en un lait agréable, et en des viandes succulentes. D'abondantes pluies humectent la terre ; et nous assurent mille sources de bénédictions. Des arbres touffus et de riants bosquets, nous rafraîchissent par leur ombre : en un mot, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que l'odorat et le goût éprouvent de sensations, augmente nos plaisirs, et contribue à notre félicité.

Quel intéressant spectacle présentent à nos regards, les champs couronnés de fleurs et d'épis! La joie qui brille dans les yeux du moissonneur, semble être l'expression de la reconnoissance envers le Dieu de la nature. C'est lui qui fait sortir le pain de la terre ; et qui nous comble de biens. Amis, faisons éclater notre gratitude ; et que les louanges du souverain bienfaiteur, soient à jamais le sujet de nos chants! Ecoutons la voix qu'il nous adresse, du sein de nos guérêts fertiles. « L'année te comblera de mes dons. » O monde, ton bonheur est mon ouvrage! J'ai » appelé le printemps : et les moissons, et les

» récoltes sont l'œuvre de ma puissance : les » champs qui te nourrissent, et les côteaux enri- » chis de blé, sont à moi. »

Oui, par-tout nous voyons la grandeur de notre Dieu; par-tout nous sentons le prix de ses graces. C'est par lui que nous existons : la nourriture et la vie sont des présents de sa bonté. Soyez bénis, ô champs qui nourrissez les humains! Fleurissez, belle prairie : forêts, couvrez-vous d'un épais ombrage! O nature, sois toujours bienfaisante envers nous : alors, depuis la naissance du jour jusqu'à sa fin, ton Auteur sera l'objet de nos louanges. Exempts d'inquiétude, nous nous réjouirons de ses bienfaits; et nos enfants répéteront après nous : « Le Dieu » du ciel est notre père; le Seigneur, le Seigneur » est Dieu! »

Mais le spectacle de la création, est bien plus vaste et bien plus enchanteur encore pour l'esprit, que pour les sens. L'esprit y découvre de toutes parts, de l'agrément, de la diversité, de l'harmonie; et y rencontre toujours de nouveaux plaisirs. Dans chaque objet, il apperçoit le Créateur de toutes choses, la source de toute beauté, l'auteur de tous les biens. Oui, je le vois par-tout, cet Etre adorable. Si je lève les yeux vers le ciel, l'astre du jour, celui qui préside à la nuit, chaque étoile, me disent que c'est

lui qui les a faits. Si je sens l'odeur balsamique des fleurs, cette sensation m'apprend que c'est lui qui les forma de manière à exhaler ces doux parfums. Si je savoure des fruits exquis, je me dis à moi-même : C'est pour manifester sa bonté, qu'il me fournit tant de divers moyens de subsister agréablement. Tout ce que me font éprouver mes sensations, me ramène à lui; et c'est là véritablement ce qui les ennoblit. Tandis que je crois être encore occupé des beautés sensibles, je m'élève par degrés, vers l'objet le plus sublime, vers le centre de la perfection. Pendant que je crois fixer encore mes pensées sur les choses terrestres, tout-à-coup elles se portent au ciel, et se perdent dans les abymes de l'éternité.

O joie céleste, est-il des plaisirs sur la terre, que je voulusse échanger contre toi! en est-il dont le prix puisse t'égaler! Ah! livrés désormais à ta jouissance, mes sens fourniront à mon esprit, la nourriture la plus exquise : mais en sera-t-il jamais rassasié! Non : quand je verrois l'été se renouveler mille fois sur la terre, toujours mon esprit découvriroit de nouveaux sujets d'admiration. Et, quel avant-goût de ces plaisirs qui me sont destinés dans l'économie à venir, l'objet de mon attente! Là, mes sens seront et plus subtils et plus multipliés : mon

intelligence sera perfectionnée; ma faculté d'agir acquerra la plus grande énergie : et celle que j'ai d'aimer, puisera les sentiments les plus délicieux, à la source de ce qu'il y a de vraiment, de souverainement aimable. Grand Dieu, que d'actions de graces ne vous dois-je pas, pour ces sublimes espérances!

CCXCIV^e. CONSIDÉRATION.

Souvenir des biens dont le printemps et l'été nous ont fait jouir.

Lorsque, dans les commencements de l'été, je parcourois les champs, ou méditois dans les jardins, j'étois environné d'objets riants et gracieux : tout m'inspiroit une douce joie. Insensiblement, les aspects sont devenus moins agréables; ou, du moins, plus uniformes. La plupart des fleurs qui embellissoient la nature, ont disparu; et l'on n'en voit plus que de foibles restes, qui nous rappellent le ravissant spectacle dont nous jouissions il y a quelques mois.

Mais, si la terre ne se montre plus avec cet éclat enchanteur, qui en faisoit un séjour si délicieux dans les saisons que nous venons de parcourir, puis-je oublier la main qui se plaisoit à la

parer pour l'homme; et qui, pendant quelques mois, ne l'abandonne à une espèce de mort, que pour nous la rendre ensuite avec tous ses attraits?

Venez, ô mes amis; admirons et sentons vivement la bonté du Créateur. Pensons avec reconnoissance, au temps qui s'est écoulé pour nous dans le sein de la joie, lorsque exempts d'inquiétudes et de peines, la nature rajeunie nous ouvroit tant de sources de félicité; lorsque la piété nous suivoit sous des berceaux de verdure, et que l'ombre même du chagrin avoit disparu de nos demeures; lorsque, nous tenant par la main, nous parcourions des sentiers fleuris, cherchant et trouvant par-tout le Créateur. Alors, d'un buisson épais dont le feuillage attiroit les chantres de l'air, arrivoient jusqu'à nous, leurs chants mélodieux. L'amitié, la concorde, l'innocente gaieté, rendoient nos plaisirs plus doux encore. La riante nature, prodiguant les fleurs, nous respirions l'odeur des roses; tandis que la giroflée, l'œillet, parfumoient l'air autour de nous: et, vers le soir d'un beau jour, des zéphirs caressants nous apportoient sur leurs aîles légères, les plus douces exhalaisons. Alors, un saint ravissement se faisoit sentir à nos ames: nos lèvres balbutioient des actions de graces à l'Eternel; et nos voix cherchoient à se mêler aux concerts des oiseaux.

Souvent, lorsque l'haleine des vents avoit rafraîchi l'air brûlant de l'été, et que les habitants de l'air se sentoient animés d'une nouvelle vie; quand les nuages du ciel azuré se brisoient, et que le monarque du jour nous promettoit ses faveurs, le plaisir nous donnoit des ailes; nous quittions gaiement le tumulte des villes, pour chercher de verds ombrages cintrés par la nature. Là, nul importun ne venoit nous troubler : et la sagesse, la joie, l'innocence nous accompagnoient dans l'asyle fortuné dont nous venions admirer les beautés champêtres. Les buissons, mollement agités, nous communiquoient une agréable fraîcheur : tout devenoit une source de délices pour les cœurs purs. Là, tout entiers au Créateur, à la contemplation de ses ouvrages, au sentiment de notre bonheur, nos yeux se remplissoient de douces larmes. Les chants d'allégresse résonnoient de toutes parts dans les forêts; et nous ne pouvions les entendre, sans nous livrer au ravissement et à la reconnoissance. Les troupeaux rassasiés, qui faisoient retentir au loin de joyeux bêlements; les tons gracieux de la musette du berger; le bourdonnement sourd des hannetons qui voltigeoient autour des fleurs; et jusqu'au son rauque et monotone des grenouilles qui se réchauffoient au bord d'un ruisseau : tout nous créoit des impressions de plaisir; tout nous élevoit

insensiblement, à l'auteur de toutes choses. Sa suprême sagesse daignoit se manifester à nous, dans le crystal des eaux, dans l'air, dans le quadrupède, dans l'insecte, dans le parfum des fleurs. La plus riante contrée, image du séjour enchanteur qu'habitoient les premiers humains, s'offroit à nos regards. Dans le lointain, nous apercevions des forêts antiques et sombres, des collines que doroient les rayons du soleil. Le mélange agréable des couleurs les plus variées; les fleurs champêtres; l'or des moissons; un riche tapis verd, émaillé des mains de la nature, trésor de la prairie, doux aliment des troupeaux qui nous procurent un lait bienfaisant; la nourriture de l'homme encore cachée dans le jeune épi : tous ces objets ne devoient-ils pas exciter un cœur sensible, à glorifier le Créateur, à célébrer sa bonté!

La nature déployoit à nos yeux la majesté de celui qui l'a formée. Ce magnifique univers, disions-nous, est trop beau pour être la demeure de l'homme, s'il le considère sans rien sentir. C'est à lui que la douce haleine des vents apporte une fraîcheur salutaire; c'est pour lui que murmurent les ruisseaux argentés, quand, à l'heure de midi, il se repose de ses travaux; c'est pour lui que les épis mûrissent, et que les arbres portent des fruits : toute la création le sert; et seroit-il assez ingrat, pour n'en être pas touché!

Pour nous, qui aimons le Seigneur, nous découvrons, dans le zéphir et dans le ruisseau, dans la prairie et dans les fleurs, dans le brin d'herbe et dans l'épi, des traces de son éternelle sagesse, des marques de sa bonté; et, dans tous les êtres, les héraults de sa puissance. Le Dieu qui a créé l'ange, créa aussi chaque grain de poussière. C'est par lui qu'existent et le plus petit insecte, et le plus monstrueux éléphant. A la vue d'un brin d'herbe, comme à la vue de l'aloës, un esprit attentif s'élève au Créateur : et le poisson doré, et celui qui habite la plus petite coquille, non moins que la baleine, lui attestent la grandeur du Très-Haut. Contemple ses œuvres, et réponds-moi. N'est-il pas aussi grand dans le zéphir, que dans la tempête; dans la goutte d'eau, que dans l'océan; dans l'étincelle, que dans l'armée des étoiles? La vaste création est le sanctuaire de la Divinité : le monde est un temple consacré à sa gloire. L'homme fut destiné par Dieu, à se montrer le prêtre de la nature, et à chanter les louanges de son auteur.

CCXCV^e. CONSIDÉRATION.

L'automne.

Aux agréments de l'été, malgré tous les feux que répandoit l'astre du jour, ont succédé les douceurs et les fruits de l'automne. Les arbres, chargés des dons les plus précieux, sembloient se pencher vers nous, comme pour nous inviter à les cueillir, à nous en nourrir dans toute leur fraîcheur, et à en faire une provision suffisante pour en perpétuer la jouissance. Un air tempéré et calme nous permettoit d'user en liberté, de tous les plaisirs de la campagne : des amusements variés, s'offroient à nous de toutes parts. Après avoir vu, à une époque plus reculée, tomber sous la faucille du moissonneur les épis dorés, et avoir rempli nos granges de la riche dépouille de nos guérêts fertiles, le temps est venu, où, parmi les jeux, les repas simples et rustiques, nous avons partagé la gaieté franche et les travaux des vendangeurs. Nous les avons vu fouler les raisins dans la cuve, d'où devoit sortir la liqueur vivifiante, qui se trouve maintenant renfermée dans nos celliers ou dans nos caves. Ainsi, s'amènent tour-à-tour et se suivent, les saisons

dans lesquelles la nature nous comble de ses présents.

Mais déjà l'automne tire à sa fin : le soleil jette sur nos demeures, des regards affoiblis. Cette terre si belle et si féconde, devient, de jour en jour, triste, indigente, et stérile. Je ne verrai de long-temps, ce bel émail des arbres fleuris, les charmes du printemps, la magnificence de l'été. Ces teintes et ces nuances des forêts et des prairies, cette couleur purpurine des raisins, ces trésors divers qui couvroient nos campagnes : tout a disparu. Les arbres viennent de perdre leur dernière parure : les pins, les ormes et les chênes plient sous l'effort des aquilons. Dénués de force, et sans chaleur, les rayons du soleil ne pénètrent plus la terre. Les champs qui nous ont fait tant de présents, sont enfin épuisés ; et ne promettent plus rien à l'homme.

Ces tristes révolutions doivent nécessairement diminuer nos agréments et nos jouissances. Lorsque la terre est privée de sa verdure, de son éclat et de sa gloire ; lorsque les campagnes n'offrent plus qu'un terroir fangeux, et de sombres couleurs ; je ne goûte plus qu'en partie, les plaisirs attachés au sens de la vue. Dépouillée de ses richesses, la terre ne montre, de tous côtés, qu'une surface inégale et raboteuse : elle n'a plus cet accord, ce bel ensemble, que nous mettoient

sous les yeux, les blés, les légumes et les herbages. Les oiseaux ne font plus entendre leurs chants mélodieux : rien ne rappelle à l'homme, cette allégresse universelle, qu'il partageoit avec tous les êtres animés : il n'entend plus que le mugissement des vagues, le sifflement des vents ; et ce bruit monotone et continuel, n'excite en lui que des sentiments desagréables. Les champs n'ont plus leurs parfums ; et l'on ne respire qu'une certaine odeur humide, qui n'a rien de gracieux, lorsqu'elle ne vient pas tempérer la sensation trop vive de la chaleur : le sens du toucher, est blessé par les impressions d'un air nébuleux et froid. Ainsi, la campagne n'a plus rien qui nous flatte : et les foibles rayons de l'astre du jour, ne nous communiquent plus assez d'activité.

Cependant, au milieu de ces aspects mélancoliques, je reconnois encore combien la nature est fidèle à remplir la loi invariable qui lui a été prescrite, d'être utile dans tous les temps, dans toutes les saisons. L'hiver se montre déjà dans l'éloignement : les fleurs, il est vrai, ont disparu ; et la terre n'est plus décorée de sa beauté primitive. Mais la campagne, toute dépouillée, toute déserte qu'elle est, ne laisse pas encore de rappeler à l'homme sensible, l'idée du bonheur. Ici, dit-il, en élevant vers le ciel un cœur reconnoissant, ici j'ai vu croître le blé ; et naguères ces champs

arides étoient couverts d'abondantes moissons. Les jardins potagers, les vergers n'offrent maintenant que de tristes aspects : mais le souvenir des présents dont ils nous ont comblés, mêle un sentiment de joie et d'espoir, aux regrets que j'éprouve. Elles sont tombées les feuilles qui paroient les arbres : les prairies sont sans attraits ; de sombres nuages couvrent le ciel ; les pluies tombent en abondance ; la promenade va devenir impraticable. L'homme qui ne réfléchit point, murmure : mais le sage voit avec une douce émotion, ces terres humides et détrempées : les feuilles sèches, l'herbe jaunâtre sont préparées par les pluies de l'automne, à devenir un engrais utile, qui fertilisera son domaine. Cette réflexion, jointe à l'attente du retour du printemps, excite sa gratitude pour les tendres soins du Créateur ; et le remplit de la plus vive confiance. Tandis que la terre, privée de tous ses agréments extérieurs, est exposée aux plaintes de ses enfants, qu'elle a nourris et réjouis ; elle recommence à travailler pour eux, et déjà elle s'occupe, en secret, de leur bonheur futur.

Si je me replie un instant sur moi-même, je me dirai : « Mes beaux jours se sont obscurcis ; et » l'éclat qui m'environnoit, a disparu, comme les » feuilles des arbres. Notre sort, ici-bas, auroit-» il aussi ses saisons ? En ce cas, j'aurai recours,

» dans l'hiver de ma vie, aux provisions que j'ai
» faites dans les jours de ma prospérité ; et je tâ-
» cherai de faire usage, des fruits de mon éduca-
» tion, et de mon expérience. Si mes récoltes ont
» été abondantes, j'en ferai part aux indigents ; à
» ceux dont le terroir mal cultivé ou ingrat, n'aura
» été que d'un foible rapport. Ah ! puissé-je,
» lorsque l'été de ma vie aura pris fin, avoir un
» automne riche en bons fruits ; un hiver hono-
» rable pour moi, utile à mes semblables ; et em-
» porter dans le tombeau, la douce consolation
» de leur avoir fait tout le bien qui aura dépendu
» de moi » !

CCXCVI^e. CONSIDÉRATION.

Le froid augmente par degrés.

Nous sentons en automne, que, chaque jour, le froid augmente. Au mois d'octobre, il étoit supportable ; parce que la terre conservoit des restes de la chaleur qu'elle avoit acquise pendant l'été, et qu'elle étoit encore un peu échauffée par les rayons du soleil. Novembre amène plus de frimats ; et plus les jours diminuent, plus la terre perd de sa chaleur, et plus le froid prend d'intensité. Nous ne saurions douter d'un fait, que

nous

nous éprouvons chaque année : mais pensons-nous à la bonté, et à la sagesse qui se manifestent dans les progrès insensibles du froid ?

D'abord, cette augmentation graduelle est nécessaire pour prévenir le dérangement, et, peut-être même, la destruction totale de nos corps. Si le froid que nous éprouvons pendant les mois d'hiver, survenoit tout-à-coup avec le commencement de l'automne, nous serions subitement engourdis ; et cette révolution nous causeroit la mort. Avec quelle facilité l'on s'enrhume dans les soirées fraîches de l'été ! et que seroit-ce si nous passions subitement, des ardeurs de la canicule, au froid glaçant de l'hiver ! Le Créateur a donc pourvu à notre santé et à notre vie, en nous ménageant, pendant les mois qui suivent immédiatement l'été, une température qui prépare peu-à-peu le corps, à supporter plus facilement l'augmentation du froid. Que deviendroient la plupart des animaux, si l'hiver venoit, pour ainsi dire, à l'improviste, et sans s'être annoncé ? Les deux tiers des insectes et des oiseaux périroient en une seule nuit ; et leur couvée seroit détruite avec eux, sans ressource. Au contraire, cette gradation leur permet de faire les préparatifs qu'exige leur conservation. Les mois d'automne, qui séparent l'été de l'hiver, les avertissent d'abandonner leurs

demeures, pour se retirer dans des pays plus chauds, pour chercher des endroits où, pendant la saison rigoureuse, ils puissent se livrer au sommeil, tranquillement et avec sécurité. Une privation subite de la chaleur, ne seroit pas moins fatale à nos jardins et à nos champs : les plantes, et sur-tout celles qui sont exotiques, périroient inévitablement; le printemps ne pourroit plus nous donner de fleurs, ni l'été de fruits.

Reconnois donc, ô homme, et adore dans cet arrangement, la sagesse et la bonté de Dieu. Ce n'est pas sans de grandes raisons, que, depuis les derniers jours de l'été, jusqu'au commencement de l'hiver, la chaleur diminue peu-à-peu, et le froid augmente par degrés. Ces révolutions insensibles étoient nécessaires, pour que tant de millions de créatures pussent subsister; et pour que la terre pût continuer à leur fournir les aliments qui leur conviennent. Homme présomptueux, toi qui oses si souvent blâmer les loix de la nature, déplace seulement quelques roues de la grande machine du monde; et tu ne tarderas pas à être forcé de reconnoître, combien les vues de son auteur sont au-dessus de notre prétendue sagesse. Apprends, que rien ne s'y fait par saut; qu'il n'y arrive point de révolution qui ne soit suffisamment préparée. Tous les événements naturels

se succèdent par degrés ; tous sont dans l'ordre le plus régulier ; tous arrivent précisément au temps marqué : l'ordre est la grande loi que Dieu suit dans le gouvernement de l'univers ; et de-là vient que toutes ses œuvres sont si belles, si invariables, si parfaites.

Que ta constante occupation soit donc d'étudier cette beauté, cette perfection ; et de reconnoître, dans toutes les saisons de l'année, les traces de la sagesse et de la bonté divine. Alors, cesseront ces plaintes insensées : tu trouveras l'ordre, où tu ne pensois découvrir que désordre et imperfection ; et tu t'écrieras avec la conviction la plus intime : « Toutes les voies du Seigneur » sont miséricorde et vérité pour ceux qui recher» chent son alliance et ses préceptes (1) ».

(1) Ps. XXIV, v. 10.

CCXCVII^e. CONSIDÉRATION,

Le mauvais temps,

La nature est dépouillée de tous ses ornements; son aspect est sombre et sauvage; le ciel est couvert de nuages épais, et l'atmosphère est chargée de vapeurs et de neiges. Les matinées sont enveloppées d'un brouillard impénétrable, qui nous dérobe la vue du soleil levant. A peine cet astre se montre-t-il, que des nuées sombres et orageuses l'empêchent de faire ressentir à la terre, ses bénignes influences. Que sa chaleur est foible! L'herbe ne se hasarde plus à poindre: tout est mort; tout est sans agrément et sans parure.

Quand donc reviendra l'aimable printemps! Quand viendront ces belles matinées, où les premières fleurs nous invitoient à parcourir les jardins et les champs! Tristes jours qui terminent l'automne, hélas! vous nous annonciez des jours plus tristes encore! Mais cette température de l'air qui m'afflige, contribue à la perfection du tout; et entre dans le plan de gouvernement que Dieu s'est tracé. Sans ces jours qui me paroissent si désagréables, toutes les espérances que je fonde sur l'été, s'évanouiroient. Les tempêtes sont des

bienfaits de la nature ; et les frimats, des moyens qu'elle emploie pour fertiliser la terre. Un air plus doux, un temps plus chaud, faciliteroient l'accroissement de plusieurs plantes ; et feroient éclorre des millions d'insectes, très-nuisibles aux grains dont les terres sont ensemencées, et aux boutons des fleurs. Et quels risques les bourgeons qu'une douce température auroit développés, ne courroient-ils pas, lorsque les gelées surviendroient ! Mais tel est notre aveuglement et notre ignorance, que nous murmurons contre Dieu, lors même que nous devrions l'adorer et le bénir. Nous prenons pour des imperfections, les marques les plus sensibles de la sagesse et de la bonté de notre Créateur. Nous ne savons, le plus souvent, ce que nous demandons, ce que nous desirons : et, pour nous punir de nos vœux déraisonnables et indiscrets, Dieu n'auroit qu'à les exaucer. Si déjà le printemps étaloit tous ses charmes, combien les jours qui doivent suivre, ne perdroient-ils pas de leur agrément ! C'est un bienfait de Dieu, bienfait méconnu comme tant d'autres, que le printemps ne s'approche qu'imperceptiblement. Son retardement nous tient dans la plus agréable attente : et notre satisfaction n'en est que plus vive, lorsqu'il arrive enfin. Le temps orageux et rude de décembre, nous prépare aux rigueurs de l'hiver, qui lui-même rendra plus vive

encore, la jouissance des beaux jours : il est l'avant-coureur de ce calme délicieux, que le printemps répandra sur nos campagnes.

Je bénirai donc le Dieu de la nature, jusque dans les jours orageux. Je me convaincs de plus en plus, que tout son gouvernement n'est que sagesse et que bonté. Je me réjouis de ce que, dans tous les temps et toutes les saisons, dans les orages comme dans le calme, pendant les neiges et les pluies comme dans les jours purs et sereins, il est constamment mon bienfaiteur, mon conservateur, et mon père. Aux jours nébuleux de l'hiver, succéderont les beaux jours du printemps. Après tout, dois-je raisonnablement m'attendre dans ce monde à n'avoir que des heures agréables et douces ! Il en est de ma vie entière, comme de ces diverses saisons. Qu'est-ce en effet que la vie ? Une vicissitude de jours riants et de jours fâcheux ; mais parmi lesquels, quand on est vraiment sage, les plaisirs l'emportent sur les peines.

CCXCVIII^e. CONSIDÉRATION.

Le brouillard.

PARMI tant de météores, qui font de la nature une scène si variée, et quelquefois si belle, le brouillard, qu'on voit principalement dans les saisons les plus rigoureuses, mérite une attention particulière.

Les brouillards ne sont que des amas de vapeurs et d'exhalaisons, qui occupent la région inférieure de l'atmosphère; et qui l'obscurcissent. Quand ces amas rasent la terre, on les nomme *brouillards*; quand ils sont considérablement élevés, on les nomme *nuées*, ou *nuages*. Ainsi, les brouillards ne sont que de petits nuages placés dans la plus basse région de l'air; et les nuages, que de grands brouillards qui se sont élevés plus haut.

Quand le brouillard n'est composé que de vapeurs ou de parties aqueuses, il est sans odeur, et ne nuit ni aux plantes, ni aux animaux: mais souvent, aux vapeurs se mêlent des exhalaisons nuisibles, telles que celles qui s'échappent du sein des pays marécageux; et alors le brouillard est mal-sain et funeste. Il se fait quelquefois

remarquer, par une odeur forte, qui déplaît; par une acrimonie qui affecte le goût, et arrache des larmes; par la langueur qu'il occasionne aux fleurs, aux fruits, aux plantes, à presque toutes les productions de la nature. Mais les exhalaisons qui se mêlent à la partie aqueuse des brouillards, ne sont pas toutes nuisibles : il en est même de bienfaisantes. Les brouillards de la Saône, par exemple, sont salutaires aux personnes dont la poitrine est trop délicate ou mal affectée; sans doute, parce qu'ils renferment des exhalaisons onctueuses et balsamiques, qui vont imperceptiblement adoucir, tempérer, fortifier ce précieux viscère.

La condensation des vapeurs, qui produit le brouillard, est principalement l'effet du froid : et il faut, pour qu'il se forme, que l'air soit sensiblement moins chaud que la terre, d'où s'élèvent continuellement ces vapeurs et ces exhalaisons.

Outre la douce humidité que répandent les brouillards, ils fournissent à nos yeux, un spectacle qui n'est pas sans quelque agrément. Tout ce que nous appercevons alors, de près ou de loin, le ciel et la terre, paroissent être confusément enveloppés d'une courtine grisâtre. Autour de nous, et sur nos têtes, nous ne voyons qu'obscurité; et l'œil erre d'un endroit à l'autre,

sans pouvoir aisément distinguer les objets. Le soleil levant travaille long-temps à percer ce voile épais ; et à rendre à la nature son premier aspect. Il parvient enfin à dissiper ces vapeurs : tantôt, elles descendent vers nous ; tantôt, elles s'élèvent dans la moyenne région de l'air : insensiblement, les objets reparoissent sous leur forme ordinaire ; le ciel a repris toute sa clarté, toute sa sérénité.

A la vue du météore sur lequel je médite aujourd'hui, je me rappelle ces temps malheureux où la terre étoit encore enveloppée du brouillard impénétrable de l'ignorance et de la superstition. Dans quelles profondes ténèbres, des provinces et des royaumes entiers n'étoient-ils pas plongés, avant que le soleil de vérité se fût montré à leurs regards, dans toute sa splendeur ! Les lumières de l'esprit humain étoient si courtes, sa vue étoit si bornée, qu'il se faisoit des divinités, de tous les objets dont il étoit environné ; et qu'il méconnoissoit le vrai Dieu, dont les œuvres annonçoient si hautement l'existence. Enfin, le Verbe parut, il éclaira subitement la terre ensevelie, durant des siècles entiers, dans les ombres les plus épaisses. L'homme, alors, put distinguer la vérité de l'erreur : un heureux avenir, l'éternité même s'ouvrit devant lui ; et il commença enfin à sentir toute la grandeur de sa destination.

Moment précieux, qui réconcilias la terre avec le Créateur, et fis couler la grace dans les ames, tu seras toujours présent à ma mémoire ; et ton souvenir me sera éternellement cher !

Cependant, il n'est que trop vrai : tant que je suis ici-bas, tant que dure mon pélerinage terrestre, les ténèbres de mon esprit ne sont pas entièrement dissipées. Ah ! puisse le grand jour de la vérité m'éclairer enfin ! Mais, graces au Tout-Puissant, le chemin s'ouvre devant moi ; et j'entrevois le passage qui conduit à la bienheureuse éternité. Encore un peu de temps, et tous les nuages disparoîtront ; et je serai transporté dans un séjour de félicité et de lumière, qu'aucune ombre ne pourra jamais obscurcir. Là, je connoîtrai, à la clarté du Seigneur, ce qui, sur la terre, m'avoit paru sombre et ténébreux : là, je sentirai la sagesse et la sainteté de ces voies de la Providence, que je trouvois incompréhensibles ici-bas ; là, mon ame, pénétrée d'admiration et de reconnoissance, verra le merveilleux enchaînement et la parfaite harmonie des œuvres du Très-Haut.

CCXCIX^e. CONSIDÉRATION.

La gelée blanche; et le givre.

C'EST un phénomène très-ordinaire, sur la fin de l'automne et au commencement du printemps, de voir les buissons et d'autres corps exposés en plein air, couverts d'une espèce de poudre extrêmement fine, à laquelle on donne le nom de *gelée blanche*, formée par la rosée qui tombe imperceptiblement de l'atmosphère.

Au printemps et en automne, le soleil, dans un beau jour, échauffe assez considérablement la surface de la terre et des eaux, pour occasionner une abondante rosée du soir et du matin. Mais comme, dans cette saison, les matinées sont très-fraîches en certaines contrées, et que le plus grand froid se fait sentir à l'instant qui précède le lever du soleil; il arrive souvent, que ce froid est assez considérable pour congeler la rosée du matin, au moment où elle s'échappe du sein de l'air, en gouttes imperceptibles: et ces corpuscules glacés s'entassant les uns sur les autres, donnent enfin une couche sensible de gelée.

Le *givre*, ou le *frimas*, est aussi une espèce de

gelée blanche, qui, en hiver, lorsque l'air est froid et humide tout ensemble, s'attache aux herbes, aux arbres, aux cheveux, aux vitres des fenêtres, etc. Mais le nom de gelée blanche est affectée uniquement à la rosée du matin, congelée : celui de givre ou de frimas, est réservé à toutes les autres vapeurs aqueuses, qui, réunies successivement sur la surface de certains corps, s'y accumulent en petites masses sensibles, et y rencontrent un degré de froid suffisant pour les glacer. Dans les froides nuits du printemps et de l'automne, les brossailles doivent perdre plus de chaleur que les branches plus épaisses : il est donc naturel que les petits rameaux soient couverts de givre, pendant que les autres en sont exempts.

La gelée blanche doit son origine à une humidité extrinsèque aux corps qu'elle couvre : le givre doit quelquefois la sienne, à une humidité échappée du sein même des corps qu'il revêt. Il s'attache aux plantes vivantes, en plus grande quantité qu'aux corps inanimés, parce que ces plantes, par leur transpiration, portent à toutes leurs extrémités, des sucs, qui, au sortir de leurs pores, sont saisis et congelés. Ainsi, on doit regarder la gelée dont plusieurs végétaux sont couverts en certains temps, comme émanée, en grande partie, de leur propre substance.

Il est facile maintenant de comprendre, comment il arrive quelquefois, que les cheveux des voyageurs et le poil des animaux soient couverts de givre. La transpiration, et les exhalaisons de la bouche et du nez, si elles s'attachent aux cheveux, et qu'elles soient exposées à l'action de l'air froid, occasionnent cette espèce de congélation. Ces fils luisants, qu'on voit souvent sur les édifices, pendant l'hiver, sont dûs aux vapeurs condensées par la froideur des murs. Mais, quand le froid est très-vif, et qu'il gèle fortement, cet effet n'a pas lieu, parce que les vapeurs sont déjà glacées dans l'air; et que, supposé même qu'elles vinssent à descendre sur le mur, elles ne pourroient y rester attachées, parce qu'elles ne le touchent que par quelques points. Cependant, il arrive quelquefois, dans les fortes gelées, que les murs se blanchissent comme s'ils étoient revêtus de neige : alors, c'est une marque certaine, que la rigueur du froid est sur le point de diminuer.

On admire souvent les figures que présente le givre qui s'attache aux fenêtres, et qui y forme des ramifications si singulières. Ce phénomène a pour cause, la fluidité du feu. Cet élément, renfermé dans l'air échauffé d'un appartement, cherche à se répandre de tous côtés; et, pour se

mettre en équilibre, il s'échappe continuellement à travers les pores du verre, qui lui donnent un libre passage. Les vapeurs aqueuses, que la matière ignée entraîne avec elle, ne trouvant point d'issue à travers ces pores, s'attachent au verre, et s'y accumulent. Le verre, frappé du froid extérieur, les congèle à mesure qu'elles y arrivent et qu'elles s'y arrangent selon les loix de leurs affinités. De-là, les ramifications dont on voit, en certains temps, les vîtres tapissées sur leur surface intérieure. Le commencement ou l'esquisse de ces figures, est formé de très-petits filaments de glace, qui se joignent insensiblement. On voit d'abord des lignes extrêmement fines, d'où sortent d'autres lignes encore; à-peu-près comme, d'un tuyau de plume, sortent des filets qui, à leur tour, portent d'autres rameaux. Quand il gèle fortement, et que la première écorce de glace vient à s'épaissir, il en résulte les plus belles fleurs, et des lignes de toute espèce.

Ce jeu de la nature, qui semble n'avoir d'autre prix que de réjouir quelques moments la vue, paroîtra peut-être trop minutieux, pour s'y être arrêté si long-temps. Mais à combien de frivolités s'amusent la plupart des hommes! Certains phénomènes de la nature, que nous traitons de

bagatelles, ne mériteroient-ils pas mieux de nous occuper ? De pareilles recherches, quelque petit que soit leur objet, ont des charmes pour un esprit avide de s'instruire ; et souvent, il découvre des chefs-d'œuvre, où l'ignorance n'apperçoit que des minuties.

Au fond, un objet est-il petit, quand il peut fournir matière à d'utiles réflexions ? Homme sensé, ne dédaigne point de lire sur les vîtres gelées, une vérité qui peut avoir une grande influence sur ton bonheur. Vois ces fleurs si artistement dessinées, si jolies, et si variées : un rayon de soleil les efface. Ainsi, tout ce que l'imagination nous montre de séduisant dans la possession des biens du monde, n'est qu'une vaine image, qui disparoit à la lumière de la raison. L'importance de cette leçon vaut bien, sans doute, qu'on s'arrête au petit phénomène qui la fournit.

CCC^e. CONSIDÉRATION.

La neige.

La grêle est une grosse pluie, qui a été gelée dans sa chûte : la neige est une bruine, qui a subi la même révolution. Elle ne diffère de la glace, qu'en ce que celle-ci est de l'eau gelée dans une épaisseur plus considérable. Les vapeurs aqueuses, converties en bruine, peuvent, en tombant vers la terre, être congelées par le froid qui règne dans les couches aériennes qu'elles traversent. Ce qui contribue, peut-être plus que toute autre chose, à rendre l'air glacial, ce sont les nuées ; car les jours où il tombe de la neige, sont d'ordinaire fort nébuleux En effet, plus les nuées sont épaisses, plus elles interceptent les rayons du soleil, et empêchent leur action : d'où il doit naturellement résulter un froid assez grand pour convertir les bruines en neige.

Il neige très-rarement en été ; parce que rarement, dans cette saison, l'atmosphère se trouve avoir un degré suffisant de froid pour congeler l'eau. Il se peut néanmoins, qu'au milieu même de l'été, il se forme de la neige dans les régions

supérieures de l'atmosphère. Mais il ne fait presque jamais assez froid, dans cette saison, pour que les particules glacées, ne se réchauffent et ne se fondent en approchant des régions inférieures de l'air : ce qui les empêche de paroître sous la forme de neige. Il n'en est pas de même en hiver : l'atmosphère, alors, a très-souvent le degré de froid nécessaire pour glacer l'eau : et, comme il fait aussi très-froid dans les régions inférieures, les bruines congelées ne peuvent recevoir, en tombant, le degré de chaleur suffisant pour les fondre.

Dans leur chûte lente et vacillante, ces infiniment petites molécules congelées, se rencontrent, s'entrechoquent, et s'accrochent. Si l'air inférieur est plus chaud, ou plus humide, l'effet devient plus sensible encore : elles s'amollissent un peu; et, quand elles viennent à se toucher, elles restent plus facilement attachées les unes aux autres, et forment des amas plus ou moins gros. De-là, les flocons de neige, dont la figure est très-remarquable. Ils ressemblent, d'ordinaire, à des étoiles héxagones : il s'en trouve qui forment huit angles; d'autres qui en ont dix; d'autres dont la figure est tout-à-fait irrégulière.

Dans nos climats, la neige est assez grosse; mais les voyageurs assurent que, dans la Laponie, elle est quelquefois si petite, qu'elle

ressemble à une poussière fine et sèche : ce qui provient, sans doute, de l'âpre température de ce pays. Lorsque l'air inférieur est très-froid, les molécules tombent séparément, sans pouvoir s'unir : aussi remarque-t-on, dans nos contrées, que les flocons sont plus gros, à mesure que le froid est plus tempéré, et qu'ils deviennent plus menus, lorsqu'il gèle fortement.

La formation de ces flocons nous paroîtroit merveilleuse, si nous n'étions accoutumés à leur retour annuel. Mais, parce que certaines merveilles se reproduisent souvent, est-ce une raison pour n'y être pas attentif ? Admirons la puissance de Dieu, qui, dans toutes les saisons, se montre si riche, si inépuisable en moyens de pourvoir aux besoins et aux plaisirs des hommes ! Ne nous plaignons plus que l'hiver ne fournisse pas aux sens et à l'esprit, des récréations variées. Quel spectacle admirable ne nous offrent pas ces flocons de neige, formés avec la plus exacte symmétrie ; et tombant de l'air en nombre si prodigieux ! Quelles figures diverses l'eau sait revêtir, sous la main créatrice. Tantôt, elle se forme en grêle ; tantôt, elle se durcit en glace : là, elle se change en givre ; ici, en innombrables flocons de neige. Tous ces changements tendent, à-la-fois, et à l'utilité et à l'embellissement de la terre : car, jusque dans les moindres phénomènes de la

nature. Dieu se montre grand, et digne de toutes nos adorations. Quelle surprise seroit la nôtre, si nous voyions pour la première fois, ce merveilleux météore! et si nous apprenions que, tout brillant qu'il est, il n'est dû qu'à quelques vapeurs de l'atmosphère! Comme elle se forme subitement cette neige, dont nous nous trouvons tous environnés, souvent sans l'avoir prévu! Quelle multitude de flocons tombent de l'atmosphère, se pressent les uns les autres, et couvrent dans un instant la terre! Ce phénomène, en fournissant à nos yeux un spectacle agréable, et à notre esprit un sujet abondant de réflexions, justifie bien cette pensée: les frimats mêmes ont leurs agréments, et l'hiver a ses douceurs. Les plaisirs innocents et purs, ne sont inconnus qu'à ces hommes stupides qui ne réfléchissent sur rien, et ne font aucune attention aux œuvres du Seigneur.

La neige n'est d'une blancheur si éblouissante, que parce qu'elle n'absorbe aucun des rayons de la lumière, et qu'elle les réfléchit tous avec beaucoup de force. Mais pourquoi les réfléchit-elle? C'est le secret du créateur. Nouvellement tombée, elle est vingt-quatre fois plus légère que l'eau: ce qui provient de l'extrême finesse des parties qui la composent. On a mis en doute s'il neigeoit sur la mer: il ne faut qu'être voisin de cet

élément, pour se convaincre de l'affirmative; et les voyageurs, qui, pendant l'hiver, ont navigué dans les mers septentrionales, assurent qu'ils y ont vu beaucoup de neige. On sait aussi que les hautes montagnes, n'en sont jamais entièrement dépourvues. Si quelquefois il s'en fond une partie, elle est bientôt remplacée par de nouveaux flocons. L'air étant beaucoup plus chaud dans nos plaines, qu'il ne l'est sur les hauteurs, il peut pleuvoir chez nous, tandis qu'il neige abondamment sur les montagnes élevées.

Pourrois-je regarder la neige avec indifférence! Sa formation, et les avantages qui en résultent pour l'homme, me conduisent au Dieu qui la produit, et qui la répand sur la terre. A toi, ô mon Dieu, auquel toute la nature obéit; qui fais tomber la neige par flocons, comme de la laine; qui répands, comme de la poussière, la blanche gelée; qui ordonnes à la froidure de bénir et de féconder la terre; à toi soient rendus la louange, l'honneur et la gloire!

CCCI^e. CONSIDÉRATION.

Fertilité que la neige procure à la terre.

A ne consulter que les apparences, on diroit que la neige ne peut être fort utile à la terre : il sembleroit même que le froid humide dont elle la pénètre, ne peut qu'être nuisible aux arbres et aux plantes. Mais l'expérience doit nous rassurer à cet égard. Elle nous apprend, que, pour garantir le blé, les plantes et les arbres, de la dangereuse influence du froid, la nature ne pouvoit leur donner de meilleur abri que la neige. Comme le froid de l'hiver est beaucoup plus préjudiciable au règne végétal, qu'au règne animal, les plantes périroient, si elles n'étoient garanties par quelque moyen. Dieu a voulu que la pluie, qui, pendant l'été, rafraîchit et ranime les végétaux, tombât l'hiver sous la forme d'une laine douce, qui leur servît de couverture, et les défendit des injures de la gelée et des vents.

La neige contribue encore à la fertilité de la terre, dont elle ferme les pores, et retient dans son sein, les sucs qui s'en échapperoient en pure perte. Ayant par-là le temps de s'y accumuler, et de s'y perfectionner, ils en sortent plus

abondants, mieux conditionnés ; et dans une saison plus favorable. D'ailleurs, comme d'ordinaire la neige fond lentement, elle s'insinue très-profondément dans la terre, et forme une masse considérable de substance humide, qui fournit long-temps à la végétation, et peut, durant les sécheresses, suppléer au défaut des pluies.

La neige, outre l'eau qu'elle contient, renferme beaucoup d'air : et ces deux éléments sont les grands agents de la végétation. Il est constant, que la neige contribue à la fertilité de bien des terres, et à l'accroissement d'un grand nombre de végétaux. Les années où il en tombe beaucoup, sont toujours abondantes ; et les montagnes qu'elle couvre perpétuellement, sont chargées à leur base, sur leur adossement, et dans les prairies qui sont au pied, des plantes les plus vertes et les mieux nourries.

Lorsque la neige est rassemblée en tas, il paroît qu'elle conserve une température plus douce qu'à la surface. Des expériences tendent à prouver, qu'il fait moins froid, sous la neige, qu'à l'air extérieur ; et que, plus le monceau est épais, plus le thermomètre qu'on plonge au bas de cette masse, se tient au-dessus du *zéro*. C'est ce que les perdrix semblent avoir appris de la nature : ces oiseaux se cachent en hiver sous la neige ; et on les y chasse avec des chiens dressés.

Les hommes pris de la nuit en voyageant, se forment des cabanes de neige, où ils n'ont rien à craindre de la rigueur du froid.

« La neige et la glace, dit un savant naturaliste, sont peut-être, de tous les corps connus, les plus impénétrables à l'action du froid; aucun abri ne préserve plus sûrement les plantes des rigueurs de l'hiver, que la neige entassée au-dessus d'elles. Dans les pays où les froids ne sont pas excessifs, on voit souvent la terre, gelée avant la chûte de la neige, ressentir, sous cette neige, les effets de la chaleur intérieure; et se dégeler, lors même que le froid continue de régner dans l'air, et que les corps qui n'ont pas joui de cet abri, ont été continuellement dans un état de congélation. Les plantes ainsi garanties du froid, font, pendant l'hiver, des provisions pour leur accroissement futur; ensorte qu'au moment où les neiges sont fondues, elles font des progrès étonnants, préparés pendant leur séjour sous cet abri solitaire. Nous voyons dans nos Alpes, la *soldanelle* et le *crocus* fleurir au printemps, à mesure que les neiges se retirent: leurs fleurs brillent aujourd'hui, dans la même place que la neige couvroit hier ».

Ainsi, même dans le temps où toute la nature paroît livrée à un sommeil de mort, Dieu prépare ce qui est nécessaire à l'entretien des êtres

qu'il a formés ; et pourvoit d'avance à notre nourriture, et à celle d'un nombre infini d'animaux. La nature, toujours active, nous rend des services réels, lorsqu'elle semble nous les refuser tous. Quels tendres soins de la divine Providence ! Comme, dans la saison la plus rude, elle s'occupe de notre bien-être ; et comme elle nous prépare en silence tous les biens de la vie, sans que nous l'aidions de notre travail ! Qui pourroit, après des preuves si éclatantes de ses soins bienfaisants, s'abandonner aux craintes et aux inquiétudes !

Ce que Dieu fait chaque hiver dans la nature, il le fait journellement pour la conservation du genre humain. Ce qui nous paroît inutile ou nuisible, contribue dans la suite à notre félicité ; et, quand nous croyons que Dieu cesse de s'intéresser à nous, c'est alors qu'il forme des plans qui nous sont cachés, et qui, en se développant, nous délivrent de l'adversité, et nous procurent des biens que nous n'osions attendre.

Que de soins et de peines il nous en coûte, pour donner à nos champs l'engrais nécessaire à la végétation ; et combien, au contraire, il est facile à la nature, de parvenir à ce but ! La neige, amollie par le soleil, ou au moyen d'un air tempéré, se dissout peu-à-peu : les parties qu'elle contient s'insinuent dans la terre, la pénètrent, et vivifient les plantes.

Ici,

Ici, je me rappelle l'emblême sous lequel Dieu nous représente l'efficacité de sa parole : « Comme » la neige descend des cieux, et n'y retourne plus, » mais arrose la terre, et la fait produire et ger- » mer, ensorte qu'elle donne la semence à celui » qui la répand, et le pain à celui qui s'en nour- » rit : ainsi sera la parole qui sortira de ma bouche ; » elle ne retournera point vers moi sans effet ; mais » elle remplira les fins pour lesquelles je l'aurai » envoyée (1) ». Depuis bien des siècles, cette prédiction se trouve accomplie d'une manière éclatante. De grandes parties de notre globe, jadis ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance, de la superstition, et de l'incrédulité, sont maintenant éclairées par l'évangile. Eh ! quelle heureuse efficacité, conserve sans cesse la parole du Dieu vivant ! Malgré la dépravation actuelle, de combien de cœurs endurcis n'a-t-elle pas encore triomphé de nos jours ! Combien de bonnes œuvres, combien de fruits de piété n'a-t-elle pas produits ! Ah ! puisse la grace divine trouver toujours dans mon cœur, un terrein disposé à recevoir ses influences salutaires !

(1) Is. LV, 10 et 11.

CCCII^e. CONSIDÉRATION.

Les pluies d'hiver.

Les pluies froides qui tombent sur la terre pendant la saison rigoureuse, sont bien différentes de ces pluies chaudes, qui, en été, embellissent notre globe, et le récréent. Quel aspect lugubre ce changement donne à toute la nature! Le soleil se voile; le ciel entier paroît n'être qu'une immense nuée. Nos regards ne sauroient s'étendre au loin; une triste obscurité nous environne, et nous menace. Enfin, les nuées crèvent; et elles inondent la terre : l'air semble un réservoir d'eau inépuisable; les rivières et les ruisseaux s'enflent, se débordent, et submergent les prairies et les campagnes.

Quelque désagréable, quelque fâcheux que nous paroisse un temps si sombre, on y reconnoît néanmoins encore, des vues de sagesse et de bonté. Epuisée, pour ainsi dire, par sa fertilité, la terre a besoin de reprendre des forces; et, pour opérer cet effet, il faut non seulement qu'elle se repose, mais qu'elle soit humectée. La pluie abreuve et ranime cette terre altérée et aride.

L'humidité pénètre, et arrive jusqu'aux plus profondes racines des plantes. Les feuilles sèches, qui couvrent le sol, se putréfient et se transforment en un vivifiant engrais. Des pluies considérables remplissent de nouveau les rivières, et fournissent à l'entretien des sources et des fontaines. Jamais la nature n'est oisive : elle travaille continuellement ; quoique son activité soit quelquefois cachée. Les nuées, en répandant sans cesse ou la pluie ou la neige, préparent la fertilité de l'année suivante : elles assurent les richesses de l'été ; et, lorsque la chaleur du soleil ramène la sécheresse, les sources abondantes formées par les pluies de l'hiver, se répandent, arrosent les prairies et les vallons, et les parent d'une verdure nouvelle.

C'est ainsi qu'une sage providence pourvoit à l'avenir ; et que ce qui nous paroissoit incommode et destructif, devient le germe des beautés et des dons que nous prodiguent le printemps et l'été. Ceux que le Créateur nous fait par ce moyen, sont aussi innombrables que peuvent l'être les gouttes qui tombent des nuées ; et, lors même que l'homme, ignorant et aveugle, murmure dans le temps qu'il devroit se répandre en actions de graces, la sagesse éternelle, toujours invariable, continue à remplir ses vues bienfaisantes.

Notre conservation est donc le principal but que Dieu se propose, en humectant la terre par les pluies. Mais la sagesse divine sait réunir diverses fins, subordonnées les unes aux autres : et, de l'heureuse combinaison de ces fins, résultent l'ordre et le bonheur de l'univers. Les animaux, qui existent non seulement pour l'homme, mais pour eux-mêmes, devant aussi être nourris et entretenus, c'est pour eux, comme pour nous, bue les pluies descendent des nuées; et viennent fertiliser la terre.

Ici, se découvre encore la plus sage économie. Toutes les vapeurs qui s'élèvent journellement des corps terrestres, sont rassemblées dans l'atmosphère qui les conserve : elle les rend bientôt à la terre, sous la forme de petites gouttes, ou en grosses pluies, ou en flocons de neige, selon les besoins divers; mais toujours avec réserve, et sans que l'abondance dégénère en prodigalité. Tout est mis à profit : des arrosements presque insensibles, les brouillards légers, les rosées. En vain, toutefois, les vapeurs s'élèveroient-elles; en vain les nuages se formeroient-ils, si l'auteur de la nature n'avoit établi les vents pour les agiter et les disperser de toutes parts; pour les transporter d'une contrée à l'autre, afin qu'ils arrosent les terreins qui ont besoin d'être humectés. Un

canton seroit inondé par des pluies continuelles; un autre éprouveroit toutes les horreurs de la sécheresse; les arbres, les herbes, les blés y périroient, si les vents ne chassoient pas les nuées, et ne leur assignoient les endroits sur lesquels doivent se répandre leurs eaux. *Dieu dit à la neige : descends sur la terre ;* et elle descend par flocons : *il ordonne à la pluie d'hiver de tomber ;* elle inonde aussitôt les campagnes (1).

Les pluies d'hiver, quelque incommodes qu'elles paroissent ; la triste température de cette saison ; et les vents, qui quelquefois agitent si violemment les airs, sont donc absolument indispensables. Ainsi en est-il des jours sombres et nébuleux de ma vie : pour que je puisse fructifier en toute sorte de bonnes œuvres, je ne dois pas souhaiter que le soleil de la prospérité luise constamment sur moi. Il faut qu'elle soit entremêlée de jours tristes et fâcheux. Quelque orageuse que puisse être ma vie terrestre, me conviendroit-il d'en murmurer, ou de perdre courage ! Non : ce Dieu qui impose silence aux vents les plus impétueux, saura bien aussi mettre des bornes aux tribulations qui menacent de me renverser : et, lorsque la violence des afflictions m'aura suffisamment agité, selon les vues de justice et de

(1) Job. XXXVII, 6.

miséricorde qu'il se propose à mon égard, un jour serein et lumineux viendra me faire jouir du calme le plus profond.

Hélas ! dans la saison des tempêtes, combien de mes frères qui parcourent les mers, peut-être pour mon propre avantage, et, certainement, pour le bien de la société, luttent contre les flots; et attendent en frémissant, le moment où ils seront engloutis ! Je me représente leurs angoisses ; tandis que, dans ma paisible demeure, je puis entendre impunément le mugissement des airs. Arbitre souverain de toutes choses, maître des vents et de la mer, défends ces infortunés contre la fureur des flots ; et daigne exaucer les vœux qu'ils font monter vers toi, dans leur détresse ! Qu'ils éprouvent ta pitié ; aussi bien que tous ceux dont la vie est en danger ! Jette sur tous, un de ces regards qui procurent la délivrance.

CCCIII^e. CONSIDÉRATION.

L'hiver des contrées du Nord.

DANS la saison rigoureuse, l'excès du froid entraîne, sans doute, de grands inconvénients à sa suite : mais ils tiennent à l'ordre général et au bien du tout. Dans l'état présent des choses, cet ordre et ce bien ne pourroient avoir lieu sans ces inconvénients locaux ou partiels, qui n'excitent nos murmures, que parce que nous ne voyons que les résultats et les effets du moment ; qu'un côté, et qu'une partie de l'ensemble, qui devoit être ainsi disposé pour des fins supérieures, pour le cours même des astres et l'arrangement des saisons.

En hiver, parmi nous, l'eau gèle à une telle profondeur, qu'il n'est pas possible de faire usage des fontaines : les poissons meurent dans les étangs; les fleuves se couvrent d'énormes glaçons; les moulins s'arrêtent; le bois manque, ou devient d'un prix excessif; les plantes, les arbres périssent; divers animaux succombent au froid, ou à la faim; la santé de l'homme en souffre, et sa vie même peut être exposée.

Voilà des maux frappants : mais combien

d'hivers nous passons, sans en éprouver aucun ? Que sont-ils, d'ailleurs, si nous les comparons à ceux de quelques autres contrées ?

Dans une grande partie des pays septentrionaux, il n'y a ni printemps, ni automne : la chaleur y est aussi insupportable en été, que le froid en hiver. La violence de celui-ci est telle, que l'esprit-de-vin se gèle dans les thermomètres. Quand on ouvre la porte d'une chambre échauffée, l'air extérieur, en y pénétrant, convertit en neige toutes les vapeurs qui s'y trouvent; et l'on se voit entouré de tourbillons blancs et épais. Sort-on de la maison ? on est presque suffoqué ; et l'air semble déchirer la poitrine. Tout paroît mort; personne n'ose hasarder de quitter sa demeure : quelquefois même le froid devient si rigoureux, et cela tout-à-coup, que, si l'on ne peut se sauver à temps, on est en danger de perdre un bras, une jambe, et même la vie. Le vent pousse la neige avec une telle violence, qu'on n'est plus en état de trouver son chemin. Les arbres et les buissons en sont couverts; les yeux en sont éblouis; et, à chaque pas, on s'enfonce dans un nouveau précipice. En été, il fait constamment jour pendant trois mois : une nuit perpétuelle règne, en hiver, pendant le même espace de temps.

A Pétersbourg, où l'on est à 59 degrés 56

minutes 23 secondes de latitude, le soleil, en hiver, se lève à 9 heures 15 minutes du matin, et se couche à 2 heures 45 minutes du soir. A Tobolsk, qui est un peu plus méridional, il se lève à 8 heures 56 minutes; et se couche à 3 heures 4 minutes. Mais à Archangel, situé à 64 degrés 34 minutes, cet astre ne se lève qu'à 10 heures, 24 minutes; et se couche à 1 heure, 36 minutes. On sent bien que cette absence du soleil, quoique moins longue encore que celle dont nous parlons plus haut, doit cependant donner lieu, par rapport à la terre, à des déperditions de chaleur, qui, insensiblement, amènent des froids considérables. Si l'on y joint les causes physiques accidentelles, comme les bois, les lacs, les hautes montagnes qui s'opposent à l'arrivée des vents du sud, on n'est plus étonné de ce que l'on rapporte de l'intensité du froid éprouvé dans ces villes. Un auteur qui se trouvoit en Russie, pendant le fameux hiver de 1759 à 1760, rapporte que le froid y fut si violent, que l'air même paroissoit gelé : à peine la fumée des cheminées pouvoit-elle sortir; les corbeaux, les pies, les moineaux tomboient de l'air, comme morts : il vit plusieurs lièvres restés roides sur leurs quatre pattes, comme s'ils eussent été vivants. Il n'est pas rare que les membres gèlent, lorsqu'ils se trouvent exposés à l'air : le remède

infaillible pour prévenir la putréfaction, est de les frotter de neige avec assez de force, pour les rappeler à la chaleur et à la vie.

En 1760, le thermomètre descendit, à Pétersbourg, à 33 degrés. En Sibérie, il n'est pas rare d'éprouver un froid qui donne 53 degrés et demi; et, à Jeniseik, le 16 janvier 1735, il descendit à 69 degrés un quart. Sur les frontières de la Mongolie, on a vu même, en 1772, le mercure gelé par un froid naturel.

Et nous nous plaignons du froid de nos contrées! Que dirions-nous, s'il nous falloit vivre sous de pareils climats? Nos jours d'hiver, quelque rigoureux qu'on les trouve, sont du moins supportables.

Mais pourquoi le Créateur a-t-il assigné à tant de nos semblables, des régions où la nature les remplit d'effroi, pendant une grande partie de l'année? Pourquoi le sort de ces peuples, est-il plus malheureux que le nôtre?

C'est être dans l'erreur, de supposer que les peuples voisins des pôles, gémissent de la violence et de la longueur de leurs hivers. Pauvres, mais exempts, par leur simplicité même, de tout desir difficile à satisfaire, ces hommes, dans l'ignorance où ils sont des biens que nous envisageons comme une partie essentielle de la félicité, vivent contents au milieu des glaces qui

les entourent. Si l'aridité du sol s'oppose à la variété des productions de la terre, la mer en est d'autant plus libérale dans les dons qu'elle leur fait. Leur manière de vivre les endurcit contre le froid; et les met en état de braver les tempêtes. La nature, d'ailleurs, a peuplé leurs déserts, de bêtes sauvages, dont la fourrure les garantit de l'intempérie de leur climat. Elle leur a donné les rennes, dont ils reçoivent leur nourriture et leur boisson, leurs lits, leurs vêtements, et leurs tentes. Les rennes satisfont à la plupart de leurs besoins; et l'entretien n'en est point à charge. Quand le soleil ne se lève pas pour eux, et qu'ils sont environnés de ténèbres, la nature leur allume elle-même un flambeau; et l'aurore boréale vient éclairer leurs nuits. Peut-être ces peuples regardent-ils leur pays comme la plus heureuse contrée de la terre; et nous plaignent-ils, autant que nous les trouvons à plaindre.

Ainsi, chaque climat a ses avantages et ses inconvénients : mais, après tout, il est assez difficile de dire lequel mérite la préférence. Il n'est point de contrée sur la terre, soit que le soleil lance perpendiculairement ses feux sur elle, soit qu'il ne l'échauffe que par des rayons obliques, soit que des neiges éternelles en couvrent la surface, qui, au fond, soit plus avantagée qu'une

autre. Ici, abondent les commodités de la vie; là, cette variété de biens est absolument inconnue : mais ceux à qui ces biens manquent, sont exempts des tentations, des soucis rongeurs, et des cuisants remords, qui en sont la suite : ils ne connoissent pas une foule d'obstacles à la félicité; et cela compense, sans doute, la privation d'une multitude d'agréments. Ce que nous savons avec certitude, c'est que la Providence a départi à chaque contrée, ce qui étoit nécessaire à l'entretien et au bonheur de ses habitants. Tout y est assorti à la nature du climat : et elle a pourvu, par les moyens les plus sages, aux divers besoins de ses créatures.

CCCIV^e. CONSIDÉRATION.

Des amusements tumultueux de l'hiver.

Dans cette saison, que, par préjugé, tant d'hommes regardent comme le domaine de la tristesse, chacun se forme des amusements propres à le distraire, et à faire couler, sans ennui, les longues soirées de l'hiver. Plusieurs cherchent des dédommagements à ses rigueurs, dans la dissipation, dans l'agitation des sociétés, et dans de vains plaisirs. Que d'efforts pour raccourcir,

par des soins frivoles, des jours déjà trop courts! L'espace d'une journée est communément rempli, par un enchaînement d'occupations qui ne répondent ni à la dignité de l'homme, ni à la destination de son ame. Une heure après le lever du soleil, le voluptueux quitte son lit : il projette, pendant un premier repas, les amusements auxquels il sacrifiera ce nouveau jour; puis, s'abandonnant à l'oisiveté, il attend l'heure d'un second; et se livre alors, sans mesure, aux plaisirs de la table. Rassasié, ou plutôt surchargé par l'usage immodéré des mets, il se jette sur un lit de repos, afin de retrouver les forces nécessaires pour soutenir de nouveaux excès. L'heure sonne où il doit se rendre dans une compagnie tumultueuse; à moins que le cercle bruyant ne vienne se rassembler autour de lui. Il se met au jeu : pour la première fois alors, depuis le lever du soleil, son esprit fait paroître quelque activité; et, les cartes à la main, les heures s'écoulent rapidement pour lui. Enfin, cet homme animal et terrestre passe du jeu à la table, et de la table au lit : mais, au lieu du doux sommeil, fruit de la sobriété, l'insomnie, ou des songes effrayants, viennent troubler ses heures nocturnes.

Cependant, de toutes les manières de prodiguer les jours et les longues soirées de l'hiver,

ce n'est point là encore la plus répréhensible. Combien l'homme est ingénieux à multiplier les moyens d'abréger sa vie, par de vains amusements ! Tantôt, c'est la chasse qui l'appelle loin des villes : il poursuit, il force le lièvre timide, ou le daim craintif, qui, réduit aux abois, et succombant à sa foiblesse, devient la proie du chasseur, dont les inhumains plaisirs troublent le repos des campagnes, et celui de la nature. Tantôt, la volupté l'appelle dans ces lieux où les deux sexes, dans des danses lascives, se tendent mutuellement des piéges ; et où souvent il perd lui-même, avec l'innocence, la paix de l'ame, et bientôt la santé du corps. Tantôt, ce sont les séduisants plaisirs du théâtre, qui l'enchantent. Là, son cœur, en proie aux passions les plus vives et les plus dangereuses, perd insensiblement le goût des vrais plaisirs. Tantôt, il court à d'autres fêtes, à d'autres divertissements, qui trop souvent l'avilissent, et causent ses malheurs.

Au milieu de ces amusements rapides, qui pourroit lui rappeler le souvenir de ses devoirs ! Le penchant de l'homme pour la société, n'est point blâmable, sans doute ; et il lui devient particulièrement nécessaire dans cette saison. Mais ce penchant doit-il dégénérer en passion, et maîtriser son ame ? Les sociétés, celles même

qui n'offrent rien de contraire aux bonnes mœurs et à la vertu, peuvent devenir nuisibles, si elles prennent trop de temps, si elles font négliger les devoirs de famille ou d'état, si l'économie intérieure de la maison en souffre quelque dérangement. Les plaisirs ne sont point notre œuvre journalière : ce n'est qu'à titre de délassement, que le Créateur nous les accorde. Avoir pour eux un goût trop vif, c'est perdre de vue sa vraie destination ; c'est rechercher des jouissances, qui, dans la suite, seront, pour celui qui s'y livre, une source de regrets et de remords. Soyons donc sur-tout attentifs au choix de nos plaisirs, dans les jours de l'hiver. Ne prodiguons point notre temps, à des amusemens dont on ne peut jouir sans nuire à la vertu, à sa réputation, au bien-être des siens. Que ces joies insensées, qui trop souvent font couler les larmes des infortunés, et nous écartent nous-mêmes des devoirs que la religion et la société nous imposent, ne trouvent jamais d'accès dans nos cœurs. Que jamais les satisfactions, même les plus innocentes, ne nous dominent au point de nous rendre insensibles aux plaisirs purs et solides de la vertu ! Qu'au milieu du commerce des hommes, le souvenir de la présence du Seigneur, soit ma sauvegarde contre les tentations ! Que je sois toujours attaché à l'exercice des devoirs sacrés de chrétien,

de citoyen, d'époux, de père; et non à la recherche de ces amusements futiles, qui nous détournent si aisément de nos obligations, ou qui, du moins, ralentissent notre zèle pour le bien! Gouvernez vous-même mon cœur, ô mon Dieu, et faites, que, parmi les plaisirs de ce monde, je n'oublie jamais ceux de l'éternité!

CCCV^e. CONSIDÉRATION.

Sur les innocents plaisirs que l'hiver peut nous procurer.

CHAQUE saison a ses plaisirs, ses beautés: et l'hiver même, quelque dépourvu d'agréments et de charmes qu'il paroisse au premier coup-d'œil, peut remplir, à cet égard, le but du Créateur. O toi qui, par ignorance ou par préjugé, te répands en murmures contre cette saison, songe aux plaisirs qu'elle peut procurer et à ton cœur et à tes sens, sur-tout en remplissant par des occupations utiles, les loisirs qu'elle nous laisse plus que tout autre temps.

Quel agréable aspect nous présente l'aurore, embellissant de ses teintes de rose, un paysage couvert de neige! L'épais brouillard qui voiloit

la terre, et nous déroboit la vue des objets, se dissipe tout-à-coup; un léger verglas blanchit le sommet des arbres : les collines et les vallons se colorent en réfléchissant les rayons du soleil, dont l'heureuse influence donne à toutes les créatures, une nouvelle vie.

Le beau contraste que forment, de toutes parts, les noires souches des arbres, avec ce tapis éblouissant qui couvre la plaine; et cette nuance grisâtre des chaumières, avec la neige qui charge leurs toits! De sombres buissons d'épines rehaussent la blancheur des champs, par ce brun même, qui en varie le coup-d'œil trop uniforme. Les germes du grain percent la neige, de leurs tendres pointes. Que ce verd naissant se marie agréablement, avec le blanc qui règne à l'entour! Quel éclat jettent les arbustes, lorsque la rosée, en forme de perles, est suspendue à leurs rameaux pliants et foibles, et où s'entrelacent des fils légers qui voltigent au gré du vent! Presque tous les oiseaux ont abandonné les bocages; mais on voit encore voler la solitaire mésange, qui chante malgré la froidure; l'agréable roitelet, qui sautille çà et là; et le moineau hardi, qui vient familièrement jusque dans nos enclos, becqueter les grains qui sont à terre. Quel charme résulte du mélange de tous ces objets! Voyez la brillante parure de ces haies : voyez

les forêts se courber sous le rideau blanc qui les couvre. Tout offre l'aspect d'un vaste désert, sur lequel s'étend un voile uniforme d'une blancheur éclatante.

Quelle idée se former de ceux qui, en considérant ces phénomènes, n'éprouvent aucun sentiment de plaisir! Qu'il est à craindre que le printemps, avec tous ses charmes, ne les trouve insensibles....! Venez, ô mes amis! reconnoissez combien l'Eternel est bon; combien sa sagesse est adorable et sa gratuité sans bornes, dans tout ce qui concerne l'hiver! La nature, toute dépouillée qu'elle paroît à nos yeux, est cependant un chef-d'œuvre divin : et notre seul aveuglement nous en dérobe les beautés. Dans chacune de ses parties, luisent quelques rayons de la divine sagesse : et quelle foule d'autres nous sont encore [illegible]és! Nous ne pouvons la suivre dans toutes ses voies; et la plupart des hommes ne sont attentifs qu'à ce qui frappe leurs sens et flatte leurs inclinations : semblables à la brute, qui regarde et la neige et les autres merveilles de la nature, sans remonter au grand Etre de qui tout procède.

Oh! de quelle satisfaction seroit remplie notre ame, si nous savions dignement contempler les œuvres de Dieu dans cette saison de l'année! L'air peut se troubler autour de moi, le ciel devenir orageux, et la nature se priver de tous

ses agréments : mais j'éprouverai de vrais plaisirs, en découvrant par-tout des traces de la sagesse, du pouvoir, et de la bonté du Créateur. Quelque bornées que soient nos facultés naturelles, nous trouverons toujours assez de matière pour occuper notre esprit et nos sens. Eh! pourquoi rechercherois-je avec inquiétude, les dissipations du monde, les dangereux amusements de la danse et du jeu? Entouré d'une épouse chérie, d'enfants bien nés, et d'amis vertueux, n'ai-je pas, dans ma retraite, des plaisirs toujours vrais et toujours variés?

O mon ame, exerce-toi à les goûter, ces plaisirs! Que les œuvres de ton Dieu, occupent souvent ta pensée : cette méditation t'adoucira les peines de la vie. Monte vers le Créateur, sur l'échelle des êtres qu'il a créés; et qu'en tout temps, en toute saison, il soit l'objet de tes louanges!

CCCVI^e. CONSIDÉRATION.

Exhortation à se souvenir des malheureux pendant l'hiver.

Vous, qui tranquillement assis dans de commodes et riantes demeures, entendez mugir l'âpre vent du nord, sans en ressentir les atteintes cruelles, pensez-vous qu'une multitude de malheureux éprouvent tout ce que l'indigence et le froid ont de plus dur? Heureux! ceux qui, dans cette saison rigoureuse, sont à couvert sous un toit, réchauffés par de bons vêtements, récréés par l'usage du pain et du fruit de la vigne; et qui, couchés sur le duvet, goûtent un doux repos, et se livrent à d'agréables songes! Malheureux! celui à qui la fortune a refusé jusqu'au nécessaire; sans abri, sans vêtements pour se couvrir; souvent étendu sur un lit de douleurs, et trop timide pour exposer ses besoins!

Ah! pour sentir vivement la misère de tant d'infortunés, fixez un moment vos regards, sur les objets de compassion qui sont le plus à votre portée! Voyez tant de vos frères, se traînant avec peine, tourmentés par le froid et la faim; ces vieillards mal vêtus, s'exposant, durant des

heures entières, aux intempéries de la saison, pour solliciter la pitié des passants; ces malades, privés de remèdes et d'aliments, couchés sur la paille, dans de misérables cabanes, où pénètrent le vent et la neige.

L'hiver rend plus nécessaire encore la bienfaisance envers les indigents, puisqu'il augmente leurs besoins. C'est ici l'époque où la nature elle-même est pauvre, en quelque sorte : et c'est ajouter un nouveau prix à vos bienfaits, que de les distribuer dans le temps le plus convenable. Si l'été et l'automne nous ont enrichis de leurs fruits, n'est-ce pas pour que nous en fassions part à nos frères, quand la nature elle-même semble les abandonner ? Plus le froid augmente, plus nous devons être disposés à soulager les malheureux; à verser dans leur sein, le superflu des dons qu'elle nous a prodigués. Quel autre but la Providence a-t-elle pu se proposer, dans le partage inégal des biens de la terre; sinon d'exciter à la bienfaisance l'homme opulent, par le spectacle touchant de la misère de ses semblables ! Et je n'aurois pas pitié de mes frères ! et je souffrirois qu'ils fussent plus à plaindre que les brutes mêmes ! Riches, c'est à vous qu'il appartient d'adoucir leur état : bénissez Dieu, qui vous permet d'avoir part à cet honneur. Votre vocation est de nourrir le pauvre, de le vêtir, de le réchauffer, de le

consoler, de l'arracher aux soucis, aux souffrances, à la mort : donnez-lui de votre superflu. Et vous, qui, dans un état médiocre, êtes au moins à l'abri des grands besoins, faites-lui part de vos modiques ressources ; et songez qu'on n'est jamais assez pauvre, pour être dispensé de faire du bien. Goûtez ainsi la plus douce satisfaction que puisse éprouver un cœur noble : le plaisir divin de secourir ses frères, d'adoucir, de diminuer pour eux, la rigueur des saisons, et le poids de l'adversité. Qu'il est doux de pouvoir soulager les maux de son semblable ; et qu'il est aisé de se procurer cette consolation ! Il suffit pour cela, de restreindre sa dépense en superfluités ; de se priver de quelques plaisirs. Souvenons-nous que notre superflu est le nécessaire des pauvres. Et quelle offrande à la vertu, si d'ailleurs notre bienfaisance est accompagnée d'une victoire sur nos passions ; si nous retranchons quelques-unes des dépenses accordées au luxe et à la vanité, pour les employer au secours des indigents !

Oui, je chercherai, durant les jours d'hiver, à soulager la misère de mes semblables. Le bien-être et les commodités dont je jouis, ne m'endurciront point le cœur : je penserai à ceux de mes frères qui ne goûtent point les douceurs de la vie. En comparant leur situation avec la mienne, j'en sentirai d'autant plus vivement mon

bonheur ; et j'en bénirai Dieu avec un redoublement de zèle. Alors, suivant le penchant naturel d'un cœur que le monde et les passions n'ont pas corrompu, je serai disposé à faire des heureux ; je tâcherai d'alléger les maux que je ne pourrai guérir. Je me demanderai quelquefois, quels sont les soulagements que je desire pour moi dans cette saison rigoureuse ; et ce seront ceux que je procurerai à mes frères. J'en connois, qui, dépourvus de vêtements, ne peuvent se mettre à couvert de l'âpreté du froid : j'emploirai à les vêtir, tout ce que je donne à un vain luxe, dans mes habillements et mes meubles. Je suis couché sur un bon lit ; et tant de mes semblables en sont privés ! Serai-je à plaindre d'être couché moins mollement, si je peux procurer à quelqu'un de mes frères, un sommeil plus doux ? J'éprouve l'agréable chaleur d'une chambre échauffée : pourquoi tant d'autres seroient-ils réduits à trembler de froid ? En un mot, je veux agir, à l'égard des malheureux, de la manière la plus propre à leur adoucir l'amertume d'une condition pénible ; et comme je voudrois, si j'étois à leur place, que l'on agit envers moi. Non, je ne me croirai heureux, qu'en faisant le bonheur des autres.

CCCVII^e. CONSIDÉRATION.

Des causes du froid et de la chaleur.

D'où provient, sur la terre, la vicissitude d'une extrême chaleur, et du froid le plus rigoureux? Par quels moyens la nature produit-elle ces révolutions?

Une des principales causes de la chaleur de notre globe, est, sans doute, le soleil, et sa position relativement à la terre. Lorsque cet astre en occupe la partie méridionale, on n'a pas, vers le nord, des jours aussi chauds que lorsqu'il s'est approché du pôle boréal. La même chose s'observe dans les régions situées au midi, quand le soleil s'est tourné vers le nord. Dans les contrées où sa direction est presque toujours verticale, le froid n'est jamais assez vif pour que les rivières et les lacs se gèlent : au contraire, la chaleur y est toujours très-grande. Elle devient excessive, lorsque cet astre demeure long-temps sur l'horizon, et que ses rayons tombent pendant un temps considérable sur le même lieu. De-là vient que, vers les pôles, où les jours sont très-longs, la chaleur est quelquefois fort vive, dans certaines contrées.

Mais la chaleur ne dépend pas uniquement, de la

la situation et de l'éloignement du soleil. Cet astre, tous les ans, parcourt les mêmes constellations : il n'est pas plus éloigné de nous, dans un hiver que dans l'autre. Cependant, les degrés du froid varient notablement. Il n'est pas très-rare, qu'un hiver soit presque aussi doux que l'automne ; tandis que, dans un autre hiver, des mers profondes se gèlent, et que les hommes et les animaux peuvent, à peine, trouver un asyle contre le froid. Dans les pays même, où, pendant presque toute l'année, les jours et les nuits sont d'une égale longueur, la chaleur du soleil est trop foible pour fondre la glace sur le sommet des montagnes. A leur cime, règne l'hiver le plus rigoureux ; et, à leur pied, l'été le plus ardent ; quoique les mêmes rayons tombent, et sur la cime, et au bas des montagnes.

La nature est riche en moyens ; et mille causes secondent ses opérations. La constitution de l'air a une grande influence sur la chaleur et sur le froid ; ainsi que les vents, selon qu'ils nous arrivent après avoir traversé des contrées chaudes ou glacées. Delà vient le froid qui quelquefois se fait sentir dans les plus longs jours d'été, lorsque l'atmosphère est chargée de beaucoup de vapeurs, que le ciel a été long-temps couvert de nuages, ou que l'âpre vent du nord souffle avec force. De-là vient encore, que, même en hiver,

le froid n'est pas très-violent, lorsque les vents de sud nous amènent un air échauffé. Sur les hautes montagnes, règne un froid excessif; parce que leur forme disperse, éparpille les rayons du soleil qui tombent sur leur surface; dans les vallées étroites et profondes, où ils se trouvent concentrés, la chaleur est quelquefois extrême. La nature du sol, contribue aussi à la chaleur et au froid : un pays marécageux et couvert de forêts, se prête moins à l'action bienfaisante des rayons du soleil.

D'autre part, bien des choses concourent à produire de la chaleur dans un espace quelconque, plus ou moins étendu. Il est des corps, qui, par le frottement, ou par la percussion, s'échauffent et prennent feu. Les essieus des roues s'embrâsent, lorsque les voitures roulent avec rapidité, et qu'on n'a pas soin de les enduire de graisse. D'autres substances s'échauffent également, et s'enflamment même, lorsqu'on les mêle les unes avec les autres. Une certaine quantité d'eau, versée sur un tas de foin ou de paille, y produit un degré de chaleur considérable. Des corps qui se corrompent, ou qui fermentent, acquièrent souvent une chaleur, dont on s'apperçoit par le thermomètre, ou par le simple attouchement. Dans l'air même, le mouvement de certaines matières, peut occasionner des mélanges, des dissolutions,

des combinaisons, qui donnent lieu à une très-grande chaleur.

Ces causes, et bien d'autres, sans doute, dont la plus grande partie nous est inconnue, occasionnent, tantôt le froid, tantôt la chaleur sur la terre. Mais qui pourroit connoître tous les ressorts de la grande machine de l'univers, et en expliquer les différents effets! La plupart des phénomènes nous embarrassent, nous confondent; et nous sommes obligés d'avouer, que toute la sagacité des plus habiles philosophes, ne sauroit pénétrer dans les profondeurs de la nature. Nous ne voyons que la moindre partie de ses opérations: et, certainement, c'est par des raisons très-sages, que le Créateur a caché à nos yeux, les causes de tant d'effets que nous appercevons dans le règne de la nature et de la Providence. Il a voulu, par-là, nous apprendre à nous replier sur nous-même. Que nous serviroit-il, après tout, d'avoir la plus parfaite connoissance de la nature, si nous négligions de connoître et de sanctifier notre cœur! Nous en savons assez pour être heureux, sages, et contents; trop peu pour être vains. Peut-être, une plus grande connoissance nous énorgueilliroit-elle: peut-être, elle troubleroit notre repos; et nous feroit tomber dans l'oubli de Dieu. Appliquons-nous seulement à faire un bon usage du peu que nous savons; et à nous en

servir pour glorifier l'Être suprême, et pour nous rendre meilleurs. Si, après toutes nos recherches et toutes nos méditations, il reste encore bien des choses voilées à nos yeux, tirons-en cette conclusion si naturelle : que la sagesse de Dieu passe toutes nos conceptions ; qu'elle est infinie ; que nos lumières sont bornées ; et qu'ainsi, dans le sentiment de notre foiblesse et de notre néant, le grand devoir de l'homme, à la vue de tant d'objets, qui lui sont cachés, est de s'humilier profondément, d'adorer, et de se taire.

CCCVIII^e. CONSIDÉRATION.

De la température dans les divers climats de la terre.

Il semble que la température et la chaleur des diverses contrées de la terre, devroient se régler sur leur position, relativement au soleil ; puisque cet astre darde ses rayons de la même manière, sur celles qui se trouvent au même degré de latitude. Mais l'expérience, comme on l'a vu, nous apprend, que le chaud, le froid, et toute la température, dépendent aussi de plusieurs autres circonstances. Les saisons peuvent être très-différentes, dans des lieux placés sous le même

parallèle ; et, quelquefois, elles sont assez semblables, sous des climats très-différents. Les montagnes, plus ou moins élevées, occasionnent des différences très-grandes, dans la température des contrées adjacentes. Ainsi, puisque des causes accidentelles font varier la chaleur à la même latitude; et qu'il s'en faut bien qu'elle soit toujours telle que la distance du soleil sembleroit l'exiger, il est difficile de déterminer exactement, les saisons et la température pour chaque pays.

La mer peut se couvrir de glaces près du rivage; parce qu'elle s'y mêle avec beaucoup d'eau douce : mais cela n'arrive point à un éloignement considérable des côtes, à cause du sel dont elle est remplie, et de son agitation continuelle. Le froid de la mer n'étant point glacial pendant l'hiver, cela influe sur les pays adjacents ; et leur température en est plus douce. Aussi, la neige y fond-elle plus vîte, que dans l'intérieur des terres. On assure que certaines plantes, qu'on est obligé à Paris de renfermer dans la serre aux approches de l'hiver, passent la même saison, en plein air, aux environs de Londres. Au contraire, plus un lieu est élevé au-dessus de la surface de la mer, plus le froid y est considérable. Non seulement l'air y est plus subtil, et, par là même, plus difficile à s'échauffer; mais la plus grande partie de la chaleur produite par la réflexion des

rayons du soleil, n'arrive point sur les hauteurs, et s'arrête dans les lieux bas et dans les vallées, où il fait toujours plus chaud. Quito est presque sous la ligne; mais son élévation fait que la chaleur y est très-modérée. Du reste, ces sortes de pays ont, d'ordinaire, un air serein, léger, et une température assez égale.

De hautes montagnes attirent les nuées: de-là vient, que les pluies et les orages sont plus fréquens dans les pays montagneux; et l'on a observé, qu'il ne pleut presque jamais dans les plaines de l'Arabie. De grandes et vastes forêts, rendent très-froids, les pays qu'elles occupent: la glace, couverte de l'ombre des arbres, s'y fond plus lentement pendant l'hiver; elle réfroidit l'air supérieur, et ce nouveau froid retarde le dégel.

Ce qui tempère encore la chaleur, dans les climats chauds, c'est que les jours n'y sont pas d'une durée fort considérable; et que le soleil n'y reste pas long-temps sur l'horizon. Dans les contrées plus froides, les jours d'été sont très-longs; et la chaleur y est en proportion de leur durée: la sérénité du ciel, le beau clair de la lune, et les longs crépuscules, rendent les longues nuits plus supportables. Sous la zône torride, on ne distingue pas tant les saisons par l'été et l'hiver, que par le temps sec, le temps humide et

pluvieux ; car, lorsque le soleil s'élève le plus sur l'horizon, et que ses rayons tombent le plus directement, alors viennent les pluies, dont la continuité est plus ou moins soutenue. Dans ces contrées, la saison la plus agréable, est celle où le soleil est à son moindre degré d'élévation. Au-delà des tropiques, le temps est d'ordinaire plus inconstant, qu'en deçà. C'est au printemps et en automne, que les vents règnent avec le plus d'empire. En hiver, la terre se gèle à plus ou moins de profondeur ; mais rarement au-delà de trois pieds, en Allemagne. Dans les contrées plus septentrionales, il gèle plus profondément pendant l'hiver ; et il ne dégèle que de quelques pieds, pendant l'été. Les eaux dormantes et les rivières se couvrent de glace, d'abord près du rivage ; ensuite, sur toute leur superficie. La différente qualité des terroirs, et la faculté qu'ils ont de conserver plus ou moins la chaleur, contribue aussi à la différence du climat.

En réglant ainsi les saisons et la température, dans les diverses contrées, le Créateur a rendu chaque partie de la terre, propre à être habitée par les hommes et par les animaux. Nous nous faisons souvent de fausses idées des zônes glaciales et de la torride : nous croyons que les habitans de ces régions éloignées, doivent être les hommes le plus infortunés du globe ; au lieu

qu'ils jouissent, comme nous l'avons observé plus haut, d'une portion de bonheur assorti à leur nature, et à leur destination sur la terre. Chaque pays a ses avantages et ses inconvénients, qui se balancent les uns les autres; et il n'est pas un coin de la terre où Dieu n'ait manifesté sa bienveillance : tout est rempli de ses dons; tous les habitants du globe éprouvent ses soins parternels.

CCCIX^e. CONSIDÉRATION.

Avantages du climat que nous habitons.

QUOIQUE chaque climat ait ses avantages particuliers, nous ne pouvons toutefois nous dissimuler combien est spécialement favorisé du ciel, celui où la providence nous a placés. Eh! comment ne sentirions-nons pas vivement notre bonheur! De toutes parts, les bénédictions du père céleste s'épanchent sur nous. L'aspect de nos forêts, de nos prairies, de nos côteaux; l'air pur et tempéré que nous respirons; le jour, la nuit; nos saisons, et les variations qui les accompagnent : tout nous annonce la bonté de Dieu, et la grandeur de notre félicité. Et nous serions mécontents de ce qui nous est échu en partage....! Nous pourrions nous plaindre de l'économie avec

laquelle Dieu distribue ses biens ; de ce que nous n'avons pas un été perpétuel ; de ce que les rayons du soleil ne viennent pas toujours nous récréer ; de ce qu'une chaleur toujours égale, ne se fait pas sentir sous notre zône !

Quelle ingratitude, et, en même temps, quelle ignorance ! Hélas ! nous ne savons ni ce que nous souhaitons, ni de quoi nous nous plaignons ! Est-ce par inadvertance ou par orgueil, que nous méconnoissons la bonté de Dieu, qui a si particulièrement favorisé nos contrées ? Nous murmurons contre la rigueur de l'hiver ; nous envions les régions où le changement de saisons est inconnu : et c'est précisément l'hiver qui rend le climat que nous habitons, l'un des plus sains qui soient sur la terre. Dans les pays chauds, on est plus exposé aux épidémies, que dans ceux où luit un soleil moins ardent ; et rarement la vie s'y prolonge autant qu'elle le fait parmi nous. Les hommes, d'ailleurs, y sont moins robustes ; et la population y est moins nombreuse.

Lors même que le froid est au plus haut degré dans nos climats, quelle différence encore entre nous et les habitants des contrées où il exerce un si grand empire ! Nos plus rigoureux hivers, auroient pour eux, la température de l'automne. Comparons en idée notre sort, avec celui des peuples qui habitent la partie septentrionale du

globe. Ici, quelques rayons du soleil viennent du moins éclaircir les jours nébuleux, et ranimer notre gaieté : là, des jours semblables aux nuits, ne sont jamais récréés par la lumière de l'astre bienfaisant. Ici, soit au moyen d'un poële doucement échauffé, soit dans nos lits, nous pouvons braver l'intempérie de l'air : là, troublés, assaillis par des bêtes féroces, les hommes les redoutent bien plus que le froid ; et leurs chétives cabanes les défendent à peine, contre ces deux genres d'ennemis. Chez nous, les agréments de la société adoucissent les incommodités de la saison : et les mortels voisins du pôle, sont presque séparés du reste de la terre, et vivent en hordes dispersées. Nous sommes assez heureux pour voir la succession du jour et de la nuit; tandis qu'ils passent, dans les ténèbres, une grande partie de leur vie. Enfin, après quatre ou cinq mois orageux, et moins agréables, à certains égards, que ceux qui les ont précédés, une saison délicieuse nous console, et nous fait oublier tout ce que nous avons souffert : ceux-là, au contraire, ne contemplent qu'une nature morte, sans jamais la voir revivre : chez eux régne un hiver éternel.

Ah ! bénissons la bienfaisante main, qui nous assigna un si heureux partage ! Loin d'être mécontens de notre sort, glorifions le Seigneur, qui

le règle avec tant de bonté. Si, même au sein des frimats, nous passons agréablement les jours, pensons à tant d'infortunés qui sont privés de ces plaisirs, dont l'habitude et l'abondance même, nous font méconnoitre le prix. En contemplant la nature telle qu'elle se montre dans nos contrées, pénétré de reconnoissance et de joie, je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous avez fixé mon séjour dans une région tempérée, où, durant chaque saison, votre bonté se manifeste avec tant de magnificence. Que ma joie, ma gratitude et mes efforts pour vous plaire, se proportionnent aux biens dont vous m'avez favorisé préférablement à d'autres peuples! Que la fertilité et les agréments du pays où vous m'avez fait naître, m'excitent à étudier et à méditer vos œuvres et vos bienfaits! Un jour, ô mon Créateur et mon Père (et combien l'image de cette félicité me transporte!), un jour je parviendrai à cette habitation céleste, séjour de la béatitude et de la perfection, que Jésus-Christ nous a préparé, et où j'adorerai à jamais, avec tous les peuples du monde, les merveilles de votre bonté.

CCCX^e. CONSIDÉRATION.

Des mouvements des PLANÈTES.

La rotation de la terre sur son axe, d'occident en orient, d'où résultent les mouvemens journaliers apparents du soleil, des planètes et des étoiles fixes autour d'elle, d'orient en occident; l'inclinaison de son axe au plan de l'écliptique, d'environ 23 degrés et demi; et enfin son mouvement annuel autour du soleil, forment pour elle, les jours, les saisons, les années, au bout de chacune desquelles, après avoir parcouru dans l'orbite qu'elle décrit, plus de deux cent dix-huit millions de lieues, c'est-à-dire, près de sept par seconde, elle revient au point d'où elle étoit partie.

Les autres planètes, ces globes opaques, qui ne nous deviennent sensibles que par la lumière qu'ils reçoivent du soleil, et qu'ils réfléchissent vers nous, ont aussi leur révolution d'occident en orient, soit autour du soleil, soit autour d'une autre planète; en nous paroissant parcourir le zodiaque, de l'étendue duquel on ne les voit pas s'écarter.

C'est en vertu de deux forces, qu'elles circulent ainsi : l'une, qu'on nomme *centripète*, les porte

sans cesse vers leur centre de gravité ; l'autre, appelée *centrifuge*, tend, à tous les instans, à les écarter du centre de leur circulation, et les dispose continuellement à s'échapper par une *tangente ;* en sorte que, de ces deux forces contraires, naît un mouvement composé curviligne, par lequel chaque planète décrit une courbe relative à la nature des deux forces qui l'animent.

On divise les planètes en deux classes. Celles de la première se nomment planètes *primitives*, *principales*, ou du *premier ordre*. Telles sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne et Herschell : il faut y joindre la petite planète récemment découverte au milieu d'une espèce d'archipel d'étoiles; et qui, long-temps errante, sembloit se dérober aux regards des observateurs. On ne lui donne pas plus de deux secondes de diamètre apparent; de six cents lieues de diamètre réel : on la croit cinq fois plus petite que la Terre. Toutes les planètes dont nous venons de parler, tournent autour du soleil.

Celles de la seconde classe s'appellent planètes *secondaires*, ou *subalternes ;* autrement *satellites*, ou *lunes*. On en compte vingt; savoir : une qui tourne autour de la Terre, et qui porte spécialement le nom de *lune ;* quatre qui circulent autour de Jupiter; sept autour de Saturne; et huit nouvellement découvertes par Herschell lui-même,

autour de sa planète. Ces dix-neuf dernières portent principalement le nom de *satellites*, et ne se distinguent entre elles que par leur plus ou moins grand degré d'éloignement de leur planète principale; de sorte que celle qui en est la plus proche, s'appelle *premier satellite;* la suivante, *second satellite;* et ainsi des autres. Toutes les planètes subalternes sont emportées d'un mouvement commun, avec leur planète principale, dans la révolution qu'elle fait autour du soleil.

Saturne, indépendamment de ses sept satellites, est encore entouré d'un anneau fort mince, presque plan, qui lui est concentrique; et qui est également éloigné de sa surface, dans tous les points. Les astronomes le regardent comme un amas de corps opaques, ou de petites lunes. Cet anneau se montre à nos yeux, sous la forme d'une ellipse plus ou moins ouverte, suivant les diverses positions où il est par rapport au soleil et par rapport à nous : il disparoît, en certains temps, faute d'être éclairé en assez grande partie par cet astre, et de nous renvoyer assez de lumière pour être apperçu de si loin.

Les planètes principales ont un mouvement d'autant plus rapide, qu'elles sont plus voisines du soleil. Ainsi, Mercure, qui en est le plus proche, quoique d'ailleurs sa distance soit au-delà de treize millions de lieues, parcourt plus

de onze lieues par seconde; tandis que Saturne, à plus de 331 millions 628 mille lieues, n'en parcourt guère plus de deux, en pareil temps; et qu'Herschell, à plus de 663 millions 315 mille lieues de cet astre, n'en parcourt qu'un peu plus d'une et demie. Les planètes du second ordre achèvent aussi leurs révolutions dans des temps d'autant plus longs, qu'elles sont plus éloignées de leur planète principale.

Quant à la durée des révolutions des planètes primitives autour du soleil : Mercure, met à-peu-près trois mois à faire la sienne; Vénus, distante de cet astre de plus de 25 millions de lieues, emploie, à décrire son orbite, environ sept mois et demi. La Terre fait sa révolution périodique, en 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 45 secondes et demie; Mars met à la sienne, un an, et 322 jours; Jupiter, environ onze ans, et dix mois; Saturne, environ 29 ans, et cinq mois; Herschell, 83 ans, 52 jours; et l'étendue de sa révolution embrasse plus de quatre milliards, 169 millions, 411 mille lieues.

Nous voyons la plupart des planètes primitives, outre leur révolution autour du soleil, tourner encore sur leur axe, d'occident en orient, avec une vitesse uniforme; et employer à ce mouvement, des temps inégaux. Ce sont les taches observées sur la surface des planètes, qui,

en changeant de situation, ont fait connoître leur rotation, ainsi que sa durée : mais, comme on n'a pu faire les mêmes observations ni à l'égard de Mercure, trop fortement éclairé, à cause de sa très-grande proximité du soleil ; ni à l'égard de Saturne et d'Herschell, à cause de leur trop grand éloignement de cet astre, on ne peut juger, que par analogie, du mouvement de ces trois planètes sur leur axe. Vénus y tourne en 23 heures, 20 minutes; la Terre en 23 heures, 56 minutes, 4 secondes; Mars en 24 heures, 40 minutes; et Jupiter en 9 heures, 56 minutes. Le soleil lui-même, centre de notre système planétaire, tourne sur son axe ; et il le fait en 25 jours, 14 heures, 8 minutes.

Relativement aux planètes du second ordre, nous avons lieu de penser, que, comme notre lune tourne sur son axe, les divers satellites tournent également sur le leur : et, à l'égard des satellites de Saturne et de Jupiter en particulier, quelques observations astronomiques semblent autoriser ce jugement.

Le mouvement de rotation de la lune, est très-lent, si on le compare à ceux des planètes principales. Elle ne l'achève qu'en 27 jours, et environ 8 heures : mais, comme elle met précisément le même temps à faire sa révolution autour de la terre, relativement à un point fixe

dans le ciel, il arrive, de cet accord, qu'elle nous présente toujours la même partie de sa surface : d'où il suit, que la moitié de ses habitants, si elle en a, ainsi qu'on a lieu de le présumer, ne voient jamais la terre, à moins qu'ils ne voyagent.

Si nous partageons le temps pendant lequel se fait la révolution connue des planètes autour de leur axe, comme nous le partageons à l'égard de la terre, c'est-à-dire, en vingt-quatre parties égales; les heures de Vénus seront un peu plus petites, et celles de Mars un peu plus grandes que les nôtres; tandis que, dans Jupiter, elles n'en seront pas la moitié. Mais si la lune met vingt-sept jours, et environ huit heures, à tourner sur son axe; un jour entier, et même plus, sera, dans cette planète, ce qu'est une heure sur notre globe. Or, chaque révolution de la lune sur elle-même forme un jour pour elle; car, pendant chacune de ces révotions, le soleil éclaire successivement toutes les parties de sa surface : d'où il suit, que, pendant une de nos années, il n'y a, pour les habitants de la lune, que treize jours, et un peu plus d'un tiers.

Au reste, comme la lune, et, en général, les planètes primitives et secondaires, ont une inclinaison quelconque à l'écliptique, on peut

présumer qu'il en résulte, pour leurs habitants, des avantages à-peu-près semblables à ceux dont nous fait jour, l'inclinaison de l'axe de la terre.

Képler trouva le premier, que les planètes décrivent des ellipses, et non des cercles. Newton fit voir depuis, par la théorie de l'attraction universelle, en raison inverse du quarré de la distance, qu'il devoit en être ainsi. Képler découvrit encore que *les quarrés des temps périodiques des planètes, sont comme les cubes de leurs distances à leur astre central :* c'est-à-dire, que, si l'on compare le quarré du temps qu'une planète primitive, par exemple, emploie à parcourir son orbite, au quarré du temps qu'une autre planète primitive emploie à parcourir la sienne, on trouvera, entre ces deux quarrés, le même rapport qu'entre les cubes des moyennes distances de ces planètes au soleil. Képler fut si transporté de cette découverte, et si frappé de ces rapports, qu'il avoit peine à se fier à ses calculs : et c'est, toutefois, cette même loi qui devint la source de la découverte, plus générale, et plus importante encore, de l'attraction universelle, faite par Newton, 50 ans après. Une autre loi est, que *les aires sont proportionnelles aux temps;* c'est-à-dire, que les temps qu'une planète emploie à parcourir les différents arcs de son orbite,

sont entre eux comme les aires triangulaires terminées par ces arcs et par deux lignes droites tirées des extrémités de ces arcs à l'astre central: et, pareillement, ces aires sont entre elles, comme les temps employés à parcourir les arcs qui les terminent. Newton a démontré ensuite, que cette loi étoit une suite nécessaire, du mouvement de projection combiné avec la force centripète qui retient les planètes dans leurs orbites.

Quelle sublime harmonie! quels étonnants rapports! quelles loix simples et fécondes règlent tout, aux cieux, sur la terre, dans l'immensité de l'univers! Or, fut-il jamais de loix, sans un législateur!

CCCXI^e. CONSIDÉRATION.

La LUNE, ou l'astre qui préside à la nuit.

Les observations que nous venons de faire sur les planètes de notre systême solaire, en général, ne doivent pas nous dispenser de nous arrêter en particulier, sur celle qui sert de satellite à la terre.

La lune est, après le soleil, celui des corps célestes qui a le plus d'éclat: et quand, par elle-même, elle ne seroit pas un objet très-digne de

notre attention, elle le deviendroit, au moins, par les grands avantages qu'elle procure à la terre.

Déjà, sans le secours du télescope, et à la vue simple, nous pouvons découvrir plusieurs phénomènes de la lune. C'est un corps rond, opaque; et dont la partie lumineuse est toujours tournée vers le soleil, duquel cette planète emprunte sa douce clarté. Les accroissements et les diminutions de sa lumière, suffisent pour nous convaincre de ces vérités. Elle tourne, dans une orbite particulière, autour de notre globe, qu'elle accompagne dans toute sa révolution autour du soleil.

Mais ce que l'œil nud peut observer dans la lune, n'est rien en comparaison de ce qu'on y découvre à l'aide du télescope et du calcul. Quelles obligations n'avons-nous pas aux vrais savants, dont les recherches et les découvertes, nous mettent en état de nous former les notions les plus étendues des corps célestes; et manifestent de plus en plus à nos yeux, la gloire du Créateur! Au moyen de ces recherches pénibles, nous savons à présent que la lune, celle de toutes les planètes qui est la plus proche de nous, et qui, malgré sa proximité, nous paroît si petite, est toutefois un corps assez considérable en lui-même. Sa surface est quatorze fois moindre que celle de la terre : sa grosseur, à-peu-près, comme de 1 à

41; et sa moyenne distance, d'environ 85 mille lieues.

Dans la face de la lune, se découvrent plusieurs taches; même à la simple vue. Quelques-unes de ces taches sont pâles et obscures; d'autres sont plus lumineuses. Les taches lucides sont, vraisemblablement, des terres qui réfléchissent la lumière en plus grande quantité. Les taches obscures sont des corps fluides, transparents; peut-être des mers, qui, conformément à leur nature, absorbent une grande partie de la lumière, et n'en réfléchissent que fort peu. Si la lune n'étoit composée que d'une seule matière; si elle étoit un corps entièrement solide, ou entièrement fluide, et sans aucune inégalité, elle réfléchiroit d'une manière uniforme les rayons qu'elle reçoit du soleil; et nous n'y découvririons aucunes taches. Il est donc très-apparent, que les parties obscures de la lune, sont des mers; et que les parties lumineuses, sont des terres. Entre ces parties lucides, il s'en trouve quelques-unes plus brillantes encore que les autres, et qui jettent même de l'ombre. Elles sont donc plus hautes que celles-ci; et peuvent être assimilées aux montagnes de notre terre. Quelques-unes sont isolées; d'autres sont contiguës, et forment, quelquefois de fort longues chaînes. On juge même de leur élévation, par l'espace dont elles

sont séparées du reste de la lumière. Il en est de deux mille six cents toises : élévation bien plus considérable, à proportion, que sur la terre; puisque celle-ci n'a pas de montagnes plus élevées que de trois mille deux cent dix-sept toises, en hauteur perpendiculaire. Ces différentes montagnes de la lune, semées irrégulièrement sur sa surface, lui donnent une figure que l'on prendroit, à la vue simple, pour une espèce de visage; mais qui n'y ressemble en aucune façon, quand on la regarde, en détail, avec une lunette. Dans les mers de la lune, on distingue des parties moins obscures, et qui paroissent avoir ainsi de la conformité avec nos îles. Au reste, gardons-nous de tirer trop légèrement des inductions de notre terre, relativement aux autres mondes planétaires.

Ces découvertes, auxquelles on ne peut opposer rien de solide, nous montrent que la lune n'est pas un corps aussi peu important, que le vulgaire ignorant se l'imagine. Sa grandeur, sa distance, et tout ce que nous en connoissons, nous fournissent, au contraire, d'utiles sujets de méditation. Une planète aussi considérable, n'auroit-elle d'autre destination que celle d'éclairer notre globe pendant la plupart des nuits? de produire le flux et le reflux de nos mers; et de procurer aux habitants de notre globe, d'autres

avantages qui nous sont inconnus ? La surface d'un corps de quelques millions de lieues quarrées, seroit-elle dénuée de créatures vivantes ? L'Etre infini auroit-il laissé cet immense espace, désert et vide ? Le Seigneur n'a-t-il établi son empire, que dans la planète que nous habitons ? N'est-il pas d'autres créatures, qui adorent, avec nous, un même Seigneur et un même Père ; qui soient, comme nous, l'objet des soins de sa Providence ; et au bonheur desquelles il pourvoie avec la même bonté ?

Bornons-nous, en ce moment, aux avantages que la lune procure à notre globe. Les tendres soins du Père de la nature envers les hommes, se manifestent ici bien sensiblement. Il a placé la lune si près de nous, afin qu'elle seule répandit plus de lumière sur la terre, que toutes les étoiles ensemble. Par-là, elle nous offre un agréable spectacle, une multitude de commodités et d'avantages. A la clarté de cet astre, nous pouvons entreprendre des voyages ; aller partout où le besoin nous appelle ; prolonger nos travaux ; et terminer plusieurs affaires. Combien, d'ailleurs, sert à la division et à la mesure du temps, la régularité avec laquelle les phases de la lune se succèdent les unes aux autres.

J'adore, à la lueur de l'astre nocturne, comme à la clarté de l'astre qui préside au jour, la sagesse

et la bonté de l'Etre-Suprême. Plus je contemple les cieux qu'il a formés; plus sa grandeur me remplit d'étonnement et d'admiration. Mon esprit s'élève au-dessus de tous les objets terrestres, vers le Créateur de ces vastes luminaires, qui les a si sagement arrangés pour l'utilité des hommes. Le ciel m'annonce sa souveraine majesté, et l'immense étendue de son empire.

CCCXII^e. CONSIDÉRATION.

Phases de la lune.

TOUTES les observations nous confirment, que la lune a un mouvement particulier, par lequel elle tourne autour de la terre d'occident en orient: car, après s'être placée entre nous et le soleil, puis s'être retirée de dessous cet astre, elle continue à reculer vers l'orient, en changeant, d'un jour à l'autre, le point de son lever. Au bout de quinze jours, elle sera arrivée dans la partie du ciel la plus orientale, lorsque nous verrons le soleil se coucher. Elle est alors en opposition: elle monte le soir sur l'horizon, quand le soleil s'en retire; elle se couche le matin, à-peu-près vers le temps où il se lève. En continuant de parcourir le cercle qu'elle a commencé autour de la

la terre, et dont elle a fourni la moitié, elle s'éloigne visiblement de son point d'opposition avec le soleil; elle est peu-à-peu, moins éloignée de cet astre: on la verra donc plus tard, que quand elle étoit en opposition; et elle s'approchera tellement du soleil, qu'on ne la rencontrera que peu avant qu'il se lève.

Cette révolution de la lune autour de la terre, explique pourquoi elle se lève, et se couche dans des temps si différents; pourquoi ses phases sont si diverses, et cependant si régulières. Personne n'ignore qu'un globe éclairé par le soleil, ou par un flambeau, n'en peut recevoir la lumière immédiate, que sur l'une de ses deux moitiés. La lune est un globe, qui reçoit la lumière du soleil. Quand donc elle est en conjonction, c'est-à-dire, placée entre cet astre et la terre, elle tourne vers lui toute sa moitié éclairée, et vers nous toute sa moitié obscure. Elle est par conséquent invisible pour nous: elle se lève avec le soleil dans la même contrée du ciel; et elle se couche avec lui: c'est ce qu'on appelle *la nouvelle lune*, ou *la conjonction*.

Mais, si la lune se retire de dessous le soleil, et recule vers l'orient, alors ce n'est plus toute sa moitié obscure, qui est tournée vers nous: une petite portion, une légère bordure de la moitié

qui reçoit la lumière, commence à nous regarder. Nous voyons cette bordure lumineuse, cette espèce de croissant, sur le côté droit, vers le soleil qui vient de se coucher, ou même avant qu'il se couche : et les extrémités, ou les pointes de ce croissant, sont tournées à gauche, ou vers l'orient. Plus la lune s'éloigne du soleil, plus elle devient visible pour nous : enfin, au bout de sept jours, lorsqu'elle est parvenue au quart de sa course, elle degage de plus en plus sa partie éclairée, et nous en laisse voir la moitié. Or, la partie éclairée est précisément la moitié de la lune : la moitié de cette moitié elle-même que nous ne voyons qu'à demi, ne peut donc être que le quart de tout le globe : c'est en effet ce quart que nous voyons ; et la lune est alors dans son *premier quartier*.

A mesure que la lune s'éloigne du soleil, et lorsque la terre se trouve presque entre deux, la lumière occupe un plus grand champ, dans la partie de cet astre qui nous regarde. Au bout de sept jours, à compter du premier quartier, elle se trouve presque dans une opposition entière avec le soleil ; et toute sa partie éclairée s'offre à nos yeux. Elle se lève alors à l'orient, au moment où le soleil se couche à l'occident ; et nous avons *pleine lune*.

Dès le lendemain, la moitié éclairée s'est déja un peu détournée de nous ; et nous ne la voyons plus en entier. La lumière abandonne, peu-à-peu, le côté occidental, en s'étendant d'autant sur la moitié qui ne regarde point la terre. C'est le décours de la lune : et, plus elle avance, plus son côté obscur augmente ; jusqu'à ce qu'enfin elle tourne vers la terre, la moitié de son côté obscur, et, par conséquent aussi, la moitié de son côté éclairé. Elle a pour lors la forme d'un demi-cercle ; et c'est ce qu'on appelle le *dernier quartier.*

Depuis tant de milliers d'années, ce globe a constamment, et dans un cours invariable, achevé sa révolution dans le même nombre de jours et d'heures : aux mêmes périodes, il a éclairé, tantôt les nuits de notre climat, tantôt celles des contrées les plus éloignées. Avec quelle bienfaisance la divine sagesse n'a-t-elle pas voulu, que notre terre eût une compagne fidèle, qui éclairât constamment, le plus grand nombre de nos nuits ! Nous sentons peu le prix de ce sage arrangement : mais l'habitant des pôles, à qui la clarté de la lune est si nécessaire, sait mieux l'apprécier que nous ; et, sans doute, il témoigne plus de reconnoissance, pour ce présent du ciel.

Les changements continuels de la lune, tant à l'égard de ces phases qu'à l'égard de son cours,

sont une image bien vive, des révolutions auxquelles toutes les choses terrestres sont constamment sujettes. Quelquefois, la joie, la santé, l'abondance, et mille autres avantages, concourent à nous rendre heureux; et nous marchons, pour ainsi dire, dans une brillante lumière. Mais, au bout de quelques jours, tout cet éclat disparoît; et bientôt il ne nous reste que le triste souvenir d'avoir joui de ces fragiles biens. Monde vain et inconstant! quand te quitterai-je, pour passer dans ces régions fortunées, où tous les biens me paroîtront d'autant plus précieux, qu'il n'y sont pas sujets au changement!

CCCXIII^e. CONSIDÉRATION.

Des influences de la lune sur le corps humain.

Il fut un temps où les influences qu'on attribuoit à la lune, entretenoient parmi les hommes, la superstition et la terreur. Le jardinier ne plantoit, qu'après avoir observé cet astre; le laboureur attendoit, pour semer, qu'il se fût assuré d'une heureuse influence: les malades étoient scrupuleusement attentifs à ces variations; elle dirigeoit le médecin même dans ses ordonnances. Peu-à-peu, ces préjugés ont disparu; ou du moins

leur empire n'est plus aussi universel, qu'il l'étoit autrefois. Disons mieux : n'a-t-on pas même, d'un autre côté, poussé l'incrédulité trop loin ? Le parti le plus sûr ne seroit-il pas de tenir un juste milieu ? Car, s'il est déraisonnable d'attribuer à cette planète, une trop grand action sur le corps humain, il n'est pas moins téméraire de lui refuser toute espèce d'influence.

On ne sauroit disconvenir, que la lune ne produise de grandes variations dans l'air, et que, par-là même, elle ne puisse occasionner certains changements dans les corps. Qui peut raisonnablement douter, de l'action qu'elle exerce sur les eaux de l'océan ? L'analogie doit nous porter à croire, qu'elle produit une impression semblable sur l'atmosphère ; espèce de mer aérienne qui nous presse et nous environne de toutes parts. La lune peut y causer des mouvemens et des altérations considérables ; et, sous ce rapport, le bien-être de notre corps, dépendra, en grande partie, de ses influences. Des personnes attaquées de certaines infirmités, éprouvent des redoublemens et des douleurs plus vives, dans le temps de la nouvelle et de la pleine lune : il sembleroit même qu'il y a, dans le corps humain, un flux et un reflux, produit par elle ; comme celui de l'air et de la mer. En effet, pourquoi la plupart des maladies qui ont quelque chose de

périodique, reviendroient-elles au bout de quatre semaines, plutôt que dans des périodes plus longues ou plus courtes; si elles n'étoient pas une suite de la cause dont nous parlons ?

C'est un principe qu'on ne peut se dispenser d'admettre, qu'entre toutes les choses naturelles, il est certains rapports, qui influent de diverses manières, sur l'économie animale. Il y a, sans doute, dans l'atmosphère, bien des merveilles qui nous sont encore inconnues; et qui occasionnent diverses révolutions dans la nature. Qui sait si plusieurs phénomènes du monde corporel, auxquels nous ne pensons point, ou que nous attribuons à d'autres causes, ne dépendent pas de la lune? Peut-être que la lumière dont elle nous favorise pendant la nuit, n'est qu'une des moindres fins que le Créateur s'est proposées en la formant. Peut-être n'est-elle si voisine de la terre, que pour y produire certains effets, que les autres corps célestes ne pourroient occasionner, vu leur grand éloignement. Il y a lieu de croire que les années chaudes et froides, sèches et humides, reviennent à-peu-près au bout de dix-huit ans, ainsi que les éclipses : et un de nos astronomes, s'est servi, avec quelque succès, de ce principe, pour rassurer le public, sur des dérangements apparents dans les saisons. Au moins est-il certain, que tout, dans l'univers, a des rapports

plus ou moins éloignés avec la terre : et c'est-là ce qui rend le monde un chef-d'œuvre de la sagesse divine. La beauté de l'univers consiste dans la diversité et l'harmonie des parties qui le composent ; dans le nombre, la nature, la variété de leurs effets ; et dans la somme de biens qui résulte de toutes ses combinaisons, pour le bonheur des êtres qui l'habitent.

Se pourroit-il que l'influence de la lune et des autres astres, fit naître dans les esprits des idées et des craintes superstitieuses ! Si c'est Dieu qui a créé l'univers, et qui a établi les rapports entre tous les globes dont il est composé ; comment nourririons-nous des terreurs frivoles, contraires à l'idée juste que nous devons nous former du Créateur ! Si nous sommes persuadés, que ce grand être gouverne toutes choses avec une sagesse et une bonté infinies ; ne devons-nous pas avoir confiance en lui ; et nous reposer avec tranquillité, sur sa divine providence ! Ne donnons point, aux influences lunaires, plus d'extension qu'elles n'en doivent avoir. Les expériences faites dans presque toutes les contrées de la terre, pendant ces deux derniers siècles, ont appris que l'action de la lune sur notre globe, n'a rien de commun avec le développement plus ou moins rapide des germes ; avec la végétation plus ou moins heureuse des plantes. Telles substances,

qui doivent être semées, relativement au climat, vers le commencement du printemps, viennent également bien, toutes choses égales d'ailleurs, étant semées au commencement de cette saison, soit au temps de la nouvelle, soit au temps de la pleine lune; au temps du premier, ou du dernier quartier. La lune n'influe pas davantage sur la coupe des bois : une multitude d'autres effets, que le préjugé attribue à la même cause, sont imaginaires et fabuleux. Mais, sur-tout, l'action de cette planète, ne peut rien sur l'ordre moral de l'univers.

CCCXIV^e. CONSIDÉRATION.

Des pronostics du temps.

Les vents, la chaleur, le froid, la pluie; la neige, les brouillards, la sécheresse; et d'autres altérations semblables dans la température de l'air, ne dépendent point de causes qui aient un ordre absolument constant et nécessaire. Il y a, cependant, quelques signes, dans la nature, qui peuvent faire présumer quel temps il fera dans la suite. La position de notre globe relativement au soleil, qui nous est connue dans les quatre saisons de l'année; les phases de la lune, dont on peut

déterminer le temps précis; les influences que les corps célestes ont sur la chaleur, le froid, le mouvement et le calme de l'air, sont autant de loix immuables sur lesquelles on peut établir divers pronostics du temps. Les conséquences qu'on en tire sont d'autant moins à mépriser, qu'elles sont fondées sur l'expérience; et que, selon les règles de l'analogie, on peut juger de l'avenir par le passé. Mille circonstances accidentelles, il est vrai, peuvent occasionner, dans la température de l'air, des altérations auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre. Mais ces circonstances sont rarement de durée: et si elles apportent quelques changements dans le cours ordinaire de cette température, ce n'est que pour peu de temps; et dans quelques endroits particuliers.

Un observateur attentif doit se convaincre, chaque année, qu'en général, les changements de temps se font selon un ordre constant; et qu'on peut les prévoir. On ne se trompe guère, quand on suppose, que, dans telles contrées, les vents de Nord et d'Est amènent du froid; le vent de Sud, de la chaleur; le vent d'Ouest, de l'humidité: que, pendant le vent de Nord-Ouest, il pleut l'été, et il neige en hiver. On peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, que, lorsque le ciel est rouge le matin, il y aura de la pluie

ou du vent, le même jour ; et que la rougeur du ciel vers le soir, lorsqu'elle n'est pas de couleur de cuivre, promet un beau jour pour le lendemain. Le temps qu'il fait au printemps, avertit encore de celui qu'on aura dans l'été : s'il y a beaucoup de brouillards pendant la première de ces deux saisons, il est très-apparent que la suivante sera fort pluvieuse. De grandes inondations, dans le printemps, annoncent, pour l'été, des chaleurs extraordinaires, et beaucoup d'insectes. Lorsqu'il a déjà fait des orages, au printemps, pour l'ordinaire, on n'a plus à craindre ni givre, ni gelées nocturnes, etc.

Mais, quand même, il ne seroit nullement possible de prédire le temps, nous pourrions encore être sans inquiétude à cet égard. Les variations de ce genre, considérées dans l'ensemble, se font d'après des règles constantes, que Dieu a établies avec beaucoup de sagesse : et nous pouvons compter avec certitude, que le temps, quelque mauvais qu'il paroisse, ne laissera pas d'être, au moins en général, avantageux à la terre, et de contribuer à sa fertilité. Dans toutes les altérations qu'éprouve la température de l'air, reposons-nous sur ce Dieu qui se propose toujours des vues sages et bienfaisantes ; sans la volonté duquel il ne sauroit y avoir ni chaleur, ni froidure, ni pluie, ni sécheresse, ni tempête, ni

calme; et qui sait faire servir au bien de la terre, et à l'avantage de ses créatures, jusqu'aux phénomènes les plus nuisibles en apparence. Toutes les voies du Seigneur, portent l'empreinte de sa justice ou de sa bonté. La sagesse et la bienfaisance, se manifestent dans toutes ses dispensations : tout ce qu'il fait lui est glorieux; et nous invite à le louer et à l'adorer. Bénissons donc à jamais le nom de l'Éternel : que tous les hommes l'exaltent; et que, de siècle en siècle, tout ce qui respire célèbre ses louanges.

CCCXV^e. CONSIDÉRATION.

Eclipses de soleil et de lune.

Il est honteux que, dans un siècle tel que le nôtre, non seulement la multitude, mais des personnes qui se prétendent très-supérieures au peuple, soient encore dans une si grande ignorance, à l'égard des phénomènes les plus frappants du ciel. De-là ces idées superstitieuses qui naissent dans les esprits, à l'apparition des éclipses de soleil et de lune. Si l'on vouloit en étudier la cause, on sentiroit combien, par exemple, il est ridicule de fermer les puits pendant le premier de ces phénomènes, dans la crainte que les eaux

n'acquièrent une qualité nuisible ; et de prendre d'autres précautions aussi vaines, qui ne font que déceler le peu de lumière de ceux qui ont recours à de tels moyens. Cherchons donc à nous instruire de ces effets ; d'autant plus qu'ils sont très-remarquables en eux-mêmes, et qu'ils nous fournissent une nouvelle occasion de glorifier le Créateur.

Une éclipse est un effet purement naturel : la trace de l'orbite de la lune, dans le ciel, est différente de cinq degrés, de celle qu'y décrit le soleil : c'est-à-dire, de l'*écliptique ;* mais elle coupe ce cercle en deux points, qu'on appelle *nœuds.* Tous les quinze jours, la lune passe dans un de ces nœuds : et, si le soleil se trouve vers le même endroit du ciel, la lune nous le cache ; ce qui fait l'éclipse de soleil : ou, si elle est à l'opposite de cet astre, elle est cachée par la terre ; ce qui fait l'éclipse de lune.

L'éclipse de soleil est donc causée, par l'ombre que la lune projette sur la terre. Mais elle ne peut avoir lieu, que quand la lune, qui est un corps opaque et naturellement obscur, se trouve placée en ligne directe, ou presque directe, entre le soleil et notre globe. Dans ce cas, elle nous cache, ou une partie de cet astre ; et c'est une éclipse partielle : ou l'astre tout entier ; et c'est une éclipse totale. Celles de cette dernière espèce

sont sur-tout remarquables par les effets qu'elles produisent. On passe très-promptement, du jour le plus éclatant, à une obscurité plus grande que celle de la nuit ordinaire; du moins plus sensible et plus frappante : les chevaux sont obligés de s'arrêter dans le milieu du chemin, ne sachant où mettre le pied; la rosée commence à tomber, par l'interruption subite de la chaleur; les oiseaux même retombent vers la terre, par l'effroi que leur cause une si triste obscurité. Ces événements sont fort rares : depuis long-temps, il n'y a eu, à Paris, d'autre éclipse totale, que celle du 22 mai 1724, et il n'y en aura pas de long-temps.

On voit que l'éclipse solaire, dépend de la situation où se trouve la terre, lorsque l'ombre de la lune se répand sur elle; et que c'est une erreur grossière de croire que le soleil soit alors réellement obscurci : il n'est que voilé par rapport à nous; cet astre conserve toute sa clarté; et tout le changement qui arrive, c'est que les rayons qui en émanent, ne peuvent parvenir jusqu'à nous, à cause de l'interposition de la lune entre la terre et lui. De-là vient, qu'une éclipse solaire n'est jamais visible, en même temps, sur tous les endroits du globe; car il faudroit que le soleil eût effectivement perdu sa lumière, pour que l'éclipse fût apperçue, à-la-fois et sous les mêmes

rapports, dans tous les points d'une même hémisphère : au lieu qu'elle est plus grande dans un pays que dans l'autre ; et qu'il y a même des contrées où elle n'est nullement apperçue.

Si la lune obscurcit quelquefois la terre, celle-ci répand aussi quelquefois son ombre sur la lune, et lui intercepte les rayons du soleil, en tout ou en partie : de-là, les éclipses de lune. Mais ce phénomène ne peut avoir lieu, que quand cette dernière planète est à un des côtés de la terre, tandis que le soleil est du côté opposé ; c'est-à-dire, dans la pleine lune. Comme elle est réellement obscurcie par l'ombre de la terre, l'éclipse est apperçue en même temps sur tous les points d'un même hémisphère de notre globe.

Il doit y avoir éclipse au moins deux fois l'année ; c'est-à-dire, dans les nouvelles ou pleines lunes, qui arrivent quant le soleil se trouve vers un des deux points du ciel où sont les *nœuds*. Mais ces éclipses ne sont pas toujours visibles pour nous ; parce que la lune ne peut cacher le soleil, qu'à une petite partie de la terre. Il peut arriver six ou sept éclipses dans la même année, pour différentes parties de la terre ; parce qu'il n'est pas nécessaire, pour qu'il y ait éclipse, que le soleil réponde précisément aux nœuds de la lune. La largeur de ces deux astres suffit pour qu'ils paroissent se toucher, sans qu'ils

répondent précisément au même point du ciel; et la largeur de la terre fait que la lune peut cacher à un pays le bord du soleil, quoiqu'elle soit éloignée de plusieurs degrés, du nœud ou de l'intersection des deux orbites. On a remarqué que les éclipses reviennent, à-peu-près dans le même ordre, au bout de dix-huit ans et dix jours; et telle pourroit être une des causes du retour des mêmes températures, dont nous avons parlé plus haut.

Pour ceux qui ne mesurent pas l'utilité des choses naturelles, par les seuls biens sensibles qui en reviennent, les éclipses ont des usages importants. Par leur moyen, on peut déterminer la vraie position et la distance des villes et des contrées : et l'on est parvenu, par cette voie, à tracer avec exactitude, la carte géographique des pays les plus éloignés. Les éclipses bien observées, servent à confirmer la chronologie; et dirigent le navigateur, en lui apprenant combien il est éloigné de l'orient ou de l'occident. Quelque peu d'importance qu'il plaise à la frivolité d'attacher à ces avantages, ils en ont cependant une très-réelle; et, sans eux, le monde seroit privé d'une partie de son bonheur.

Chaque fois que je vois s'éclipser un des astres qui distribue la lumière à la terre, je dois songer aux grands événements qui auront lieu au dernier jour du monde. Quel aspect que celui de la lune

obscurcie, et du soleil couvert de ténèbres ! Quel effroi saisira les humains, quand ces brillants flambeaux perdront leur clarté ; quand les cieux passeront avec un bruit effrayant de tempête ; quand les éléments seront dissouts par l'ardeur du feu (1) ! Ah ! puissé-je, alors, participer au bonheur de ceux qui habiteront l'éclatant séjour de cette lumière indéfectible, où il ne sera plus besoin ni de lune ni de soleil.

CCCXVI^e. CONSIDÉRATION.

Le calendrier.

Le calendrier renferme une des applications les plus curieuses, des mouvements du soleil et de la lune. Nos années communes sont de 365 jours : mais la révolution du soleil ne finit qu'au bout de 365 jours et un quart ; en sorte que, chaque année, nous restons en arrière d'un quart de jour ; et, au bout de quatre ans, notre année se trouve finie un jour plutôt que celle du soleil. Alors, nous différons d'un jour le commencement de l'année suivante : c'est-à-dire, que l'on donne 366 jours à la quatrième année ; et on la nomme *bissextile*. Mais, comme il s'en faut de onze

(1) II. Pet. III, 10.

minutes, ou environ, que le quart de jour ne soit juste, afin de prévenir les erreurs qui s'accumuleroient insensiblement; pour ce temps employé de trop par chaque année, il est nécessaire d'omettre trois bissextiles dans le cours de 400 ans. Aussi l'année 1700 n'a-t-elle pas été bissextile, non plus que l'année 1800: l'année 1900 ne le sera pas non plus; mais l'année 2000 le sera; et ainsi de suite.

Voilà, en abrégé, toute la règle des années solaires, suivant la réformation du calendrier, faite, en 1582, par le pape Grégoire XIII. Les années bissextiles sont celles dont on peut prendre le quart, comme 4, 8, 12, 84, etc.; même les années séculaires, 1600, 2000, 2400.

Les années lunaires font un article plus compliqué, dans le calendrier. Le retour de la lune au soleil se faisant après 29 jours 12 heures 44 minutes, environ, les douze lunaisons, au lieu de faire une année solaire, ne font que 354 jours, et à-peu-près un tiers; d'où il suit, que, si la lune est nouvelle au commencement d'une année, elle sera, au commencement de la suivante, âgée de 11 jours; de sorte qu'au bout de 3 ans, il y aura eu 37 lunaisons, et environ 3 jours de plus. Mais, au bout de 19 ans, les nouvelles et pleines lunes se retrouveront aux mêmes quantièmes des mois, et à-peu-près aux mêmes heures; parce que

19 ans, ou 228 de nos mois solaires, répondent, à peu de chose près, à 235 lunaisons. C'est cette révolution de 19 années, inventée par Méton, célèbre astronome d'Athènes, qu'on appelle cycle lunaire; et que nous appellons aussi *nombre d'or*.

Les nouvelles lunes ne reviennent pas, comme l'avoit cru Méton, précisément à la même heure tous les 19 ans : la différence, dont le mouvement de cet astre anticipe sur celui du soleil, forme un jour, à peu de chose près, au bout de 304 ans. C'est pourquoi le cycle lunaire, n'indique plus exactement les nouvelles lunes. On a donc imaginé d'autres nombres, qu'on nomme *épactes*, qui servent à trouver l'âge de la lune, avec plus de précision.

L'épacte vient de l'excès de l'année solaire sur l'année lunaire : or, cet excès est de 11 jours. Ainsi, en supposant que l'année solaire et l'année lunaire aient commencé en même temps, l'épacte de l'année suivante sera 11 ; celle de la troisième année sera 22 : celle de la quatrième seroit 33 ; mais, comme l'épacte n'est jamais de plus de 30, parce que trente jours font un mois, de ce nombre 33 on retranche 30, dont on fait un mois intercalaire, que l'on ajoute à la troisième année lunaire, qui, par-là, se trouve composée de 13 lunaisons. L'épacte de la quatrième année est 3 ; celle de la cinquième est 14 ; et ainsi de suite, en

ajoutant toujours 11 à l'épacte de l'année précédente, pour former celle de l'année suivante; et en retranchant 30, toutes les fois que le nombre est supérieur, pour en faire un mois intercalaire.

Les épactes servent à trouver l'âge de la lune pour un jour quelconque d'une année proposée. Pour cela, il faut ajouter ensemble : 1°. l'épacte de l'année proposée; 2°. le nombre des mois écoulés depuis mars inclusivement; 3°. le quantième du mois : la somme sera l'âge de la lune, pourvu que cette somme ne surpasse pas 30. Si elle surpasse 30, le surplus seulement sera l'âge de la lune, quand le mois a 31 jours : mais s'il n'en a que 30, ce sera le surplus au-delà de 29, qui marquera l'âge de la lune. Supposons, par exemple, qu'on ait demandé l'âge de la lune, pour le 15 juillet 1767. Il a fallu additionner 30 d'épacte; 5 pour le nombre des mois; et le quantième du mois qui est 15 : la somme est 50, dont il a fallu ôter 30, parce que juillet a 31 jours; le reste 20, étoit l'âge de la lune pour le 15 juillet 1767. Si on l'eût demandé pour le 10 septembre de la même année, il eût fallu additionner ensemble 30 d'épacte, 7 pour le nombre des mois, et 10 pour le quantième du mois : la somme est 47, dont on n'eût ôté que 29, parce que septembre n'a que 30 jours : le reste 18 étoit l'âge de la lune pour le jour proposé.

Pour faire un calendrier, il ne s'agit que de trouver le jour où doit tomber la fête de Pâques. Le concile de Nicée a ordonné qu'on célébreroit cette fête, le premier dimanche qui suit la pleine lune d'après l'équinoxe du printemps; c'est-à-dire, celle qui tombe au 21 mars, ou après cette époque. Pour connoître ce dimanche, il faut chercher par le moyen des épactes, l'âge de la lune pour le premier de mars. Cet âge trouvé, en finissant la lunaison, on a le jour de la nouvelle lune; et celui de la pleine, en y ajoutant 14 jours. Si ce jour tombe le 21 de mars, ou après, le dimanche suivant est Pâques: mais si la pleine lune tombe avant le 21 mars, ce n'est que le dimanche d'après la pleine lune suivante qu'on doit célébrer cette fête: aussi varie-t-elle depuis le 22 mars, jusqu'au 25 d'avril. Ce jour étant une fois fixé, les fêtes mobiles se rangent facilement dans leur ordre: et c'est la principale chose dont il s'agit dans le calendrier.

Ainsi, les années, les mois et les jours, sont réglés d'après le cours invariable que Dieu a prescrit aux astres qui nous éclairent. Puissions-nous, avec autant d'exactitude et de précision, suivre l'ordre moral établi par cet Être suprême, pour nous servir de règle, et remplir, avec la même fidélité, la fin bien plus noble encore, pour laquelle il nous a créés!

CCCXVII^e. CONSIDÉRATION.

Les COMÈTES.

Les comètes ont été long-temps, un objet de terreur pour le peuple ; soit à cause de la rareté de leurs apparitions ; soit à cause de leur figure extraordinaire, et souvent effrayante. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des planètes tournant autour du soleil ; et dont les retours peuvent se prédire. L'irrégularité de leur mouvement, est purement apparente : quand on les rapporte au soleil, on y trouve les mêmes loix que pour les planètes ; la seule différence est, que les orbites de celle-ci sont presque rondes, et que celles des comètes sont beaucoup plus alongées ; ensorte que ces dernières s'éloignent beaucoup, et sont long-temps hors de la portée de notre vue. Cet astre, qui emprunte son nom de la vapeur en forme de *chevelure* dont il est environné, est donc au nombre des corps célestes qui appartiennent à notre système solaire : il tourne autour du soleil, comme toutes les autres planètes ; et n'en diffère que par son mouvement, par son orbite, et par sa figure. Vu au télescope, il paroit plein de taches et d'inégalités : mais, souvent, le

brouillard qui l'environne, empêche d'observer sa figure.

La grandeur des comètes est sujette à beaucoup de variétés. Quelques-unes égalent à peine les étoiles de la troisième et de la quatrième classe; d'autres, au contraire, surpassent les étoiles de la première grandeur. On distingue, au milieu, un noyau fort épais, qui, quelquefois, se partage, et devient alors semblable au bord du disque. Sa figure n'est pas toujours parfaitement ronde; et sa lumière n'a pas constamment le même degré de vivacité et de force.

On distingue principalement les comètes, par ces traînées de lumières dont elles sont souvent entourées ou suivies, et qu'on appelle, tantôt la chevelure, tantôt la queue de la comète. Cependant, on a vu quelques-uns de ces astres, sans queue, sans barbe, et sans chevelure. Cette queue, ou chevelure, qui est toujours opposée au soleil, est d'une substance si rare et si transparente, qu'on apperçoit les étoiles à travers: cette chevelure s'étend quelquefois, de l'horizon presque au point vertical; ce qui donne à cet astre, un aspect imposant. Plus la queue s'éloigne de la comète, plus elle s'élargit; et sa lumière décroît à proportion que sa largeur augmente: quelquefois, elle se partage en diverses courbures et rayons.

Les auteurs font mention de plus de cinq cents

comètes : mais il n'y en a que soixante-douze qu'on ait décrites ou observées, de manière à pouvoir les reconnoître quand elles reparoîtront. On en a vu plusieurs en même temps. Toutes paroissent tourner, comme les autres astres, par l'effet du mouvement diurne : mais elles ont encore, aussi bien que les planètes, un mouvement propre, qui les fait répondre successivement à différentes étoiles fixes. Ce dernier mouvement a lieu tantôt vers l'orient, comme celui des autres planètes ; tantôt vers l'occident ; quelquefois le long de l'écliptique ou du zodiaque ; quelquefois dans un sens tout différent, et perpendiculairement à l'écliptique.

Ce que nous venons de dire, est une partie du résultat des observations des astronomes : mais combien de faits nous manquent, pour arriver à une parfaite connoissance de tout ce qui concerne ces corps célestes, dont plusieurs sont hors de la portée de notre vue ! La comète est-elle une planète aqueuse, ou un corps enflammé ? Voilà ce qu'on ne sauroit déterminer avec certitude ; de même qu'on ne peut répondre d'une manière satisfaisante, aux questions qui suivent : Est-il habité ce globe, qui, tantôt voisin du soleil, en éprouve toutes les ardeurs, et tantôt, s'écartant de la route des sphères, se plonge dans d'épaisses ténèbres, où il semble que les

rayons du soleil ne puissent porter leur action ? Le juge de l'univers l'auroit-il destiné au châtiment de ses créatures ; et sa grossière surface, exposée, tour-à-tour, au plus violent degré de chaleur et de froid, est-elle la demeure des êtres pervers qu'il a réprouvés ? Ces corps errants sont-ils destinés à détourner, un jour, le cours des planètes, et à opérer ainsi leur destruction ? Sont-ils encore déserts, *vides et sans forme*, comme étoit la terre avant que le Créateur la rendît habitable et fertile ? et la comète ne remplira-t-elle sa destination, que quand notre globe ne sera plus ?

Que l'impossibilité où nous sommes de répondre à toutes ces questions, serve à nous convaincre des bornes étroites de nos connoissances : vérité que les hommes ne perdent que trop souvent de vue. Si elle étoit sans cesse présente à leur esprit, l'apparition d'une comète enfanteroit-elle tant de vaines conjectures ? On regarde cet astre, comme le précurseur des jugements du ciel. Les uns y lisent la destinée des peuples, la chûte des empires : pour d'autres, il est un présage de guerres, de pestes, d'inondations, des fléaux les plus redoutables. Quand donc les hommes seront-ils persuadés, que ces apparitions sont des choses purement naturelles ; qu'on sait calculer avec certitude le retour d'une comète ;

et

et que, par conséquent, elle ne peut troubler en rien l'ordre des choses! Ne concevront-ils jamais, que ces astres, aussi bien que les planètes, doivent avoir une destination tout autrement importante, que celle que la superstition leur prête? La sagesse suprême n'auroit-elle donc placé ces corps prodigieux dans le ciel, que pour annoncer à un petit nombre de créatures vivantes, le sort qui les attend!

Que la comète, franchissant l'immense distance qui la déroboit à nos regards, pour s'y montrer de nouveau, soit pour moi, non pas un messager d'infortune, mais le héraut de la majesté du maître du ciel. J'adorerai l'Être suprême qui lui a prescrit son cours; qui la conduit dans les espaces incommensurables de l'éther; et lui ordonne, tantôt de s'approcher du soleil, tantôt de s'éloigner jusqu'aux bornes les plus reculées du système planétaire. Chaque fois qu'elle luira au-dessus de ma tête, mon ame, par un pieux essor, s'élèvera vers l'arbitre et le souverain des mondes. Puis, je m'arrêterai à cette pensée sublime: que bientôt, peut-être, je serai au nombre des habitants du séjour éternel; et que, parcourant les immenses espaces du ciel, j'y découvrirai, sans le secours du télescope, des millions de mondes nouveaux.

CCCXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Contemplation du ciel ÉTOILÉ.

Le ciel nous offre un théâtre de merveilles, un spectacle ravissant. Cet astre majestueux, qui, du centre de notre monde, domine sur les planètes, et sur cette multitude de comètes qui l'environnent; Mercure, de tous ces globes, le plus voisin de ses rayons; Vénus, si radieuse, soit qu'elle devance le lever de cet astre, soit qu'elle lui succède; la Terre, autour de laquelle la Lune resplendissante se meut, pour l'éclairer pendant la nuit; Mars, avec sa couleur rougeâtre; Jupiter, avec ses bandes et ses quatre satellites; Saturne, avec les siens et son anneau; Herschel, si immensément éloigné du centre de son mouvement, et qui a un satellite de plus que Saturne : tous se distinguent par leur éclat dans la voûte étoilée; et concourent, chacun à sa manière, à nous procurer le plus magnifique spectacle.

Cependant, le soleil, avec toutes les planètes qui l'accompagnent, avec cette foule de comètes, qui, de temps à autre, viennent lui rendre hommage, n'est qu'une très-petite partie de l'Univers. Chaque étoile, qui, d'ici, ne nous

paroît qu'un point, est, dans la réalité, un corps immense, qui égale ou surpasse le soleil, en étendue comme en splendeur ; et chacune d'elles peut être le centre de plusieurs mondes.

C'est ainsi qu'il faut considérer ces astres, qui, durant les nuits, brillent au-dessus de nos têtes ; de leur propre lumière. Ils se distinguent des planètes, à la vivacité de leur éclat ; et parce que la place qu'ils occupent dans le firmament, est invariable. Dans une belle nuit, on s'imagine voir des millions d'étoiles : cependant, avec le ciel le plus découvert, et sous l'équateur, où l'on apperçoit la moitié du firmament, la meilleure vue, sans télescope, ne peut en discerner que onze ou douze cents, ou deux mille environ dans tout le ciel. Toutefois, il est certain qu'elles sont innombrables, et vainement on tenteroit d'en faire le calcul. Les télescopes, à la vérité, nous ont ouvert de nouveaux points de vue, et, par leur moyen, on découvre des millions d'étoiles. Mais ce seroit chez l'homme un orgueil bien insensé, que de vouloir déterminer les limites de l'univers, par celles de ces instruments.

Si nous réfléchissons sur l'éloignement où les étoiles sont de la terre, quel nouveau sujet d'admirer la grandeur de la création ! Les sens seuls nous font déjà connoître, que les étoiles doivent être plus éloignées de nous, que les planètes. Leur

petitesse apparente, provient uniquement de la distance où elles sont de la terre. Et, en effet, cette distance ne se peut mesurer; puisqu'un boulet de canon, en supposant qu'il conservât toujours le même degré de vîtesse, atteindroit à peine, au bout de sept cent mille ans, l'étoile la plus voisine de notre globe. Que sont donc les étoiles! Leur prodigieuse distance, et leur éclat nous l'apprennent. Elles sont autant de soleils, qui font jaillir jusqu'à nous, non pas une lumière empruntée, mais la lumière qui leur est propre; soleils, que le Créateur a semés par millions dans l'espace; et dont chacun est accompagné de plusieurs globes, qu'il est destiné à éclairer.

Cependant, toutes ces observations, quelque surprenantes qu'elles soient, ne nous conduisent, tout au plus, que jusqu'aux premières limites de la création. S'il nous étoit possible de nous élancer au-dessus de la lune; de nous rapprocher des planètes; et d'atteindre l'étoile la plus élevée au-dessus de nos têtes, nous découvririons de nouveaux cieux, de nouveaux soleils, de nouvelles étoiles, de nouveaux mondes; et, peut-être, plus magnifiques encore. Là même, toutefois, ne se borneroit pas le domaine du Créateur; et nous observerions, avec la dernière surprise, que nous ne serions encore parvenus

qu'aux frontières de l'espace des mondes. Arrête-toi donc ici, chrétien; et réfléchis. Qu'il doit être grand, l'Être qui a créé ces globes immenses et innombrables; qui a réglé leur cours, et dont la puissante main les gouverne, et les maintient! Et qu'est-ce que cette terre que nous habitons, et les magnifiques scènes qu'elle nous présente, en comparaison du firmament! Quand elle seroit anéantie, son absence seroit aussi peu remarquée, que celle d'un de ces grains de sable qui se trouvent sur les bords de la mer. Que sont, auprès de ces mondes, les provinces et les royaumes? Des atômes qui se jouent dans l'air, et qu'on apperçoit aux rayons du soleil. Et qui suis-je, moi, quand je me contemple parmi ce nombre infini des créatures de Dieu? Ah! je me perds dans mon propre néant....! Mais, quelque petit que je me semble à moi-même, combien je me trouve grand, à d'autres égards! Car ce n'est pas seulement par mon corps, que je dois être mesuré: c'est par mon ame; c'est par mon esprit et par mon cœur.

Qu'il est beau, ce firmament étoilé, que Dieu a choisi pour son trône! Quoi de plus admirable, que les corps célestes! Leur splendeur m'éblouit; leur beauté m'enchante. Cependant, tout merveilleux, tout richement décoré qu'il est, ce ciel est privé d'intelligence: il ne connoît pas sa beauté. Et moi, foible argile, que

Dieu pétrit de sa main, je fus doué de sentiment et de raison ! Je puis contempler la beauté de ces globes radieux, je connois leur sublime auteur, et j'entrevois quelques rayons de sa gloire. Ah ! je veux m'attacher à connoître de plus en plus, Dieu et ses œuvres : oui, ce sera mon occupation ; jusqu'à ce qu'élevé au-dessus des planètes, des soleils, et des étoiles, je puise, dans son sein, des connoissances qui n'auront plus de bornes.

CCCXIX^e. CONSIDÉRATION.

Grandeur des étoiles : la voie lactée.

Les étoiles, comparées entre elles, nous paroissent de différentes grandeurs : ce qui fait qu'on les distribue communément, en sept classes. On nomme *étoiles de la première grandeur*, celles qui se montre à nous sous un plus grand diamètre, et avec le plus grand éclat ; les autres étoiles visibles à la simple vue, se nomment étoiles de la seconde, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième grandeur, selon qu'elles paroissent plus petites, ou moins éclatantes. On nomme étoiles de la septième grandeur, celles qu'on ne découvre qu'à l'aide des télescopes : et, comme, parmi celles-ci, il en est

encore de plus brillantes les unes que les autres, on pousse quelquefois la division plus loin ; et on les partage en étoiles de la septième, de la huitième, et de la neuvième grandeur.

Il ne s'agit ici, que de la grandeur apparente des étoiles : leur grandeur réelle nous est absolument inconnue. Il est très-possible que celles qui nous paroissent les plus petites, soient réellement les plus grandes : il suffit, pour cela, de supposer, qu'elles se trouvent dans un éloignement plus considérable. Rien ne démontre que les étoiles soient toutes d'égale grandeur : rien ne démontre qu'elles soient de grandeur inégale. Mais la diversité de figure et de grandeur, que la nature a répandue dans tous les êtres soumis à nos observations, depuis les planètes jusqu'au ciron, nous fait conjecturer, avec justice, que la même diversité a lieu dans les étoiles.

On compte quinze étoiles de la première grandeur : mais il y a cinq planètes qu'on peut prendre pour des étoiles ; et qu'il faut savoir distinguer. Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, ont autant, et même plus de beauté, que les étoiles de la première grandeur. Vénus, sur-tout, est dans un éclat extraordinaire, quand elle paroit le soir, après le coucher du soleil ; on la prendroit alors pour un nouvel astre, ou pour une comète : quelquefois même on la distingue en

plein jour ; et l'étonnement redouble encore. Jupiter est aussi très-brillant ; sa lumière est plus blanche ; celle de Mars est rougeâtre ; Saturne est d'une couleur plombée : c'est la moins éclatante des planètes, à cause de son éloignement. Ce qui distingue encore les planètes des étoiles, c'est qu'elles n'ont pas cette scintillation, cette vivacité, cette vibration de lumière qu'on remarque dans celles-ci.

En examinant le ciel pendant la nuit, on y découvre une lueur pâle et irrégulière, formant une bande ou zône, qui fait le tour du ciel ; et qu'on appelle vulgairement, le *chemin de Saint-Jacques*. Cette blancheur, ce nuage apparent, ou cette trace lumineuse, à laquelle les astronomes donnent le nom de *voie lactée*, paroît formée d'une quantité de petites étoiles, qu'on ne distingue pas à la vue simple, ni même avec des lunettes ordinaires : mais les grands télescopes font voir réellement des étoiles dans la voie lactée, plus que par-tout ailleurs. Ces étoiles sont trop loin de nous, pour que chacune puisse être apperçue séparément, à l'œil nud. Et, qui plus est, entre celles qui sont visibles à l'aide d'un bon instrument, on découvre des espaces qui, selon les apparences, sont remplis d'une immense quantité d'autres astres, que le télescope ne peut rendre visibles. Il est vrai que le nombre

de ceux qu'on a découverts, est prodigieux : mais, si nous pouvions faire nos observations d'un autre côté du globe, d'un endroit plus voisin du pôle antarctique, nous verrions un grand nombre d'étoiles qui jamais n'ont paru sur notre hémisphère. Et, toutefois, nous ne connoîtrions qu'une infiniment petite partie des corps radieux qu'enferme l'immense étendue du firmament.

Toutes les étoiles que nous appercevons dans la voie lactée, quoique infiniment plus grandes que la terre, ne sont pour nous que des points lumineux : et, de quelque instrument que nous fassions usage, elles nous paroissent toujours aussi petites qu'auparavant ; ce qui démontre le prodigieux éloignement où elles sont de nous. Si un habitant de notre globe pouvoit, en s'élevant dans l'air, atteindre à la hauteur de soixante-huit millions de lieues, ces corps de feu ne lui paroîtroient encore que des points rayonnants. Quelque incroyable que cela puisse paroître, c'est un fait dont nous sommes témoins toutes les années. Vers le 10 de décembre, nous sommes d'au-delà de 68 millions de lieues plus près des étoiles qui ornent la partie septentrionale du ciel, que nous ne le sommes le 10 juin : et, malgré cela, nous n'appercevons dans ces étoiles, aucune augmentation de grandeur.

On observe des étoiles qui diminuent péri-

diquement de lumière : ce qui fait présumer qu'elles ne sont pas lumineuses dans toute leur circonférence ; et qu'elles ont, sur leur axe, un mouvement par lequel nous voyons, tantôt la partie lumineuse, tantôt la partie obscure. Il y a même des étoiles qui acquièrent de la lumière, comme par un embrâsement subit ; et qui la perdent ensuite, en s'éteignant. Celles qu'on appelle *nébuleuses*, sont des parties blanches, comme la voie lactée ; irrégulières, visibles dans des lunettes, et qu'on attribuoit à une matière lumineuse, éparse dans l'immensité du ciel : on en connoissoit environ une centaine. Herschel, avec ses télescopes, a trouvé que la plupart de ces nébuleuses, étoient véritablement des amas de petites étoiles : mais il a découvert lui-même plus de mille nébuleuses, dans lesquelles il ne voit pas d'étoiles ; sans doute faute d'instruments plus parfaits.

Cette voie lactée, si peu considérable en comparaison de tout l'espace du ciel, attesteroit seule la grandeur de l'Etre-Suprême : et chacune des étoiles qu'on y découvre, annonce et la sagesse et la bonté de notre Dieu. Mais que sont ces étoiles, en comparaison de cette infinité de globes et de mondes qui roulent dans l'enceinte du firmament..! Ici la raison demeure confondue.... Ah! chaque fois que le ciel étoilé frappera mes regards, puissé-je m'élever vers toi, ô mon adorable Créateur!

Combien peu, je le confesse avec un sentiment de honte et de regret; combien peu, à l'aspect du firmament, j'ai pensé à toi! Combien peu, j'ai admiré ta grandeur, et célébré ta puissance!... Pardonne cette insensibilité, cette ingratitude : élève cette ame, enchaînée par les liens terrestres; élève-la vers toi, ô Créateur du ciel! Fais qu'un vif sentiment de ma bassesse, me porte à l'humilité : daigne me relever ensuite, par cette pensée sublime; qu'un jour mon esprit racheté, s'élancera au-dessus de la région des étoiles, pour s'abymer dans ton éternité.

CCCXX^e. CONSIDÉRATION.

Des constellations : l'étoile polaire.

Les astronomes ont divisé toutes les étoiles qu'on peut discerner à la simple vue, en cent constellations, dont les douze principales forment le *zodiaque*, ou la route que semble parcourir le soleil dans sa course annuelle. Entre les constellations septentrionales, il n'en est point de plus remarquable, que celle qui est la plus voisine du pôle arctique, et qu'on appelle *la petite ourse*. La dernière étoile de sa queue, n'est qu'à deux degrés du pôle; et c'est pour cette raison qu'on

la nomme *étoile polaire*. Elle marque, pour ainsi dire, le point autour duquel se fait le mouvement général du ciel. On peut la reconnoître en cherchant, du côté du Nord, quelle est l'étoile qui ne change pas sensiblement de place dans l'espace d'une nuit; car l'étoile polaire est la seule dans ce cas. Mais, comme il faudroit en essayer plusieurs, et les suivre chacune pendant plusieurs heures, afin de reconnoître celle qui ne varie pas, il vaut mieux se servir de la *grande ourse* pour découvrir l'étoile polaire.

Il n'est personne qui ne connoisse cette constellation, que les gens de la campagne appellent le *chariot*. Elle est composée de sept étoiles, qui se voient toujours du côté du nord; mais tantôt plus haut, tantôt plus bas, suivant les temps de l'année où on l'observe. Au mois d'avril, vers les neuf heures du soir, elle paroît sur notre tête, ou à notre zénith : en octobre, au contraire, elle est fort basse, ou près de l'horizon. Cela suffit pour indiquer qu'elle tourne autour d'un autre point du ciel, qui est à-peu-près à la moitié de la hauteur qu'il y a depuis l'horizon jusqu'au zénith : et c'est au moyen de cette révolution, que nous voyons la grande ourse s'élever, et s'abaisser ensuite. Si l'on y regarde plusieurs fois dans une nuit, on la verra monter ou descendre sensiblement; comme on voit le soleil monter le

matin, et descendre le soir. Or, les deux étoiles de la queue de la grande ourse les plus éloignées, conduisent, par un alignement à-peu-près direct, vers l'étoile polaire, en suivant cet alignement, à droite, en été; à gauche, en hiver; en haut, en automne; et en bas, au printemps.

Ainsi, l'étoile polaire s'apperçoit toujours vers le même point du ciel. Il est vrai qu'elle décrit un cercle autour du pôle: mais son mouvement est si lent, et le cercle si petit, qu'il est presque insensible. Elle varie donc fort peu sa situation; et on la voit, en toute saison, dans la même partie du firmament: ce qui la rend un guide sûr pour les navigateurs, particulièrement sur l'océan. Avant la découverte de la boussole, les marins n'avoient point de conducteur plus fidèle: aujourd'hui même, lorsque le ciel est serein, ils peuvent, en bien des circonstances, se reposer avec plus de sûreté sur les avis de cet astre, que sur ceux de l'aiguille aimantée.

Les avantages que nous procure l'étoile polaire, me font assez naturellement penser à ce guide moral, à ce présent inestimable que Dieu nous a fait, en nous donnant sa parole, pour nous indiquer la route que nous devons tenir sur la mer orageuse du monde, et au milieu des ténèbres dont nous sommes environnés. Sans ce guide fidèle, je m'égarerois continuellement, et ne saurois

trouver la voie qui conduit au bonheur. Si cette divine parole n'étoit comme un flambeau, et comme une lumière qui me découvre le sentier que je dois suivre, je ne pourrois qu'errer ici-bas, toujours dans l'incertitude. C'est dans la révélation seule, que je trouve une règle certaine et invariable, d'après laquelle je peux poursuivre avec courage la course qui m'est imposée; et l'achever heureusement. Ce guide céleste ne sauroit me tromper: il est pour moi, ce qu'est pour le pilote, l'étoile polaire. Avec son secours, j'éviterai tous les écueils: je me préserverai des naufrages; et j'arriverai enfin à ce port desiré, où m'attend un bonheur infini, que rien ne troublera.

L'étoile polaire sert encore à nous faire admirer la bonté de Dieu, qui, par la position et le cours des astres, nous donne une connoissance si certaine des temps, des lieux, et des divers points du ciel. Dans un pays entièrement inconnu, un astronome pourroit, au moyen des étoiles, savoir où il se trouve: il pourroit s'assurer exactement, du mois, du jour, et de l'heure, avec la même précision que s'il consultoit la meilleure montre. Nous observons, par exemple, que, tous les jours, les étoiles arrivent quatre minutes plutôt à l'endroit où elles étoient la veille: ce qui produit deux heures chaque mois. Ainsi, l'étoile que nous verrons ce soir à dix heures, dans une certaine

contrée du ciel; un mois après y paroîtra à huit heures : celle que nous voyons aujourd'hui, à minuit, au-dessus de notre tête, sera, dans un an, au même point du ciel. Touchant effet des soins de Dieu pour tous les habitants de la terre! Combien les peuples qui n'ont ni horloges, ni cartes géographiques, seroient à plaindre, s'ils ne pouvoient y suppléer par l'observation des étoiles! Si nous faisons un retour sur ces peuples, ces méditations ne sauroient nous paroître indifférentes. Il faudroit être destitué d'humanité et de sentiment, pour que des objets, qui, à la vérité, ne nous intéressent pas directement, mais qui concernent tant de nos frères, ne nous parussent dignes d'aucune attention. C'est avec reconnoissance, que j'élève mes regards vers le Père et le Créateur des astres. Le bien que les étoiles procurent aux hommes, à cet égard particulier, est, sans doute, un des moindres biens qui résultent de l'existence de ces corps célestes : et, cependant, que de louanges, que d'actions de graces, ne mérite pas déjà ce seul avantage!

CCCXXI^e. CONSIDÉRATION.

Utilité des étoiles; pluralité des mondes.

Le ciel étoilé est un théâtre de merveilles. Pour un observateur attentif des œuvres de Dieu, l'ordre, la grandeur, la multitude, et l'éclat des corps célestes, est le plus ravissant des spectacles. Le seul aspect des étoiles, supposé même qu'on n'eût aucune connoissance de leur nature et de leurs fins, remplit l'ame d'admiration et de joie. Quoi de plus beau, de plus majestueux, que cette immense étendue des cieux, éclairée par des soleils sans nombre, que l'azur du ciel fait paroître plus brillants encore; et qui diffèrent tous les uns des autres, tant en grandeur qu'en éclat!

Mais l'Etre infiniment sage, n'auroit-il orné la voûte céleste, de tant de corps d'une si prodigieuse grandeur, que pour la satisfaction de nos yeux, que pour nous procurer une scène magnifique? Auroit-il créé ces soleils innombrables, uniquement afin que les habitants de notre petit globe, pussent contempler au firmament,

ces points lumineux, dont même la plus grande partie est si peu remarquée, ou nous est tout-à-fait insensible? On ne sauroit se faire une telle idée, si l'on considère qu'il y a par-tout, dans la nature, une admirable harmonie entre les œuvres de Dieu et les fins qu'il se propose; et que, dans tout ce qu'il fait, il a pour but non seulement sa gloire, mais (ce qui est lié étroitement avec elle) l'utilité, aussi bien que le plaisir de ses créatures. En plaçant les astres dans le ciel, Dieu, sans doute, eut des vues plus relevées, que celle de procurer aux hommes un spectacle agréable : et, quoique nous ne puissions déterminer précisément toutes les fins auxquelles les étoiles peuvent servir, il est aisé de reconnoître qu'elles doivent être destinées à l'avantage, ainsi qu'à l'ornement du monde. En effet, elles sont, à cet égard, un bienfait pour l'homme.

Entre celles qu'on peut, à la simple vue, aisément distinguer, il y en a qui sont constamment dans la même région du ciel; et que nous voyons toujours au-dessus de nos têtes. Celles-ci, pendant l'obscurité de la nuit, servent de guides aux voyageurs et sur terre et sur mer : elles marquent au navigateur sa route; elles lui apprennent quand il peut entreprendre ses voyages avec le moins de danger, et

arriver heureusement à sa destination. D'autres varient leurs aspects; et, quoiqu'elles conservent toujours entre elles la même situation, elles changent de jour en jour, à notre égard, l'ordre de leur lever et de leur coucher. Ces changements servent à mesurer le temps, à le déterminer par des points fixes. Les révolutions toujours régulières des étoiles, marquent le retour et la fin des saisons. Ainsi, le laboureur sait dans quel temps il doit confier la semence à la terre; quel ordre il doit donner aux travaux de la campagne.

De quelque utilité, néanmoins, que soient les étoiles à notre terre, il est à présumer que ce n'est encore là ni le seul, ni le principal objet que Dieu s'est proposé, en créant tant de globes d'une si prodigieuse grandeur. Peut-on croire, en effet, que le sage auteur de l'univers eût parsemé l'immense étendue, de tant de millions de soleils et de mondes, uniquement afin qu'une poignée d'habitants de la terre pussent être instruits de la mesure du temps, et du retour des saisons? Ah! sans doute, ces globes innombrables ont des fins plus sublimes. Si toutes les étoiles sont autant de soleils qui peuvent éclairer, échauffer, animer d'autres globes; est-il vraisemblable que Dieu leur ait inutilement donné cette faculté? Auroit-il créé des astres qui peuvent

darder leurs rayons jusque sur la terre, sans avoir aussi produit des mondes qui pussent jouir de leur bénigne influence? Dieu, qui a peuplé de tant de créatures vivantes, cette terre, qui n'est qu'un point, auroit-il placé dans l'immense étendue tant de globes inhabités? Non : chacune de ces étoiles que nous voyons par milliers, a des sphères qui se meuvent autour d'elle, et pour lesquelles cet astre a été créé. Selon toutes les apparences, ces sphères servent de demeures à différents ordres de créatures; et sont peuplées, comme notre terre, d'habitants qui peuvent admirer et célébrer la magnificence des œuvres de Dieu. De tous ces mondes, aussi bien que du nôtre, s'élèvent continuellement vers le Créateur, des prières et des cantiques de louanges et d'actions de graces.

Ce ne sont-là, je l'avoue, que des conjectures : mais qu'elles sont vraisemblables, ravissantes, et dignes de notre Dieu! Quelle sublime pensée! Indépendamment du petit nombre de créatures raisonnables qui habitent la terre, il en est des multitudes innombrables répandues dans ces mondes, qui, d'ici, ne nous paroissent que des points lumineux. Il s'en faut de beaucoup, que les limites de notre monde soient celles de l'empire du Très-Haut. Au-delà de notre système planétaire, il est une immensité, en comparaison

de laquelle notre globe, quelque grand qu'il soit, est moins qu'un grain de sable. Là, existent des intelligences, des êtres sans nombre : tous célèbrent le nom de notre Créateur ; tous sont aussi heureux que leur destination le demande ; et, peut-être, tous aspirent après un monde encore plus fortuné.

O vous que je ne connois point encore, êtres divers, sortis, comme moi, des mains d'un même Dieu, je souhaite, comme vous, de parvenir à ce monde meilleur, où ce ne sera plus par des conjectures et des probabilités, que je connoîtrai l'Eternel et ses œuvres. Alors, je me trouverai plus près de ces sphères immenses, que je ne fais qu'entrevoir dans l'inconcevable éloignement où j'en suis : alors, je pourrai prendre mon essor ; passer rapidement d'une planète à l'autre ; m'élever d'une étoile à une autre étoile ; et adorer à jamais le Très-Haut.

CCCXXII^e. CONSIDÉRATION.

Immensité du firmament.

VIENS, ô homme; et contemple le firmament : considère cette multitude de flambeaux qui éclairent tes nuits : essaie de les compter....! Mais la foiblesse de ta vue y met obstacle; et tes yeux se perdent dans la multitude des étoiles. Eh bien! arme tes yeux; et donne-leur une nouvelle force : prends un télescope.... Que vois-tu maintenant? Aux premiers millions, se joignent de nouveaux millions de mondes....! Continue tes recherches; et entreprends de compter les étoiles que tu as découvertes....! Tes idées se confondent....; tu vois que tous les nombres ne sauroient exprimer cette immensité d'objets.

Depuis des siècles, les hommes ont essayé de compter les étoiles : mais les découvertes qu'on a faites dans le ciel depuis l'invention des lunettes, démontrent assez que ce calcul est au-delà de nos moyens. Faire le dénombrement des étoiles, est une entreprise aussi impossible,

que celle de nombrer les grains de sable qui couvrent les bords de la mer. Avant les télescopes, on ne pouvoit, sans doute, observer autant de ces astres, que nous en observons à présent. Un des plus anciens astronomes n'en comptoit que 1,026 : dans la suite, ce catalogue fut grossi de 1,083 autres. L'Anglois Flamstéed porta à 3,000, le nombre de celles dont la position étoit connue au commencement du dernier siècle : et le célèbre abbé de la Caille, dans son voyage au Cap de Bonne-Espérance, en découvrit encore, dans l'hémisphère austral, un très-grand nombre qui étoient inconnues à l'astronome anglois.

A juger de toute l'étendue du ciel, par les seules parties du firmament sur lesquelles se sont portées les observations modernes, un œil bien organisé pourroit, avec les grands télescopes de Short, qui grossissent environ cinq cents fois les objets, discerner, dans le double hémisphère céleste, plus de 30,000 étoiles; et, avec le nouveau télescope de Herschel, qui grossit les objets environ deux mille fois, il pourroit assez vraisemblablement en distinguer 60 à 70 millions. Combien nos idées de la grandeur de l'univers, ne se sont-elles pas étendues par ces découvertes! Elles doivent nous convaincre enfin, que,

quels que soient nos instruments, nous sommes hors d'état de parvenir à la connoissance de tous les corps célestes.

Si ce que nous venons de dire, doit redoubler l'admiration que produit en nous l'immensité de la puissance divine, que sera-ce si nous considérons quels vastes corps doivent être toutes ces étoiles, puisque, malgré leur distance prodigieuse, nous en découvrons un si grand nombre à la simple vue! D'après les divers résultats que peuvent donner les observations et les spéculations astronomiques, des savants ont jugé que les étoiles de la première grandeur, celles qu'on peut regarder comme étant les moins éloignées de la terre, en sont à une distance qui surpasse sept trillions de nos lieues communes; quoique d'autres, à la vérité, aient réduit cette distance à de moindres termes. Nieuwentit, ayant prouvé qu'il faudroit vingt-six ans pour qu'un boulet de canon passât de la terre au soleil, en conservant la même vitesse qu'il auroit en sortant du canon, trouve, par le calcul, qu'il emploieroit plus de sept cent mille ans pour parvenir à la plus voisine des étoiles fixes, et qu'il faudroit à un vaisseau qui feroit cent cinquante lieues par jour, 30,434,400 ans pour y arriver. Il est toutefois vraisemblable, que les étoiles de la sixième et de la septième grandeur, sont encore immensément

plus éloignées. Les astronomes conviennent, qu'il n'est pas possible de déterminer la distance des étoiles au soleil, même par approximation. Quelques-uns de ces astres nous paroissent plus grands; peut-être, parce qu'ils sont plus près de nous. Les étoiles de la seconde grandeur sont, peut-être, à une aussi grande dissance des premières, que celles-ci le sont de nous. Celles de la troisième grandeur pourroient être trois fois; celles de la quatrième, quatre fois plus éloignées de nous que les premières, etc. Supposons maintenant, qu'il n'y ait que vingt de ces grandeurs: il s'en suivra, que le diamètre de tout l'univers, s'il ne s'y trouvoit que vingt classes d'étoiles, seroit si grand, qu'un boulet de canon ne pourroit le parcourir en 24 millions d'années.

Roi du ciel, souverain maître des étoiles, père des esprits et des hommes, que mes idées ne sont-elles vastes et sublimes comme l'étendue des cieux, pour que je puisse dignement méditer ta grandeur.....! Si je pouvois m'élever jusqu'à ces mondes innombrables, où tu déploies si magnifiquement ta gloire; si, comme je passe à présent d'une fleur à une autre fleur, il m'étoit donné d'aller d'étoiles en étoiles, jusqu'à ce que je fusse parvenu au sanctuaire auguste où tu es assis sur le trône de ta gloire....! Vains desirs, tant que je suis voyageur sur cette terre! Non,

je

je ne connoîtrai la grandeur et les beautés des globes célestes, que quand mon ame sera délivrée des liens de ce corps grossier. Mais, en attendant ce moment heureux, et tant que je vivrai ici bas, j'élèverai ma voix, pour inviter les hommes à ne cesser jamais d'admirer et de célébrer la grandeur de mon Dieu. L'Éternel est tout-puissant, et bon. Il appela les étoiles : elles ont obéi à sa voix ; elles parcourent la carrière que son doigt leur a tracée. Il les compte ; et il les nomme par leur nom. Remplis de la plus profonde admiration, prosternez-vous, et adorez le Seigneur, vous tous qui vous réjouissez de vivre sous son empire ! Chantez les œuvres magnifiques et innombrables, que sa main a créées ! Qui pourroit comprendre la grandeur du Très-Haut ! Qui pourroit concevoir la puissance de l'Éternel, et son intelligence sans bornes !

CCCXXIII^e. CONSIDÉRATION.

Prétendue influence des planètes et des étoiles.

Nous avons parlé des influences qu'on attribue à la lune, relativement à plusieurs objets sur lesquels il est aisé de se convaincre qu'elle n'en peut avoir aucun. Nous devons dire la même chose bien plus généralement encore, par rapport aux autres planètes et aux étoiles.

Le prodigieux éloignement de tous ces corps célestes, et le peu de connexion de la terre avec eux, ne permet guère en effet de penser qu'ils puissent influer sensiblement sur elle. Combien cependant d'hommes superstitieusement crédules, ajoutent foi à ces influences, et prétendent que, des étoiles et des planètes, il se fait continuellement des émanations, qui agissent sur notre atmosphère et sur les corps terrestres!

Mais, que sont ces émanations? Si, par-là, on entend la lumière propre des étoiles, ou la lumière du soleil réfléchie par les planètes, il est manifeste qu'elle se réduit à bien peu de chose; et qu'elle est beaucoup moins considérable, que celle qui nous est renvoyée par la lune seule. Or, la lumière que nous recevons de la lune, n'ayant aucune influence sensible sur la terre ou sur l'atmosphère, la lumière des planètes et des

étoiles fixes doit en avoir encore infiniment moins. Supposera-t-on que des émanations d'un genre différent, parviennent des astres jusqu'à nous ? Mais, si ces émanations étoient réelles, en les rassemblant dans un miroir ardent, elles produiroient quelque altération, quelque changement sensible dans les corps terrestres : ce qui est démenti par l'expérience. Il faut donc qu'il ne nous vienne des corps célestes, aucune autre matière que la foible clarté qu'ils nous envoient; ou que, s'il en procède quelques autres émanations, elles pénètrent les corps terrestres sans y produire le moindre dérangement. Ainsi, les astrologues, soit qu'ils se trompent puérilement eux-mêmes, soit qu'ils veuillent en imposer aux autres, ne méritent que le mépris, lorsqu'ils nous parlent d'un bienfaisant Jupiter, d'un Saturne malfaiteur, d'un Mercure spirituel, d'un Mars qui inspire le goût des armes, d'une Vénus qui donne du penchant à l'amour.

Si les planètes ne peuvent produire les effets particuliers que les astrologues leur attribuent, si même, en général, elles ne peuvent avoir aucune influence : que penser des étoiles; des pléiades, par exemple, qui amènent la pluie; de l'impétueux orion, qui annonce les orages; des tristes hyades; du coucher de l'arcture et du lever du capricorne, présages de la grêle

et des tempêtes ? Quelle influence peut avoir la constellation du taureau, sur les légumes à écosse ; celle de la canicule, sur la rage des chiens ? Qu'a de commun le scorpion, avec les moissons et les récoltes ?

Au reste, si l'on ne regardoit le lever ou le coucher des constellations, que comme l'annonce des temps les plus propres aux divers travaux de l'agriculture, et non comme les causes des choses naturelles, cela pourroit être supportable. Dans les premiers temps, on ne désignoit pas le commencement, le milieu, et la fin de chaque saison, par les noms des mois ; mais par le lever et le coucher des étoiles en conjonction avec le soleil ; ou par leur immersion dans les rayons de cet astre, et par leur émersion. De-là vint l'opinion ridicule, que les différents aspects de ces étoiles produisoient les effets, qui, dans la réalité, ne doivent être attribués qu'aux saisons ; et, par conséquent, aux diverses positions du soleil. L'orion se lève en automne, et se couche en hiver : donc il excite les tempêtes. Mais ce n'est pas lui qui les excite ; elles sont produites par l'automne et l'hiver : le lever et le coucher d'orion, ne sont uniquement que l'annonce de ces saisons. Quand la canicule se lève avec le soleil, notre zône est exposée à d'excessives chaleurs : ces chaleurs viennent de ce que notre soleil est alors dans une

grande élévation. Je dis *notre soleil ;* car, dans la zône qui nous est opposée, lorsque la canicule se lève avec cet astre, il fait un froid qui engourdit les animaux, et couvre les rivières de glaces : de sorte que, bien loin que les habitans des pays méridionaux regardent cette constellation comme la cause des chaleurs, ils la regardent au contraire comme la cause du froid. Il en est de même des pleïades, qui, dit-on, amènent la pluie ; et de toutes les autres constellations, auxquelles on attribue des effets, qui réellement n'appartiennent qu'aux saisons dans lesquelles ces étoiles se lèvent ou ce couchent ; c'est-à-dire, encore une fois, à la différente position de la terre, par rapport au soleil.

Si les planètes et les étoiles n'ont aucune part à la température et aux révolutions de notre globe, elles ont bien moins d'influence encore, sur les actions humaines. Le bonheur et le malheur des particuliers et des peuples, dépendent des talents naturels et des passions ; de la constitution politique des états ; de la réunion de certaines circonstances naturelles et morales. Mais les étoiles ne sauroient influer sur rien de tout cela, ni soumettre ainsi les hommes à une désolante et aveugle fatalité. J'abandonne donc aux superstitieux, cette science ennemie de notre repos, et si humiliante pour l'esprit humain, qu'on

appelle *astrologie :* science, qui, au fond, n'est qu'un misérable abus de l'astronomie. Mon bonheur est de vivre sous l'empire d'un père sage, juste, et bon, qui tient mon sort entre ses mains ; qui dirige tous les événements de ma vie ; qui règle, qui gouverne et conserve le soleil, la lune, les planètes, et toutes les étoiles.

CCCXXIV^e. CONSIDÉRATION.

De la couleur azurée du ciel.

A en juger simplement par le rapport des sens, on pourroit croire qu'il existe sur nos têtes, une voûte immense, de couleur bleue ; et prendre les étoiles pour de petits clous brillants qui y sont attachés. Une pareille idée ne se trouve guère, il est vrai, que parmi le peuple et les enfants. Cependant, des personnes qui se croient bien supérieures en capacité aux enfants et au peuple, se font souvent du ciel des idées aussi peu convenables. Quel jugement devons-nous porter, sur la couleur du firmament ? D'où vient qu'il paroît bleu durant le jour ?

C'est à l'atmosphère que nous sommes redevable de cet éclat qui orne le ciel, et réjouit les mortels : et c'est parce qu'elle n'est pas tout-à-fait transparente, qu'elle produit cet effet. S'il

étoit possible de s'élever fort haut au-dessus de la terre, on sentiroit que l'air devient de plus en plus subtil; bientôt il le seroit au point d'empêcher la respiration : il viendroit enfin à manquer tout-à-fait, et l'on se trouveroit dans le vide. Plus les montagnes que l'on gravit sont hautes; plus l'atmosphère devient légère; et plus on voit pâlir l'azur brillant du ciel. Au-delà de la région de l'air, cette couleur bleue se perdroit totalement; et le firmament paroîtroit noir comme durant la nuit : car tel est l'aspect sous lequel se montrent à nous, tous les objets qui ne nous transmettent aucun rayon de lumière.

L'azur que nous voyons dans toute l'étendue de la voûte céleste, n'est, comme toute autre couleur, qu'une lumière réfléchie : il nous y décèle la présence d'un fluide, assez transparent pour admettre la lumière qui vient du soleil; et assez substantiel pour réverbérer celle qui jaillit de dessus la terre. Rappelez-vous la prodigieuse quantité d'eau raréfiée, qui s'élève et se soutient dans l'atmosphère. Il ne s'y en assemble jamais davantage, que dans les beaux jours d'été, et lorsque nous n'appercevons aucun nuage. Ainsi, quoique ces eaux supérieures à la région des nues, échappent à nos sens, la raison nous en indique l'existence; et les opérations de la nature nous la démontrent. C'est contre cet amas d'eaux légères,

toujours suspendues sur nos têtes, et, sans doute, contre d'autres fluides aériformes répandus dans l'atmosphère, que vont se rendre tous les rayons réfléchis par la surface des terres. L'atmosphère nous les renvoie de toutes parts. Cette grande couche de gaz, et d'eau dans l'état gazeux, qui nous environne, étant un corps à-peu-près uniforme dans toute son étendue, la couleur en est toujours simple, toujours une. Les rayons de toute espèce qui sont renvoyés par l'atmosphère, forment, par leur réunion, la couleur blanche. D'un autre côté, les espaces immenses qui s'étendent jusqu'aux étoiles, ne réfléchissant vers nous aucune couleur, devroient nous paroître noirs : c'est ce noir et ce blanc qui concourent à former le bleu. Ainsi, la conversion de cette triste noirceur, en un azur universel, est encore un des grands avantages dont Dieu nous a favorisés, en étendant l'atmosphère sur tout notre séjour. Si le bleu de ces eaux varie en quelque chose, c'est en ce qu'il paroît ou plus clair ou plus foncé, à proportion de la quantité de lumière que le soleil y porte en s'avançant ou en se retirant.

Quoi donc ! cette voûte bleue que nous confondions avec le ciel étoilé, n'est qu'un peu d'air et d'eau qui réfléchit la lumière ? Ce n'est qu'une enveloppe roulée de fort près autour de la terre ? Ah ! disons-le : c'est-là une merveille qui

demande de nous plus que de l'admiration. Elle est la preuve complette, que nous sommes l'objet des tendres complaisances du Créateur. C'est peu de chose, il est vrai, que quelques bulles d'air et d'eau : mais le Dieu qui les plaça sur nous avec tant d'art et de ménagement, ne le fit que pour ne nous pas rendre inutile le service de son soleil et de ses étoiles. Il embellit et enrichit ce qu'il veut ; et comme il lui plait. Ces particules d'air et d'eau deviennent, dans ses mains, une source de gloire et de biens. Il en tire ces crépuscules, qui préparent si utilement nos yeux à la réception de la lumière ; il en tire l'éclat de l'aurore ; il en fait sortir la splendeur du jour, que le soleil lui-même ne pourroit nous donner seul ; il les fait servir à l'accroissement et à la conservation de la chaleur, qui anime tout ce qui végète et tout ce qui respire ; il en forme cette voûte éclatante, qui, de toutes parts, réjouit la vue de l'homme, et devient le superbe lambris de son séjour : et l'artifice de cette voûte est tel, qu'en bornant notre vue par son épaisseur, elle est cependant assez transparente pour laisser nos regards percer jusqu'aux étoiles. Quoique voisine de nous, elle ne fait qu'un tout avec les astres, qui en sont à une distance inconcevable : elle devient pour nous, le lien des pièces les plus désunies en apparence.

Ce qui vient d'être dit, vous met en état de considérer le ciel tout autrement, peut-être, que vous ne l'aviez fait jusqu'à présent. Vous pouvez en conclure encore, que, jusqu'à la couleur du ciel, il n'est point, dans la nature, de phénomène où l'on ne découvre un but, de l'ordre, et de l'utilité. La couleur verte étoit la plus convenable à l'ornement de la terre; le bel azur qui pare le firmament, fut fait pour charmer nos yeux; il eut encore le mérite de trancher sur la couleur des astres, et d'en relever l'éclat.

Qu'il est redoutable l'aspect du ciel, lorsqu'il se montre à nous, couvert de nuées orageuses! Mais, quelle beauté, quelle majesté, quelle simplicité dans la couleur du firmament, lorsque le temps est serein! Les appartements des rois, que le pinceau des plus habiles peintres a décorés, que sont-ils, comparés à la simplicité majestueuse de la voûte céleste!

Quand l'œil a contemplé long-temps les objets terrestres, il en est rassasié. Mais plus on contemple l'azur des cieux, plus on y découvre de charmes et de beautés. Et qui a revêtu le ciel de cette couleur? Qui l'a si richement paré? C'est le tout-puissant Créateur. C'est vers lui que je veux diriger toutes mes réflexions: c'est lui dont je célébrerai la gloire, toutes les fois que l'azur du ciel viendra frapper mes regards.

CCCXXV^e. CONSIDÉRATION.

Coup-d'œil sur les mondes.

QU'ELLES sont multipliées les œuvres de notre Dieu ! Qu'il est majestueux ce ciel étoilé ! et combien le Créateur y paroit grand ! ..... Des milliers de mondes annoncent sa gloire ; et les êtres intelligents qu'ils renferment, reconnoissent et adorent celui qui les a formés. Quels puissants motifs de nous unir aux chœurs célestes, pour que les louanges du Très-Haut retentissent dans toutes les parties de ce vaste univers ! Heureuse perspective qui s'ouvre pour nous dans l'éternité, où nous serons à portée de connoître ces mondes, et d'en contempler les merveilles !..... Quel sera notre étonnement, en découvrant des objets tout-à-fait nouveaux ; ou, du moins, dont nous n'avions qu'une idée fort imparfaite ! De quel éclat brilleront à nos yeux, les perfections divines, dont l'empire s'étend sur une foule de mondes : tandis que nous imaginions sans motif, qu'elles s'exerçoient uniquement sur le globe que nous habitons ! Quelle source intarissable de connoissances variées ! quelle riche matière de glorifier le Créateur et le maitre de ces mondes innombrables !

L'imagination succombe sous le poids de la création. Elle cherche la terre; et ne la démêle plus. Dans cet amas immense de corps célestes, ce globe se perd, comme un grain de poussière dans une haute montagne. Ces millions d'étoiles fixes ont chacune, comme notre soleil, leurs planètes particulières : et nous entrevoyons, autour de nous, une multitude inconcevable de mondes, dont chacun a son arrangement, ses loix, ses habitants, ses productions.

Mais élevons-nous plus haut; et, portés sur les ailes majestueuses de la révélation, traversons ces myriades de mondes; et approchons-nous du ciel où Dieu habite!... Parvis resplendissant de la gloire céleste; demeures éternelles des esprits bienheureux; lumière inaccessible; trône auguste *de celui qui est;* quel est le foible mortel à qui il seroit donné de pouvoir vous décrire!

Pour concevoir les plus hautes idées de l'étendue et de la population de l'univers, viens, ô homme; et médite un moment sur l'admirable système du monde. Essaie de contempler toute la magnificence de la création universelle!.. Quel ne sera point ton ravissement, à la vue de ces milliers, que dis-je! de ces millions de comètes qui circulent autour de notre soleil, dans des orbes de plus en plus excentriques, et sous toutes sortes de directions et d'inclinaisons! Mais combien ton

étonnement redoublera, quand tu viendras à penser, que, peut-être, notre soleil, et ces milliers d'autres soleils, que nous nommons *étoiles*, circulent eux-mêmes autour d'un autre monde, qui, par la supériorité de sa masse, domine sur tous ces soleils et sur leur immense cortège; tandis qu'il est dominé à son tour par un autre monde, plus puissant encore, et dont il ne seroit lui-même qu'un satellite!... Qu'un satellite! Ici, l'esprit perd la force d'admirer; et l'étonnement se change en stupeur. Oh! comment un tel spectacle pourroit-il s'offrir aux yeux d'un simple mortel!... Et, pour en jouir, ne faudroit-il pas être un ange, ou avoir été *ravi au troisième ciel!*...

Oui, je suis forcé d'en convenir : l'univers est un ouvrage immense, composé d'une multitude innombrable de pièces de grandeur et de densité différentes, qui, engraînées les unes dans les autres, ou enchaînées les unes aux autres par une loi générale, le sont, peut-être, par la même loi, à un premier mobile, dont l'inconcevable activité pénètre, de masse en masse, à travers des myriades de sphères, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la création!

Et tous ces mondes sont peuplés d'une multitude infinie et infiniment variée d'êtres sentants, d'êtres intelligents, qui font retentir dans toutes les sphères, le nom du Tout-Puissant; qui

célèbrent à l'envi la grandeur de ses œuvres, et les trésors inépuisables de sa sagesse....!

Ainsi, ce que nous observons infiniment en petit dans notre demeure, s'observe infiniment en grand dans les régions célestes. Une goutte de liqueur fourmille de globules vivants : un système solaire fourmille de comètes; et ces comètes ne sont pas, sans doute, de vastes solitudes. En variant les orbites de ces corps planétaires; en les allongeant plus ou moins; en les inclinant en tout sens; et en les projetant entre les orbites presque circulaires des planètes, la sagesse ordonnatrice n'a laissé déserte aucune région des systêmes solaires; et la population de l'univers a été accrue autant que le permettoit le plan de la création. L'arrangement de ces grands corps a été si bien calculé sur l'espace, le temps, et les gravitations respectives, que tous les mouvements célestes s'exécutent dans l'ordre le plus parfait; que les écarts y sont les plus petits qu'il est possible; et qu'il s'y trouve, par-tout, des compensations proportionnelles.

CCCXXVI^e. CONSIDÉRATION.

Réflexions sur le ciel.

Il ne faut que porter ses regards vers le ciel, pour être frappé d'admiration. La vue de ce magnifique ouvrage du Créateur, ne peut laisser insensible celui qui le contemple. De quel éclat ne brille pas cette voûte de saphir, ce riche lambris qui couvre notre demeure : lors, sur-tout, que pendant la nuit, des milliers de lustres y sont suspendus ; et que la lune répand au loin sa douce clarté ! Qui pourroit, d'un œil attentif, considérer cet admirable spectacle, sans étonnement, et sans émotion ! Mais quelles merveilles plus grandes encore je découvre, lorsque, des yeux de l'esprit, je viens à parcourir cet immense espace ; et que j'en fais le sujet de mes méditations ! Où sont les bornes de cet espace ? où en est le commencement ? où en est la fin ? Des sphères sans nombre et d'une prodigieuse grandeur, s'y élèvent les unes au-dessus des autres, et l'esprit humain, qui voudroit les suivre dans leur course rapide, reconnoît bientôt et sa foiblesse et son impuissance. Un air pur, éthéré, infiniment subtil ; un vide parfait, peut-être, les

sépare, et remplit les intervalles. Qui soutient ces prodigieuses masses; et qui leur trace les orbites, où elles roulent sans interrompre leur mouvement! Point d'appuis; nulle colonne qui supporte cette voûte dans toute sa vaste étendue, non plus que les étonnants fardeaux dont elle est chargée. Elle n'est suspendue; elle n'est attachée à rien: et, cependant, elle se maintient depuis des milliers de siècles; et se maintiendra peut-être encore, pendant des milliers d'autres.

De quel nombre inassignable, de quelle énorme masse de corps célestes, l'espace est parsemé.....! La grandeur du soleil, et celle de plusieurs planètes qui tournent autour de lui, l'emportent de beaucoup sur celle de la terre que nous habitons. Et qui sait combien, parmi les étoiles, il s'en trouve dont le volume est plus inconcevable encore! Leur prodigieux éloignement, nous les montre comme des points lumineux qui brillent dans le ciel: mais, dans la réalité, ce sont autant de soleils, dont l'immense circonférence ne sauroit être mesurée. A la simple vue, et sans le secours des verres, nous appercevons une multitude innombrable de corps célestes, lorsque, pendant la nuit, l'absence du soleil nous permet de les voir étinceler. Mais combien plus n'en découvre-t-on pas, à l'aide du télescope!.... Et combien plus encore, que nous ne pouvons

appercevoir, parce qu'ils sont hors de la portée des meilleurs instruments ! Ce n'est pas trop avancer, de dire : que des milliards de soleils et de mondes roulent dans l'éther ; et que tout notre systême solaire, tous ceux que nous appercevons, ceux mêmes que nous ne faisons que concevoir, ne sont que la moindre partie de cette grande armée, qui est rangée au-dessus de nos têtes, en si bel ordre....

Ces pensées remplissent naturellement d'admiration : mais les cieux offrent à un esprit attentif, des merveilles plus grandes encore. Ces corps sont dans un mouvement continuel, et soumis à des loix invariables. Ils tournent tous autour de leur axe; et la plupart parcourent encore des cercles immenses, autour d'autres globes. Une route particulière est marquée à chacun d'eux ; et ils ne s'en écartent jamais. Ils fournissent leur carrière avec une rapidité qui passe l'imagination : une force tend sans cesse à les éloigner de leur centre ; et, sans cesse, une force égale les retient dans leur orbite. Quoique tant de corps se meuvent dans l'espace, ils ne s'entre-heurtent et ne s'embarrassent jamais. Ces étoiles qui nous paroissent semées avec confusion dans le firmament, s'y trouvent toutefois dans le plus bel ordre, et dans la plus parfaite harmonie. Depuis des milliers d'années, elles se lèvent et

se couchent régulièrement ; et les astronomes peuvent déterminer d'avance avec exactitude, leur position et leur cours. Quels nouveaux sujets d'admiration ne nous donneroit pas, une plus grande connoissance de cette prodigieuse quantité de globes!

Ah! qui pourroit élever ses regards vers le ciel, sans être saisi de frayeur, à la pensée du grand Etre qui a formé le firmament? Mais notre admiration ne doit pas être stérile : elle doit nous exciter à nous humilier profondément devant cette majesté souveraine; à l'adorer; à la glorifier. Nos hommages, sans doute, seront bien foibles, bien imparfaits : mais pensons à l'heureuse révolution qui se fera en nous, lorsqu'un jour, contemplant de près les merveilles que nous n'entrevoyons à présent que de loin, nos cœurs seront inondés de reconnoissance, et de joie...!

CCCXXVII^e. CONSIDÉRATION.

Sentiments qu'excite la contemplation du ciel.

QUEL autre, qu'un esprit d'une intelligence et d'un pouvoir sans bornes, a pu former cette voûte superbe que nous voyons sur nos têtes...! Qui peut avoir donné à ces globes immenses, ce mouvement perpétuel, et dont la rapidité est inexprimable! mouvement que même le moindre grain de sable ne pourroit avoir par lui-même. Qui ordonne à ces énormes masses, d'une matière lourde et inerte, de prendre tant de figures différentes! D'où viennent ces rapports, cette beauté, cette harmonie, qui brillent dans toutes les parties de l'ensemble! Qui a déterminé toutes choses si exactement, selon le nombre, le poids et la mesure! Qui a prescrit à ces corps immenses, ces loix, qui n'ont pu être découvertes que par des génies doués de la plus grande sagacité! Qui a mesuré, dès le commencement, les vastes cercles dans lesquels ces astres devoient se mouvoir, sans s'en écarter d'une ligne! Qui les a introduits dans la carrière qu'ils parcourent, et qu'ils doivent fournir sans interruption...! Toutes ces questions me

ramènent vers le Créateur. Etre qui subsiste par lui-même, Etre indépendant et infini, c'est à lui que les corps célestes doivent leur existence, leurs loix, leur arrangement, leur force, et tous les avantages qu'ils procurent à la terre.

Quelles idées sublimes s'élèvent dans mon ame, lorsque je m'occupe de ces grands objets! Si l'espace où se meuvent tant de milliards de mondes, ne peut être mesuré par mon entendement; si les globes qui y font leurs prodigieuses révolutions, sont d'une grandeur qui m'épouvante : quelle ne doit pas être la grandeur du Dieu qui les a créés; et quel est l'entendement qui puisse la concevoir!

Oh! quelle profondeur de sagesse et d'intelligence, doit se trouver dans celui qui a formé des plans si admirables; qui a tout calculé, tout combiné avec tant de justesse, qu'on ne sauroit ni rien y ajouter, ni rien en retrancher; qui s'est proposé des vues si sublimes; qui a employé les moyens les plus sages pour les remplir; et qui a su mettre tant de liaison entre tous ses ouvrages! Quelle ne doit pas être sa puissance, pour avoir su réaliser tous ces plans; pour conduire et diriger, encore aujourd'hui, selon sa volonté, les masses les plus énormes; pour animer tout de son souffle; et pour conserver tout par sa parole!

Mais Dieu nous auroit-il donné en vain, de telles preuves de son intelligence, de sa sagesse, et de son pouvoir? Les corps célestes annonceroient-ils sans fruit, les perfections du Seigneur? Répandroient-ils inutilement sur nous, cette abondance de biens que la bonté divine nous dispense par leur moyen? Toutes ces choses ne s'opèrent-elles pas, afin que les créatures intelligentes les considèrent, qu'elles y réfléchissent? On admire les chefs-d'œuvre de la main d'un artiste habile : quelle indifférence de ne point admirer le Très-Haut dans ses œuvres! On honore ceux qui ont le talent d'exécuter de beaux et grands ouvrages : avec quel respect ne devroit-on pas se prosterner, devant ce Dieu qui a construit l'édifice de l'univers! Les cieux publient sa grandeur; ils nous prêchent que Dieu est le Seigneur du monde : et l'homme seul refuseroit d'obéir au souverain de l'univers! il refuseroit de régler sa conduite, sur les loix si sages et si avantageuses qu'il lui a données...! De toutes parts, les influences de la divine bonté descendent sur nous, et nous apportent des biens et des plaisirs sans nombre. Quel amour, quelle reconnoissance n'exigent pas tant de bienfaits! avec quel empressement ne dois-je pas m'écrier, comme le roi prophète contemplant les œuvres du Seigneur : « Je chanterai les louanges de

» l'Eternel, durant ma vie; je psalmodierai à la » gloire de mon Dieu, tant que j'existerai : mes » paroles lui seront agréables; et je me réjouirai » en lui. Mon ame, bénis le Seigneur (1). »

CCCXXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Hymne à la louange de Dieu, sur les merveilles que nous a offertes la contemplation du ciel.

De la terre, j'ai porté mes regards vers le ciel; vers le ciel, où est placé le trône du Dieu que j'adore. Accablé des merveilles qui se sont offertes à ma contemplation, je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou la grandeur, ou le nombre, ou la marche de tant de vastes corps, qui forment les dehors du palais que s'est construit le Créateur de l'univers.

Ici, tout me ravit; tout me confond; tout m'anéantit. Si jamais un être matériel pouvoit nous éblouir par quelque image sensible de la majesté du Dieu de la nature, et surprendre l'hommage des mortels abusés, c'étoit ce globe

(1) Ps. CIII, 33-35.

immense qui régit notre système planétaire. Etabli au centre apparent de l'univers, dans un océan de lumière dont il est la source, il s'y montre entouré de ces astres errants, qui semblent former sa cour. Par sa force attractive, il les tient sous sa dépendance; il les éclaire, les échauffe et les féconde par sa permanente irradiation : il en est comme le bienfaiteur; il en est le monarque.

Mais ce soleil lui-même, se perd au milieu d'un nombre incalculable d'autres soleils. Les étoiles, à une distance prodigieuse les unes des autres, nous montrent, dans l'univers, une immensité où se perd l'imagination, où s'abyme notre intelligence. Elles paroissent semées dans l'espace, avec une profusion qui nous atterre... Et ce ne sont encore là, que les avenues de la création!... Quel est donc le maître de cet empire..! Qui oseroit lui refuser l'hommage qu'on lui doit! Combien il est digne de toutes nos admirations!

Toutes les armées célestes glorifient la force et la majesté de mon Créateur : et toutes les sphères qui roulent dans l'immense espace, célèbrent la sagesse de ses œuvres. La mer, les montagnes, les forêts, les abymes, qu'un acte de sa volonté a fait sortir du néant, sont les hérauts de son amour; sont les hérauts de sa puissance.

Serois-je seul à garder le silence...! N'entonnerois-je pas un hymne à sa louange! Ah! je veux que mon ame s'élance jusqu'à son trône: et, si ma langue ne fait que bégayer, au moins les douces larmes qui coulent de mes yeux, exprimeront l'amour que j'ai pour lui.

Oui, ma langue bégaye : mais tu le vois, ô Très-Haut, l'autel de mon cœur brûle des plus saintes, des plus vives ardeurs. Ah! quand je pourrois tremper mon timide pinceau, dans les flammes du soleil; encore me seroit-il impossible de tracer un foible crayon, une légère esquisse, un seul trait de ton essence. Même les esprits purs, ne peuvent t'offrir que d'imparfaites louanges.

Par quel pouvoir, des millions de soleils brillent-ils avec tant de splendeur! Qui détermine le cours merveilleux des sphères roulantes! Quel lien les unit! Quelle force les anime...? C'est ton souffle, ô Eternel! c'est ta voix puissante.

Tout est par toi. Tu appelas les mondes; et ils accoururent dans l'espace. Alors, notre globe naquit : les oiseaux et les poissons; le bétail, et les bêtes sauvages qui se plaisent dans les bois; l'homme enfin, vinrent l'habiter, et y goûter la joie.

Tu réjouis nos yeux, par des aspects riants et variés. Tantôt, ils se promènent sur la verte prairie;

prairie; ou bien ils contemplent les forêts qui semblent toucher les nues : tantôt, ils voient briller la rosée que tu verses sur les fleurs; et ils suivent, dans son cours, le ruisseau limpide où la forêt vient se réfléchir.

Pour rompre la violence des vents, et, tout-à-la-fois, pour nous offrir un spectacle enchanteur, s'élèvent les montagnes, d'où jaillissent des sources salutaires. Tu abreuves de pluies et de rosées, les vallons arides; tu rafraîchis l'air par le souffle du zéphir.

C'est par toi que la main du printemps étend sur nos pas, des tapis de verdure : c'est toi qui dores nos épis, qui colores de pourpre nos raisins; et, quand le froid vient engourdir la nature, tu l'enveloppes d'un voile éclatant de blancheur.

Par toi, l'esprit de l'homme pénètre jusques dans la voûte étoilée : c'est par toi, qu'il connoît le passé; qu'il sait discerner le faux d'avec le vrai; l'apparence, de la réalité : c'est par toi qu'il juge, qu'il desire, ou qu'il craint; par toi que, dans la partie la plus essentielle à son être, il échappe au tombeau, et à la mort.

Seigneur, ma bouche fera éternellement retentir ce monde où tu m'as placé, de la magnificence de tes œuvres. Seulement, ne dédaigne pas la louange de celui qui, devant toi, n'est qu'un foible vermisseau. Toi, qui lis dans mon

cœur, agrée les mouvements qu'il éprouve sans pouvoir les exprimer.

Quand, le front ceint d'une couronne immortelle, je me présenterai devant ton trône; alors, j'exalterai ta majesté, par des chants plus sublimes. O moment si long-temps et si ardemment desiré, hâtez-vous de paroître! hâtez-vous, moment fortuné, où des joies sans mélange et sans fin, inonderont mon cœur!

LIVRE VIII.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ŒUVRES DE LA NATURE EN GÉNÉRAL.

CCCXXIX^e. CONSIDÉRATION.

Invitation à contempler Dieu dans les œuvres de la nature.

JE viens de contempler le magnifique spectacle de la création : toutes les œuvres de Dieu ont passé successivement sous mes yeux. Je m'élève maintenant au-dessus de tous les objets créés; et, de cette hauteur, je considère l'ensemble des merveilles de la nature : je médite sur les rapports de tous les êtres. O vous, qui adorez avec moi celui par qui ont été faits et le ciel et la terre, venez admirer les prodiges qu'il a opérés; reconnoissez et sentez ses bienfaits! De toutes les connoissances que vous pouvez acquérir, celle-ci

est une des plus importantes ; elle est la plus agréable, la plus facile. Parmi toutes celles dont l'étude vous coûte tant de peine, il en est que vous pouvez ignorer sans crime : mais la connoissance de Dieu et de ses œuvres, dans ce qui est du moins à votre portée, vous est, jusqu'à un certain point, absolument indispensable, si vous voulez remplir le but de votre création, et assurer votre bonheur pour ce temps et pour l'éternité. C'est, sans doute, un devoir de chercher Dieu, tel qu'il s'est révélé dans sa divine parole : mais vous n'embrasserez pas cette révélation dans toute son étendue, si vous n'y joignez cette autre révélation par laquelle il s'est manifesté dans la nature, comme le Créateur de tout ce qui existe, comme le Seigneur, le bienfaiteur, le père commun de tous les hommes. Ces deux études sont liées étroitement, et forment ensemble la seule étude nécessaire. Aussi, en instruisant ses disciples de la vérité de sa religion, le divin Rédempteur leur parloit-il souvent des œuvres de la nature : il se servoit des objets que présentent le monde physique et le monde moral, pour conduire ses auditeurs à la méditation des choses célestes et spirituelles.

Quelle occupation plus digne de l'homme, après l'étude de ce qu'il a plu à la Divinité de

nous révéler, que celle d'étudier constamment le livre de la nature; pour y apprendre les vérités qui nous rappellent l'immense grandeur de Dieu, et notre petitesse. Quelle honte, au contraire, pour un être intelligent, que de demeurer inattentif aux merveilles qui l'environnent, et d'en être aussi peu touché que le sont les animaux! Si la raison nous a été donnée, c'est afin que nous nous en servions pour reconnoître les perfections de Dieu dans ses ouvrages, et pour l'en glorifier! Et quelle occupation plus agréable, que de méditer sur les œuvres du Très-Haut, que de contempler, et la nuit et le jour, dans le ciel, sur la terre, dans les eaux, en un mot, dans toute la création, la sagesse, la puissance et la bonté de son Auteur! Avec quel ravissement je découvre dans l'univers entier, les traces de la Providence, et les tendres soins du Père de tous les êtres! Il n'est point d'amusements, point de joies mondaines, dont on ne se lasse bientôt : le plaisir que l'on goûte dans la contemplation des œuvres du Seigneur, est un plaisir, toujours renaissant, toujours nouveau. C'est sous ce point de vue, que je me représente, en ce moment, la félicité des saints dans le ciel : j'aspire avec ardeur à me trouver dans leur société, où peut seulement être rempli et satisfait le desir de croître

en sagesse, et d'acquérir toujours de nouvelles connoissances.

Eloignés de ce bonheur, tâchons au moins d'en approcher, en nous habituant dès-à-présent, à ce qui fera, pendant l'éternité, l'occupation des anges et des saints. Cet usage de nos facultés, selon le degré de force et d'étendue qu'elles peuvent avoir, nous rendra les plus vertueux et les plus heureux de tous les hommes. Si Dieu et ses œuvres sont toujours présents à notre esprit, de quel amour, de quelle vénération ne serons-nous pas pénétrés pour lui! avec quel zèle, avec quel transport ne chanterons-nous pas ses louanges!

O Dieu, si digne de toute notre admiration, que ne puis-je étudier sans cesse les merveilles de cette puissance et de cette sagesse qui remplissent l'univers! Que ne puis-je, sur l'échelle des êtres, m'élever de la terre au ciel pour vous connoître, pour goûter et savourer combien vous êtes bon! Tout ce qui m'environne, tout ce qui est au-dedans de moi, me ramène à vous, comme au principe de toutes choses : tout contribue à nourrir, à enflammer ma piété. J'en prends l'engagement à la face du ciel et de la terre, en présence de toutes ces créatures qu'a formées votre main : un des plus doux emplois de mes moments sera de contempler Dieu dans la nature. Le soleil qui m'éclaire,

cet air que je respire, cette terre qui me porte et me nourrit, la nature entière si sagement arrangée pour mes besoins et mes plaisirs, rendront un jour témoignage contre moi, si je néglige d'admirer les œuvres du Très-Haut.

CCCXXX^e. CONSIDÉRATION.

Perfection des œuvres de Dieu.

QUE peut-on comparer à la perfection des œuvres du Seigneur; et qui pourroit décrire l'infinie puissance qui s'y manifeste? Leur grandeur, leur multitude, leur variété, nous remplissent d'admiration : chaque ouvrage, en particulier, est fait avec un art infini : l'exactitude, ainsi que la régularité des moindres productions, annoncent la grandeur et l'intelligence sans bornes de leur auteur. On s'étonne, avec raison, de certains arts que les modernes ont inventés, et au moyen desquels ils exécutent des choses, qui auroient paru surnaturelles à nos ancêtres. Mais que sont toutes les inventions, que sont les ouvrages des hommes, les plus beaux et les plus magnifiques, en comparaison de la moindre des œuvres de Dieu? Quelles foibles imitations! qu'elles sont imparfaites! Que le plus habile

artiste s'applique de tout son pouvoir à donner à son ouvrage des formes agréables et utiles ; qu'il le travaille, qu'il le perfectionne, qu'il le polisse avec tout le soin dont il est capable ; et qu'après toutes ces peines, il vienne à considérer ce chef-d'œuvre à travers le microscope : combien ne lui paroîtra-t-il pas informe, rude et grossier ! Mais qu'on examine à la simple vue, ou aidé des meilleurs verres, les ouvrages de la toute-puissance ; on les trouvera toujours de la plus grande beauté. Peut-être au microscope ils paroîtront moins reconnoissables ; peut-être on croira voir des corps tout différents de ceux que l'on appercevoit à la simple vue : mais ce ne sera que pour y trouver toujours des formes encore plus exquises, une justesse, un ordre, une symmétrie incomparables.

Oui, la sagesse divine a formé et arrangé toutes les parties de chaque corps, avec un art infini ; et, comme le disent les livres saints, selon le nombre, le poids et la mesure. Telle est la prérogative d'une puissance qui n'a point de bornes, que toutes ses œuvres sont régulières et parfaitement proportionnées. Depuis la plus grande jusqu'à la moindre de ses productions, par-tout on voit régner un ordre admirable. Tout est si bien lié, qu'on ne trouve aucun vide ; et que dans cette chaîne immense d'êtres créés, il ne manque

aucun chaînon ; rien n'est informe, tout est nécessaire à la perfection de l'ensemble, comme chaque partie, considérée séparément et en elle-même, a toute la perfection qui lui convient. Qui pourroit décrire les beautés innombrables, les charmes si variés, le mêlange gracieux des couleurs, les décorations si diversifiées des prairies, des vallons, des montagnes, des forêts, des plantes, et des fleurs ? De toutes les œuvres de Dieu, en est-il une qui n'ait sa beauté propre et distinctive ? Quelle étonnante variété de formes, de figures, de grandeurs, ne découvre-t-on pas dans les créatures inanimées ! Mais une diversité bien plus considérable encore a lieu entre les êtres animés : et, cependant, chacun d'eux, considéré dans son espèce, est parfait ; avec des idées justes, et un examen approfondi, on n'y sauroit trouver rien à reprendre. Quel est donc l'être qui, par un seul acte de sa volonté, a donné l'existence à toutes ces créatures ?

Mais pour admirer la puissance de mon Dieu, il n'est pas nécessaire que je remonte jusqu'au temps, où, à sa parole, tous les êtres sortirent du néant. Ne vois-je pas, à chaque printemps, une nouvelle création ! Quoi de plus merveilleux que les révolutions qui s'opèrent alors ! Les vallons, les champs, les prairies, les forêts ; tout meurt en quelque sorte, sur la fin de l'automne ; et la

nature est dépouillée de tous ses ornements pendant l'hiver. Les animaux languissent, les oiseaux se cachent et se taisent; tout devient désert; et la nature paroît insensible. Cependant, une vertu divine agit en secret, et travaille au renouvellement des êtres. La vie rentre, en quelque sorte, dans les corps engourdis : tout est dans l'attente d'une nouvelle résurrection : elle s'opère.

Témoin chaque année de ce magnifique spectacle, comment pourrois-je ne pas admirer, avec la plus profonde vénération, la puissance et la gloire du Très-Haut? Ah! que jamais il ne m'arrive de respirer un air frais et vivifiant, sans me livrer à de semblables méditations! Dieu ne se manifeste-t-il pas dans la nature, ainsi qu'il le fait dans la révélation? Ah! jamais je ne me reposerai à l'ombre d'un arbre touffu; jamais je ne verrai une prairie émaillée de fleurs; jamais celles qui parent nos jardins n'exhaleront pour moi leurs odeurs les plus douces, sans que je me souvienne que c'est Dieu qui a donné à l'arbre son feuillage, aux fleurs leur beauté et leurs parfums, aux bois et aux prairies leur agréable verdure; que c'est lui qui « fait sortir de la terre, » le pain, l'huile, et le vin qui réjouit le cœur » de l'homme (1) ». Ravi alors d'admiration,

(1) Ps. CIII, v. 14. 15.

pénétré de reconnoissance et d'amour, je m'écrierai : « Éternel, que vos œuvres sont grandes » et admirables ! Vous avez fait toutes choses » avec sagesse : la terre est remplie des biens dont » vous la comblez (1) » !

CCCXXXI^e. CONSIDÉRATION.

Ordre et régularité du cours de la nature.

La contemplation du monde offre, de toutes parts, les traces d'une intelligence suprême, qui a tout ordonné ; qui a prévu tous les effets à résulter des forces qu'elle imprimoit à la nature ; qui, avec une sagesse infinie, a tout combiné, pour l'ensemble et pour ses parties. Ainsi, l'univers, une fois formé, peut subsister toujours, et, du moins remplir constamment sa destination, quant aux êtres purement physiques, sans qu'il soit nécessaire de rien changer aux loix générales primitivement établies.

Le contraire a souvent lieu dans les ouvrages des hommes. Les machines les plus artistement construites, commencent bientôt à ne plus répondre à la fin qu'on s'y est proposée : elles

(1) Ps. CIII, v. 24.

exigent des réparations fréquentes; elles se détériorent et se détraquent de plus en plus. Le principe de ces dérangements et de ces irrégularités, se trouve dans leur construction. Car il n'est point d'artiste, quelque habile qu'il soit, qui puisse prévoir tous les changements auxquels ses ouvrages pourront être sujets; et, moins encore y obvier.

Le monde corporel est aussi une machine: mais les parties dont elle est composée, et leurs divers usages, sont innombrables. Elle est divisée en plusieurs globes, lumineux ou opaques. Les globes opaques qui servent d'habitation à une multitude infinie de créatures de toute espèce, se meuvent dans des orbes qui leur sont prescrits, et dans des temps réglés, autour des globes lumineux, pour en recevoir la lumière et la chaleur, le jour et la nuit, les saisons, la nourriture et l'accroisement. Les positions des planètes, et leur gravitation naturelle sont si diversifiées, qu'il paroîtroit comme impossible de déterminer d'avance le temps où elles reviendront au point d'où elles sont parties, pour recommencer leur cours périodique : et, malgré la diversité des phénomènes que ces globes nous présentent, il n'est point encore arrivé, depuis tant de siècles, que ces masses énormes se soient entreheurtées dans leurs révolutions. Toutes les planètes parcourent régulièrement leurs

orbes, dans le temps réglé par la Providence : elles ont toujours gardé leur ordre et leurs différences respectives : elles ne se sont point rapprochées du soleil. Les étoiles fixes sont telles aujourd'hui, qu'on les observoit il y a deux mille ans : leur distance, leur ascension droite, leurs directions sont encore les mêmes. Preuve incontestable que, dans le premier arrangement des corps célestes, dans la mesure, les loix, et les rapports de leurs forces, l'auteur de la nature a prévu et déterminé, pour toute la durée des siècles, l'état du monde et de toutes ses parties.

Il faut dire la même chose de notre terre, en tant qu'elle est annuellement sujette à diverses révolutions, et à des changements de température. Car, quoiqu'il semble d'abord que le beau temps, le froid, la chaleur, la neige, etc., varient indifféremment, et soient dispensés au hasard ; que ce soit par hasard encore, que les eaux inondent la terre et en bouleversent la surface ; que des rivières se dessèchent, ou que leur cours se détourne, il est cependant certain que, sans déroger d'ailleurs aux loix d'une providence spéciale, que tout nous annonce à l'égard des êtres moraux, tels que l'homme, chaque modification de la terre a, généralement parlant, sa raison suffisante dans la modification antérieure ; celle-ci, dans celle qui la précédoit, et toutes enfin, dans celle qui

eut lieu lors de la première origine des choses.

Mais rien n'est plus propre à nous faire sentir combien nous ignorons les causes particulières des événements naturels, et leur liaison avec l'avenir, que la diversité qui s'observe dans la température de l'air ; diversité qui a tant d'influence sur l'aspect et la fertilité de notre globe. En vain multiplierons-nous les observations météorologiques, jamais nous n'en pourrons déduire des règles et des conséquences certaines pour la suite ; et nous ne trouverons jamais d'année qui soit parfaitement semblable à une autre. Ce dont nous sommes néanmoins bien assurés, c'est que ces variations continuelles, cette confusion apparente des éléments, ne bouleversent pas le globe, n'en détruisent pas l'équilibre, et n'y ramèneront point le chaos. Elles sont, au contraire, les vrais moyens d'y maintenir, d'année en année, l'ordre, la fertilité et l'abondance. Puis donc que chaque modification actuelle est fondée, généralement parlant, sur la modification précédente ; il est manifeste que les éléments n'ont pas été formés et combinés par un hasard aveugle.

Ainsi, le monde n'est pas composé de matériaux désunis, ou mal liés. C'est un tout régulier, parfait, dont la structure et l'arrangement sont l'ouvrage d'une intelligence suprême. Si nous voyons sur la terre une multitude d'êtres qui

ont la même nature et la même destination que nous ; si nous découvrons des classes plus nombreuses encore d'autres créatures ; si nous reconnoissons que, par le mélange et l'action des éléments, ces êtres animés sont entretenus, et reçoivent tout ce qui leur est nécessaire, conformément à leur nature ; si nous considérons ensuite les rapports qui se trouvent entre notre terre et les corps célestes, la conformité, la convenance, l'accord merveilleux qui règne entre tous les globes mis à la portée de nos regards ; nous serons de plus en plus remplis d'admiration à la vue de l'ordre et de la beauté de la nature entière. Mais tout ce que nous connoissons de l'ordre et de l'harmonie du monde corporel, n'est qu'un foible rayon, si on le compare à cette grande lumière de l'éternité, où la sagesse divine, qui, à tant d'égards, nous est impénétrable aujourd'hui, nous sera manifestée avec infiniment plus de clarté et d'éclat.

CCCXXXII^e. CONSIDÉRATION.

Rien de nouveau sous le soleil.

Il est certain, que, par rapport à nous, il arrive une multitude de choses nouvelles sur la terre : on voit successivement éclorre de nouvelles fleurs, mûrir de nouveaux fruits. Le théâtre de la nature change d'année en année, de saison en saison. Chaque jour amène de nouveaux événements, de nouvelles révolutions : la situation des objets varie sans cesse, ils s'offrent à nos sens, sous des formes différentes. Mais il n'en est ainsi que relativement aux bornes de notre intelligence et de nos lumières. Dans la réalité, rien n'est plus certain que cette proposition du sage : *Ce qui a été, est ce qui sera; ce qui a été fait, est ce qui se fera; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Dieu, dont la sagesse est infinie, n'a pas voulu multiplier les êtres sans nécessité. Leur nombre est en rapport à nos besoins, à nos plaisirs, à notre curiosité. Nous ne pouvons connoître, même superficiellement, toutes les œuvres du Créateur; bien loin de pouvoir les épuiser. Nos sens sont trop grossiers pour appercevoir tout ce que Dieu a formé; notre intelligence est

trop foible pour se faire une idée juste de tous les êtres créés. De-là vient l'opinion qu'il y a bien des choses nouvelles sous le soleil ; car, comme l'empire de la création est immense, qu'on n'en peut saisir d'un coup-d'œil tous les aspects, nous nous figurons que chaque point de vue qui s'offre à nous pour la première fois, est vraiment nouveau.

Le monde n'a pas besoin d'une création continue, et qui s'étende jusqu'à l'infini. Il suffit que Dieu maintienne l'ordre qu'il a établi dès le commencement. L'artiste suprême n'a besoin que d'un petit nombre de ressorts pour varier ses ouvrages : et, cependant, ils sont si diversifiés et si nombreux, que quoiqu'ils se succèdent les uns aux autres, et qu'ils reviennent avec la plus grande régularité, ils nous paroissent toujours nouveaux. Contentons-nous de jouir avec reconnoissance, du bienfait de la création, sans entreprendre d'en sonder la profondeur, d'en saisir la vaste étendue.

Mais on a fait dans ces derniers temps, des découvertes inconnues autrefois : tous les règnes de la nature nous offrent des phénomènes dont on n'avoit aucune idée..... La plupart de ces découvertes sont dues, moins à notre sagacité, qu'à nos besoins. A mesure que ceux-ci se sont multipliés, il a fallu ne nouveaux moyens de les satisfaire ; et la Providence a daigné nous les fournir. Mais

ces moyens existoient avant qu'on les eût découverts. Déjà les minéraux, les plantes et les animaux, que nous avons appris à connoître depuis peu de temps, existoient dans le sein de la terre, ou à sa superficie : les recherches et les travaux des hommes n'ont fait que les mettre sous nos yeux. Il est même certain que plusieurs des découvertes dont nous nous glorifions, avoient été faites par les anciens, ou que du moins ils les avoient entrevues.

Si le monde étoit l'ouvrage du hasard, nous verrions de temps en temps de nouvelles productions. Pourquoi donc ne nous offre-t-il pas de nouvelles espèces d'animaux, de plantes, de minéraux ? C'est qu'il est arrangé par une intelligence suprême. Tout ce qu'elle fait est si bien fait, qu'il n'a pas besoin d'être renouvellé ; qu'une nouvelle création est inutile. Ce qui existe suffit pour nos besoins et nos plaisirs. Rien n'est l'effet du hasard : tous les événements ont été déterminés dans les conseils du Très-Haut. L'édifice du monde se conserve par le gouvernement de son Créateur, et par le concours des loix tant générales que particulières. Tout est marqué au coin de la sagesse, de l'ordre, de la grandeur. En tout, et par-tout, Dieu est glorifié : à lui soit un honneur éternel !

CCCXXXIII^e. CONSIDÉRATION.

Uniformité et diversité dans les ouvrages de la nature.

Le firmament, au-dessus de nos têtes, et la terre, sous nos pieds, restent les mêmes de siècle en siècle : et cependant ils nous donnent, de temps à autre, des spectacles aussi variés que superbes. Tantôt le ciel est couvert de nuages ; tantôt il est serein ; souvent il offre à nos yeux une magnifique voûte d'azur ; quelquefois il est peint des couleurs les plus diversifiées. Les ténèbres de la nuit et la clarté du jour ; les feux éclatants du soleil, et la lueur pâle de la lune, se succèdent plus régulièrement. L'espace incommensurable qu'ils parcourent, paroît tantôt désert, tantôt semé d'un nombre infini d'étoiles : et de combien de changements, de combien de révolutions la terre n'est-elle pas le théâtre ! Pendant quelques mois, uniforme et sans parure, la rigueur de l'hiver lui ravit sa beauté : bientôt le printemps vient, en quelque sorte, la rajeunir à nos yeux. L'été nous la montre plus belle et plus riche

encore ; et après quelques mois, l'automne lui fera répandre, de son sein fertile, les fruits de toute espèce. Quelle variété d'ailleurs, d'une contrée à une autre. Ici, dans un terrein uni, s'offrent des plaines dont l'œil ne peut embrasser les limites : là, s'élèvent de hautes montagnes couronnées de forêts ; à leurs pieds, de fertiles vallons sont arrosés par des ruisseaux et des rivières. Ici, des gouffres et des précipices : là, des lacs dont les eaux sont immobiles ; plus loin, des torrents impétueux ; de tous côtés, une variété qui récrée les yeux et ouvre le cœur au sentiment d'une joie douce et pure.

Le même assemblage d'uniformiré et de diversité se retrouve dans tous les végétaux de notre globe : ils tiennent tous de leur mère commune, et la même nature et la même nourriture. Cependant quelle prodigieuse différence entre un brin d'herbe et le chêne ! Rangés sous certaines classes, ceux de la même espèce ont, il est vrai, beaucoup de ressemblance ; et néanmoins, combien de différences entre les uns et les autres !

La sagesse du Créateur a également partagé les animaux en des classes différentes. Toutes conservent entre elles des rapports essentiels : il y a même un certain degré de conformité entre l'être raisonnable et l'animal de l'espèce la plus

inférieure. Quelque élevé que soit l'homme par rapport à la brute, n'a-t-il pas en commun avec elle, et même avec les plantes, les mêmes moyens de nourriture? Ne sont-ce pas le soleil, l'air, la terre et les eaux qui la fournissent à tous? Et néanmoins, s'ils se rapprochent à quelques égards, par combien d'endroits aussi ne diffèrent-ils pas infiniment les uns des autres?

Si nous examinons maintenant les variétés de notre espèce, quel étonnant assemblage de conformités et de diversités! La nature humaine, dans tous les temps, chez tous les peuples, est la même. Et, cependant, parmi cette multitude innombrable d'hommes repandus sur la terre, chaque individu a une figure qui lui est propre, une physionomie et des talents particuliers. Il semble que le Créateur ait voulu mettre, dans ses œuvres, la plus grande variété compatible avec la structure essentielle et particulière à chaque espèce. Toutes les créatures de notre globe se divisent en trois classes, les minéraux, les végétaux, les animaux. Ces classes se sous-divisent en genres, les genres en espèces; celles-ci en un nombre infini d'individus. Aussi n'est-il point sur la terre de créature parfaitement isolée: il n'est point d'espèce particulière qui n'ait une sorte de connexion avec les autres.

De cet assemblage d'uniformité et de diversité,

dérivent l'ordre et la beauté de l'univers. La différence qui a lieu entre les créatures de notre globe, démontre la sagesse du Très-Haut, qui a tellement fixé la destination de tous les êtres, qu'il seroit impossible d'anéantir les rapports et les oppositions qu'il a mis entre eux. Les plus petits ouvrages de la nature, offrent tant d'unité et de variété, qu'ils élèvent nécessairement notre ame à la contemplation de la sagesse infinie.

Oui, le Dieu de l'univers a tout réglé avec sagesse : il a tout rapporté à l'utilité et au bonheur des créatures. Un regard sur la diversité de ses ouvrages, me ravit d'étonnement! Que seroit-ce, si je pouvois pénétrer dans l'essence des êtres!.... Cependant, je rends grace au père des lumières, pour ce foible degré de connoissance. Le plus doux charme de ma vie est de méditer ses merveilles, et de les retrouver dans chaque objet.

CCCXXXIV^e. CONSIDÉRATION.

Des révolutions qui s'observent constamment dans la nature.

TOUTES les vicissitudes de la nature dérivent des loix invariables établies par le Créateur, lorsqu'il tira l'univers du néant. Depuis ce moment heureux, le ciel et la terre nous offrent, à des temps marqués, le retour des mêmes variations et des mêmes effets. Toujours le soleil, la lune et les étoiles, continuent, dans l'ordre une fois déterminé, la course qui leur est prescrite. Mais, qui les conserve, qui les dirige ? Qui enseigne à ces corps, la route qu'ils doivent parcourir ? qui leur indique le temps de leurs révolutions ? qui les met en état de se mouvoir, toujours avec la même force ? qui les empêche de se précipiter sur notre globe, ou de s'égarer dans les plaines immenses du ciel ? En un mot, d'où vient que rien ne dérange leurs cours ? Dieu. C'est lui qui a marqué aux astres l'orbite qu'ils doivent décrire ; c'est lui qui les maintient, qui les guide, et qui prévient en eux tout mouvement irrégulier. Par des loix qui nous sont inconnues, il fait mouvoir les corps célestes avec une vîtesse incroyable et dans un ordre que rien ne peut troubler.

Plus près de nous, il se fait dans les éléments des révolutions continuelles, quoique invisibles à un œil ordinaire. L'air est dans un mouvement perpétuel; tandis qu'il tourne autour de notre globe : les fleuves se précipitent dans la mer; et, de sa vaste superficie, s'élèvent les vapeurs qui produisent les nuages. Ceux-ci redescendent sur la terre en forme de pluie, de neige ou de grêle : ils s'insinuent dans le sein des montagnes, et nourrissent les sources dont les ruisseaux deviennent des fleuves. Ainsi, l'eau qui étoit sortie des nuages, retourne encore à la mer. Tous les ans, la terre fertile reproduit les plantes et les moissons : cependant elle n'est jamais épuisée; une circulation continuelle lui rend ce qu'elle a donné. L'hiver revient au temps marqué, il lui amène le repos dont elle a besoin; et quand il a rempli les vues du Créateur, le printemps lui succède, et rend à la terre les enfants qu'elle avoit perdus. Une même circulation s'observe dans le corps de chaque créature vivante : le sang coule sans cesse dans ses divers canaux; il distribue à chaque membre les sucs qui lui sont nécessaires : puis il retourne au cœur, d'où il étoit parti.

Toutes ces révolutions nous ramènent à l'Être suprême, qui les détermina lors de la création du monde, et qui, par sa puissance et sa sagesse,

n'a

n'a cessé de les diriger jusqu'au moment où nous sommes. Les réflexions qu'elles font naître, sont bien dignes de nous occuper. Chaque jour le soleil a récréé la terre par sa vivifiante clarté; et, après avoir rempli sa destination, il a cédé l'empire à la nuit. Chaque jour la bonté de Dieu s'est renouvelée pour l'homme : elle a fait contribuer à son bien-être chaque changement, chaque révolution.

Et maintenant, ce jour, avec toutes ses heures, tous ses moments, est passé pour jamais... ! Il est possible qu'un jour parfaitement semblable renaisse pour nous, dussions-nous survivre encore à cinquante hivers....! Insensiblement les ressorts de la nature se relâcheront; toutes les roues de la grande machine de l'univers s'arrêteront enfin, et les jours, les mois et les ans seront engloutis dans l'abyme de l'éternité. Mais l'Etre infini et invariable existera encore, et par lui la durée de mon être, si divers, si changeant ici-bas, doit se prolonger éternellement. Je le loue de ce que chaque mois qui s'écoule tandis que je suis sur la terre, me rapproche du terme où commencera ma félicité.

CCCXXXV^e. CONSIDÉRATION,

Tout se fait par degrés dans la nature.

On remarque dans la nature, une gradation admirable, un progrès insensible d'une perfection plus simple à une perfection plus composée. Il n'est point d'espèce mitoyenne, qui n'ait quelque caractère de celle qui la précède, et de celle qui la suit : en un mot, il n'y a ni vide, ni saut dans la nature; du moins à nos foibles yeux : et cette espèce d'échelle peut nous aider à en parcourir les différents objets.

La terre est un des principaux éléments qui constituent les êtres matériels : aussi la trouve-t-on dans la plus grande partie des corps que l'art humain décompose. De la réunion de la terre avec d'autres corps, résultent diverses sortes de terres plus ou moins composées, plus ou moins légères ou compactes, qui nous conduisent insensiblement aux pierres. Les diverses espèces de ces dernières sont très-nombreuses : elles diffèrent considérablement, par la figure, la couleur, la grandeur et la dureté, depuis les plus communes jusqu'aux plus précieuses. Celles des pierres qui ont des lames, ou des espèces de feuilles, comme l'ardoise, le talc, etc.; celles

qui sont composées de filaments, telles que l'amianthe, nous conduisent du règne minéral au végétal.

La plante qui paroît dans le plus bas degré, est le *byssus :* la truffe se montre ensuite. Après elle, viennent les nombreuses espèces des *champignons* et des *lichens*, entre lesquels semblent placées les *moisissures*. Toutes ces plantes sont en quelque sorte imparfaites, et ne forment proprement que les limites du règne végétal. Les plus parfaites se divisent en trois grandes familles, distribuées sur toute la face de la terre : *les herbes*, *les arbrisseaux*, *et les arbres*. Le *polype* semble unir le règne animal au règne végétal : on ne prendroit cette singulière production que pour une plante, si on ne lui voyoit exécuter de vraies fonctions animales. Certains *vers* nous conduisent aux *insectes :* ceux dont le corps est logé dans un tuyau crustacé ou pierreux, semblent unir les insectes aux *coquillages*. Ceux-ci touchent aux poissons. Entre eux, ou à côté, se trouvent les *reptiles :* unis, en quelque sorte, aux coquillages, par la limace ; et aux poissons, par le serpent d'eau. Le *poisson-volant* nous conduit aux *oiseaux*. L'*autruche*, dont les pieds sont assez semblables à ceux des chèvres, et qui court plutôt qu'elle ne vole, semble enchaîner les oiseaux aux *quadrupèdes*. Le *singe* donne la main à ceux-ci, et à l'*homme*.

Il est des gradations dans la nature humaine, comme dans les autres êtres. Entre l'homme le plus civilisé, le plus éclairé, et l'homme le plus sauvage, quelle multitude de chaînons ! et combien n'y en a-t-il pas entre l'homme et l'*ange*... ! Dans les différents chœurs des esprits célestes, que de nouvelles suites, de nouveaux plans, de nouvelles beautés, de nouvelles perfections, qui se dérobent à notre esprit ! Ce qui me console, c'est que je sais, par la révélation, que l'espace immense qui se trouve entre Dieu et le chérubin, est rempli par le verbe incarné, le fils unique du père. Par lui, la nature humaine a été exaltée et glorifiée ; par lui, et dans lui seul, je suis élevé au premier rang des êtres créés ici bas ; par lui, je puis m'approcher du trône de l'Éternel.

Qu'elles sont admirables les gradations, dans le seul ordre de la nature ! Pour moi, tout est nuancé dans l'univers ; tout se tient, tout est enchaîné par des liaisons et des rapports intimes : il ne s'y trouve rien, qui n'ait sa raison suffisante ; rien qui ne soit l'effet immédiat de quelque chose qui a précédé, ou qui ne détermine l'existence de quelque chose qui suivra. Tout va par dégrés, du composant au composé, du moins parfait au plus parfait. Mais combien la connoissance que nous avons de la suite immense des êtres, est encore imparfaite.... ! Nous ne faisons

que l'entrevoir : nous n'en connoissons qu'un petit nombre de termes, de chaînons mal liés, et interrompus. Quelque bornées, cependant, que soient nos lumières à cet égard, elles nous donnent la plus haute idée ce cet admirable enchaînement ; de l'infinie diversité des êtres qui composent l'univers : et tout nous ramène vers l'Etre infini ; quoiqu'il existe entre lui et nous, une distance qu'aucun entendement ne sauroit mesurer. Il est le seul être qui soit hors de la chaîne de la nature. Depuis le grain de sable jusqu'au séraphin, toutes les créatures lui doivent leur existence et leurs propriétés.

Souvent, j'essaie de m'élever en esprit, sur l'échelle des êtres : et, de la poussière où je rampe, je m'élance, sur les ailes de l'amour, vers le premier des êtres, l'Éternel. Ah ! que ne suis-je déjà introduit dans cette bienheureuse réunion des esprits glorifiés, où l'univers se dévoilera à mes yeux ; et où je connoîtrai Dieu, comme j'en suis connu ! Tant que je vis ici bas, je ne vais à la perfection que par degrés : je passe insensiblement de l'ignorance à plus de lumières et de sagesse ; du corporel au spirituel ; des foiblesses aux vertus. Alors, je jouirai de toute la plénitude de sagesse et de bonheur, qui doit être le prix des progrès que je n'aurai cessé de faire pour me rendre digne de ma véritable destination.

CCCXXXVI^e. CONSIDÉRATION.

Des rapports qui sont entre tous les êtres.

Dans quelque ouvrage que ce soit, rien ne démontre plus clairement l'intelligence de son auteur, que la liaison et les rapports qu'il a su mettre entre les diverses parties qui le composent; en sorte qu'elles ne fassent qu'un même tout, ou chaque chose soit à sa place, et contribue au maintien et à la perfection de l'ensemble.

Notre intelligence est évidemment trop foible, et nos lumières sont trop bornées, pour nous permettre de saisir les rapports que le suprême artiste a mis entre tous les êtres; bien moins encore pour les ramener à un principe unique, dont tout autre principe ne soit que le résultat et la conséquence. Mais nous pouvons, du moins, d'après des notions générales, saisir quelques apperçus, plus que suffisants pour nous donner la plus sublime idée du Créateur de l'univers, et nous faire même entrevoir, par quelques-uns des rapports qu'il nous a rendus sensibles dans les choses que nous connoissons, ceux qui existent en bien plus grand nombre dans celles qui nous sont moins connues.

Elevons-nous, d'abord, jusqu'aux différents mondes qui roulent dans l'immensité des cieux. Quelque éloignés que nous soyions de ces astres, placés à une si prodigieuse distance de notre globe, nous savons que ces vastes corps gardent entre eux, un ordre si bien réglé, que rien ne les en fait sortir; qu'ils ne se heurtent point dans leur marche; et que les diverses constellations, par exemple, se montrent toujours à nous telles qu'elles se sont montrées aux observateurs dès les âges les plus reculés. Nous voyons une immense quantité d'étoiles fixes, qui, comme autant de soleils, éclairent d'autres mondes, et président à autant de systémes planétaires. Tous ces systémes sont liés, soit en eux-mêmes, soit avec les autres systémes, de manière qu'ils ne s'embarrassent ni ne se confondent entre eux, ni ne se détruisent les uns par les autres. Une même loi les régit tous; celle de l'attraction: et, peut-être, parmi tous ces systémes, qui ont chacun leur centre, en existe-t-il un plus considérable encore, un centre universel, autour duquel tournent tous les mondes, et qui les domine tous.

Descendons à notre propre systême. Quels rapports notre soleil n'a-t-il pas avec toutes ses planètes? et ces mêmes planètes, quels rapports n'ont-elles pas avec leurs satellites? Quels rapports ont, en particulier, avec notre terre, les

deux astres qui nous éclairent, l'un pendant le jour ; l'autre pendant la nuit ? Rapports du premier, pour la lumière, pour les couleurs, pour la chaleur, pour entretenir le mouvement, la vie, la fécondité : rapports si bien calculés avec notre globe, que, placé à une toute autre distance, il seroit, ou glacé par trop d'éloignement ; ou brûlé, par un trop grand rapprochement. Rapports de la lune avec notre atmosphère ; avec les changements qui y surviennent ; avec les marées ; avec tous les hommes, auxquels son cours réglé et ses diverses influences, procurent des avantages si frappants.

Et, sur notre terre, quelle foule de rapports nous y découvrons, à mesure que nos connoissances s'étendent et se perfectionnent ! Combien les éléments sont nécessaires l'un à l'autre ! Comme ils sont mélangés, modifiés, combinés entre eux ! Quelle proportion avec nos organes, nos facultés, nos besoins ; avec toutes ces classes d'êtres qui remplissent le monde que nous habitons ! Comme, de leur choc même et de leurs discordes apparentes, résultent leur accord réel, et l'harmonie générale ! Que de rapports essentiels entre les trois règnes de la nature ! Quel sage mélange dans leurs principes ! Quelles proportions entre les animaux et les végétaux ! Combien ceux-ci, sont nécessaires à la subsistance des premiers ! Chaque classe

d'êtres vivants a des plantes appropriées à ses besoins. L'équilibre est établi de toutes parts, et se maintient; ensorte qu'aucune classe n'excède les proportions de grandeur, de qualité qu'elle doit avoir; qu'aucune espèce n'absorbe ce qui est d'une nécessité absolue pour les autres, et ne le détruit entièrement. Toutes les parties ont entre elles une relation exacte; et, au dehors, un rapport symmétrique : elles concourent, chacune en particulier, à la destination, à la conservation, à la perfection du tout.

Mais, de tous les êtres que ce monde renferme, celui qu'il nous importe le plus de considérer, celui qui nous offre les plus grands, les plus nombreux rapports et les plus intéressants, c'est l'homme. Pris en lui-même, quel chef-d'œuvre! quel admirable composé! Que d'harmonie dans toutes les parties intérieures, comme dans les parties extérieures de son corps! Sa structure, et la noblesse de son port; les organes de ses sens, qui le mettent en rapport avec la vaste sphère des objets qu'ils embrassent; l'élévation de sa tête, la coupe et l'expression de son visage, la régularité, la finesse et l'assortiment de ses traits; la disposition de ses membres, leur agilité, leur souplesse : tout répond, en lui, aux fins auxquelles il est appelé, comme roi, pontife et interprête de toute la nature. Pour ses augustes

fonctions, il est doué d'une ame sensible, intelligente, et raisonnable; d'une mémoire prodigieuse, qui lui rappelle et lui rend présens, tous les faits, tous les temps, tous les lieux; d'une imagination vive, riante, et féconde. Eh! quelle merveilleuse correspondance entre ces deux substances si diverses, réunies dans un seul être! Comme la volonté de l'homme commande à son corps pour ses actes spontanés : et, quant aux opérations internes, nécessaires à l'entretien de la machine, comme elles se font indépendamment de cette volonté même, et d'après les loix qui leur sont propres! En tant qu'il est un être libre, et susceptible de moralité, tout se balance en lui, pour ne pas contraindre son choix; et ne pas lui ravir l'usage de sa liberté. Né avec une pente invincible pour le bonheur, il peut se déterminer, à son gré, dans le choix des biens particuliers; et ses desirs, à cet égard, sont tels, que, s'il le veut fortement, il peut les combattre, et en triompher, avec le secours de son auteur. Ainsi, dans le monde moral, tout est disposé de manière à nous laisser, dans presque toutes nos actions, la faculté réelle de mériter et de démériter.

Si nous considérons l'homme relativement à la société, pour laquelle il est fait; pour laquelle, sur-tout, il a reçu, comme un privilége spécial,

l'heureux don de pouvoir communiquer ses pensées diverses par des sons articulés, et de les peindre aux yeux; que de rapports physiques et moraux, d'époux, de père, d'enfants, de parents, d'amis, de citoyens! Que de liens entre eux, par les besoins réciproques; par la diversité des moyens, des goûts, des talents, qui fait que tous les états sont remplis; et que les individus, chacun à leur manière, concourent au bien du tout! Que de liens entre les peuples, par la variété des productions, par la différence des climats, les intérêts politiques, etc.! L'auteur de la nature a mis, entre les hommes, des différences et des contrastes, pour que les rapports même se soutinssent: de-là, ces contrastes de goûts, de caractères, de génie, non seulement pour des fins morales, mais pour que tous ne se portassent pas vers le même objet; ce qui leur faisant dès-lors négliger tous les autres, eût détruit l'économie civile, et le bien général: de-là, encore, ces diversités de formes, de traits, de physionomie; pour qu'il fût aisé de les distinguer, de les reconnoître; et pour qu'une ressemblance trop uniforme ne fît pas naître les plus funestes méprises, n'entraînât pas une confusion totale, et la destruction même de toute société.

C'est à la faveur de la sociabilité et de ses rapports innombrables, que l'homme met en action

tous les éléments; qu'il les dompte, et les fait servir à son usage : c'est par elle, et par toutes les ressources qu'elle lui présente, par tous les arts qui en sont le fruit, qu'il cultive, féconde, embellit la nature, et tire parti de toutes ses richesses. La nature, sans l'homme, est morte, à proprement parler; comme elle est morte pour l'homme qui n'y voit pas son auteur. C'est enfin, par la sociabilité, qu'il s'assujettit les animaux, et se les rend tributaires; qu'il devient comme le monarque et le centre, ici bas, de tout ce qui l'environne.

Ce qui achève, ce qui ennoblit et perfectionne tous ces rapports; c'est celui qui lie l'homme à son Dieu. Capable, par sa raison, de remonter à la première cause de tous les êtres; à celle de toutes les relations, de tout l'ordre qui règne entre eux; capable, par les sentiments de son cœur, de reconnoissance et d'amour envers le principe adorable de tout bien : il est fait pour lui rapporter l'hommage de tous les êtres inanimés, auxquels il semble prêter sa voix pour en bénir, pour en exalter le Créateur. Par son corps, par ses sens, si bien proportionnés avec ses besoins, avec tous les objets dont il est entouré, il entre en commerce avec la nature entière : il en jouit plus qu'aucun habitant de ce monde; et, par son ame, il en rend gloire à son auteur; il

reconnoît et il confesse tous ses attributs de puissance, de bonté, de sagesse. Il fait plus : par la sublimité de ses pensées, qui embrassent l'infini ; par la vaste étendue de ses desirs, qui se portent à l'éternité, il tend à Dieu comme à sa véritable fin ; et se sent fait pour le posséder, après avoir acquis cette possession à titre de grace, tout-à-la-fois, et de mérite.

Quelle chaîne nous venons de parcourir....! Et, dans ses rapports presque infinis, l'immensité des détails est perdue pour nous. De ces rapports, Newton en appercevoit plus qu'aucun autre ; et, plus que tout autre aussi, il étoit pénétré de la grandeur de l'Etre suprême. Son génie n'a pas été donné à tous les hommes : mais tous ont reçu des yeux pour voir ; et il faut les fermer à plaisir, pour ne pas reconnoître Dieu, dans le peu même qu'on apperçoit des rapports admirables qui existent entre tous ses ouvrages.

CCCXXXVII^e. CONSIDÉRATION.

Idée des contrastes et des harmonies de la nature.

Tous les ouvrages de la nature ont des contrastes, des consonnances, et des passages, qui joignent les différents objets les uns aux autres. Dans les éléments, la lumière est opposée aux ténèbres, le chaud l'est au froid, la terre à l'eau; et leurs accords produisent les jours, les températures et les aspects les plus agréables. Parmi les végétaux; nous voyons dans les forêts du nord, le feuillage épais et sombre, l'attitude tranquille, et la forme pyramidale des sapins, contraster avec la verdure tendre, et le feuillage mobile des bouleaux, qui ressemblent par leurs vastes cimes et leurs bases étroites, à des pyramides renversées. Les forêts du midi nous offrent de pareils contrastes; et nous les retrouvons jusques dans les herbes de nos prairies. Mêmes oppositions entre les animaux : et, sans sortir de ceux qui nous sont le plus familiers, la mouche et le papillon, la poule et le canard, le moineau sédentaire et l'hirondelle voyageuse, le cheval fait pour la course et le

bœuf pesant, contrastent sur nos fleurs, dans nos prairies, dans nos demeures, en formes, en mouvements, et en instincts. Depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'insecte léger qui s'élève dans les airs; depuis la mite jusqu'à l'éléphant, il n'y a point d'animal qui n'ait son contraste, excepté l'homme.

Si, d'un côté, la nature a établi des oppositions dans tous ses ouvrages; de l'autre, elle en fait sortir des consonnances, qui en rapprochent tous les genres. Il semble qu'après avoir déterminé un modèle quelconque, elle a voulu que tous les lieux participassent de sa beauté. Ainsi, la lumière et le disque du soleil sont réfléchis de mille manières, par les planètes dans les cieux, par l'arc-en-ciel dans les nuages, par les réfractions de l'air, les reflets de l'eau, et la réflexion de la plupart des corps sur la terre. Des arbres, dans le climat de l'Inde, affectent le port des herbes; et des herbes, dans nos jardins, celui des arbres. Une multitude de fleurs semblent faites d'après les roses et les lys. Dans nos animaux domestiques, le chat paroît formé sur le tigre, le chien sur le loup, le mouton sur le chameau. Tous les genres ont leur consonnance, excepté le genre humain.

Jetons un coup-d'œil sur les harmonies générales du globe. En ne nous arrêtant qu'à celles

qui nous sont le mieux connues, voyez comme le soleil environne constamment de ses rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de son ombre! Combien de contrastes et d'accords, résultent de leurs oppositions versatiles! Que de contrées, sur notre globe, où paroissent, tour-à-tour, une aube, un crépuscule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, une nuit tantôt constellée et tantôt ténébreuse! Les saisons s'y donnent la main, comme les heures du jour. Le printemps couronné de fleurs, y devance le char du soleil; l'été l'environne de ses moissons; et l'automne vient à sa suite, avec sa corne chargée de fruits. En vain l'hiver et la nuit retirés dans les pôles du monde, veulent donner des bornes à sa magnifique carrière; père du jour, sans sortir de son trône, il reprend l'empire de l'univers.

Des beautés d'un autre ordre décorent l'architecture du globe, et le rendent habitable aux êtres sensibles. Une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoure entre les brûlants tropiques; et des forêts de sapins mousseux, le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent du midi au nord, et viennent expirer à différents degrés de latitude. Le bananier s'avance depuis la ligne, jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger

passe la mer; et borde de ses fruits dorés, les rivages méridionaux de l'Europe. Les plantes les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, pénètrent le plus loin; et, fortes de leur foiblesse, s'étendent, à l'abri des vallées, des bords du Gange à ceux de la mer Glaciale. D'autres, plus robustes, partent des rudes climats du nord; et arrivent, à la faveur des neiges, jusque dans le sein de la zône torride. Les sapins et les cèdres couronnent les montagnes d'Arabie et du royaume de Cachemire; et voient à leurs pieds, les plaines brûlantes d'Aden et de Lahor, où se recueillent la datte et la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à-la-fois et du chaud et du froid, ont le centre de leur existence dans les zônes tempérées. La vigne languit en Allemagne et au Sénégal: jamais le pommier, l'arbre de la Normandie, n'a vu le soleil à-plomb sur sa tête ou décrivant autour de lui le cercle entier de l'horizon, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a ses jardins et ses vergers. Les rochers, les marais, les vases, les sables, ont des végétaux qui leur sont propres. Les écueils mêmes de la mer sont fertiles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait, au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont coordonnées aux vents, aux saisons, et aux heures du jour, avec tant de précision, que le célèbre

Linnéus en avoit formé des almanachs et des horloges botaniques. Qui pourroit décrire la variété infinie des figures des plantes! que d'heureuses républiques vivent tranquilles sous leurs ombrages! que de banquets délicieux y sont préparés! Rien n'y est perdu. Les quadrupèdes en mangent les feuillages; les oiseaux les semences; d'autres animaux les racines et les écorces. Des légions infinies d'insectes en ont la desserte; et sont armées de toutes sortes d'instruments, pour la recueillir.

D'autres tribus dédaignent les végétaux; et sont coordonnées aux éléments, au jour, à la nuit, aux tempêtes, et aux diverses parties du globe. L'aigle confie son nid au rocher qui se perd dans la nue; l'autruche, au sable aride des déserts; le flaman, couleur de rose, aux vagues de l'océan méridional. L'oiseau blanc du Tropique et la noire *frégate*, se plaisent à parcourir ensemble la vaste étendue des mers; à voir, du haut des airs, voguer les flottes sous leurs ailes; et à circonscrire le globe d'orient en occident, en disputant de rapidité avec le cours même du soleil. Sous les mêmes latitudes, des perroquets et des tourterelles, moins hardis, ne voyagent que d'îles en îles, promenant à leur suite leurs petits. Ici, de longs triangles d'oies sauvages et de cygnes, vont et viennent chaque année du

midi au nord; ne s'arrêtent qu'aux limites brumeuses de l'hiver; et passent, sans s'étonner, au-dessus des cités populeuses de l'Europe. Là, des légions de lourdes cailles traversent la mer; elles vont, au midi, chercher les chaleurs de l'été; et se réfugient dans les sables de l'Afrique, pour y servir de nourriture aux faméliques habitants du Zara.

Il y a des animaux qui ne voyagent que la nuit. Des milliers de crabes, aux Antilles, descendent des montagnes à la clarté de la lune; et offrent aux Caraïbes, sur les grèves stériles de ces îles, leurs écailles remplies d'une chair exquise. Dans d'autres saisons, les tortues quittent la mer, pour aborder aux mêmes rivages; et entassent des sachées d'œufs dans leurs sables. Les glaces mêmes des pôles sont habitées. Dans leurs mers et sous leurs promontoires flottants de crystal, on voit de noires baleines, chargées de plus d'huile que n'en peut donner un champ d'oliviers. Des renards, vêtus de précieuses fourrures, trouvent à vivre sur leurs rivages abandonnés du soleil : des troupeaux de rennes y grattent la neige, pour chercher des mousses; et s'avancent en bramant, à la lueur des aurores boréales. Ainsi, par une Providence admirable, les lieux les plus arides présentent

à l'homme, dans la plus grande abondance, des vivres, des habits, des foyers et des lampes, qu'ils n'ont pas produits.

CCCXXXVIII^e. CONSIDÉRATION.

Mystères de la nature.

Dès que les hommes veulent approfondir les choses, et pénétrer les causes des effets dont ils sont les témoins, ils se voient forcés de reconnoître combien leur entendement est foible et borné. La connoissance que nous avons de la nature, ne s'étend guère qu'à quelques-uns des effets que nous avons le plus souvent sous les yeux. Mais quelles sont les causes de ces effets; comment s'opèrent-ils ? C'est presque toujours pour nous, un mystère impénétrable. Il y a même, dans la nature, mille effets qui restent cachés à nos yeux; et, dans ceux que nous sommes en état d'expliquer, il se mêle pour l'ordinaire une certaine obscurité, qui nous fait souvenir que nous sommes des hommes.

Nous entendons le vent souffler; nous éprouvons ses différents effets : mais nous ne savons pas au juste ce qui le produit, ce qui augmente

sa violence, et ce qui l'appaise. D'une graine, nous voyons sortir de l'herbe, des tuyaux, des épis; mais nous ignorons comment cela s'opère: nous comprenons encore moins comment, d'un noyau très-petit, naît une plante, puis un grand arbre, à l'ombre duquel les oiseaux font leurs nids; et qui se couvre pour nous, de feuilles et de fleurs. Tous les aliments dont nous faisons usage se transforment, au dedans de nous, par un mécanisme incompréhensible; et s'assimilent à notre sang, à notre chair. Les merveilleux effets de l'aimant nous sont connus; et nous imaginons une certaine matière qui les produit: mais agit-elle par une force attractive qui lui soit propre? circule-t-elle sans cesse autour de l'aimant, et forme-t-elle une espèce de tourbillon? C'est ce que nous ne saurions déterminer. D'ailleurs combien d'effets de l'aiguille aimantée ne pouvons-nous expliquer! Nous sentons le froid: avons-nous découvert exactement de quelle manière il s'engendre? Nous sommes plus instruits que nos ancêtres, sur les phénomènes du tonnerre: mais quelle est la nature de cette matière électrique, qui se manifeste d'une manière si terrible dans les orages? Nous savons que l'œil discerne l'image des objets qui ébranlent notre rétine, et que l'oreille a la perception des

vibrations de l'air : mais qu'est-ce qu'avoir des perceptions ; et comment cela se fait-il ? Nous avons la conscience de l'existence d'une ame dans notre corps : mais qui peut expliquer l'union du corps et de l'ame, et leur influence réciproque ? Le feu et l'air sont continuellement sous nos yeux : mais quelle est proprement leur nature ; et comment s'opèrent leurs effets divers ? En un mot, sur la plupart des objets, nous n'avons point de principes sûrs et incontestables : nous en sommes réduits à des conjectures, à des probabilités. Mais que sont les hypothèses des philosophes, sinon des aveux tacites des bornes de leurs lumières ! La nature nous offre, à chaque pas, des merveilles qui nous confondent : et, quelques recherches, quelques découvertes que nous ayions faites, il reste toujours mille choses que nous ne saurions comprendre. Quelquefois, il est vrai, on parvient à donner des explications heureuses de certains phénomènes ; mais les premiers principes sont certainement élevés au-dessus de la sphère de notre intelligence.

Les mystères de la nature nous donnent tous les jours de sages leçons, par rapport aux mystères de la religion révélée. Dans le règne de la nature, Dieu a mis à notre portée, les moyens propres à nous faire passer heureusement notre

vie corporelle ; quoiqu'il ait voilé les causes à nos yeux. C'est ainsi que, dans le règne de la grace, il nous fournit les moyens de parvenir à la vie spirituelle, sans nous dévoiler la manière dont il opère en nous. Est-il personne qui refusât de manger et de boire, jusqu'à ce qu'il sût comment les aliments lui conservent la vie et les forces ? L'homme ne pousse pas l'extravagance à ce point : au contraire, il observe les productions de la nature ; l'expérience lui montre leur utilité, l'usage qu'il en doit faire ; et, pour peu qu'il ait un esprit juste et un cœur droit, il s'en sert avec des sentiments de gratitude envers le Créateur. Pourquoi ne pas se conduire avec la même sagesse, relativement aux mystères de la grace ? On dispute sur la nature des moyens de salut, sur leur manière d'opérer ; et on néglige d'en faire le saint usage auquel ils sont destinés. Ah ! que ne sommes-nous aussi raisonnables dans les choses spirituelles, que dans les choses temporelles ! Au lieu de nous livrer à de vaines spéculations, usons des graces que Dieu nous accorde ; répondons-y avec fidélité. S'il se trouve des choses que nous ne puissions comprendre, recevons-les avec humilité, et en reconnoissant la foiblesse de notre entendement. Il suffit que l'utilité qui nous en revient, nous

convainque qu'elles sont l'ouvrage d'un Etre infiniment sage et bienfaisant.

A Dieu ne plaise que je sois assez présomptueux, pour me flatter d'approfondir et les mystères de la nature, et ceux de la religion ! Loin de moi la témérité de les soumettre au blâme et à la critique ! J'avouerai la foiblesse de mes lumières, et l'infinie grandeur de mon Dieu. Chaque mystère excitera mon ame à l'adoration de cet Etre, dont les œuvres sont si merveilleuses, et les secrets si supérieurs à mon intelligence.

CCCXXXIX^e. CONSIDÉRATION.

Sur l'imperfection de la connoissance que nous avons de la nature.

POURQUOI le Créateur ne nous a-t-il pas donné la faculté de connoître, d'une manière plus approfondie, les phénomènes du monde corporel ? Ne paroît-il pas que les bornes de nos lumières, à cet égard, soient directement contraires au but qu'il s'est proposé ? Il veut que nous connoissions ses perfections adorables, et que nous rendions gloire à son nom : une connoissance moins

moins superficielle des œuvres de la création, ne seroit-elle pas un moyen de rendre un plus digne hommage à ses glorieux attributs? Si j'étois en état de connoître tout l'ensemble de la création, de bien saisir le degré d'excellence de chacun des êtres qui la composent, de découvrir toutes les loix et tous les rapports de la nature, j'admirerois encore plus, ce semble, la grandeur de l'Etre-Suprême. Si, même en ce moment où je ne puis connoître qu'une partie de ses œuvres, elles excitent en moi les plus vifs transports, quelle ne seroit pas la vivacité de mes sentiments, avec quelle profonde vénération ne l'adorerois-je pas, si je pouvois pénétrer plus intimement dans les secrettes opérations de la nature, et en expliquer avec plus de certitude les différents phénomènes?

Mais il peut être que je me trompe, en raisonnant ainsi : au moins est-il certain, que, puisque Dieu n'a pas jugé à propos d'orner mon ame de lumières plus étendues, il faut qu'il soit plus glorifié à présent, selon la mesure de mes forces, qu'il ne l'auroit été dans une autre supposition. Et dois-je être surpris, que, dans mon état actuel, je ne puisse pas découvrir les premiers principes de la nature? Les organes de mes sens ne m'ont point été donnés pour pénétrer dans l'essence des choses ; et je ne peux me former une

idée juste, des objets que mes sens ne sont pas en état de discerner. Or, de ces choses qui ne sauroient être saisies par mes foibles organes, il en est une infinité dans l'univers. Si je veux me représenter les infiniment grands et les infiniment petits dans la nature, mon imagination s'y perd. Lorsque je réfléchis sur la vîtesse de la lumière, mes sens ne sont pas capables de suivre une pareille vélocité : et, quand je veux me faire une idée des veines et de la circulation du sang de ces animaux, dont on dit que le corps doit être un million de fois plus petit qu'un grain de sable, je conçois toute ma foiblesse. Or, comme la nature s'élève depuis les infiniment petits jusqu'aux infiniment grands, est-il étonnant que je ne puisse en approfondir les vrais principes ?

Mais, supposé que Dieu m'eût doué de la force et de la sagacité nécessaires pour embrasser la liaison et l'ensemble du monde entier ; que je pusse pénétrer dans l'intérieur de la nature, et en découvrir distinctement les premières loix : qu'en résulteroit-il ? Il est vrai que j'aurois occasion d'admirer, dans toute son étendue, la sagesse de Dieu : mais ne seroit-il pas à craindre, que je ne ressemblasse alors à la plupart des hommes, qui, dans leur inconstance, n'admirent les choses, qu'aussi long-temps qu'elles leur paroissent au-dessus de leurs conceptions ordinaires ? Si j'avois

une idée claire et nette de tout le système de la création, peut-être me croirois-je capable de former un pareil plan ; peut-être je ne sentirois plus l'infinie distance qui me sépare du Créateur ; et qu'ainsi je ne lui rendrois pas la gloire qui lui est due.

Je n'ai donc aucun sujet de me plaindre, de ce que les connoissances que j'ai de la nature, sont si imparfaites : je dois, au contraire, en bénir le Créateur. Si l'essence des choses m'étoit plus connue, je pourrois, ou n'être plus suffisamment libre, ou n'être pas aussi touché, aussi reconnoissant que je le suis. Mais, à présent que je n'ai, pour ainsi dire, appris que les premiers éléments du grand livre de la nature, je conçois tout-à-la-fois, et la grandeur de mon Dieu, et mon propre néant. Chaque observation, chaque découverte me remplit d'une nouvelle admiration pour la puissance et la sagesse suprême ; et je sens s'allumer de plus en plus dans mon cœur, le desir d'arriver à cet heureux séjour, où, j'aurai, sans danger, une idée plus parfaite du suprême artiste et de ses œuvres.

Seigneur, conduisez-moi par votre esprit, afin que je fasse un bon usage des connoissances que vous m'avez accordées, et que je tâche de les étendre continuellement. Ne permettez pas qu'elles soient jamais infructueuses en moi ; mais

faites qu'elles m'excitent de plus en plus à vous glorifier, et à vous servir : que, pour cet effet, je me souvienne toujours, que vous ne me jugerez point d'après la grandeur et l'étendue de mes lumières; mais d'après l'utile emploi que j'en aurai fait.

CCCXL^e. CONSIDÉRATION,

Nombre d'effets dans la nature, n'ont qu'une même cause.

Ce qu'on appelle la nature, est une chaîne indéfinie de causes et d'effets, liés ensemble par le premier Être, le souverain moteur : et, comme toutes les parties de l'univers sont en rapport les unes avec les autres, chaque mouvement, chaque événement, dépend d'une cause précédente, et, à son tour, devient cause des effets qui lui succèdent. Toute la constitution du monde est propre à nous convaincre, que ce n'est point le hasard, mais un art divin, qui d'abord a élevé cet étonnant édifice, imprimé le mouvement à ses différentes parties, fixé leurs rapports innombrables, déterminé la grande chaîne d'événements dépendants l'un de l'autre : en sorte que l'univers

est fait d'après un plan unique; et démontre, par l'ensemble de ses parties, et par l'unité de dessein, la sagesse de son auteur.

Le degré de connoissances nécessaires pour en juger ainsi, n'est pas difficile à acquérir : car, bien que celles que nous avons de la nature, soient renfermées dans d'assez étroites limites, nous ne laissons pas de voir une multitude d'importants effets, dériver de causes qui sont sensibles pour l'intelligence humaine, et qui s'enchaînent les unes avec les autres.

Bornons-nous ici à certains effets qui tiennent à une même cause : nombre de phénomènes naturels peuvent nous en fournir des exemples. Quelle diversité d'effets, ne produit pas visiblement la chaleur du soleil ! Elle contribue à la vie d'une multitude innombrable d'animaux; à la végétation des plantes; à la maturité des fruits; à l'élévation des vapeurs; à la formation des nuages, sans lesquels il ne tomberoit ni pluie, ni rosée sur la terre.

Qu'ils sont variés les effets que produit l'élément du feu ! Par lui, les corps solides sont fondus et changés en fluides; ou deviennent des corps solides d'une autre espèce : il met en ébullition les fluides, et les réduit en vapeurs : par lui, la chaleur est distribuée dans tous les corps.

L'air est aussi constitué de manière à remplir

à-la-fois diverses fins. Au moyen de cet élément, les corps animés se conservent; les poumons se rafraîchissent, et purgent le sang de principes nuisibles : tous les mouvements vitaux acquièrent de la force. C'est l'air qui entretient le feu, et qui nourrit la flamme : c'est l'air qui, par son ébranlement et ses ondulations, conduit le son à notre oreille; qui donne un libre essor aux animaux ailés, et les met en état de voler de lieu en lieu; qui ouvre à l'homme une route aisée sur les mers, dont sans lui il ne pourroit franchir les vastes espaces. C'est par l'air que les nuages se soutiennent dans l'atmosphère, jusqu'à ce que devenus trop pesants par leur condensation, ils retombent en pluie. Il prolonge le jour, par les crépuscules du matin et du soir : sans lui, le don de la parole ne pourroit avoir lieu; et le sens de l'ouïe nous deviendroit inutile. Tous ces avantages dépendent de la nature de l'air, dans lequel nous vivons, et que nous respirons. Ce merveilleux élément, trop subtil pour que nos yeux puissent l'appercevoir, et toutefois d'une force prodigieuse, nous démontre avec évidence la sagesse suprême.

La force de gravité qui se trouve dans tous les corps, affermit la terre : elle enchaîne l'Océan dans ses profondeurs, et notre globe dans l'orbite que lui prescrit la Providence : elle maintient

chaque être à sa place dans la nature ; et assigné aux corps célestes, les distances qui doivent les séparer.

Comment décrire les diverses utilités de l'eau ! Elle sert à dilater, à amollir, à mélanger un grand nombre de corps, dont, sans elle, nous ne pourrions faire usage. Elle est la boisson la plus saine ; la meilleure nourriture des plantes : elle fait mouvoir les moulins, et plusieurs autres machines ; elle nous procure une multitude de poissons ; et nous apporte, sur sa surface, les trésors d'un monde nouveau.

Mais ce n'est pas seulement dans le règne de la nature, qu'on voit les effets les plus diversifiés, provenir de la même cause : souvent, dans le monde moral, un seul penchant de l'ame produit des effets non moins variés. Prenons-en pour exemple, le penchant qui nous porte à aimer nos semblables. C'est de lui que dérivent les soins des parents pour ceux qui leur doivent le jour ; l'union sociale ; les liaisons d'amitié ; le patriotisme ; la bonté dans ceux qui gouvernent ; la fidélité dans ceux qui obéissent. Ainsi, un seul penchant retient chaque individu dans le cercle qui lui fut tracé : il est le lien de la société humaine ; le principe de toutes les actions vertueuses, de toutes les entreprises louables, de toutes les récréations innocentes.

Concluons, que le monde ne s'est point formé par une fortuite juxta-position; que les matériaux qui le composent, ne sont point pris au hasard, sans aucun rapport entre eux; mais qu'il fait un tout régulier, que la puissance divine a produit avec une sagesse infinie. Dans chaque partie, dans chaque phénomène du monde visible, brillent à nos yeux quelques rayons de cette sagesse ineffable. Mais combien en échappe-t-il à l'examen le plus attentif, et aux profondes méditations des plus grands génies! Si les traces de la sagesse divine se manifestent quelquefois à nous, dans un des côtés de l'objet que nous examinons, tandis que, dans les autres, elles se dérobent à nos regards; n'en soyons que plus empressés à méditer les œuvres de Dieu, et à faire servir à la gloire de son nom, les merveilles qu'il a rendues visibles pour nous.

CCCXLI^e. CONSIDÉRATION.

Libéralité de la nature envers les hommes.

La nature est prodigue envers nous : elle abonde en moyens de pourvoir aux besoins des créatures.

Combien de choses exige l'entretien d'un seul homme, pendant une vie de soixante ans seulement ! Que ne lui faut-il pas, pour se nourrir, se désaltérer ; pour le vêtement, pour les douceurs et les commodités de la vie : sans parler des cas extraordinaires, et des accidents imprévus ! Depuis le monarque jusqu'au berger, dans tous les états, dans tous les âges ; depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard, chaque homme a ses besoins particuliers : ce qui convient à l'un, ne convient point à l'autre ; il leur faut à tous, des provisions, des aliments, des moyens de subsistance différents. Et, cependant, la nature suffit à tous les besoins ; et chaque individu reçoit d'elle, ce qui lui est nécessaire. Depuis l'origine du monde, la terre n'a pas discontinué d'ouvrir son sein : les mines ne sont point épuisées ; la mer fournit sans cesse la subsistance à une infinité de créatures ; les plantes et les arbres ont toujours des germes qui poussent dans leur temps, et qui

deviennent fertiles. La bienfaisante nature diversifie ses richesses, pour ne pas trop s'épuiser dans un même endroit : et, lorsque quelques espèces de plantes, de fruits, viennent à diminuer, elle en produit d'autres, et fait en sorte que le goût des hommes se porte vers les productions les plus abondantes.

La Providence, comme un sage économe, a toujours soin que rien ne se perde. Elle sait tirer parti de tout. Les insectes servent de pâture à de plus grands animaux; et ceux-ci sont toujours utiles à l'homme : s'ils ne le nourrissent point, ils l'habillent : s'ils ne l'habillent point, ils lui fournissent des armes, des moyens de défense ; ils lui procurent, au moins, des remèdes salutaires. Lorsque la contagion diminue quelques espèces, la nature sait réparer cette perte, par l'accroissement d'autres espèces. Il n'est pas jusqu'aux cadavres, aux matières putréfiées et corrompues, qu'elle ne mette en œuvre, soit pour la nourriture de quelques insectes, soit pour servir d'engrais à la terre.

Combien la nature est riche en beautés, en agréments ! Sa plus belle parure n'exige cependant, que de la lumière et des couleurs. Elle en est abondamment pourvue ; et le spectacle qu'elle offre, est continuellement varié, selon les points de vue où l'on se place. Ici, l'œil est frappé de

la beauté des formes : là, l'oreille est charmée par des sons mélodieux ; et l'odorat récréé par d'agréables parfums. Ailleurs, l'art vient lui prêter de nouveaux attraits, par mille tissus industrieux. Les dons de la nature sont même si abondants, que ceux dont les hommes font le plus grand usage, ne manquent jamais. Elle les a distribués par toute la terre ; elle les diversifie selon les divers pays ; elle prend et elle donne ; elle établit, au moyen des fleuves et des mers, des rapports, des liaisons entre les différentes contrées ; et ses présents, passant par une infinité de mains, profitent et augmentent de prix par cette circulation continuelle. Elle combine ses dons, et les mélange, comme le pharmacien les ingrédiens de ses remèdes. Sous sa main, le grand et le petit, le beau et le laid, le vieux et le nouveau, forment un ensemble également agréable et utile. Telles sont, par l'ordre de la Providence, les inépuisables richesses de cette nature, qui se plaît à nous les prodiguer.

Et qui suis-je, moi, pour y participer journellement ! Combien de fois cette mère bienfaisante n'a-t-elle pas ouvert, en ma faveur, sa main libérale ; et répandu sur moi l'abondance et la joie ! Mais, ce qui est infiniment plus précieux, combien de richesses spirituelles me sont tombées en partage ! La nature est riche : la grace

l'est infiniment plus. L'une, pourvoit à mes besoins corporels; l'autre, supplée à l'indigence et à la nudité de mon ame. La première me procure, il est vrai, des plaisirs très-variés : mais je dois à la seconde, des biens qui dureront à jamais. La nature flatte et recrée mes sens : la grace s'empare de mon ame, et la pénètre d'une joie ineffable. Ah! puissé-je connoître et sentir, comme tout m'y engage, la bonté de mon Dieu! Puissent les bienfaits dont il me comble dans le règne de la nature et dans celui de la grace, enflammer de plus en plus mon amour, et accroître ma confiance! Quoi! je ne glorifierois pas un Dieu si grand! je ne reconnoîtrois pas sa bonté! je fermerois l'oreille, lorsqu'il m'appelle! je refuserois de marcher dans la route qu'il daigne me tracer!... Ah! mon plus cher devoir sera toujours de penser à l'amour dont il m'honore; et d'y répondre par un amour réciproque. Jamais le Seigneur ne m'a oublié : mon cœur ne l'oubliera jamais.

CCCXLII^e. CONSIDÉRATION.

Libéralité de la nature envers les animaux.

Pour nous convaincre de plus en plus de la libéralité de la nature, dans la dispensation de ses dons, il suffiroit, ce semble, de réfléchir sur le nombre prodigieux d'êtres semblables à nous, qui reçoivent de cette mère bienfaisante, l'entretien, les vêtements, et les plaisirs. Mais, hélas! ces bienfaits, parce qu'ils se reproduisent tous les jours, ne font plus sur nos cœurs, l'impression qu'ils devroient y produire! Tournons donc nos réflexions sur ces créatures qui sont faites en partie pour notre usage; et dont quelques-unes sont l'objet de notre mépris. Cette méditation nous apprendra, que tous les êtres répandus sur notre globe, annoncent la bonté de leur Auteur; et pourra nous déterminer à glorifier son nom, pour peu que nous soyons encore susceptibles de sentiment.

Une multitude innombrable de créatures vivantes, habitants de l'air, de la terre et des eaux, sont journellement redevables de leur subsistance, à la nature. Les animaux même dont

le soin nous est confié, ne doivent proprement qu'à elle leur nourriture : l'herbe qui croît, sans qu'on la sème, fait leur principal aliment. La race entière des poissons subsiste sans le secours de l'homme : les forêts produisent des glands, sans culture; les prairies et les montagnes, de l'herbe; et les champs, de l'ivraie. Entre les oiseaux, l'espèce la plus méprisée, et peut-être la plus nombreuse, est celle des moineaux. La France, avec le produit de ses vastes campagnes, seroit trop pauvre pour les nourrir l'espace d'une année. C'est la nature, qui, de son immense magasin, tire ce qui est nécessaire à leur subsistance : et, cependant, ils ne font que la moindre partie de ses nourrissons. Le nombre des insectes est si grand, que des siècles s'écouleront, peut-être, avant qu'on en puisse déterminer les classes et les espèces. Quelle multitude de moucherons! Que d'espèces différentes, parmi ces petits animaux dont nous sentons la piqûre, et que nous voyons voltiger dans les airs! Le sang qu'ils nous dérobent, est pour eux une nourriture très-accidentelle; et l'on peut supposer, que, pour un moucheron qui s'en repaît, il en est des millions qui ne se sont jamais abreuvés du sang d'aucun animal. De quoi vivent toutes ces créatures? Il n'est pas une poignée de terre, qui ne renferme des insectes vivants;

et ils s'y nourrissent, ne fût-ce que des débris d'autres insectes. Chaque goutte d'eau contient des milliers de créatures, dont les moyens de subsistance, ainsi que leur multiplication, sont incompréhensibles.

Aussi immensément riche qu'est la nature en êtres vivants, aussi féconde est-elle en moyens de les conserver : ou plutôt, c'est le Créateur qui a versé en elle, cette source inépuisable de richesses. Par lui, chaque créature trouve ses aliments, et sa demeure. C'est pour elles qu'il fait croître l'herbe sur la terre; laissant au choix de chacune, ce qui lui convient. Aucune n'est assez méprisable à ses yeux, pour qu'il dédaigne de jeter sur elle un regard d'amour, et de pourvoir à ses besoins : et c'est en cela que se manifeste la grandeur du Tout-Puissant. Ce qu'aucun homme, aucun monarque; ce que tous les hommes et tous les monarques ensemble seroient incapables d'exécuter, le Créateur le fait : il rassasie tous les animaux; il repait les petits du corbeau; il nourrit tous les insectes qui vivent dans l'air, dans l'eau, et sur la terre.

Eh! ne feroit-il pas pour toi ce qu'il fait pour eux, ô homme de peu de foi! Si jamais le doute ou l'inquiétude vient à s'élever dans ton ame, considère les créatures dont il prend un soin journalier. Que les oiseaux qui sont

sous le ciel, les bêtes sauvages qui habitent les déserts, et ces millions d'êtres dont nul homme ne prend soin, deviennent tes maîtres dans l'art de vivre content.

Ce Dieu qui habille et pare les fleurs, qui donne la pâture à tous les animaux, ce grand Auteur de la nature, connoît tous tes besoins. Aye donc recours à lui, ame chrétienne, dans tes afflictions : mais que tes prières soient accompagnées de foi, et de la plus vive confiance.

CCCXLIII^e. CONSIDÉRATION.

Merveilles que Dieu opère tous les jours.

L'UNIVERS entier, toujours subsistant dans toute sa beauté, et dans l'ordre une fois établi, est un miracle que nous avons constamment sous les yeux. Quel monde, en effet, que celui que nous habitons! Quelle n'est pas la multitude, la grandeur, la variété, la beauté des créatures qu'il renferme! Quelle autre main que celle du Très-Haut, plaça dans l'immense étendue, le soleil et tous ces astres, dont la prodigieuse distance et la grandeur, confondent notre imagination! Qui a mesuré avec tant d'exactitude les forces respectives de tous ces globes; et qui

les soutient dans le vide immense qu'ils parcourent! Qui a placé la terre à une si juste distance du soleil; ensorte qu'elle n'en est ni trop éloignée, ni trop voisine! Les vicissitudes du jour et de la nuit; les révolutions des saisons; la multitude innombrable d'animaux et de reptiles, d'arbres et de plantes; tout ce que la terre produit: tout est l'ouvrage du Seigneur. Si un monde aussi admirable étoit actuellement créé sous nos yeux, qui ne le regarderoit comme le plus grand des miracles de la toute-puissance divine!

La Providence particulière de Dieu, est une preuve toujours existante de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse, et de sa présence en tous lieux. Les soins continuels qu'il prend de nous, et cette protection si marquée dont il n'y a personne qui n'ait des preuves spéciales; les moyens divers qu'il met en œuvre, pour attirer les hommes à lui; les routes par lesquelles il les conduit au bonheur; les adversités dont il se sert pour les réveiller de leur assoupissement, et les faire rentrer en eux-mêmes; les événements extraordinaires qu'il ménage pour le bien de son empire, événements qui, le plus souvent, sont produits par de petites causes, et dans des circonstances qui quelquefois paroissent les rendre impossibles; les grandes révolutions qu'il opère

pour faire passer la connoissance de sa loi sainte, d'une contrée du monde à l'autre, sont tout autant d'effets qui me montrent la main toujours agissante de Dieu, et me font écrier, avec le roi prophète : « C'est le Seigneur qui a fait cela ; » et c'est ce qui paroît à nos yeux digne d'ad- » miration (1). »

Soyons attentifs à tout ce qui s'offre à nos regards ; et nous trouverons Dieu par-tout : nous verrons, que, par les moyens ordinaires de sa grace, il travaille continuellement à notre sanctification ; que sa parole habite au milieu de nous ; et que, sans cesse, il nous fait entendre sa voix salutaire. Ceux qui refusent de l'écouter, qui résistent au mouvement de son esprit, et qui ne se rendent point à ses opérations miséricordieuses, ne se convertiroient pas davantage, quand de nouveaux miracles viendroient frapper leurs yeux. Un homme qui voit que le Seigneur a créé ce monde, où de toutes parts éclatent tant de merveilles ; un homme comblé à toute heure des bienfaits de Dieu, et redevable à lui seul de tous les avantages dont il jouit, ne devroit-il pas croire en lui, l'aimer et lui obéir ? Il lui résiste cependant... ! Qu'est-ce donc qui pourroit le toucher ; et à quoi ne résisteroit-il pas ?

(1) Ps. CXVII, v. 23.

Chrétien, qui tous les jours est le témoin des merveilles de ton Dieu, sois-y enfin attentif; et ne ferme plus ton cœur à la vérité. Que les préjugés, que les passions, ne t'empêchent plus de réfléchir sur les œuvres du Seigneur. Contemple ce monde visible : considère-toi, replie-toi sur toi-même; et tu trouveras assez de sujets de connoître celui qui, à chaque instant, opère tant de miracles sous tes yeux. Occupé pour lors de ces grandes idées, et frappé d'étonnement et d'admiration, tu t'écriras : « Louange, honneur » et gloire à ce Dieu qui est mon souverain bien, » le rédempteur de mon ame; à ce Dieu, qui » seul fait des choses merveilleuses; qui remplit » mon cœur des plus douces consolations; qui » calme nos peines, qui soulage nos maux, et qui » essuie les larmes que nous versons avec con- » fiance dans son sein »!

CCCXLIVe. CONSIDÉRATION.

Instabilité des choses terrestres.

Il n'est rien dans la nature, dont l'état et la manière d'être ne soit sujet au changement. Tout est le jouet de l'inconstance et de la fragilité : rien n'est assez durable, pour demeurer toujours semblable à soi-même. L'impénétrabilité des corps les plus solides n'est pas assez considérable, et ni l'union des parties qui les composent, assez étroites, pour les mettre à l'abri de la dissolution et de la destruction. Chaque particule de matière change insensiblement de figure. Combien de révolutions mon corps n'a-t-il pas subies, depuis sa formation dans le sein de ma mère! Chaque année, il a perdu quelque chose de ce qui faisoit partie de lui-même; et chaque année aussi il acquéroit des parties nouvelles, tirées des divers règnes de la nature. Tout, sur la terre, croît et décroît tour-à-tour; mais, avec cette différence, que les changements ne s'opèrent pas dans certains corps, aussi promptement que dans d'autres. Les globes célestes paroissent encore les mêmes qu'au moment de la création; et ce sont, peut-être, les plus invariables de tous les corps. Cependant,

le soleil a des taches, dont les changements prouvent que cet astre n'est pas constamment dans le même état. D'ailleurs, son mouvement le rend sujet à des variations : et, quoiqu'il ne se soit jamais éteint, toutefois il a été obscurci par des brouillards, des nuages, et même par des révolutions internes ; autant, du moins, que nous en pouvons juger dans l'éloignement où nous sommes de cet astre. Combien d'autres changements, soit externes, soit internes, s'offriroient à nos yeux, si nous pouvions nous en rapprocher davantage ! L'instabilité des choses terrestres n'est plus frappante pour nous, que parce que nous en sommes plus près. Combien elles sont fragiles ! Journellement, les choses d'ici-bas se montrent à nous sous de nouvelles formes : nous voyons sans cesse les unes croître, les autres diminuer et périr.

Les années, qui coulent et passent si rapidement, nous fournissent de nouvelles preuves de l'instabilité de tous les objets terrestres. Combien, en m'arrêtant seulement au petit cercle dans lequel je me trouve circonscrit, combien chacune d'elles est-elle fertile en révolutions ! Plusieurs des hommes qui m'étoient connus depuis tant d'années, ne sont plus. Plusieurs de ceux que j'ai vus riches, sont devenus pauvres, ou sont tombés dans la médiocrité. Et, moi, à combien d'égards

je me trouve différent de moi-même. Ma santé, mon activité, ont éprouvé journellement des diminutions sensibles : et toutes ces altérations sont des avertissements de l'approche de cette grande et dernière révolution, que la mort doit opérer en moi. Combien de choses même peuvent changer pour moi, dans le court espace d'un jour !..... Je puis tomber dans l'indigence, devenir la proie de la maladie; éprouver l'infidélité de mes amis; mourir même à l'instant. Au moins, est-il sûr qu'il peut se présenter, en peu d'heures, des événements qu'il m'est impossible de prévoir.

De pareilles réflexions ne pourroient que m'abattre et me réduire au désespoir, si la religion n'étoit ma consolation et mon appui. Mais elle me ramène à cet Etre unique, invariable, éternel; qui, par sa nature, ne sauroit éprouver de changement. Etre immuable, il sera éternellement ce qu'il est; c'est pourquoi sa gratuité demeure à jamais; et sa justice dure d'âge en âge. Cette vérité, toujours présente à mon esprit, adoucit les désagréments attachés aux vicissitudes de la vie; et je me trouve heureux, de ce que toutes les révolutions qu'amènent pour moi les années et les jours, me rapprochent du souverain bien, et du séjour constant de la félicité.

CCCXLV^e. CONSIDÉRATION.

Rien ne périt dans la nature.

S'IL existoit des choses dont la destruction fût sans aucune utilité, on pourroit douter de la sagesse du gouvernement de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi; et nous sommes même en droit de supposer, que, dans le cercle immense de la création, il n'est rien qui périsse; pas le moindre grain de poussière. Tout existe pour certaines fins: chaque chose remplit, à sa manière, le but pour lequel elle a été créée.

La graine qui tombe d'une fleur; n'est point détruite: emportée par les vents, pour fertiliser d'autres cantons, elle prend racine en terre, et y devient un arbre. D'autres semences, ou d'autres fruits, mangés par les oiseaux ou d'autres animaux; se mêlent avec leurs sucs; et subissent la coction et les préparations nécessaires, pour servir d'engrais aux champs, pour nourrir les hommes et les bêtes, et pour d'autres usages. Certaines choses, il est vrai, se corrompent et se décomposent: mais, par-là, elles deviennent des parties constituantes de quelque autre mixte. Jamais le papillon n'eût produit son semblable,

s'il n'eût été auparavant un ver. Un animal quelconque, tel que nous le voyons à présent, n'auroit pas existé, si le germe n'en avoit été préformé dans le premier individu de son espèce. Rien ne périt dans la nature : mais tout est décomposé, pour paroître sous une forme nouvelle. Les premières forêts produites par la parole puissante du Créateur, étoient ornées d'une multitude innombrable de feuilles. Celles-ci tombèrent, se séchèrent, se corrompirent ; elles cessèrent d'être des feuilles : mais les parties qui les composoient, converties en poussière, en fange, en terre, n'ont point été anéanties. La matière dont les premières feuilles, les premières herbes ont été formées, subsiste encore, et n'a rien perdu de ses parties essentielles. Les plantes qui fleurissent à présent, existeront, quant à leurs parties, tant que le monde durera. Le bois que nous brûlons, cesse à la vérité d'être du bois : mais les principes qui le constituent, dispersés dans la cendre, la fumée et la suie, ne cessent point d'exister. Le règne de la nature est sujet à des changements continuels : tout se décompose, et se régénère ; mais, finalement, rien ne périt. N'en jugeons pas sur les apparences. Lorsqu'il arrive quelques révolutions, quelques bouleversements, nous sommes portés à croire, que différents êtres sont détruits sans retour. Ils ne sont que diversement modifiés ;

et ils deviennent des matériaux qui entrent dans la composition d'autres êtres. Du sein de la corruption, naît la plus belle fleur, le fruit le plus délicieux. L'eau qui s'élève en vapeurs, ne périt point : elle diminue dans un endroit, pour augmenter dans un autre. Ici, elle se décompose : là, de ses parties constituantes réunies, il se forme un autre tout. Ce que l'ignorance regarde comme une entière destruction, n'est, dans la réalité, qu'un simple changement ; et le monde, considéré dans l'ensemble, est encore à présent ce qu'il fut au premier jour de la création ; quoiqu'une multitude des parties qui le composent, aient subi peu-à-peu les plus grandes altérations. Chaque grain de poussière est, en quelque sorte, le germe de créatures nouvelles : il tient sa place dans la chaîne des êtres ; et contribue lui-même à la perfection du tout. Une poignée de sable contient, peut-être, des milliers d'insectes. Si nous connoissions mieux les parties constituantes des corps, nous pourrions déterminer avec quelque certitude, quelles étoient les autres substances qui les tenoient, pour ainsi dire, cachées auparavant, et dans la composition desquelles entroient ces parties constituanses.

A la première vue, beaucoup de choses, dans la nature, vous paroîtront n'être d'aucune utilité, et avoir été produites sans dessein. Vous croirez

que d'autres ont été entièrement détruites et anéanties. Mais ne précipitons point nos jugements : tout ce que nous voyons, quelque étrange qu'il nous paroisse, est arrangé de la manière la plus sage. Jettez les yeux autour de vous ; considérez, examinez : tout est enchaîné, tout est à sa place ; et rien ne doit la sienne au hasard. Il n'y a, dans le monde, aucune chose qui n'ait son usage, lors même qu'elle tombe en poussière. Rien, encore une fois, ne se perd ; pas la moindre feuille, pas un grain de sable, pas un de ces insectes que l'œil humain ne sauroit découvrir. Et ce majestueux firmament, où l'astre du jour brille avec tant d'éclat ; et cette poussière qui voltige aux rayons du soleil, et que nous respirons sans nous en appercevoir : tout a paru à la voix du Créateur, et s'est placé au lieu convenable. Tout est bien, tout est parfait dans l'univers que le Très-Haut a créé. Et, cependant, que d'hommes téméraires et présomptueux, qui osent critiquer ses œuvres !

Je ne ressemblerai point à ces insensés : mais je glorifierai Dieu ; et j'assurerai ma tranquillité personnelle, en croyant que rien de ce qui a été créé, n'est inutile ; et que tout concourt sans cesse, à remplir des fins ultérieures et infiniment sages.

CCCXLVI^e. CONSIDÉRATION.

Différence entre les ouvrages de la nature, et ceux de l'art.

Lorsque nous comparons les ouvrages de la nature avec ceux de l'art, nous trouvons, dans les premiers, une supériorité bien marquée sur les seconds. La seule considération, que les productions de l'art ne sont que des imitations de la nature, suffit déjà pour mettre cette vérité hors de doute. Quel artiste ne souhaite pas d'approcher de la nature, autant qu'il est possible; et ne se flatte pas de l'avoir, en quelque sorte, atteinte, quoique au fond, il en soit encore très-éloigné! Il n'est pas en état d'inventer; et tout ce qu'il fait, doit lui avoir été enseigné par elle.

Qu'elle est riche et variée, cette nature; et que l'art, au contraire, est uniforme et pauvre! Dans le vaste règne de la première, nous trouvons un trésor inépuisable: une seule de ses parties, un minéral, une plante, un insecte, une seule poussière de l'aile d'un papillon, vue au microscope, nous offrent une foule d'objets dignes

d'être observés; et, en les suivant jusque dans les moindres détails, jusque dans les moindres particules, on ne sauroit y découvrir la plus légère imperfection. Les ouvrages de l'art, au contraire, sont bientôt épuisés. Pour peu qu'on les approfondisse, et qu'on les examine sérieusement, on ne tarde pas à revenir de l'admiration que d'abord ils avoient excitée; et l'on y découvre des imperfections et des défauts que l'on ne soupçonnoit pas. La nature se suffit à elle-même, pour produire des chefs-d'œuvre: l'art emprunte d'elle tout ce qu'il a de beau; il n'a rien en propre, et la nature a les premiers droits sur tout. Il s'en faut bien, d'ailleurs, que les ouvrages de l'art soient aussi durables que ceux de la nature: les premiers sont détruits par le temps; lorsque les autres, dans leurs réproductions, dans leur ensemble, se perpétuent sous nos yeux, et s'y montrent dans toute leur beauté primitive. Eh! quels avantages la structure intérieure des productions de la nature, n'a-t-elle pas sur tout ce qui sort de la main des hommes! Comparez la machine la plus ingénieuse, avec le mécanisme des animaux: vous serez frappé d'admiration à la vue des merveilles de Dieu dans ces derniers; tandis que le chef-d'œuvre de l'art, ne vous paroîtra qu'un jeu d'enfant. Jetons seulement des regards attentifs sur nous-

mêmes. La structure si régulière et si parfaite des muscles et des artères; la circulation du sang dans les veines; les mouvements si divers et si multipliés des membres de notre corps.... quelles preuves de la magnificence des œuvres du Créateur; et qu'auprès d'elles, les productions des hommes sont chétives et imparfaites!

Il seroit facile de porter plus loin ces observations, si le peu que nous avons dit, n'étoit plus que suffisant, pour nous apprendre à bien apprécier les ouvrages de la nature. Notre amour-propre, il est vrai, ne nous porte que trop à préférer les ouvrages de l'art à tous les autres; et notre goût est si dépravé, que nous regardons avec indifférence, et même avec dédain, toutes les choses auxquelles l'industrie humaine n'a aucune part: preuve sensible de notre ignorance et de notre ingratitude! Serions-nous assez injustes, pour estimer moins une machine admirablement exécutée, qu'une boule de neige façonnée par la main d'un enfant? En privant ainsi l'artiste habile de la gloire qui lui est due, ne prouverions-nous pas en même temps et notre extravagance et notre stupidité? C'est néanmoins le cas où nous sommes, lorsque nous apprécions mal les ouvrages de la nature et de l'art, et que nous ne leur assignons pas la place qui leur convient. Non qu'il faille mepriser les productions de l'art: sans

doute, elles ont leur prix ; mais il seroit absurde de les égaler, et plus encore de les préférer aux ouvrages de la nature, qui leur sont infiniment supérieurs.

Si Dieu a donné tant de perfection à ses œuvres, c'est afin qu'y reconnoissant sa puissance, sa sagesse et sa bonté, nous lui rendions la gloire qui lui est due. Fidèle à remplir ce devoir important, je ne me lasserai point d'examiner, de contempler la nature ; et jamais je n'oublierai le but que je dois me proposer dans cette intéressante recherche. Oui, l'étude de la nature fera toujours mes délices : j'y apprendrai à connoître de plus en plus, le Créateur et le Maître du monde ; elle m'enflammera du desir de parvenir à une connoissance plus parfaite de ses œuvres, que celle à laquelle on peut arriver ici-bas.

CCCXLVII^e. CONSIDÉRATION.

Sur les plaisirs divers que nous trouvons dans la contemplation de la nature.

Sur quelque partie de la création que je porte les yeux, par-tout je trouve quelque chose d'intéressant, soit pour les sens, pour l'imagination, ou pour la raison. La nature entière est faite pour m'offrir une multitude d'objets agréables; pour me procurer des plaisirs variés, et qui se succèdent continuellement. Mon goût pour la variété, est toujours excité, et toujours satisfait : il n'est point de partie du jour, qui ne m'apporte quelques plaisirs. Pendant que le soleil éclaire l'horizon, les plantes, les animaux, mille objets agréables frappent mes yeux : et, lorsque la nuit vient étendre ses voiles, la majesté du firmament me transporte, et me ravit. De tous côtés, la nature travaille à me surprendre par de nouveaux bienfaits. Il faudroit être aveugle et stupide, pour n'être pas frappé de cette diversité infinie; et pour n'y pas reconnoître la bonté du Créateur. Cette source qui arrose le vallon, m'invite au sommeil, flatte mon oreille, et sert encore à étancher ma soif. Cette forêt ombragée qui me garantit des

ardeurs du soleil, nourrit une multitude d'animaux, qui serviront eux-mêmes à mon entretien. Ces mêmes arbres dont les fleurs réjouissoient mes yeux, il y a quelques mois, me donneront bientôt des fruits délicieux; et ces campagnes couvertes de blés ondoyants, me fourniront d'abondantes moissons.

La nature ne me présente aucun objet qui ne soit utile et agréable pour moi, à plus d'un égard. Ses tendres soins lui ont fait choisir la couleur verte, si douce et si amie de l'œil, pour en revêtir et tapisser la terre. Cela suffisoit pour récréer notre vue; mais la diversité pouvoit y ajouter de nouveaux charmes : de-là, ces heureuses distributions, ces accroissements, ces dégradations de la lumière; ces ombres, et ces diverses nuances d'une même couleur. Combien de sortes de verd, qui passent du clair au sombre, par une infinité de degrés! Chaque famille de plantes, a sa nuance propre et constante. Les paysages couverts de bois, de broussailles, de légumes, d'herbes, de blés, m'offrent un magnifique spectacle, où les teintes variées à l'infini, se croisent, se mêlent; tranchent ou se fondent insensiblement les unes dans les autres, et sont toujours dans une parfaite harmonie.

Chaque mois nous présente des plantes différentes, et de nouvelles fleurs. Celles qui ont fait

leur service, sont remplacées par d'autres; et toutes se montrent tour-à-tour, afin qu'il n'y ait aucun vide dans le règne végétal.

Mais, à qui suis-je redevable des présents si nombreux et si diversifiés de la nature? Quel est celui qui pourvoit avec tant de bonté et de munificence à mes besoins, à mes plaisirs? O homme! demande-le à toute la nature; et elle te répondra. Que tu serois impardonnable, si tu étois sourd à sa voix! O toi! qui es assez heureux pour être le témoin des merveilles du Tout-Puissant, viens; et rends-lui, en présence des créatures, l'hommage qu'à si juste titre il exige de toi. Que le sentiment des biens sans nombre dont tu lui es redevable, remplisse ton ame toute entière; qu'il t'accompagne dans tes promenades; qu'il te suive dans la solitude: et tu éprouveras bientôt qu'il n'est point de satisfaction plus touchante, plus durable, plus conforme à ta propre nature, que les plaisirs tranquilles dont te fait jouir la contemplation des œuvres du Seigneur. Plus tu en étudieras les beautés, plus tu reconnoîtras que ton Dieu est un Dieu d'amour et de charité; et que la religion du chrétien, est une source continuelle des plus douces jouissances.

CCCXLVIII^e. CONSIDÉRATION.

La somme des biens l'emporte de beaucoup dans le monde, sur celle des maux.

RIEN n'est plus propre à nous consoler, dans les revers et les disgraces de la vie, que d'admettre en principe, qu'il y a plus de bien que de mal, dans le monde. Consultons le plus misérable des hommes; et demandons-lui s'il pourroit articuler autant de sujets de se plaindre, qu'il a de motifs à la reconnoissance. Quelles que puissent être ses infortunes, en laissant à part celles qu'il se fait à lui-même, ou que son imagination lui exagère, il se trouvera qu'elles ne sont pas à comparer avec la multitude de bienfaits qu'il a reçus dans le cours de sa vie.

Pour vous rendre cette vérité sensible, faites le calcul des jours que vous avez passés en santé, et de ceux où vous avez langui dans la maladie. Opposez, au petit nombre de peines et de chagrins que vous éprouvez dans la vie civile et domestique, les plaisirs si multipliés dont elle est la source. Comparez toutes les actions bonnes et innocentes, par lesquelles la plupart des hommes se rendent utiles à eux-mêmes ou à leurs

semblables, avec le petit nombre d'actions par lesquelles ils se nuisent à eux et aux autres : et pensez que c'est l'habitude du bien, qui nous rend si sensibles au mal ; que de nouvelles prospérités nous font oublier les premières ; et que nos maux ne se gravent si profondément dans notre mémoire, que parce que nous n'y sommes pas accoutumés, et qu'ils sont rares. Comptez les heureux événements dont vous pouvez vous souvenir. Opposez-leur, ensuite, les vrais maux que vous vous rappelez : prenez garde que je ne dis pas tous les maux dont vous vous souvenez ; je ne parle pas de ceux, qui, de votre propre aveu, ont été pour vous, l'assaisonnement du bien, ou la source de plusieurs avantages ; je ne parle point de ces maux, qui sont dispensés aux hommes pour les rendre meilleurs, ou pour instruire les autres, par leur exemple : ces maux sont compensés par des suites très-avantageuses au genre humain. Dans le calcul dont il est ici question, n'opposez aux biens dont vous vous rappelez la jouissance, que les maux dont vous ne reconnoissez point à présent l'utilité : et, si vous l'entreprenez dans des moments de calme et de sérénité, vous vous convaincrez qu'ici-bas, le bien l'emporte de beaucoup sur le mal. En voulons-nous, d'ailleurs, une preuve sensible ? Combien il y a peu d'hommes, qui, dans le choix,

préférassent la mort à la vie; et qui, lors même qu'ils invoquent la première à grands cris, si elle se présentoit à eux, ne la conjurassent, comme le bûcheron de la fable, de les aider seulement à recharger leur fardeau!

Mais pourquoi donc l'homme s'occupe-t-il si peu, des preuves continuelles qu'il reçoit ici-bas de la bonté de son Dieu? Pourquoi aime-t-il mieux voir les choses sous un mauvais aspect; et se tourmenter lui-même, par des soucis et de vaines inquiétudes? La divine Providence ne nous environne-t-elle pas d'objets agréables? Pourquoi donc arrêter toujours nos regards sur nos infirmités; sur ce qui nous manque; sur les malheurs qui peuvent nous arriver? Pourquoi les grossir dans notre imagination; et détourner obstinément les yeux, de tout ce qui pourroit nous tranquilliser et nous réjouir? Tel est l'homme : les moindres disgraces absorbent toute son attention; et une longue suite de jours heureux, s'écoule sans qu'il y prenne garde. Il s'attire à lui-même des chagrins et des malheurs, qui ne lui arriveroient pas, s'il étoit plus attentif aux bienfaits de Dieu. Ah! loin de nous des sentiments si propres à nous rendre misérables! Soyons intimement convaincus, que Dieu a distribué avec ordre, avec justice, avec sagesse, avec impartialité, ses biens à toute la terre; et qu'il n'y a point d'homme qui

n'ait les plus justes sujets de se répandre en actions de graces. Béni soit donc ce Dieu qui est mon souverain bien! Il remplit mon cœur de joie et d'allégresse; et s'il m'exerce quelquefois par des afflictions, ses consolations, si j'ai recours à lui, ne tardent pas à récréer mon ame; et sa bonté daigne me promettre un bonheur sans fin, et sans nuages. Il nous conduit par des voies secrettes et inconnues, aux grandeurs qu'il nous destine. Les épreuves même qu'il nous envoie, ont un but miséricordieux, que nous reconnoîtrons un jour. En attendant, il nous épargne les maux qui surpasseroient nos forces: sa main puissante et paternelle nous protège; et ses yeux sont toujours ouverts sur nous.

LIVRE IX ET DERNIER.

DIEU, OU L'AUTEUR DE LA NATURE.

CCCXLIX^e. CONSIDÉRATION.

L'existence de Dieu.

APRÈS avoir jeté un coup-d'œil sur toute la nature, il est temps de nous occuper plus particulièrement, de celui qui y a répandu tant de richesses et de beautés. Je me reporte en idée, dans la plus delicieuse des saisons; et c'est environné de tous ses charmes, que je veux méditer sur l'existence et les attributs du souverain bienfaiteur.

O vous, qui faites vos délices de contempler, avec moi, le plus beau des spectacles, voyez ces campagnes couvertes de verdure. Voyez ces bosquets et ces bois; ces sources d'une eau pure et ces ruisseaux; ce vaste et profond océan; cette forêt antique et sombre; ces montagnes dont le sommet

se perd dans les nues ; l'aspect sauvage des rochers et des déserts, n'est pas même dépourvu d'agréments. Ce ciel de pourpre ; les accents tout-à-la-fois agrestes et touchants que les oiseaux font entendre ; l'odeur suave que répandent les arbres et les fleurs ; la douce influence du soleil levant, inspirent à l'esprit une satisfaction inexprimable ; et c'est sur-tout, dans ces moments, que nos facultés, révivifiées en quelque sorte, sont propres à ces méditations auxquelles la solitude des campagnes et la tranquillité d'un beau matin, nous disposent naturellement.

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé, si attendrissant pour quiconque en reconnoit l'auteur, est mort aux yeux de l'homme qui en rejette l'existence ; et, dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

La nature est un livre ouvert à tous : nul n'est excusable de n'y pas lire ; parce qu'il parle une langue intelligible à tous. C'est dans ce livre grand et sublime, que le père commun se montre plus à découvert.

Vous vous sentez ému....! Votre cœur s'élance vers l'auteur de tant de merveilles, pour l'en bénir et l'exalter.... Le Créateur s'y adresse au cœur et à l'esprit. Attachons-nous à ce qu'il dit à notre raison.

Examinez cette machine ingénieuse, qui mesure les heures. L'aiguille est mue ; voilà un effet : le mouvement lui est imprimé par une roue, qui agit immédiatement sur elle ; et cette roue est la cause du mouvement de l'aiguille. Le mouvement de cette roue est un effet lui-même, par rapport à une autre roue qui la fait mouvoir, et ainsi successivement. Par-là, depuis le mouvement du ressort, jusqu'à celui de l'aiguille, il existe une suite de mouvements, qui sont tout-à-la-fois effets et causes, sous différents rapports. C'est-là ce que j'appelle une suite de causes et d'effets subordonnés. Or, il est évident, que, dans une telle suite, il faut nécessairement qu'il y ait une première cause. S'il n'y avoit point d'artiste, il n'y auroit point de montre.

Réfléchissez maintenant sur vous-même ; et vous serez convaincu qu'il y a en vous, comme dans cette machine, une suite de causes et d'effets subordonnés. Réfléchissez sur ce grand spectacle que vous avez sous les yeux ; sur l'univers : c'est une grande machine, où existe encore une subordination de causes et d'effets. Mais nous venons de voir qu'une subordination de causes et d'effets, exige nécessairement une première cause : il y a donc une première cause qui a produit l'univers.

Pour établir cette subordination entre les choses, il faut en connoître parfaitement tous les

rapports ; il faut avoir l'intelligence de toutes les parties : un horloger ne sera pas capable de faire une montre, s'il est une seule partie dont il ne sache pas les proportions. L'artiste qui a fait l'univers, a donc nécessairement de l'intelligence.

Comme l'intelligence de l'ouvrier doit embrasser toutes les parties de la montre ; l'intelligence de la première cause doit embrasser tout l'univers. Si quelque partie échappoit à sa connoissance, il lui seroit impossible de la mettre dans l'ordre où elle doit être ; et, cependant, son ouvrage seroit détruit, si une seule étoit hors de sa place. Or, une intelligence qui embrasse tout, est une intelligence infinie : l'intelligence de la première cause, est donc infinie.

Mais, pour faire une montre, il ne suffit pas d'en avoir l'intelligence ; il faut encore en avoir l'adresse ou le pouvoir. La puissance de la première cause, est donc aussi étendue que son intelligence : elle embrasse tout ; elle est infinie, comme elle.

Puisque cette première cause embrasse tout, elle est par-tout ; elle est donc immense.

Dès que cette cause est première, elle est indépendante : si elle dépendoit, il y auroit une cause qui seroit avant elle. Mais, puisqu'il faut nécessairement qu'il y ait une cause qui soit première, c'est une conséquence que cette même cause soit indépendante.

Cette première cause étant indépendante, toute-puissante, et souverainement intelligente; elle fait tout ce qu'elle veut : elle est donc libre. Elle ne peut pas acquérir de nouvelles connoissances; car son intelligence seroit bornée : elle voit donc, tout-à-la-fois, le passé, le présent, et l'avenir. Elle ne peut pas non plus changer de résolution; car, si elle en changeoit, elle n'auroit pas tout prévu : elle est donc immuable.

C'est une suite de son indépendance, qu'elle n'ait pas commencé, et qu'elle ne puisse pas finir. Si elle avoit commencé, elle dépendroit de celle qui lui auroit donné l'être; et, si elle pouvoit finir, elle dépendroit de celui qui pourroit cesser de la conserver. Elle est donc éternelle.

Comme intelligente, elle discerne le bien et le mal, juge le mérite et le démérite. Comme libre, elle agit en conséquence; c'est-à-dire, qu'elle aime le bien, hait le mal, récompense la vertu, punit le vice, et pardonne à celui qui se repent et se corrige. Dans tout cela, elle ne fait que ce qu'elle veut; parce qu'elle veut le bien, et ne veut que le bien.

Les qualités de cette cause se nomment *attributs;* et l'on donne à l'attribut par lequel cet Être punit, le nom de *justice;* à celui par lequel il récompense, le nom de *bonté;* à celui par lequel il pardonne, le nom de *miséricorde.*

La puissance qui fait tout ; l'intelligence qui règle tout ; le bonté qui récompense ; la justice qui punit ; la miséricorde qui fait grace, s'exprime par un seul nom, celui de *Providence*. C'est, en effet, par ces attributs, que cette première cause pourvoit à tout.

Une première cause, toute-intelligente, toute-puissante, indépendante, libre, immuable, éternelle, immense, juste, bonne, miséricordieuse, et dont la Providence embrasse tout : voilà l'idée que nous devons avoir de Dieu ; et celle que nous présente le spectacle de la nature, quand nous voulons y lire ce qu'il nous enseigne.

Maintenant, si vous réfléchissez sur les attributs de Dieu, vous verrez dans quel ordre nous les concevons. Vous remarquerez, premièrement, que la liberté est le résultat de l'intelligence, de la toute-puissance, et de l'indépendance. En second lieu, que la toute-puissance et l'intelligence infinie, embrassent l'éternité et l'immensité ; car il faut que Dieu voie et agisse dans tous les temps et dans tous les lieux. Troisièmement, vous jugerez qu'une cause qui est par-tout, et qui voit tout, doit être immuable. Vous verrez, en quatrième lieu, que, de sa connoissance et de sa liberté, naissent sa justice, sa bonté et sa miséricorde. Enfin, lorsque vous réunirez tous ces attributs, vous vous ferez l'idée de la Providence.

Être parfait! Esprit créateur! Puissance suprême! Oui, c'est toi qui es mon Dieu: c'est vers toi que toute la nature élève ma raison; c'est dans toi que je trouve, et la source et la plénitude de l'être. Eh! l'univers fût-il encore pour moi, dans le néant, mon existence seule me conduiroit à toi; tu n'en serois pas moins, à mes yeux, l'Etre nécessaire, l'Eternel, le Tout-puissant; je n'en dirois pas moins: j'existe; donc tu existas seul avant moi, avant les siècles et les temps. S'il est un mortel qui ne puisse s'élever à toi par sa seule existence, qu'il reconnoisse, au moins, ta puissance créatrice, dans cette foule d'êtres qui l'environnent; ta bonté, dans leur destination et leur usage; ta sagesse, dans leur ensemble et leurs rapports; ton immensité, enfin, dans ces feux dont ta main parsema l'étendue, au-delà des distances soumises aux calculs du génie, et de l'imagination elle-même!

CCCL^e. CONSIDÉRATION.

Grandeur de Dieu.

L'IMMENSE tableau de la création, manifeste à notre esprit et à nos sens, la magnificence du Dieu qui gouverne le monde. Comment pourroit-on douter de sa puissance; comment, à ses ouvrages, ne pas reconnoître le Dieu de l'univers?

C'est un devoir pour l'homme, de chercher à se faire de l'Etre suprême, des idées qui soient dignes de sa majesté et de sa grandeur. Il est vrai qu'il nous est aussi impossible de le comprendre parfaitement, que de mesurer les eaux, dans le creux de la main; ou de peser les cieux, en la tenant étendue (1). Dieu nous est, tout-à-la-fois, et très-connu et très-caché: il est près de nous, et infiniment élevé au-dessus de nous; connu et près, relativement à son existence; élevé et caché, eu égard à sa nature, à ses perfections, à ses décrets. Mais il n'en est pas moins de notre devoir, de nous appliquer à étudier sa grandeur, autant qu'il est nécessaire pour concevoir les

(1) Is. XL, 12.

sentiments de vénération qui lui sont dûs. Afin d'aider notre foiblesse à cet égard, comparons-le avec ce que les hommes estiment et admirent le plus ; et nous avouerons sans peine combien il est élevé au-dessus de toutes choses.

Nous sommes frappés de la puissance, et de la gloire de ces hommes qui domptent des peuples rebelles, et triomphent d'une foule d'ennemis conjurés, qui changent, en quelque sorte, les destins des nations ; et qui font retentir le monde entier du bruit de leurs exploits. Mais, si nous nous formons une si haute idée d'un mortel, dont le pouvoir a toutefois des bornes ; dont les exploits sont dûs en partie à des bras étrangers ; dont la gloire peut s'éclipser en un instant ; et qui lui-même retournera bientôt en poussière, quelle admiration ne devons-nous pas avoir pour la grandeur et la puissance de ce Dieu, qui a fondé la terre, et dont les cieux sont l'ouvrage ; qui soutient l'immense édifice de l'univers ; qui règle à son gré le sort des empires, et celui de tous les mortels ; dont la volonté régit tous les mondes, et dicte des loix à tous les êtres !

Nous sommes étonnés, avec raison, de la chaleur du soleil, de l'impétuosité des vents, des mugissements de la mer, des éclats du tonnerre, de la lueur rapide des éclairs : mais c'est Dieu qui allume les feux du soleil ; qui tonne dans les

nuées ; qui se sert des vents comme de ses anges, et des foudres comme de ses ministres ; qui soulève et qui calme les flots de la mer.

Nous respectons ces hommes rares qui se distinguent par l'étendue de leur génie et de leurs connoissances : mais qu'est-ce que l'intelligence humaine, que sont toutes nos lumières, en comparaison de celles du grand être, aux yeux duquel toutes choses sont à découvert ; qui compte les étoiles, et les a semées dans la vaste étendue des cieux, comme il a semé le sable sur les rivages de la mer ; qui les appelle par leur nom, et leur trace la route qu'elles doivent suivre ; qui connoît tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera ; et qui, d'une seule pensée, embrasse tout-à-la-fois, le présent, le passé, l'avenir !...

Quelle grandeur ne s'annonce pas dans la structure de l'Univers, dans le cours des astres ; dans l'arrangement de notre globe ; et, si nous savions mieux juger des plus petits objets, je pourrois dire dans le moindre insecte, dans la moindre des fleurs ! Ce sont-là autant de chefs-d'œuvre, qui surpassent infiniment les plus grands et les plus parfaits des ouvrages des hommes.

L'éclat des richesses nous éblouit : la magnificence qui brille de toutes parts dans les palais des rois, nous frappe et nous saisit. Mais, qu'est-elle

auprès des richesses du Dieu dont le ciel est le trône, et la terre le marche-pied ! « A lui sont » les cieux ; et la terre lui appartient : il a fondé » l'univers, avec tout ce qu'il renferme (1) ». Ses domiciles sont ceux qu'habitent toutes les créatures ; ses magasins fournissent à la subsistance de tous les êtres vivants ; ses prairies nourrissent tous les troupeaux. Tout ce que le monde a de beau et d'utile, est tiré de ses trésors. La vie, la santé, les richesses, la gloire, les plaisirs : en un mot, ce qui peut contribuer au bonheur de tous, est en sa possession ; et il le distribue selon son bon plaisir.

On respecte les maîtres du monde ; ceux qui commandent à une multitude de sujets, et qui règnent sur de vastes contrées. Mais qu'est-ce que ce coin de la terre qui leur est soumis, en comparaison de l'empire de l'univers, dont notre globe n'est qu'une si petite province ; de cet empire qui s'étend sur toutes les étoiles du ciel, et sur les habitants de toutes les planètes qu'elles éclairent.... ! Quelle n'est par la grandeur du maître, dont tous les monarques du monde sont les serviteurs ; et qui voit, autour de son trône, les Chérubins et les Séraphins, toujours prêts à voler pour exécuter ses ordres... !

(1) Ps. LXXXVIII, v. 12.

On juge de la grandeur des hommes, par leurs actions : l'histoire célèbre les rois qui ont construit des villes ; qui ont sagement gouverné leurs états, et terminé heureusement, de grandes entreprises. Mais qu'est-ce que tout cela, comparé à la création de l'univers ; à la conservation de tant de créatures ; au sage et juste gouvernement de l'empire du monde ; à la rédemption du genre humain ; à la récompense de toutes les vertus, et de toutes les bonnes œuvres ; au châtiment de tous les vices et de tous les crimes !

Qui donc est semblable à Dieu !.... En lui, tout est grand : et peut-on rien imaginer, qui ait la moindre proportion avec la grandeur de cet être suprême ? A la seule idée du maître du monde, de ce Dieu qui nous environne de toutes parts, une religieuse frayeur s'empare de mon ame.

La splendeur des étoiles est effacée par l'éclat du soleil : toute la gloire, toutes les lumières, toute la puissance, toutes les richesses disparoissent, lorsqu'on vient à les mettre en parallèle, avec la gloire et la majesté de celui qui est le principe unique de tout ce qui existe. Notre ame s'exalte et s'agrandit en méditant ses œuvres : cette sublime contemplation exerce délicieusement, toutes nos facultés spirituelles.

Lorsque, dans un saint ravissement, nous nous élevons, sur les ailes de la pensée, vers l'Etre des êtres, l'Eternel, le Tout-Puissant, l'Infini; nous nous sentons pénétrés de respect, d'admiration et de joie; et dans un transport ineffable, nous nous écrions avec les habitants du ciel : le Seigneur est Dieu! Il est notre Dieu.

CCCLI^e. CONSIDÉRATION.

Grandeur de Dieu jusque dans les plus petites choses.

Celui qui aime à contempler les œuvres du Seigneur, reconnoît sa main, et dans ces globes immenses qui composent le système de l'univers, et dans les petits mondes des insectes, des plantes, et des minéraux. Il cherche et adore la sagesse divine, aussi bien dans la toile de l'araignée, que dans la force qui retient la terre dans son orbite. L'invention du microscope lui a rendu ces recherches faciles : à l'aide de cet instrument, il découvre de nouvelles scènes, de nouveaux mondes, qui réunissent en petit tout ce qui peut exciter notre admiration.

Considérez d'abord le monde inanimé : voyez

ces mousses et ces petites herbes, que Dieu a produites en si grande abondance. De combien de parties subtiles et de filets déliés, ces plantes ne sont-elles pas composées ! Quelle variété dans la forme et dans le port ! Qui pourroit compter leurs genres et leurs espèces ! Pensez à la multitude innombrable de parties dont un corps quelconque est composé ! Si des millions de parcelles d'eau peuvent être suspendues à la pointe d'une aiguille, combien ne doit-il pas s'en trouver dans une fontaine ; combien, dans les ruisseaux, les fleuves et les mers ! Si, d'une bougie allumée, il s'écoule, dans une seconde, plus de particules de lumières, qu'il n'y a, peut-être, de grains de sable sur tout un rivage, combien de particules ignées ne doivent pas s'échapper d'un grand feu, dans l'espace d'une heure ! Si les hommes peuvent parvenir à diviser un grain d'or en des millions de parties, sans arriver jusqu'aux éléments de la matière ; si un corps odorant peut exhaler assez de corpuscules odorifiques, pour que le parfum s'en fasse sentir à de grandes distances, sans que ce corps ait sensiblement perdu de son poids, que de siècles ne faudroit-il pas, pour que l'esprit humain pût seulement calculer le nombre prodigieux de ces particules !

Passons au monde animé : la scène s'étendra pour ainsi dire à l'infini. Pendant l'été, l'air fourmille de créatures vivantes : chaque goutte d'eau est un monde habité ; chaque feuille d'arbre, une colonie d'insectes ; et, peut-être, chaque grain de sable sert d'habitation à une multitude d'êtres sentants. Combien de milliards d'autres encore, combien de sortes de vermisseaux, dont le nombre n'est connu que de Dieu seul, rampent sur la terre, ou dans ses entrailles ! Avec quel éclat ne se manifeste pas la puissance du Seigneur, lorsque nous pensons à la multitude de parties qui constituent ces petites créatures, dont la plupart des hommes soupçonnent à peine l'existence ! S'imagineroit-on, si l'on ne pouvoit s'en assurer par l'expérience, que des animaux un million de fois plus petits qu'un grain de sable, ont cependant des organes propres à la nutrition, au mouvement, à la génération ! Il y a des coquillages si petits, que, vus à l'aide du microscope, ils paroissent à peine aussi gros qu'un grain d'orge : et, cependant, ils sont composés d'animaux vivants, et de maisons fort dures, dont les plis et les enfoncements divers forment aussi divers compartimenss. Quelle n'est pas l'extrême petitesse d'une mitte ! et, néanmoins, il est des animaux vingt-sept millions

de fois plus petits encore...! Ce qu'il y a d'admirable, sur-tout, c'est que les verres qui nous découvrent tant de défauts et d'imperfections dans les ouvrages les plus finis des hommes, ne nous montrent que régularité et perfection dans ces objets, qui échappent à la simple vue. Quelle n'est pas la finesse et l'inconcevable ténuité des fils de l'araignée, dont il faudroit trente-six mille pour faire l'épaisseur d'un de ces fils de soie dont on se sert pour coudre! Chacun des six mamelons, d'où cet insecte tire la liqueur qui doit former sa toile, est composé de mille filières insensibles, qui donnent passage à autant de fils; de sorte que le fil le plus fort de l'araignée, est composé de six mille plus petits.

Vous êtes frappé d'étonnement; et je le suis comme vous. Cependant, si nous avions des microscopes qui grossissent quelques millions de fois plus, que ne le font ces verres à travers lesquels la mitte nous paroît de la grosseur d'un grain d'orge, quelles multitudes d'autres merveilles ne découvririons-nous pas....! et alors même, aurions-nous atteint, de ce côté, les limites de la création....? Ah! quelle infinie distance nous en sépareroit encore...! Chaque règne de la nature a une espèce d'infinité; et plus on contemple les œuvres de Dieu, plus les

merveilles de sa puissance se multiplient à nos yeux. L'imagination se confond dans les deux extrêmes de la nature, dans le grand et dans le petit; et nous ne savons si nous devons plus admirer la puissance divine, dans ces masses énormes qui roulent sur nos têtes, ou dans ces animaux presque imperceptibles à notre vue.

Faites, de la contemplation des œuvres de Dieu, votre occupation la plus douce. La peine que l'on se donne à cette étude, est bien récompensée, par les plaisirs purs et innocents qu'elle procure. Vous sentirez se réveiller en vous, le desir d'arriver à ces régions fortunées, où, pour découvrir les merveilles du Seigneur, vous n'aurez besoin ni de télescopes, ni de microscopes; où des cantiques immortels seront entonnés à la louange du Créateur de l'univers; où tout sera grand pour vous; où tout vous remplira d'admiration et de joie.

CCCLII^e. CONSIDÉRATION.

La toute-présence de Dieu. Elévation de l'ame vers lui.

Dieu est présent par-tout : Dieu est ici; il est bien au-delà de tout ce qui m'environne; il remplit l'univers. Ici, croît une fleur; et là, brille un soleil : il est là; il est encore ici. Dieu est dans le souffle du zéphir; il est dans la tempête, dans la lumière et les ténèbres; dans un atôme et dans un monde. Il est sur ce vallon fleuri; il prête l'oreille à mes foibles accents; et, de dessus son trône, il entend les chants sublimes qu'accompagne la lyre du séraphin. O toi, qui es le Dieu des anges, et qui es aussi mon Dieu, qui entends tous les hommes, et qui entends aussi les sons joyeux dont l'alouette remplit les airs, le bourdonnement de l'abeille qui voltige sur la rose : Etre, qui es présent par-tout, daigne exaucer mes vœux et mes gémissements! Que jamais je n'oublie que je suis sous tes yeux! Que je pense, que j'agisse comme étant en ta présence; afin que, cité au tribunal de mon juge avec tout le monde des esprits, je ne sois

point réduit à fuir de devant la face du Saint des Saints.

Hommes de bien, chantez avec un saint ravissement, chantez un nouveau cantique à notre Dieu! Le Seigneur est grand! Je veux le célébrer à jamais, cet Etre tout bon, tout sage, et aux regards duquel rien n'échappe.

C'est lui qui a étendu, comme un pavillon, au-dessus de nos têtes, le ciel étoilé : c'est-là, qu'environné de la clarté des soleils, il a établi son trône; c'est-là qu'il habite dans une lumière inaccessible aux mortels.

O Dieu! je me perds dans cette splendeur...! Mais toi, Etre tout bon, je te retrouve sans cesse, comme étant également au milieu de nous. Ravi de la sagesse de tes voies, et pénétré d'une admiration profonde, je loue et j'exalte ton saint nom.

Je te glorifie, toi qui gouvernes la terre avec un soin paternel; qui l'éclaires par les rayons de l'astre du jour; qui l'arroses par les pluies; qui la rafraîchis par la rosée; qui la couvres d'une riante verdure; qui la couronnes de fleurs; qui l'enrichis de moissons; et qui, tous les ans, renouvelles sa parure et tes bienfaits!

Tes soins s'étendent sur tout ce qui existe; et la moindre de tes créatures, est l'objet de ta bienveillance. Le jeune corbeau, qui, couvert de

neige, crie vers toi du sommet aride d'un rocher, est rassasié par ta main.

C'est toi, qui, du sein des montagnes désertes, fais couler l'onde rafraîchissante; qui ordonnes au soleil de mûrir et les vignes qui parent nos côteaux, et les fruits de nos vergers : c'est toi qui envoies le zéphir dans nos forêts.

Le soleil, lorsqu'il vient éclairer le monde de la splendeur de ses feux, invite les créatures au travail : tout est actif dans la nature, jusqu'au moment où l'ombre et le silence de la nuit amènent le repos desiré.

Mais, dès que le jour commence à renaître, le chœur des oiseaux entonne des chants de reconnoissance et de joie. Alors, de toutes les nations du monde, de toutes les zônes du ciel, s'élève vers toi un concert de louanges; vers toi, Père de tous les êtres, qui les aimes tous, qui les combles de tes dons, qui leur destines à tous le bonheur, pourvu qu'eux-mêmes ils veuillent être heureux.

Que le nom du Seigneur soit glorifié dans tous les mondes qui forment son empire, et qu'il a créés! Que toutes les voix se réunissent, pour chanter un hymne universel à l'Etre tout bon, tout sage, et présent par-tout!

Lorsque j'élève mon ame vers Dieu, elle s'agrandit, se purifie, et s'ennoblit. Je m'approche

du but pour lequel je fus placé dans le monde; et je jouis déjà des avant-goûts du bonheur qui m'attend dans le ciel. Que les amusements du siècle me paroissent vains, frivoles et méprisables, à mesure que mon cœur s'accoutume à chercher sa joie et sa félicité en Dieu, en Jésus-Christ! Combien ne suis-je pas petit et abject à mes propres yeux, lorsque je compare mon néant, avec cette infinie majesté! Combien mon orgueil n'est-il pas confondu, lorsque je me perds, pour ainsi dire, dans les perfections divines! et quel desir ardent s'allume alors dans mon cœur, de voir bientôt ce grand et heureux jour, où je serai uni pour jamais avec l'Etre immense et éternel!

Mais suis-je assez touché des avantages inestimables que me procure la pensée fréquente de Dieu, pour que je prenne, en effet, la résolution de m'en occuper comme je le dois! Hélas! au lieu de nourrir mon esprit de ce grand et sublime objet, je ne le fixe que trop souvent sur les choses terrestres et périssables! Au lieu de trouver mes délices dans la méditation de mon Créateur, je ne me plais qu'à ce qui flatte mes sens! Au lieu d'aimer cet Etre qui réunit tout ce que l'on peut concevoir d'aimable, et qui peut seul me rendre parfaitement heureux, j'attache mon cœur à la terre; j'aime avec passion des objets qui ne peuvent faire mon bonheur, et dont je ne saurois jouir long-temps!

Que l'expérience du passé, me rende sage pour l'avenir! Jusqu'ici, j'ai cherché en vain la paix et le bonheur, dans des choses qui ne pouvoient me les donner, dans des objets plus fragiles encore et plus périssables que moi. Mais, à présent, mes yeux s'ouvrent : j'apperçois celui qui rassemble toutes les perfections, et qui m'a donné une ame dont les desirs ne peuvent être satisfaits que par des biens infinis. Voilà l'Etre auquel je consacre mon cœur, en me dévouant à lui sans réserve, et pour toujours. En lui seul, je chercherai désormais ma consolation et ma joie. Ces biens de la terre, que je préférois follement aux biens célestes, je les échangerai contre d'autres incomparablement plus réels et plus solides. J'userai cependant des premiers, puisque telle est la volonté de mon Dieu; mais ce ne sera jamais en les préférant à son amour. Au contraire, toutes les créatures m'élèveront vers le Createur; elles m'exciteront à bénir la bonté de celui qui leur a donné tout ce qu'elles peuvent avoir de charmes, tout ce qui les rend propres à récréer mon ame, à fortifier mon corps : et, ne les considérant plus que comme des objets finis et passagers, j'aspirerai sans cesse à la possession de cet Etre suprême, dont rien ne borne les perfections, et qui demeure à jamais.

CCCLIII^e. CONSIDÉRATION.

Sagesse de Dieu dans la liaison que toutes les parties de la nature ont les unes avec les autres.

Ne craignons pas de revenir plus d'une fois, sur la liaison et les rapports qui se trouvent entre tous les êtres. Quel objet plus digne, en effet, de notre contemplation !

De même que tous les membres de notre corps, pris ensemble, forment un tout construit et arrangé avec la plus grande sagesse ; de même les diverses espèces de productions naturelles, sont autant de membres, dont la suprême intelligence a composé un ensemble parfait. Il suffit d'une médiocre attention, pour se convaincre que tout est lié dans la nature. Les diverses espèces de terres, nourrissent et soutiennent le règne végétal, sans lequel les animaux ne pourroient vivre. Le feu, l'air et l'eau, sont essentiellement nécessaires à la conservation de ce monde terrestre. Il existe ainsi un lien indissoluble, entre tous les êtres dont notre globe est composé ; et ce globe lui-même a des rapports nécessaires avec le soleil, les planètes, et toute la création. Mais,

pour combiner cette multitude infinie de substances diverses, ou pour n'en former qu'un seul tout, il ne falloit pas moins qu'une sagesse sans bornes. Elle seule pouvoit unir tant de millions de créatures différentes, et les enchaîner de manière qu'elles eussent des rapports continuels; et que les unes servissent aux autres.

Pour ne pas nous perdre dans l'océan immense de la création, arrêtons-nous à notre globe, qui en fait une si petite partie. La sagesse que nous y découvrirons, nous fera juger de celle qui se manifeste dans tout l'univers. Ne considérons même, à présent, que les objets qui sont sous nos yeux.

Si nous examinons le règne animal dans ses rapports avec toute la nature, et si nous pensons aux besoins qui nous sont communs avec tous les animaux, nous serons frappés de l'harmonie admirable qui s'y découvre. La chaleur, l'air, l'eau, la lumière, sont absolument indispensables à la conservation de toutes les créatures; mais il y faut une juste proportion: le trop ou le trop peu leur seroit également nuisible, et feroit un chaos de toute la nature. Un degré de plus dans la chaleur universelle, feroit périr tous les êtres vivans. Si notre terre, prise dans sa totalité, recevoit plus de chaleur du soleil, il faudroit nécessairement, que, dans tous les climats, l'été fût plus

chaud qu'il ne l'est actuellement. Mais l'expérience nous apprend, que, dans tous les pays, les chaleurs sont quelquefois si grandes, que, pour peu qu'elles augmentassent, soit en intensité, soit en durée, les plantes se dessécheroient, les hommes et les animaux périroient. D'un autre côté, moins de chaleur nous seroit pernicieux, puisque dans la position actuelle de notre globe, le froid est quelquefois si rigoureux, que les animaux courent risque d'être gelés; et qu'en effet, il n'est pas rare d'en voir mourir de froid. La terre reçoit donc du soleil, précisément la mesure de chaleur qui convient à toutes les créatures; et tout autre degré leur seroit funeste.

Cette juste proportion s'observe aussi à l'égard de l'air. L'ascension des vapeurs dépend en partie de la pesanteur de cet élément; et la pluie de sa légèreté. Si l'air ne pouvoit se condenser et se raréfier alternativement, nous serions privés de cette diversité de température si nécessaire à la végétation des plantes, et, par conséquent à la vie des animaux. Si l'air étoit, en général, plus pesant, il seroit plus chargé de vapeurs, de nuages et de brouillards; et, par-là même, humide, mal-sain, nuisible aux plantes et aux êtres vivants. Si, au contraire, il étoit plus léger, les vapeurs ne pourroient s'élever en quantité suffisante, ni s'assembler en nuages. Il en est de même

de toutes choses : dans l'ensemble et par rapport au tout, la nature observe toujours un juste milieu ; et, comme les éléments sont arrangés de la manière qui convient le mieux à la conservation des animaux, ils sont aussi dans une parfaite harmonie avec toutes les autres choses naturelles.

L'air ne produit pas seulement ces variations de température, qui sont si nécessaires : il est, en même temps l'origine et le véhicule du son. Il a donc été approprié à notre oreille ; et ici encore se manifeste une sagesse admirable. Si l'air étoit plus ou moins élastique ; s'il étoit plus épais ou plus subtil, l'oreille en souffriroit ; et la voix si douce et si agréable de l'homme, ne se feroit que difficilement entendre, ou ressembleroit aux éclats du tonnerre, ou au sifflement des serpens. L'air contribue encore à l'entretien de la vie. Plus épais, sa force briseroit tout ; plus subtil, son action seroit trop foible.

Il existe mille autres rapports entre l'air et les différents êtres ; et il a toutes les propriétés qui conviennent à chacun d'eux. Or, si nous considérons, à présent, que plusieurs milliers d'espèces d'animaux et de plantes ont également besoin de l'air, de la chaleur et de la lumière ; que chacune de ces espèces est différente des autres ; qu'elle a ses caractères propres et particuliers ; qu'elle est plus foible ou plus forte ; et que, néanmoins,

ces éléments conviennent également à toutes, et suffisent à tant de besoins divers; nous serons forcés de reconnoître, qu'une sagesse infinie, et à laquelle tout est facile, doit avoir établi ces rapports et cette harmonie si admirables entre tant de différents êtres.

Il est donc vrai : tout, dans la nature, est fait avec poids, nombre, et mesure : tout a sa destination. Les arbres qui s'élèvent si majestueusement dans les airs; les plantes avec leurs formes si gracieuses; les riantes campagnes, et les prairies fertiles; le cheval qui nous rend tant de services; les troupeaux qui nous nourrissent; les mines qui nous procurent tant de richesses; la mer qui couvre nos tables de poissons exquis, et nous transporte d'une région du monde à l'autre; les astres, dont nous tirons tant d'avantages; et jusqu'aux mousses, aux coquillages, et aux insectes; il n'est rien qui ne contribue à la perfection du tout.

Etre infiniment puissant, créateur et conservateur de toutes choses! pourrois-je contempler ces objets sans penser à toi, sans admirer ta sagesse! Sans toi, sans tes salutaires influences, tout seroit dans les ténèbres, la confusion et le désordre : plus de liaison, d'harmonie, de plaisirs sur la terre. Oui, Seigneur, c'est ta sagesse qui embellit, qui enrichit, et qui soutient tout.

C'est elle qui vivifie et qui rend heureux le monde animé. Aussi sera-t-elle toujours le sujet de mes cantiques. Je te bénirai sans cesse, ô mon Dieu, et je chanterai des hymnes à ton honneur; car *c'est à toi qu'appartiennent la sagesse et la force* (1).

CCCLIV^e. CONSIDÉRATION.

Sagesse, bonté, et puissance de Dieu dans les œuvres de la création.

Dieu s'est manifesté dans la création, comme un être infiniment sage. Il n'est aucune créature qui n'ait sa destination; et toutes sont formées de la manière la plus convenable au but de leur existence. C'est ce que nous savons avec certitude, de celles dont nous connoissons la fin; et nous pouvons le conclure des autres, par analogie. Plus nous les étudions, plus nous sommes forcés de convenir, que, pour être propres au but auquel le Créateur les destinoit, elles ne pouvoient être autrement formées qu'elles ne le sont; et que, relativement à cette fin, elles ne laissent rien à desirer. Les moindres parties sont

(1) Dan. II. 20.

évidemment appropriées à la destination du tout : elles remplissent les loix que Dieu leur a prescrites ; et la créature ne répondroit plus que très-imparfaitement à la fin de son existence, si quelqu'une de ces parties étoit retranchée, si même elle étoit simplement endommagée. Quel merveilleux ensemble ne résulte-t-il pas, des rapports et de la liaison que tous les êtres ont les uns avec les autres ! Chacun est à sa place ; chacun a ses fonctions propres : ces fonctions sont nécessaires à la perfection du tout ; et elles ne pourroient manquer, sans qu'il s'en suivît un désordre plus ou moins sensible.

Remontons, maintenant, jusqu'à l'être qui a formé cette multitude innombrable de créatures, tant animées qu'inanimées ; et, frappés d'étonnement, nous nous écrierons : « O profondeur de la » sagesse et de la science de Dieu (1) ! ».

Dieu s'est manifesté dans la création comme un être infiniment bon. Que de créatures animées, ses mains bienfaisantes n'ont-elles pas produites ! La vie n'est-elle pas, pour tout ce qui respire, un don d'un prix inestimable ! N'est-elle pas un bienfait, pour le chétif plus vermisseau !

Combien Dieu ne se complaît-il pas à faire du bien, puisqu'il a communiqué à tant de créa-

(1) Rom. XI. 33.

tures, le bonheur d'exister! Mais à quoi leur serviroit la vie, si elles devoient d'abord la perdre? Le Créateur a donc eu soin, que chaque être vivant pût jouir de ce bienfait aussi long-temps qu'il convenoit à sa destination. Il assigne à chacun, le lieu où il doit habiter; et lui fait trouver, dès son entrée dans le monde, tout ce qui est nécessaire à sa conservation. Eh! de quelle fertilité inépuisable Dieu n'a-t-il pas doué la terre, en faveur de tout ce qui respire! Depuis des siècles, elle nourrit des millions d'hommes, d'animaux et de végétaux; et, si le monde doit subsister encore autant de temps qu'il a existé, elle continuera de fournir la nourriture à toutes les générations à venir.

Avec la vie, combien de plaisirs et de sensations agréables, le Créateur n'accorde-t-il pas aux êtres animés, et, particulièrement, à l'homme! Avec quelle magnificence il pare et embellit le lieu de son séjour! Quelles douceurs il lui fait goûter dans la vie sociale! De quelles affections, de quels sentiments délicieux il inonde son cœur! Homme, ah! ne sois point ingrat envers un Créateur si bienfaisant! et, puisque tu es doué de raison, puisque tu es capable de connoître et d'aimer ton Dieu, confesse, à sa louange, que la terre est remplie des effets de sa libéralité, de sa tendresse.

Dieu s'est manifesté dans la création, comme un être infiniment puissant. Cette puissance sans bornes, dont toutes les créatures nous offrent des preuves si peu équivoques, est sur-tout bien sensible dans les deux extrêmes; dans ce que l'univers renferme de plus grand, et dans ce qu'il offre de plus petit. Quel autre qu'un être pourvu d'une puissance infinie, eût pu construire le firmament! quel autre auroit pu conserver ce vaste édifice; l'affermir inébranlablement sur ses bases; et y entretenir néanmoins, tant de mouvements si réguliers et si divers! Quel autre auroit pu élever le soleil à une telle hauteur; lui marquer sa place; lui défendre de s'en écarter; et le maintenir, sans soutiens et sans appuis, dans l'immense étendue! Falloit-il moins qu'une puissance sans bornes, pour imprimer le mouvement à la terre, à la lune, aux étoiles; pour leur faire parcourir invariablement, les orbes qui leur sont prescrits; achever et recommencer sans cesse leurs révolutions dans des périodes fixes!

Aimez-vous mieux considérer la toute-puissance divine dans les plus petits objets? Vous l'y trouverez tout aussi incompréhensible, que dans les plus grands. Jetez les yeux sur cette herbe que nous foulons aux pieds dans la prairie; elle est habitée par une multitude innombrable d'animalcules, dont chacun a ses membres extérieurs,

et ses parties internes les plus nécessaires. Chacun a ses sens et ses sensations ; chacun a ses instincts, aime la vie, et cherche à la conserver. Voyez l'herbe des champs, les cheveux de votre tête, les fleurs des arbres ; étudiez leur structure, leur organisation, et leur usage : par-tout, vous découvrirez des merveilles ; par-tout, vous reconnoîtrez l'infinie puissance de Dieu ; et il n'y aura aucune de ses œuvres qui ne vous remplisse d'amour, de respect, de confiance, pour le plus aimable, le plus sage, et le plus puissant de tous les êtres.

CCCLV^e. CONSIDÉRATION.

Magnificence de Dieu dans ses œuvres.

POURQUOI les œuvres de Dieu ont-elles tant d'éclat ? Pourquoi tant de magnificence, dans tout ce que nous voyons ? Pourquoi, de toutes parts, tant d'objets divers et innombrables, tous plus beaux les uns que les autres, et dont chacun a ses charmes propres et particuliers ? D'où vient que je trouve par-tout, de nouveaux sujets de ravissement ? C'est, sans doute, afin que je ne cesse d'admirer et d'adorer le grand être qui est infiniment plus beau, plus magnifique et plus

sublime encore que tout ce qui frappe mes sens ; c'est afin que je puisse me dire continuellement à moi-même : si les œuvres sont si accomplies, que sera-ce de celui qui en est l'auteur ! Si telle est la beauté des créatures, quelle ne doit pas être l'inexprimable beauté, l'infinie grandeur de celui qui a fait d'un seul acte de sa volonté, et qui voit d'un coup d'œil, toute la création !

Le soleil brille d'un éclat que mes yeux ne sauroient soutenir : et je serois surpris que celui qui alluma ce flambeau, habite une lumière inaccessible, où nul homme ne l'a vu, ni ne peut le voir ! S'il n'étoit infiniment au-dessus des êtres que ses mains ont formés ; si nous pouvions comprendre toute sa grandeur, il ne seroit pas Dieu ! Ah ! du moins, connoissons-le autant que nous pouvons le faire, par tout ce qu'il nous a révélé de lui-même et par tous ses ouvrages.

Les yeux armés d'un microscope, j'apperçois des forêts dans des mousses ; des montagnes dans des grains de sable ; des milliers d'animaux dans une goutte d'eau. D'un autre côté, les cieux m'offrent une progression de grandeur également infinie : dans des planètes qu'on apperçoit à peine, il m'offre des mondes plus grands que le nôtre ; dans les étoiles infiniment plus éloignées, des soleils qui probablement éclairent d'autres mondes ; dans la blancheur de la voie lactée, d'autres

soleils semés avec une étonnante profusion, sans presque aucune distance apparente, et sans que l'homme sache si ce ne sont pas-là seulement les premiers confins de la création..... Pourrois-je donc mieux étendre mes vues, et amasser un plus riche trésor d'idées et de lumières, qu'en élevant mon esprit vers ce Dieu dont la magnificence et la grandeur n'ont aucunes bornes! C'est dans une semblable contemplation que toutes les facultés de mon ame peuvent acquérir cette étendue, cette force et cette énergie, qui me rendront capable de m'en former une idée moins imparfaite.

Je veux donc désormais partager mon attention entre Dieu et la nature; mais seulement afin de considérer dans celle-ci, comme dans un miroir, l'image de cet être qu'il m'est impossible de voir, ici-bas, face à face et sans nuages. Je veux rassembler les beautés et les perfections qui se trouvent dispersées dans le vaste empire de la création; et, lorsque je serai frappé de leur multitude et de leur ensemble, je me dirai à moi-même, que, comparées aux perfections de leur auteur, elles sont moins qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan. Pour me faire une idée plus juste et plus digne encore du maître de l'univers, je veux, après avoir admiré ce que les êtres qu'il a formés ont de beau et d'aimable, envisager aussitôt ce

qu'ils ont de fini et de borné; et, lorsque j'aurai senti vivement cette sorte d'imperfection qui est inhérente à leur nature, je m'écrierai de nouveau : si la création est si belle malgré toutes ses défectuosités, combien grand et digne d'admiration ne doit pas être celui dont la spendeur est sans tache, plus pure que la lumière, plus brillante que le soleil qu'il plaça dans les cieux !

Rassemble donc, ô mon ame, rassemble toutes tes forces, pour t'occuper de cet être adorable, infiniment élevé au-dessus des êtres les plus parfaits. Que ta principale étude soit d'apprendre à le connoître ; parce qu'il n'y a rien de plus grand que Dieu ; parce que cette connoissance seule peut satisfaire tes desirs, et remplir ton cœur d'un calme et d'une joie inaltérables ; parce qu'elle est même un avant-goût de cette connoissance plus vaste dont tu seras favorisé aux pieds de son trône, et qui fera ton bonheur pendant l'éternité toute entière.

CCCLVI^e.

CCCLVI^e. CONSIDÉRATION.

Sur le gouvernement de Dieu.

Un Dieu concentré dans son élévation suprême, et spectateur indifférent de toutes les révolutions qui arrivent dans le monde, ne mériteroit pas nos hommages. Mais que l'homme cesse de craindre : le gouvernement du Dieu qu'il adore, embrasse toutes ses créatures. Par-tout, nous trouvons le centre de son empire ; nulle part, nous n'en trouvons les limites. Touts ses ouvrages ne cessent d'être présents à ses yeux ; il en saisit tous les rapports. Les moindres événements, les plus petites circonstances ; rien ne lui échappe. Tout entre dans le plan qu'il a formé pour parvenir aux fins infiniment sages et infiniment saintes qu'il se propose : et ces fins se réunissent pour procurer aux créatures, le plus grand degré possible de bonheur, relativement à l'ensemble du vaste tout dont elles font partie. Oui, mon Dieu, vous vous intéressez à toutes vos œuvres : vous les voyez d'un coup-d'œil ; et, d'un seul acte de votre volonté, vous les gouvernez sans confusion. Vos loix sont dictées par la sagesse, et vos commandements sont une source de joie et de félicité.

Dieu, par sa providence, conserve toutes les espèces de créatures qu'il forma au commencement des siècles. Les animaux meurent; et d'autres viennent les remplacer: les générations des hommes passent; et d'autres leur succèdent. Le maître du monde se sert des créatures inanimées, pour conserver celles qui vivent; et pour les rendre heureuses. Enfin, il les assujettit toutes à l'homme, seul capable ici-bas de connoître ses œuvres, et de l'adorer. Ce Dieu, qui est la sainteté même, veut aussi que les créatures raisonnables soient saintes. Par les preuves continuelles qu'il leur donne de l'amour qu'il a pour le bien, et de l'horreur qu'il a pour le mal, il parle à leur cœur, et les excite sans cesse à marcher dans les voies qu'il leur a prescrites. Il dirige leurs actions à son but; il fait échouer leurs desseins, lorsqu'ils sont contraires à ses vues de justice ou de miséricorde; et leur fournit les moyens de s'éloigner des routes de l'iniquité. Quelles sages mesures on le vit prendre, pour conduire les enfants d'Israël aux fins salutaires qu'il se proposoit! En vain, les nations idolâtres conjurent leur perte: ils subsistent toujours, sous la protection de leur Dieu. Il ne néglige rien pour maintenir, parmi eux, cette religion pure et sainte, qui les distinguoit des peuples aveugles et superstitieux, dont ils étoient environnés.

Mais souvent aussi le gouvernement de cet Être suprême, recèle des profondeurs de sagesse que nul autre que lui ne peut sonder. L'intelligence humaine est trop foible pour découvrir l'ensemble des plans du Seigneur ; et pour se faire une juste idée de ses vues, avant que l'événement les ait développées. L'impie siége quelquefois entre les princes ; tandis que le juste languit dans la poussière : le méchant triomphe ; et l'homme de bien est opprimé...! Et, cependant, il existe une Providence....!

Oui, malgré ces désordres apparents, le Seigneur est toujours le tendre père de ceux qui se confient en lui ; et dispose tout, pour leur véritable bien. Il est toujours le Dieu infiniment saint, le monarque équitable de tous les hommes. Ses voies, quelque impénétrables qu'elles nous paroissent, doivent être adorées. Ses conseils sont profonds, sans doute : mais ils sont stables ; et ils s'exécuteront avec une souveraine sagesse. Tout ce qui arrive dans le monde, et qui si souvent nous étonne, se rapporte à des fins excellentes : quelquefois même, la seule raison soulève une partie du voile qui les couvre. Par exemple, quelles leçons pour nous, dans cette distribution, si inégale en apparence, et de biens et de maux ! Elle nous apprend, que l'homme n'est pas fait uniquement, et en dernier ressort, pour

cette espèce de biens, qui deviennent ici bas le partage des méchants, autant ou plus encore que des hommes vertueux : elle nous dit assez clairement, que Dieu a eu égard, dans ses dispensations, à l'existence morale qu'il nous a donnée, en ne voulant pas que la vertu porte toujours sa récompense avec elle dans ce monde, et le vice son châtiment ; ce qui ôteroit dès-lors toute espèce de choix, toute force, toute action à notre liberté : elle nous dit, qu'il est une autre vie, où tout rentrera dans l'ordre, où le Dieu de toute justice doit rendre à chacun selon ses œuvres.

O hommes ! quelles que soient les épreuves par lesquelles le ciel exerce ta patience et ton courage, sache les supporter ; et le fardeau d'afflictions et de misère sous lequel tu gémis, aura la plus heureuse influence sur tes destinées futures. Ce mal dont tu te plains, est pour ton ame, un remède indispensable ; et, de ce châtiment salutaire, dépend la perfection de ta foi, ton éternelle félicité.

CCCLVII^e. CONSIDÉRATION.

Du gouvernement de Dieu à l'égard des événements naturels.

PRESQUE tous les événements se règlent d'après les loix générales de la nature : mais il seroit insensé de n'y pas reconnoître une influence particulière de la divinité, qui les dirige selon ses vues ; et les fait concourir à ses desseins. La Providence divine se sert des causes naturelles, pour châtier, ou pour récompenser. A son ordre, l'air se corrompt, ou se purifie ; les saisons deviennent fertiles, ou stériles : elle arrête ou favorise à son gré, les entreprises des hommes.

D'ordinaire, il est vrai, Dieu n'interrompt point le cours des choses : mais il n'est pas moins certain, que la nature ne sauroit agir efficacement sans son assistance, sans que lui-même y concoure. Il use de la chaleur du soleil pour réchauffer la terre, et la rendre féconde. Il emploie la pluie et les vents pour purifier l'air et pour le rafraîchir ; mais c'est toujours de la manière, et au degré qui convient à ses vues.

Une grande partie des maux et des biens que nous éprouvons ici-bas, procèdent des objets

dont nous sommes environnés. Or, comme Dieu s'intéresse à tout ce qui arrive à l'homme, qu'il le gouverne comme un être libre, et que cependant il le tient toujours sous sa dépendance, il faut nécessairement qu'il influe sur ces objets, et sur toute la nature. Tel est le fondement des récompenses temporelles que souvent il accorde à la vertu, et celui des châtiments dont il menace le vice. Pour couronner l'une, il donne, quand il lui plaît, la paix et la prospérité; pour punir l'autre, il envoie la famine et la contagion. En un mot, toutes les causes secondaires sont dans la main de Dieu, et immédiatement soumises à sa providence. Les hommes eux-mêmes, peuvent nous fournir un exemple de cette conduite du Seigneur. Combien de fois leur industrie ne triomphe-t-elle pas de la nature? Ils ne peuvent changer l'essence des choses : mais ils savent se servir des causes naturelles, de manière qu'il en résulte des effets qui n'auroient point eu lieu, sans l'art et la direction de l'homme. Or, si le Très-Haut a soumis, en quelque sorte, les causes naturelles à l'industrie humaine, à plus forte raison s'en sera-t-il réservé à lui-même la direction et le gouvernement.

Toutes ces causes sont, sans doute, par elles-mêmes, d'excellens instruments : mais, pour qu'ils soient utiles, il faut qu'ils soient mis en

œuvre par un sage ouvrier. Il seroit déraisonnable de souhaiter que Dieu changeât à chaque instant, les loix qu'il a une fois établies ; de vouloir, par exemple, qu'un homme, en tombant dans l'eau, ne s'y noyât pas ; ou qu'en tombant dans le feu, il n'y fût pas consumé. La Providence sera-t-elle obligée de conserver l'intempérant, lorsque lui-même il abrège ses jours par ses passions ? Dieu sera-t-il tenu de faire des miracles, pour sauver les hommes, des malheurs qu'ils s'attirent par leur imprudence ou par leurs désordres ? Du reste, il est de notre devoir d'attribuer à la Providence, toutes ses dispensations particulières et bienfaisantes, qui remédient à nos besoins, et qui ramènent la joie dans nos cœurs. Quant aux desordres de la nature, ils sont le plus souvent, des effets de la colère de Dieu, qui les fait servir à la punition des crimes. C'est sur ces vérités que se fondent, d'un côté, les prières par lesquelles nous implorons la bénédiction céleste, nous demandons la paix, et des saisons fertiles ; et, de l'autre, les actions de grace qui expriment les sentimens de notre gratitude pour tous les biens dont nous comble la Divinité.

CCCLVIII^e. CONSIDÉRATION.

Soins généraux de Dieu pour ses créatures.

Toutes les créatures qui peuplent la terre, ont part aux soins de la divine Providence. C'est par elle que des êtres si divers se maintiennent; par elle qu'ils vivent, qu'ils croissent; et que chacun, à sa manière, et selon ses facultés, remplit le but pour lequel il existe. Les animaux destitués de raison, sont doués des organes, de la force, de la sagacité convenables à leurs différentes destinations. L'instinct les avertit de ce qui leur pourroit être dangereux et nuisible; et les met en état de chercher, de discerner, de préparer les aliments et les demeures qui leur sont propres. Tout cela n'est point en eux, le fruit de pénibles réflexions : ils y sont portés par le penchant qu'une puissance supérieure leur a donné pour leur conservation; et il n'est, parmi eux, aucune espèce qui ne puisse se procurer ce qu'exige indispensablement sa subsistance et son bien-être.

L'homme, d'une nature plus excellente, naît dans un état plus foible, et qui demande bien plus de secours que n'en exigent la plupart des

autres animaux. Ses besoins, ses facultés, ses desirs, sont plus grands et plus nombreux : aussi la Providence se distingue-t-elle envers lui, par des attentions plus marquées, par de plus grands bienfaits. La terre, l'air, et les eaux, toutes les richesses dont il est entouré, contribuent plus abondamment à sa conservation. Dieu distribue ses biens à tous les êtres intelligens, avec un amour de préférence. Il a soumis à leur empire, les créatures privées de raison ; il a voulu que les travaux et la vie des brutes, servissent à l'entretien et aux commodités de l'homme.

En général, toutes les contrées du globe qui sont habitées, fournissent une nourriture suffisante aux créatures qui les peuplent. Admirables effets de la Providence ! Non seulement le sein fertile de la terre, mais les vastes plaines de l'air et les profondeurs des mers, abondent en aliments propres à l'entretien de cette multitude innombrable d'animaux, qui vivent et qui se meuvent dans ces éléments. Les trésors de la bonté divine sont inépuisables. Les provisions qu'elle a préparées pour toutes ses créatures, suffisent à tous les besoins, et se renouvellent sans cesse. Le monde ne dépérit point. Toujours le soleil reparoit avec sa clarté et sa chaleur accoutumée. La fertilité de la terre ne va point en diminuant : les saisons se succèdent par une

marche régulière ; et jamais la nature ne manque de payer son tribut annuel, pour la conservation et le soutien de ses nombreux enfants. Soit que nous considérions la constance, la richesse ou la diversité de ses dons, par-tout nous appercevons les traces d'une Providence universelle. Toutes les choses qui nous environnent, et qui servent à nous procurer les nécessités, les douceurs et les agréments de la vie, sont autant de moyens visibles, autant de canaux par lesquels notre Créateur, notre bienfaiteur invisible, nous distribue continuellement ses graces. Les agents de la nature sont les ministres qui remplissent les vues de sa providence : le monde est son magasin ; et nous en tirons tout ce qui nous est nécessaire. C'est à son immense charité, qui fait son essence, c'est à ses tendres soins, que nous en sommes redevables.

Père de tous les êtres, jusqu'où ne s'étendent pas tes bontés ! Qu'elles sont grandes, qu'elles sont ineffables ! Tu soutiens toutes choses par ta parole puissante. Le sort des mortels est dans tes mains ; et ils ne sont heureux que par toi. C'est par ton ordre que le zéphir nous rafraîchit ; que la rose nous embaume de ses parfums ; que les fruits les plus délicieux flattent notre goût ; que la rosée du ciel nous récrée et nous ranime. O toi qui possèdes la souveraine félicité, et qui,

étant heureux par toi-même, ne dédaignes pas de communiquer la vie et le bonheur à tant d'êtres, qui ne pourroient exister un moment sans toi, permets que je te consacre ces cantiques de louanges, et daigne agréer mes foibles accents.

CCCLIX^e. CONSIDÉRATION.

Soins de la Providence pour les individus.

Ce seroit un grand malheur pour le monde et pour moi, s'il étoit vrai, comme l'ont avancé quelques prétendus philosophes, que Dieu ne s'occupe que de la totalité des êtres; que la conservation seule des genres, des espèces, et des sociétés entières, l'intéresse; et qu'il ne se met nullement en peine des particuliers. Quel Dieu! ou plutôt, seroit-il Dieu, l'être qui ne pourroit pas ou qui ne voudroit pas s'occuper des parties dont le tout est composé; qui, renfermé en lui-même, et craignant de troubler son repos, trouveroit trop pénible de s'assujétir à des détails propres à fatiguer son attention! Loin de moi des idées si peu dignes de l'Etre suprême: ma philosophie et ma plus douce consolation, seront

toujours de croire un Dieu dont la providence s'étend sur chaque créature.

Et qu'on ne dise pas qu'il seroit au-dessous du Très-Haut, de prendre soin des individus : a-t-il donc été au-dessous de lui, de les créer ? Y a-t-il quelque chose de petit, aux yeux de celui qui a tout fait, les individus comme les genres et les espèces ; qui ne peut cesser d'être, par sa nature, infiniment supérieur à tous les êtres qu'il a produits ; mais qui est toujours près d'eux, par son immensité, par sa science, par son action, par sa bonté : cet attribut lui rend chers tous les ouvrages de ses mains, et sur-tout les êtres qu'il a rendus capables de le connoître et de l'aimer ! Non, rien n'est petit devant Dieu, comme rien n'est grand devant lui, si ce n'est la vertu, et tout ce qui se rapproche de ses perfections en les imitant. Ce n'est point par l'étendue des globes, ni par leur masse, qu'il apprécie ce qu'ils sont. Devant lui, un immense amas de matière, considéré en lui-même, est bien moins que ne seroit pour nous, un grain de poussière. C'est l'intelligence, c'est le sentiment dans les êtres dont ces globes sont peuplés, qui peuvent avoir à ses yeux, quelque chose de grand et d'intéressant ; et le soupir d'un cœur sensible au sort des malheureux, un sentiment d'amour pour la

Divinité, le touchent bien plus que toute l'harmonie des sphères célestes. C'est donc ici-bas, l'homme, en tant qu'être moral, et beaucoup plus encore en tant qu'être religieux, qui est l'objet d'une providence signalée et particulière. S'il n'étoit mû que par une sorte d'instinct machinal et nécessaire, on pourroit supposer, pour un moment, qu'il lui suffit d'être gouverné par une providence générale; sans oublier toutefois, que le Créateur doit concourir au maintien et à l'action de tout ce qui existe. Mais il s'agit ici d'un être libre, qui a besoin à chaque instant d'un secret modérateur; qui sent jusqu'à un certain point sa dépendance absolue; et qui adresse à l'Auteur de son existence, des vœux et des prières. Or, un tel être sera-t-il indifférent à son Dieu? et, dans quel moment peut-il, pour se rendre véritablement heureux, se passer de son secours!

Ah! quel homme, s'il rentre sérieusement en lui-même, et qu'il fasse attention aux principaux événements de sa vie, n'y retrouvera pas des marques sensibles d'une Providence qui a veillé sur ses jours; qui l'a soustrait à une foule de périls dont il étoit menacé; qui lui a offert dans ses égarements, des conseils, des lumières propres à le toucher, à le ramener, à opérer

son vrai bien; qui lui a donné des amis, des soutiens, des guides; qui lui a ménagé des consolations dans ses peines, des ressources dans ses disgraces; et qui a fait tourner à son avantage, les choses en apparence les plus contraires? Voilà ce que j'ai éprouvé moi-même, ce que tout homme a senti, éprouvé comme moi. Cette Providence, s'il l'a honorée sur-tout par sa fidélité et sa confiance, il la retrouve également au sein de sa famille, qu'elle a soutenue, qu'elle a protégée dans les circonstances les plus critiques, et où toute assistance paroissoit impossible : c'est cette divine Providence qui multiplioit pour elle ses faveurs, et pourvoyoit à son établissement, à ses besoins, par les moyens les plus inattendus.

Je n'ai parlé jusqu'ici que le langage de la nature, de l'expérience et de la raison : ces vérités sublimes et importantes, me sont confirmées par la révélation. Elle m'apprend que, même les cheveux de ma tête, sont comptés, et qu'il n'en tombe pas un seul que Dieu ne l'ordonne, ou qu'il ne le permette. « Considérez les oiseaux » du ciel : ils ne sèment ni ne recueillent, ils » n'amassent point dans des greniers; mais vo- » tre père les nourrit. N'êtes-vous pas bien plus » excellents qu'eux? Et qui est celui d'entre vous

» qui puisse, avec tous ses soins, ajouter à sa » taille la hauteur d'une coudée? Pourquoi aussi » vous mettez-vous en peine pour le vête- » ment? Considérez comment croissent les lys » des champs : ils ne travaillent point, ils ne » filent point; et cependant je vous déclare que » Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été » vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin » de vêtir de cette sorte une herbe des champs, » qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée » dans le four, combien aura-t-il plus de soin » de vous vêtir, ô hommes de peu de foi! Ne » vous mettez donc pas en peine, et ne dites » pas : Où trouverons-nous de quoi manger, » de quoi boire, de quoi nous habiller; comme » font les païens, qui s'inquiètent de toutes ces » choses; car votre Père sait que vous en avez » besoin. Cherchez premièrement le royaume de » Dieu et sa justice; et toutes ces choses vous » seront données comme par surcroît. »

Ce langage si persuasif, si touchant, du plus aimable des maitres, ne me laisse plus aucune inquiétude sur mon sort! Oui, l'adorable Providence s'occupoit de moi, avant même que je pusse l'en prier; avant que j'existasse, et que le monde fût établi sur ses fondements! Depuis l'instant où je reçus le jour, chaque moment

de ma vie a été marqué par ses bienfaits. Eh! pourquoi donc l'ai-je si souvent oubliée! pourquoi n'est-elle pas en tous temps, présente à mon esprit et à mon cœur! Désormais, non seulement je lui rendrai l'hommage qui lui est dû; non seulement je l'invoquerai en commençant la journée et en la finissant; mais, dans tout le cours de mes entreprises, de mes travaux, de mes actions, sur-tout de celles qui auront quelque importance, j'implorerai son secours. Pénétré de la bonté, de la sagesse de ses voies, je m'y abandonnerai avec une confiance filiale et sans bornes; je m'y soumettrai avec la plus entière résignation : je me rappellerai, avec la plus vive reconnoissance, tout ce qu'elle a fait pour moi; et, me jetant entre les bras de mon Dieu, je me reposerai sur lui, comme le tendre enfant repose, sans alarmes, sur le sein de sa mère.

CCCLX^e. CONSIDÉRATION.

Soins paternels de la Providence pour la conservation de notre vie, dans toutes les parties du monde.

Nous connoissons une grande partie de notre globe; et l'on en découvre encore, de temps en temps, de nouvelles régions. Mais on n'est arrivé dans aucun lieu, où la nature ne produisît rien de ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. Il est des pays où le soleil, par ses rayons brûlants, consume presque toutes les productions; où l'on ne voit guères que des montagnes et des plaines de sable; où la terre est presque entièrement dépouillée de cette verdure qui la pare dans nos climats. D'autres contrées ne sont presque jamais récréées des rayons bienfaisants de cet astre; elles n'éprouvent que rarement sa chaleur vivifiante: un hiver presque continuel y engourdit toute la nature; on n'y voit ni culture, ni fruits, ni moissons: et, cependant, il s'y trouve des hommes et des animaux, qui n'y manquent point de subsistances. Les productions que la Providence a refusées à ces pays, parce qu'elles y seroient, ou brûlées par l'ardeur du soleil, ou gelées par la

rigueur du froid, sont remplacées par des présents plus analogues au climat, et dont l'homme et les animaux peuvent se nourrir. Les habitants cherchent, avec soin, ce que leur offre la nature : ils savent l'approprier à leurs usages; et se procurer ainsi tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance, et pour les commodités de la vie.

Dans la Laponie, la Providence a tellement arrangé les choses, que, même un mal très-incommode aux habitants, devient, pour eux, un moyen de conservation. Il se trouve, dans ce pays, des multitudes innombrables de moucherons, qui, par leurs piqûres, semblent le fléau des Lapons; dont ils ne peuvent se garantir qu'en entretenant dans leurs cabanes, une fumée épaisse et continuelle; et qu'en s'enduisant le visage de goudron. Mais ces insectes déposent leurs œufs sur les eaux, et attirent ainsi un grand nombre d'oiseaux aquatiques qui s'en nourrissent, et qui, à leur tour, deviennent la principale nourriture de ces peuples.

Les Groënlandois préfèrent généralement la nourriture animale, à la végétale : et il est vrai qu'il croît très-peu de végétaux dans ces ingrates et stériles contrées. Il s'y trouve cependant quelques plantes, dont les habitants font un grand usage; l'oseille, par exemple, l'angélique, et sur-tout le *cochléaria*. Mais leur principal aliment

est le poisson qu'ils appellent *angmarsel*, et qui ressemble assez au chabot : desséché en plein air sur les rochers, il leur tient lieu tous les jours de pain ou de légumes ; et ils le conservent, pour l'hiver, dans de grands sacs de cuir, ou dans de vieux habits. En Islande, où la rigueur du froid ne permet pas d'agriculture, le peuple se nourrit de poissons secs, au lieu de pain. Les Dalécarliens, qui habitent les contrées septentrionales de la Suède, faute de blé, se font du pain avec l'écorce de bouleau et de pin, et avec une certaine racine qui croit dans les marais. En Sibérie, on fait beaucoup usage des oignons d'une espèce de lys qu'on appelle *martagon*.

Quels ne sont pas les soins de la Providence ! avec quelle bonté elle a distribué sur la terre, tout ce dont nous avons besoin pour notre subsistance ! Sa sagesse voyoit, dès avant la fondation du monde, tous les dangers auxquels la vie des mortels seroit exposée ; et elle a arrangé les choses de telle sorte, que, par-tout, nous trouvons une nourriture suffisante. Elle établit, entre tous les habitants de la terre, de tels rapports, de telles liaisons, que des peuples séparés les uns des autres par les plus vastes mers travaillent cependant pour leur subsistance, et leurs commodités mutuelles. La divine sagesse nous a donné un corps formé de manière qu'il n'est pas astreint

à telle ou telle nourriture particulière, mais qu'il peut faire usage de toute sorte d'aliments. Ainsi, *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (1) : c'est-à-dire, de tout ce que Dieu ordonne et dispose ; de tout ce qui, dans la nature, a reçu la vertu de le nourrir et de le sustenter. Et c'est parce que *ce Dieu ouvre sa main pour remplir tous les animaux des effets de sa bonté, que tous ont les yeux tournés vers lui, en attendant qu'il leur donne leur nourriture dans le temps propre pour la recevoir* (2).

Je le bénirai, ce tendre père jusqu'à mon dernier soupir, pour tant de moyens de subsistance que sa main libérale daigne fournir à mes besoins. Divin conservateur de ma vie, enseigne-moi à contempler dignement les merveilles de ta bonté. Rends mon esprit capable de ce ravissement qu'éprouvoit l'ame du prophète, toutes les fois qu'il s'occupoit à méditer tes œuvres. Alors je pourrai m'appliquer ces paroles d'un pieux patriarche : « Je suis trop peu de chose au prix » de toute la libéralité dont tu as usé envers ton » serviteur ».

---

(1) Math. IV, 4.
(2) Ps. CXLIV, 15-16.

CCCLXI^e. CONSIDÉRATION.

Ignorance où nous sommes de notre sort à venir.

Si nous ignorons les événements qui nous attendent dans l'avenir, il ne faut pas chercher uniquement la cause de cette ignorance, dans la nature de notre ame, dont les facultés et les lumières sont renfermées dans des bornes fort étroites : cette ignorance est encore une suite de la volonté expresse et infiniment sage du Créateur, qui n'a pas voulu donner à l'homme, plus de connoissance qu'il n'en pouvoit supporter.

Les connoissances sont pour l'ame, ce que la lumière du soleil est pour les yeux : un trop grand éclat les blesseroit, sans leur être utile. Ce seroit un funeste présent pour l'homme, que la faculté de prévoir tout ce qui doit lui arriver. Les circonstances extérieures ont presque toujours quelque influence sur la façon de penser, et sur les résolutions que l'on forme. Ainsi, plus les événements futurs nous seroient connus ; plus nous aurions de tentations à surmonter, plus notre vertu auroit d'obstacles à craindre. Et à combien de tourments ne serions-nous pas en proie, si nous pouvions lire dans l'avenir?

Supposons que les événements futurs doivent être heureux : tant qu'on ne prévoit pas un bonheur plus grand, on jouit avec reconnoissance et avec joie, des avantages actuels que l'on possède. Mais, tirez le rideau, et montrez à l'homme une perspective agréable dans l'avenir ; dès-lors il cessera de jouir du présent ; il ne sera plus content, plus heureux, plus reconnoissant : il attendra, avec trouble, avec impatience, cette fortune qui lui est destinée ; et les jours s'écouleront les uns après les autres sans qu'il en jouisse. Au contraire, si les événements futurs doivent être tristes et facheux ; aussitôt que nous les prévoyons, nous en éprouvons d'avance toute l'amertume. Les jours qui se seroient écoulés agréablement dans le repos et la tranquillité, se passent alors dans l'inquiétude, l'abattement, et la désolante attente d'un malheur inévitable.

C'est donc par un effet de sa sagesse et de sa bonté, que Dieu a voilé l'avenir à mes yeux ; et qu'il ne m'instruit de mon sort, qu'à mesure que les événements qui me sont destinés, se montrent. Je ne souhaiterai jamais d'anticiper sur ce qui doit m'arriver ; de goûter d'avance le bonheur qui m'attend, ni de sentir le poids du malheur, avant qu'il survienne. Je veux, au contraire, toutes les fois que je penserai à l'avenir, louer Dieu de ce que l'ignorance où je suis à cet

égard, m'épargne tant d'inquiétudes, de soucis et de craintes. Et pourquoi souhaiterois-je de percer le voile qui me dérobe l'avenir! Assuré de ma reconciliation avec mon Dieu et mon rédempteur, je suis certain que tous les événements futurs, tristes ou agréables, contribueront à mon vrai bien. N'est-ce pas un Dieu appaisé et reconcilié, qui dirige tous les événements, et qui règle mes destinées! Il voit, d'un coup-d'œil, le cours et l'ensemble de ma carrière; il découvre non seulement cette portion de ma vie qui est déjà passée, mais encore celle qui est devant moi, et qui s'étend jusque dans les profondeurs de l'éternité. Quand je me livre au sommeil, je me recommande aux soins de mon père, sans m'inquiéter de ce qui pourra m'arriver pendant la nuit; et quand je me réveille, je remets mon sort entre ses mains, sans me mettre en peine des événements dont le jour pourra être marqué. Au milieu même des périls, dont je suis environné, et des malheurs qui me menacent, je me souviens de la bonté de Dieu; je me confie en lui; et je ne doute pas qu'il ne les éloigne, ou qu'il ne les fasse tourner à mon propre avantage. Ainsi, quoique j'ignore quels maux m'attendent dans l'avenir, je suis sans inquiétude, parce que je sais que Dieu les connoît; et que, lorsqu'ils seront survenus, il ne manquera pas de me consoler, et de me soutenir,

C'est donc à ce sage et miséricordieux arbitre de mes jours, que j'abandonne, avec confiance, le soin de ma destinée. Ce que Dieu a déterminé, à mon égard, doit arriver nécessairement : c'est la part qui m'est destinée, et qui me convient. Le calice qui m'est présenté, je le reçois sans répugnance et sans murmure, persuadé qu'il me sera salutaire. Je remets tout mon être, entre les mains du Seigneur, et je m'en rapporte entièrement, à tout ce qu'il trouve bon de décider, relativement à ma vie, ou à ma mort. Soit que je vive ou que je meure, ma portion et mon héritage sera la félicité du ciel. Sois tranquille, ô mon ame! ta gloire est de te soumettre à la volonté de celui qui t'a donné l'existence. Qu'il arrive donc tout ce qu'il plaît à mon Dieu de statuer! il est mon père ; et il saura me conduire, à travers tous les dangers, au bonheur qu'il me destine. Heuseuse confiance, heureuse conformité à sa volonté sainte, ah! vous ferez d'avance mon bonheur ici-bas!

CCCLXII^e.

CCCLXII^e. CONSIDÉRATION.

Evénements fortuits.

Sous l'empire d'un Dieu sage et prévoyant, rien ne peut être l'effet d'un aveugle hasard; et l'homme religieux voit dans tous les événements, l'ordre ou la permission du grand être qui régit le monde. A proprement parler, le hasard ne sauroit rien produire : il n'arrive rien qui n'ait sa cause réelle et déterminée. Ce que nous appelons hasard, n'est que la réunion inattendue de plusieurs causes, qui produisent un effet inattendu lui-même. L'expérience nous montre, que ces sortes de cas sont fréquents dans la vie humaine. Des accidents imprévus peuvent changer la fortune des hommes, et renverser tous leurs desseins. Naturellement, il semble que le prix de la course devroit être pour le plus agile; le gain des batailles pour les plus vaillants; le succès des entreprises pour les plus sages et les plus habiles. Cela n'arrive cependant pas toujours; et souvent un accident subit et inopiné, une circonstance favorable, un événement impossible à prévoir, font plus que toute la force, tout l'esprit, toute la prudence humaine.

Combien donc ne serions-nous pas à plaindre, si une main sage et bienfaisante ne régloit elle-même les événements ! Et comment Dieu pourroit-il gouverner les hommes, si ce qu'on appelle hasard n'obéissoit pas à sa voix ! Le sort des individus, des familles, et même des états, dépend souvent de quelques circonstances qui nous paroissent petites et méprisables : or, si nous voulions soustraire ces petits événements à l'empire de la Providence, il faudroit, en même temps, lui soustraire aussi les grandes révolutions qui changent la face du monde.

Nous voyons qu'il arrive journellement, des accidents desquels dépend en grande partie, ou notre bonheur ou notre malheur temporel. Il est manifeste que nous ne pouvons nous précautionner qu'imparfaitement contre ces événements inopinés ; puisque nous ne saurions les prévoir ; qu'ils sont au-dessus de notre entendement, et de notre prudence : ils doivent donc être spécialement soumis à la direction de l'Etre suprême. La sagesse et la bonté de Dieu nous abandonnent, plus ou moins, à nous-mêmes, selon que nous avons plus ou moins d'intelligence et de force. Dans les circonstances où la force et la prudence humaine ne peuvent rien, soyons assurés que Dieu, si nous mettons en lui une ferme confiance, veillera particulièrement en notre faveur. Dans tous

les autres cas, le travail et l'industrie de l'homme, doivent concourir avec le secours et l'assistance du ciel. Ce n'est que dans les accidents imprévus, que la Providence agit seule: et, comme dans tout ce qu'on appelle hasard, on découvre avec un peu d'attention les traces de la sagesse, de la bonté et de la justice de Dieu, il est manifeste que le hasard est soumis au gouvernement divin : c'est même alors que l'empire de la Providence paroît avec le plus d'éclat. Lorsque la beauté, l'ordre et l'arrangement du monde nous remplissent d'admiration, nous concluons, sans balancer, qu'un être infiniment sage doit y avoir présidé. A combien plus forte raison devons-nous tirer la même conséquence, lorsque nous réfléchissons sur les grands événements qui sont produits par des accidents que la sagesse humaine ne pouvoit prévoir! Mille exemples nous prouvent que souvent le bonheur, et même la vie des hommes, le sort des royaumes, les révolutions des empires, et mille autres choses semblables, dépendent de ce que nous n'aurions pu attendre ni conjecturer. Un événement inopiné, peut confondre les projets concertés avec le plus d'habileté et de mystère; anéantir les forces les plus redoutables. C'est sur le dogme de la Providence, que reposent notre foi, notre tranquillité, et notre espérance. Quels que puissen

être les maux qui nous environnent, Dieu peut nous en délivrer par une foule de moyens inconnus à ses créatures.

La vive persuasion de cette vérité consolante, doit nous engager à chercher Dieu en toute chose; à remonter toujours jusqu'à lui; à mettre en lui seul notre confiance : elle doit réprimer notre orgueil, et nous inspirer une crainte religieuse pour le grand Etre, qui a dans sa main tant de moyens pour renverser l'édifice de bonheur que nous avions élevé, et qui portoit sur des bases si solides en apparence. Elle doit enfin bannir de notre ame, toute défiance, toute inquiétude; et nous remplir d'une sainte joie. L'être infiniment sage a mille voies merveilleuses, qui nous sont cachées. Elles sont des voies miséricordieuses et charitables; et toutes ses dispensations sont réglées par la sagesse et par la justice. Il veut le bonheur de ses enfants; et rien ne sauroit l'empêcher, si nous n'y mettons pas d'obstacles par notre peu de fidélité. Il ordonne; et la nature entière obéit à sa voix.

CCCLXIII^e. CONSIDÉRATION.

Moyens de félicité que Dieu offre à l'homme.

Ce n'est pas dans ces biens que l'on recherche avec tant d'empressement; qu'on se procure à si grands frais; qu'on perd si aisément; et dont la jouissance, laissant toujours dans l'ame un vide qu'ils ne peuvent remplir, n'enfante tôt ou tard que la satiété et le dégoût : non, ce n'est pas dans de tels biens qu'on peut trouver le bonheur; même ici-bas.

Où donc s'offre-t-il à nous? C'est dans la connoissance et l'amour de l'Etre souverainement aimable, souverainement parfait, qui nous créa pour l'aimer et être heureux en l'aimant; dans l'union étroite avec lui; dans une conformité entière à sa volonté sainte; connoissance pratique, union de volonté, partage des ames simples et droites, bien plus que de ces prétendus sages, livrés à de stériles spéculations et à de vains systêmes : c'est dans l'amour de nos semblables, qui forment cette grande famille dont Dieu est le père; amour expansif, charité qui les embrasse tous, et qui, leur faisant tout le bien qui est en son pouvoir, répand en nous et autour de nous, la

joie, la paix, le plus doux contentement : c'est dans l'étude et le spectacle de la nature, ce grand livre ouvert à tous les hommes ; de cette nature, si vivante, si animée, si remplie de charmes aux yeux de quiconque sait y voir le souverain bienfaiteur, qui lui donna tout ce qu'elle renferme de beautés, d'agréments et de richesses ; de cette nature, privée, au contraire, d'esprit et de vie pour qui n'a pas ces yeux éclairés du cœur, seuls propres à nous faire lire, jusque dans ses moindres productions, les attributs de l'Etre-Suprême qui l'a formée : c'est, enfin, dans la jouissance de soi-même, fruit d'une conscience pure et sans tache ; celle d'une ame qui peut rentrer dans son intérieur sans honte et sans remords ; qui se voit dans l'ordre, et s'y complaît ; qui, en tout temps, maîtresse d'elle-même, se possède, se maintient dans un repos constant et une égalité parfaite ; qui, par cette satisfaction intime, propre à lui tenir lieu de toute autre jouissance, voit du même œil l'abondance et la disette, la prospérité et les revers, toujours prête à tout sacrifice de ce qui seroit contraire au devoir, toujours à la hauteur des vertus qu'inspire la religion, seule capable de nous conduire, je ne dis pas seulement à ce bonheur infini, qui, dans l'éternité, doit combler nos vœux ; mais à la félicité passagère que l'homme est capable de goûter dans cette vie mortelle.

Quelle félicité ! et qu'est auprès d'elle, celle des heureux du siècle, au sein de leurs honteuses passions et de leur folle ivresse! de ces hommes emportés loin d'eux, par leurs desirs effrénés; esclaves d'un monde impérieux et fantasque; asservis à ses usages, à ses modes bizarres; victimes de ses caprices, et jouets de toutes ses révolutions; de ces hommes qui passent par une alternative continuelle de joie et de tristesse, de plaisirs et d'angoisses, de confiance présomptueuse et de craintes pusillanimes, de projets ambitieux et d'espérances futiles, de trouble, d'inquiétudes et d'alarmes, de dissipations frivoles, et de desirs de retraite, de satiété, d'ennui, de dégoût de la vie, de mécontentement secret d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne !

Le Dieu qui nous donna l'existence, nous fit pour le bonheur : un penchant irrésistible nous y porte sans cesse. Mais, au lieu de le chercher où il est en effet, l'homme s'en éloigne de jour en jour, en le plaçant dans des biens qui n'en ont que l'apparence. Il se forge des besoins imaginaires; et il oublie que Dieu est le premier besoin de son cœur : il promène ses desirs d'objets en objets, au lieu d'être assez sage, pour les restreindre, pour les borner à ce qui est à sa portée, et qui peut le ramener au principe, à l'unique fin de son être. La nature lui offre, de toutes parts, des

plaisirs innocents, des joies pures et tranquilles; et il se fait un art mensonger de tous les genres d'amusements qui le transportent hors de lui-même. Ainsi, contrarie-t-il, à chaque instant, les vues bienfaisantes du Créateur : ainsi, devient-il l'artisan de son malheur personnel; et presque toujours du malheur de ceux qui l'entourent. Il a horreur du despotisme et de la tyrannie : et, par ses passions fougueuses, il se rend le despote et le tyran de quiconque est soumis à ses volontés arbitraires. On l'évite, on tremble à son approche; tandis qu'il ne tiendroit qu'à lui de se faire chérir par sa douceur. Tout, s'il étoit vraiment sage, seroit riant autour de lui : et tout y est triste et sombre, comme un horizon couvert de noires vapeurs, et d'épais nuages.

Dieu de bonté, source des plus pures lumières, immuable, éternelle vérité, ô toi qui nous jugeras, non d'après nos penchants aveugles; non d'après les opinions et les mœurs d'un monde aussi pervers qu'insensé, mais d'après tes loix saintes, et la nature des choses; ah! fais briller à nos yeux, un rayon de cette sagesse, qui peut seule dissiper nos illusions et nos ténèbres! Dieu puissant, qui abaisses les vagues écumantes de la mer irritée, et calmes à ton gré les tempêtes, dompte la violence de nos passions; et

rétablis dans nos ames, l'empire de la raison et de la foi! Que cette divine sagesse nous aide à rentrer en nous-mêmes; qu'elle nous montre où nous devons chercher le bonheur; qu'elle nous dise, ce que l'expérience auroit dû nous dire depuis long-temps : que c'est en vain que ce cœur, toujours malade, toujours égaré, tant qu'il te demeure infidèle, s'agite et se tourmente; qu'il sera toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en toi, comme dans son unique centre! Qu'elle nous apprenne à te chercher, à te voir dans toutes les œuvres de tes mains; à faire servir toutes les créatures, de leçons et de moyens pour nous élever jusqu'à toi; à n'en user qu'avec une sage modération, avec reconnoissance; à mériter, enfin, par notre fidélité, par notre correspondance à ta grace, de parvenir à cette souveraine et éternelle béatitude, que ta possession seule peut nous donner!

CCCLXIV^e. CONSIDÉRATION.

Motifs de confiance en Dieu; et souvenir reconnoissant de ses bienfaits.

QUAND je réfléchis sur les perfections infinies qui se manifestent dans l'arrangement de l'univers, et dans la manière dont Dieu le conduit et le gouverne, je sens ma confiance en lui, se fortifier et s'accroître. Comment ne serois-je pas tranquille sur mon sort! il est entre les mains d'un Etre, dont toutes les créatures m'annoncent la puissance, la sagesse, et la bonté. Quels vœux formerois-je pour mon véritable bonheur, qui ne pussent être remplis par ce Dieu, dont le pouvoir sans bornes a su tirer du néant tant de milliers de mondes! quels soucis, quels embarras, quelles perplexités peuvent m'empêcher de lui exposer mes chagrins et mes peines, et d'attendre de lui tous les secours dont j'ai besoin!

Je ne suis, il est vrai, qu'une foible créature; je me perds dans la multitude de ses œuvres; et, lorsque je me rappelle sa grandeur, et l'enceinte immense de son domaine, je me dis à

moi-même : qui suis-je, pour oser me flatter que ce grand Etre m'écoutera toujours ! . . . Mais je me console, quand je considère que sa majesté suprême et le gouvernement de l'univers, ne l'empêchent pas d'étendre ses soins jusque sur le moindre vermisseau. Eh ! pourquoi ne daigneroit-il pas faire attention à moi, qui, quelque foible, quelque petit que je sois, ai cependant reçu de lui, des prérogatives si supérieures à celles de tous les êtres qui m'environnent !

Ici, ma conscience m'arrête, et m'objecte que je suis un pécheur ; que mille et mille fois j'ai transgressé volontairement, les loix de mon Créateur et de mon Maître ; et que, par-là, je suis plus indigne de ses bontés, que ne le sont les créatures les plus abjectes ; puisque au moins elles ne l'ont point offensé, et n'ont jamais pu se rendre coupables d'aucun crime envers lui. Cette même conscience me représente la justice de Dieu, avec des couleurs aussi vives que celles sous lesquelles l'univers me dépeint sa puissance et sa bonté : elle me fait appréhender qu'il n'emploie son pouvoir pour faire de moi, aux yeux de toute la terre, un exemple terrible de sa juste vengeance : et il n'est que trop vrai, que, dans le monde entier, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne trouve rien qui tranquillise

mon cœur agité. Mais c'est ici que les vérités de l'Evangile viennent à mon secours.

Graces immortelles en soient rendues au charitable Rédempteur des hommes! Cette connoissance, qui, sans lui, n'auroit pu que me troubler et m'effrayer, est devenue, par les souffrances et par la mort de l'Homme-Dieu, une source de joie et de consolation pour mon ame. C'est uniquement par lui, qu'après tant d'offenses, je puis envisager ce Dieu dont toutes les créatures annoncent la grandeur, comme le Dieu des miséricordes, comme un Dieu qui va être pour moi, un Père réconcilié.

Ah! c'est maintenant que ce monde commence à se montrer à mes yeux, avec toute sa beauté. Quelle ravissante perspective s'ouvre désormais devant moi! Si la terre est remplie des dons du Seigneur, le ciel le sera bien plus encore. Là, son infinie sagesse doit paroître à mes yeux dans tout son éclat; là, d'un regard plus perçant et plus sûr, je pourrai approfondir les merveilles de la création, et contempler de plus près la grandeur, la pompe et la beauté de tant de mondes, que la foiblesse de ma vue et de mon intelligence me permet à peine d'entrevoir ici-bas! Alors, mon cœur sera pénétré des sentiments de la plus vive reconnoissance, et inondé des délices ineffables

du plus tendre amour. Alors, je célébrerai par de plus nobles accents, les divines perfections, les immenses bienfaits, et les immortelles louanges de mon Créateur et de mon libérateur.

Dieu est tout-puissant : il est le Père commun de toutes les générations qui habitent sur la terre; il est aussi le mien. Je dépends absolument de lui, et à l'égard de mon existence, et à l'égard de tout ce que je possède. Je le bénis et lui rends graces pour la vie qu'il m'accorde, et pour tous les biens dont il ne cesse de me combler. Oui, je bénis la Providence, des relations, des tendres liens qui m'unissent à ma famille, à ma patrie; de ce qu'elle m'a mis en état de goûter les douceurs et les avantages de la vie domestique et de la vie civile; de l'inestimable présent qu'elle m'a fait en me donnant des amis. Je lui rends graces de la santé et du bonheur dont je jouis; de ce qu'elle m'a si abondamment fourni les moyens de me nourrir, de me vêtir, de me loger; et de ce qu'elle a subvenu à tous mes besoins. Je lui rends graces de l'heureux succès dont elle a couronné mes entreprises et les travaux de ma vocation; de tous les dons que sa main libérale répand journellement sur moi; et de tout ce qui a contribué en quelque chose, à ma conservation et à mon bien-être.

Oublierois-je que, quand Dieu a permis que les adversités et les afflictions approchassent de

ma demeure, il ne m'a point laissé sans secours et sans consolation ! Au milieu de mes épreuves, et parmi les justes châtiments qu'il m'inflige quelquefois, jamais il ne m'abandonne : il adoucit et tempère les maux que je mérite ; et il daigne me rendre sa faveur. Sa main paternelle m'a toujours conduit, et s'est plue à me soutenir.

Une constante expérience de la bonté de Dieu, m'invite à lui remettre, avec tranquillité, mon sort et tous mes intérêts. J'ose espérer, que, dans le reste de ma vie, il continuera de veiller sur moi ; et que, s'il le juge convenable à mon bonheur, il me préservera des peines et des accidents qui pourroient troubler mon repos. Ah ! puissé-je toujours, avec un cœur sage et reconnoissant, jouir des graces qu'il m'accorde ! Puissé-je, au sein de la prospérité, remonter constamment vers lui ; vers ce Dieu, l'auteur de tous les biens ! Mais, si, dans les conseils impénétrables de sa sagesse, il est arrêté que je dois éprouver des maux, des afflictions ou des revers, je me soumets avec une entière résignation, à tout ce qu'il lui plaira de m'envoyer ; et je le glorifierai, autant qu'il sera en moi, au milieu même de l'adversité.

A vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes le père de toutes les créatures intelligentes existantes au ciel et sur la terre, à vous soit honneur

et gloire, dès maintenant, et dans toute l'étendue des siècles ! Vous êtes digne de recevoir le tribut continuel de nos adorations et de nos louanges, vous, notre libérateur et mon plus ferme appui. Mon ame racontera vos merveilles, et célébrera en tout temps le nom du Très-Haut.

Je vous rends graces, non seulement pour cette ame immortelle que vous m'avez formée : mais, sur-tout, pour cette ame rachetée par le sang de votre fils, et sanctifiée par ses mérites ; pour la glorieuse espérance que je nourris de goûter pendant l'éternité, la félicité céleste. Je vous rends graces, enfin, pour les jours que j'ai passés sur la terre ; pour ceux que vous me laissez encore, et que je veux employer de la manière la plus conforme à vos vues salutaires. O Dieu, vous avez fait de grandes choses en ma faveur : mon ame s'en réjouit, et veut vous en bénir à jamais !

CCCLXV^e. CONSIDÉRATION.

Du prix de la révélation.

La révélation nous apprend à jouir dignement, de tous les dons que nous prodigue cette nature si brillante et si riche, qui vient de faire l'objet de nos méditations : sans elle, le spectacle des merveilles que l'univers offre à nos yeux, ne seroit, pour nous, qu'une école bien imparfaite. Heureux qui en sent tout le prix !

Un des premiers biens dont elle devient pour nous la source, est d'éclairer et de fixer notre esprit sur les objets les plus importants. Tous les hommes ont eu l'idée et le sentiment d'une cause première, d'une intelligence suprême : mais, lorsqu'ils n'ont pas été éclairés par la révélation, où la plaçoient-ils ? quelles notions s'en sont-ils formées ? quel culte lui rendoient-ils ? Sur tous ces points, que de fausses idées ! quel amas de superstitions ! Dans les philosophes eux-mêmes, que de systêmes, pires encore, pour la plupart, que les croyances les plus communes, et que les traditions populaires ! Sur l'homme, sur son origine, son état actuel, sa destination, combien d'incertitudes, d'erreurs, et de fictions, sous l'enve-

loppe desquelles cependant on découvre une foule de vérités altérées, qui ne se retrouvent dans toute leur suite et toute leur pureté que dans nos livres saints ! La religion révélée a pu seule dissiper ces épaisses ténèbres : elle nous a donné, de Dieu, de son unité, de ses attributs, la connoissance la plus distincte ; celle qui convenoit à sa nature : elle nous a instruits sur l'homme et sur sa véritable fin, de manière à ce que nous ne fussions plus une énigme à nous-mêmes. Sur ces articles, et sur tout ce qu'elle nous enseigne, elle fait cesser nos doutes, par le poids d'une autorité bien supérieure à celle de notre foible raison abandonnée à elle-même. Au sein de l'église catholique, toujours une, toujours uniforme dans sa doctrine, toujours visible dans son chef et dans la succession constante de ses pasteurs légitimes, qui remonte jusqu'aux apôtres, cette autorité si nécessaire à l'homme, fixe, détermine, rassure et met en repos notre esprit naturellement inquiet et chancelant, avide de nouveautés, courant, pour l'ordinaire, après la vérité, par la voie de l'opinion, par l'imagination et par les sens, s'égarant à chaque pas, revenant sans cesse sur lui-même, tant qu'il lui reste assez de droiture et de discernement pour s'appercevoir ou se douter au moins de ses écarts, et se faisant un tourment continuel de ses variations, de ses

incertitudes, et de ses recherches. Je le demande, en particulier, à quiconque est revenu à la religion, après avoir erré trop long-temps dans le dédale tortueux des vains systêmes de la moderne philosophie; n'est-ce pas-là ce qu'il a éprouvé avant son retour; et ce qui lui fait sentir si vivement aujourd'hui, tout le prix de la révélation?

Elle ne se borne pas à éclairer et à fixer notre esprit. En tournant notre sensibilité vers les plus grands objets, et les plus propres à lui fournir un aliment convenable; en lui donnant toute l'élévation et toute l'étendue qu'elle doit avoir, la religion révélée remplit notre cœur. Il n'est point d'ame plus délicate, plus sensible en effet que l'ame vraiment religieuse. Et pour qui est-elle si sensible? Pour l'auteur de son être, pour la source de toute beauté, de tout bien; pour ce Dieu souverainement parfait, souverainement aimable, que la religion lui a appris à connoître, à aimer par-dessus tout, infiniment plus que toutes les créatures, qui ne sont que l'ouvrage de ses mains. Pour qui est-elle si sensible encore? Pour tous les hommes, qu'elle voit tous sans exception, dans celui qui les a formés, qui a gravé en eux les premiers traits de son image, qui les a tous couverts et teints, en quelque sorte, du sang de Jésus-Christ; qui a voulu les lier tous entre eux par cette charité qui fait son essence, selon

ce beau mot de Saint-Jean : *Dieu est charité.* C'est ce sentiment qu'elle puise en Dieu même, qui la guide, qui l'inspire, et qu'elle met à la place du vil égoïsme, de l'abjection du moi humain, du vice odieux de la personnalité. Dans ces affections, dans ces nobles penchants, s'ouvre pour elle une source féconde des plus douces jouissances. Son cœur est plein de ce qu'il sent : et quel sentiment plus délicieux que celui de la bienveillance, de la charité, qui dilate le cœur, qui l'agrandit ; tandis que tout autre sentiment le resserre, le concentre, le dégrade et le flétrit. C'est la charité chrétienne qui fait les Vincent de Paul, les Fénélon, les Belsunce, cet évêque de Marseille que Pope a célébré dans son Essai sur l'Homme ; les Apchon, archevêque d'Auch (1) ; ce Carron de Rennes, qui se montre à Londres, où tous les cœurs lui sont ouverts, le Vincent de Paul de notre siècle ; les sœurs de la charité, etc.

En augmentant notre sensibilité, et en la dirigeant vers sa véritable fin, en ramenant toutes nos affections à ce qui doit être le premier et le principal objet de notre amour, la religion du chrétien amortit le feu de nos passions, ou met un frein à leur violence : elle nous apprend à nous renoncer, à nous vaincre nous-

(1) Voyez les *Novelle Morali*, Novella XXIII.

mêmes ; et nous forme à toutes les vertus, dont elle nous donne les idées les plus justes, dont elle nous offre les plus puissants motifs, en même temps qu'elle nous fournit les secours les plus sûrs pour nous aider à les pratiquer. Pour peu que l'on connoisse le cœur humain, on comprend assez quelle peut être la cause secrète de l'espèce d'antipathie que nourrissent certaines gens pour le christianisme : ce ne sont pas tant ses mystères qui les en éloignent, que la sévérité, ou, pour mieux dire, la pureté de sa morale. Des mystères ! Et où ne s'en rencontre-t-il pas ? La nature nous en montre de toutes parts, qui surpassent toute notre intelligence, et que cependant les faits nous forcent de croire. Les plus grands génies, les hommes les plus rares et les plus transcendants, ont cru la religion avec ses mystères. Mais, ce qui lui suscite les plus mortels ennemis, c'est l'opposition constante qu'ils trouvent entre elle et leurs passions ; c'est que non seulement elle condamne leurs penchants les plus chers, mais qu'elle les empêche souvent de les satisfaire, soit en armant contre eux et contre leurs criminelles atteintes l'opinion publique, soit en prêtant des armes au sexe le plus foible, pour se défendre de leurs attaques, et échapper à leur séduction.

La religion révélée, en nous aidant à triom-

pher de nos propres passions, par les motifs et les secours qu'elle nous présente, nous rend toute notre grandeur réelle. La révélation nous ramène à la dignité de notre origine, et rétablit en nous les traits augustes de cette image de lui-même, que le Créateur a gravée dans notre ame, mais que la dégradation de la nature humaine, par le péché, y a si malheureusement défigurée. Que l'on compare cet homme spirituel et céleste, renouvelé par la grace de Jésus-Christ, tel que nous le peignent les livres du Nouveau-Testament, cet homme, dont les vues sont si nobles et si pures, qui vit uniquement de la vie de la foi, et ne se conduit que par ses maximes; qui fait toute son étude de se rapprocher de son modèle, en imitant autant qu'il est en lui ses perfections; qui tend à l'éternité, et y place toutes ses richesses, en les versant dans le sein des malheureux, qu'il soulage, qu'il soutient par ses exemples et par ses discours, quand il ne peut le faire aussi par ses aumônes; qui, embrasé du feu de la plus ardente charité, n'emploie, à l'exemple de son divin maître, tous ses moments, tous ses moyens qu'à faire du bien: qu'on le compare à l'homme charnel et terrestre, qui n'aspire qu'à des jouissances passagères; qui ne vit que pour ce monde vain et périssable; qui se roule dans la fange des plaisirs les plus honteux;

qui se montre barbare et dénaturé, quand il rencontre quelque obstacle à la fougue de ses desirs; qui ne cherche que son propre avantage, quelque effet qui puisse en résulter pour le malheur des autres : et combien ne sera-t-on pas étonné de voir, dans la nature humaine, ce contraste si frappant: d'un côté, l'homme qui, formé par la religion, nous fait admirer en lui l'ame la plus élevée, la plus grande, tenant en quelque sorte de la nature des anges, dans un corps dont les liens le captivent; et d'un autre côté, un être abruti par ses penchants désordonnés; disons plus vrai, un être plus vil et pire mille fois, par l'abus de sa raison, que les brutes elles-mêmes. Ici, se rend également sensible l'énorme différence qui est entre la religion et une fausse philosophie : celle-ci remplit l'homme d'enflure et de bassesse; elle l'enorgueillit et le dégrade; elle lui fait considérer comme abjecte sa propre nature, qu'elle le porte à confondre avec celle des êtres qui lui sont le plus inférieurs, et elle lui fait, en même temps, tourner toute sa vanité, tout son orgueil sur lui-même; l'autre le rend humble, et lui donne toutefois la plus haute idée de son origine, de son être, et de sa destination.

La religion révélée épure et accroît nos plaisirs. Elle les épure, en ne nous en permettant aucuns qui ne soient dans l'ordre, qui ne soient

avoués par la plus saine raison, comme par l'esprit même du christianisme : elle leur ôte par-là tout ce qu'ils pourroient avoir de dangereux, et ne leur laisse que ce dont on peut jouir sans crainte et sans remords. Elle les accroît, en répandant un charme inexprimable sur toute la nature. Combien tous les agréments et toutes les richesses qu'elle nous présente acquièrent de prix à nos yeux, lorsque nous les ramenons à celui qui en est l'auteur; que nous y retrouvons partout sa bonté, sa magnificence et ses œuvres ! Avec quel attendrissement on se dit à soi-même : c'est au père le plus tendre, c'est à l'ami le plus généreux, c'est à notre bienfaiteur de tous les jours, de tous les moments, que je suis redevable de ce spectacle si admirable, si varié et toujours nouveau, qu'il étale à mes regards; de ces biens si multipliés, si divers dont il me comble ! Quelle élévation, quels ravissements, quelles délices ineffables une ame sensible ne puise-t-elle pas dans de semblables pensées ? Et c'est la religion, c'est la piété qui les fait naître, et qui les lui rend habituelles.

Non seulement la religion chrétienne épure et augmente nos plaisirs; elle nous console dans nos peines. Hors d'elle, où puiser des forces pour les soutenir avec résignation, avec courage, lorsqu'elles sont portées à un certain excès ?

Où trouver des motifs pour nous les rendre chères ? Elle seule peut nous faire aimer les souffrances, comme un moyen d'expiation ; comme une source de mérites ; comme un sujet de conformité, avec cet Homme-Dieu, qui a daigné tout souffrir pour nous ; comme l'entier accomplissement des vues miséricordieuses de Dieu à notre égard, et la voie la plus assurée, le gage le plus certain de notre bonheur futur ; ce qui fait dire à l'un des apôtres : « Regardez comme » le sujet d'une extrême joie, les diverses tribu» lations qui vous arrivent, sachant que l'épreuve » de votre foi produit la patience, et que la pa» tience fait un ouvrage parfait (1). »

Enfin, la religion révélée nous offre, en Jésus-Christ, le législateur le plus sage ; celui qui nous a tracé les plus pures maximes, et dont ses ennemis eux-mêmes sont forcés d'admirer la morale sainte et sublime ; le modèle le plus accompli, et le plus proportionné, cependant, à la nature humaine, que dans sa personne il a unie à la divinité ; le rédempteur des hommes ; le plus puissant médiateur, selon le mot de Montesquieu, entre un grand juge et de grands coupables ; l'hostie la plus propice, la victime la plus capable de rendre à Dieu la gloire que le péché lui

(1) *Jac.* c. I, v. 2, 3, 4.

avoit

avoit enlevée ; d'honorer dignement l'Être suprême, en comblant l'intervalle qui est entre le fini et l'infini ; d'exalter nos mérites, et de remplir toutes nos espérances.

Ainsi le christianisme nous offre-t-il le plus beau plan de religion, et la plus divine économie : nulle part elle ne se dément ; et, ce qui n'est arrivé dans aucune secte, dans aucune école de philosophes, ce qui ne pouvoit appartenir qu'à des hommes inspirés d'en haut, parmi tant d'écrivains du Nouveau Testament, aucun d'eux n'a montré la plus légère différence de sentiment, la moindre variété dans le dogme et dans la morale.

Et je pourrois ne pas aimer cette religion sainte ; la seule véritable ! Ah ! j'y tiens de toute la force dont je tiens *à Dieu*, qu'elle nous a si bien appris à connoître, à aimer, à adorer et à servir en esprit et en vérité ; *à mes semblables*, qu'elle nous rend si chers, et en faveur desquels elle nous porte à nous oublier nous-mêmes, à nous sacrifier tout entiers ; *à la vérité*, dont elle a tous les caractères, et pour laquelle cette sainte religion, qui fait seule les cœurs vraiment droits, nous inspire le plus grand respect, comme le zèle le plus vif et le plus sincère ; *à la vertu*, qu'elle forme en nous d'après les idées les plus saines, par les plus puissants motifs et par les secours les plus

efficaces ; *au bonheur*, enfin, dont elle est pour nous la source la plus réelle et la plus féconde, dans cette vie même, autant qu'on peut le trouver ici-bas ; mais sur-tout dans une vie meilleure qu'elle nous garantit et qu'elle nous prépare.

CCCLXVI^e. CONSIDÉRATION.

Idées sur le bonheur de l'homme dans l'autre vie.

Dieu nous comble de biens sur la terre : mais que sont ces biens, auprès de ceux que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, et que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment! L'homme n'est pas plus capable de se représenter la véritable nature des biens à venir, que l'être destitué de raison, ne peut se représenter les plaisirs intellectuels de l'homme. Comment, en effet, parviendrois-je à connoître des objets, qui, pour être saisis ou conçus, supposent d'autres facultés que les miennes ; ou du moins des facultés tout autrement perfectionnées ! Cependant, si un voile épais dérobe à mes regards ces biens après lesquels mon cœur soupire, il m'est au moins donné d'entrevoir quelques-unes des principales sources d'où ils découleront.

L'homme possède trois facultés éminentes : la

faculté de *connoître*, la faculté d'*aimer*, et celle d'*agir*. Ces facultés sont perfectibles à l'infini : et deux moyens principaux pourront les perfectionner dans le monde à venir ; des sens plus exquis, et de nouveaux sens.

Nos sens actuels sont susceptibles d'un degré d'étendue et de finesse, bien superieur à celui que nous leur connoissons ici-bas. Nous pouvons même nous faire une idée de cet accroissement, par les effets prodigieux de nos instruments d'optique. Qu'on se figure un des anciens philosophes, observant une mite avec nos microscopes, ou contemplant, avec nos télescopes, Jupiter et ses lunes : quels n'eussent pas été sa surprise et son ravissement ! Quels ne seront point aussi les nôtres, quand, revêtus de ce corps spirituel, que la révélation nous promet après la résurrection, nos sens auront acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir ! Nos yeux, réunissant alors les avantages des télescopes et des microscopes, se proportionneront à toutes les distances : et combien les verres de ces nouvelles lunettes seront-ils supérieurs à ceux dont l'art se glorifie ! Il en sera de même des autres sens qui nous seront rendus. Quels ne seront point les rapides progrès de nos connoissances, lorsqu'il nous sera donné de découvrir les premiers principes des corps ! Nous verrons alors par intuition, ce que nous

tentons de deviner à l'aide du raisonnement ou des calculs. Une multitude de rapports nous échappent, précisément parce que nous ne pouvons appercevoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces particules infiniment petites, sur lesquelles repose tout le grand édifice de la nature.

Il ne nous est pas plus difficile de concevoir, que, dans l'économie future, de nouveaux sens soient ajoutés à ceux que nous possédons. Ces sens nous manifesteront, dans les corps, des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici bas. Combien de qualités sensibles que nous ignorons encore, et que nous ne découvririons point sans étonnement! Combien de forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos sens actuels, et celles que nous pourrions nous former par d'autres sens! Ces sens nouveaux seront en rapport avec le monde à venir, qui est notre véritable patrie; peut-être avec tous les mondes, qu'il nous sera permis de visiter: et où nous puiserons sans cesse de nouvelles connoissances.

Élevons nos regards vers la voûte étoilée: considérons cet immense assemblage de soleils et de mondes disséminés dans l'espace; et admirons que l'homme ait une raison capable de lui révéler

leur existence, et de s'élancer jusqu'aux extrémités de la création ! De quels sentiments notre ame ne sera-t-elle point remplie, lorsque après avoir connu à fond l'économie d'un de ces mondes, nous volerons vers un autre ; et que nous comparerons entre elles, ces deux économies !

Mais la raison de l'homme perce encore au-delà de tous les globes : elle s'élève jusqu'au ciel, où Dieu habite ; elle y contemple son trône auguste ; elle voit toutes les sphères rouler sous ses pieds, et obéir à l'impulsion que sa main puissante leur a imprimée : elle entend les acclamations de toutes les intelligences ; et, mêlant ses adorations et ses louanges aux chants majestueux de ces hiérarchies célestes, elle lui adresse, dans le sentiment profond de son néant, le cantique que feront à jamais retentir les bienheureux.

Si la souveraine bonté s'est plue à parer si richement la première demeure de l'homme ; si, par son ordre, toutes les parties de la nature conspirent ici-bas à lui fournir des sources intarissables de plaisir ; quel ne sera pas le bonheur dont elle le comblera dans la nouvelle Jérusalem ! Il s'y abreuvera au fleuve des délices éternelles : il ne cessera d'admirer les beautés, la richesse, la variété du magnifique spectacle offert à ses regards, dans cet autre univers qui embrasse tous

les mondes; et où l'Etre existant par lui-même, donne aux esprits célestes, les signes les plus augustes de sa présence adorable. Ce sera dans ces saintes demeures, au sein de la lumière, de la perfection et du bonheur, qu'initiés dans les mystères profonds du gouvernement, des loix, et des dispensations de la Providence, nous verrons les raisons secrètes de tant d'évènements qui maintenant nous étonnent, nous confondent; et que, saisissant d'un coup-d'œil le pourquoi et le comment de ces calamités, de ces épreuves, qui exercent ici-bas la patience du juste, épurent son ame, rehaussent ses vertus, nous reconnoîtrons avec évidence, que *tout ce que Dieu a fait, est bon.*

Mais que sont encore toutes ces choses, en comparaison de la contemplation de Dieu lui-même, vu face à face; et de la connoissance intuitive de ses adorables perfections! Et, sur ce dernier objet, que ne resteroit-il pas à dire, s'il nous étoit donné ici bas, d'avoir un entendement et un langage dignes d'un habitant des cieux!

Notre faculté d'*aimer* est actuellement bornée, imparfaite, aveugle, grossièrement intéressée: toutes nos affections participent à la chair et au sang. Notre cœur étroit a de la peine à embrasser dans sa charité, la totalité des hommes. Combien il lui est difficile de se concentrer un peu

fortement dans l'Etre souverainement aimable ! Mais ce sentiment si expansible, si fécond en effets divers, embarrassé maintenant dans des liens qui le resserrent, en sera un jour dégagé; et celui qui nous a faits pour l'aimer et pour aimer nos semblables, saura épurer nos desirs, et diriger toutes nos affections vers la plus grande et la plus noble fin. Lorsque nous aurons été revêtus de ce corps glorieux que la foi promet aux justes, notre volonté perfectionnée, n'aura plus que des desirs assortis à la haute élévation de notre nouvel être : elle tendra sans cesse au vrai bien, au plus grand bien. Dépouillés pour toujours de la partie corruptible de notre être, et revêtus de l'incorruptibilté, nos sens ne dégraderont plus nos affections; notre imagination ne corrompra plus notre cœur : les grandes et magnifiques images qu'elle lui offrira sans cesse, vivifieront, échaufferont tous ses sentiments : notre puissance d'aimer s'exaltera, se déploiera de plus en plus; et la sphère de son activité s'agrandissant à l'infini, embrassera les intelligences de tous les ordres; et s'abîmera dans ce Dieu qui est la charité par essence.

La *force*, comme la portée de nos organes, est ici-bas très-limitée. Nous ne saurions les exercer pendant un temps un peu long, sans éprouver bientôt un sentiment incommode et pénible. Nous

avons à surmonter une résistance continuelle, pour nous transporter, ou plutôt pour nous traîner d'un lieu à un autre. Notre attention s'affoiblit en se partageant, et se consume par une application trop soutenue : notre mémoire ne retient qu'avec effort, ce que nous lui confions ; l'âge et mille accidents la menacent, l'altèrent, la détruisent : notre raison, par la correspondance établie entre l'ame et le corps, tient elle-même à quelques fibres délicates, que des causes assez légères peuvent déranger : enfin, notre machine entière est toujours près de succomber sous le poids et par l'action continuée de ses ressorts. Le corps spirituel, au contraire, ne sera sujet à aucune altération : il obéira toujours avec une extrême promptitude et la plus grande facilité, à toutes les volontés de notre ame ; et nous nous transporterons d'un monde dans un autres, avec une célérité qui surpassera celle de la lumière. Sous cette économie de gloire, nous exercerons sans fatigue toutes nos facultés : notre attention pourra saisir à-la-fois, un très-grand nombre d'objets plus ou moins compliqués ; elle les pénétrera intimément ; elle en découvrira les ressemblances et les dissemblances les plus légères. Ce qui sera une fois entré dans notre mémoire, ne s'en effacera jamais : elle s'enrichira de cette sorte à l'infini ; elle s'incorporera, pour ainsi parler, des mondes

entiers, dont elle ne cessera de retracer à notre esprit, sans altération, sans confusion, l'immense histoire, et toute l'harmonie.

O que ces ravissantes idées sont propres à élever et agrandir notre ame; à balancer et adoucir toutes les épreuves de cette vie mortelle; à soutenir et augmenter notre patience, notre résignation, notre courage; à nourrir, à exalter tous nos sentiments de reconnoissance, d'amour et de vénération pour cette bonté adorable qui nous appelle à la jouissance de la plus entière félicité! Comment les hommes peuvent-ils préférer des vanités à des biens infinis...! Ah! c'est qu'ils ne connoissent point Dieu : c'est qu'ils ne cherchent point à le connoître! Ils vous trouveroient, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchoient au fond de leur ame. Mais, parce que vous êtes au-dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et qu'au-dehors, ils s'arrêtent aux choses visibles, vous êtes pour eux, un Dieu caché. Ils vous ont perdu, en se perdant eux-mêmes. L'ordre et la beauté que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs foibles yeux. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumière les éblouit. Ce

qui n'est rien, est tout pour eux : ce qui est tout, ne leur semble rien. Cependant, qui ne vous voit pas, n'a rien vu ; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'étoit point ; et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux.

O mon Dieu ! donnez à cet Ouvrage, fait pour rappeler à vous ceux qui s'égarent, et pour vous attacher plus fortement encore les ames tendres et sensibles ; je ne dis pas seulement quelque partie de ces charmes que vous avez répandus sur toute la nature, mais cet esprit vivifiant qui échauffe, qui embrâse tous les cœurs ! Sans vous, tous nos efforts sont foibles et vains : avec vous, toute foiblesse est force et puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus foible des vents : à votre voix, le zéphir souffle ; la verdure renaît ; la douce primevère et l'humble violette colorent d'or et de pourpre, le sein des noirs rochers. Exaucez mes vœux les plus ardents : et qu'en déployant ici la grandeur de vos bienfaits, et la beauté de vos œuvres, je puisse faire naître dans tous vos enfants, l'amour de leur auteur !

Fin du quatrième et dernier Volume.

TABLE
DES CONSIDÉRATIONS
Contenues dans ce Volume.

LIVRE VII.
LES ASTRES, OU LE CIEL.

CCLIII^e. Considération. *Coup-d'œil général sur le système du monde*, page 1
CCLIV. *De la position du* SOLEIL, 7
CCLV. *Grandeur et distance du soleil*, 11
CCLVI. *De la grandeur et de la figure de la* TERRE, 15
CCLVII. *Du mouvement de la terre*, 19
CCLVIII. *Effets qui résultent de la correspondance du ciel avec la terre : les différentes positions de la sphère*, 23
CCLIX. *Division de la terre par rapport aux différents degrés de chaleur : les zônes*, 30
CCLX. *Division de la terre relativement aux différents degrés de lumière : les climats*, 37
CCLXI. *La latitude et la longitude*, 42
CCLXII. *Division de la terre en quatre parties principales*, 46

CCLXIII^e. CONSIDÉRATION. *Mesure et division du temps chez divers peuples*, page 51
CCLXIV. *Des crépuscules*, 55
CCLXV. *L'aurore*, 59
CCLXVI. *Le lever du soleil*, 64
CCLXVII. *Vertu vivifiante du soleil*, 68
CCLXVIII. *Le soleil ne se montre pas toujours*, 72
CCLXIX. *Coucher du soleil : approches insensibles de la nuit ; le crépuscule du soir*, 76
CCLXX. *Tranquillité de la nuit*, 79
CCLXXI. *Des bienfaits de la nuit*, 82
CCLXXII. *Divers météores nocturnes*, 87
CCLXXIII. *L'aurore boréale*, 91
CCLXXIV. *Utilités morales des nuits*, 95
CCLXXV. *Les saisons*, 99
CCLXXVI. *L'hiver s'éloigne par degrés*, 104
CCLXXVII. *L'espérance du printemps*, 107
CCLXXVIII. *Tableau des beautés du printemps*, 111
CCLXXIX. *Les pluies, et leur utilité*, 116
CCLXXX. *Dommages qui peuvent être causés par la pluie, etc.*, 121
CCLXXXI. *Diverses espèces de pluies extraordinaires*, 125
CCLXXXII. *Le printemps est un tableau de la fragilité de la vie humaine ; et, à certains égards, une image de la mort*, 130

CCLXXXIII^e. CONSIDÉRATION. *Des fautes qu'on est sujet à commettre dans le printemps*, page 134
CCLXXXIV. *Le printemps, sous son plus bel aspect, est l'image de la résurrection de nos corps*, 138
CCLXXXV. *Douces influences de la chaleur du soleil : approches de l'été*, 142
CCLXXXVI. *Commencement de l'été*, 146
CCLXXXVII. *La canicule*, 150
CCLXXXVIII. *Cause des grandes chaleurs de l'été*, 154
CCLXXXIX. *La rosée*, 158
CCXC. *Les phénomènes ordinaires de l'orage : la foudre ; la grêle*, 163
CCXCI. *Sur la crainte des orages ; et sur leur utilité*, 169
CCXCII. *Une température toujours égale, ne seroit pas avantageuse à la terre*, 174
CCXCIII. *Des plaisirs que l'été fournit à nos sens*, 178
CCXCIV. *Souvenir des biens dont le printemps et l'été nous ont fait jouir*, 183
CCXCV. *L'automne*, 188
CCXCVI. *Le froid augmente par degrés*, 192
CCXCVII. *Le mauvais temps*, 196
CCXCVIII. *Le brouillard*, 199
CCXCIX. *La gelée blanche ; et le givre*, 203

CCC^e. CONSIDÉRATION. *La neige*, page 208
CCCI. *Fertilité que la neige procure à la terre*, 213
CCCII. *Les pluies d'hiver*, 218
CCCIII. *L'hiver des contrées du Nord*, 223
CCCIV. *Des amusements tumultueux de l'hiver*, 228
CCCV. *Sur les innocents plaisirs que l'hiver peut nous procurer*, 232
CCCVI. *Exhortation à se souvenir des malheureux pendant l'hiver*, 236
CCCVII. *Des causes du froid et de la chaleur*, 240
CCCVIII. *De la température dans les divers climats de la terre*, 244
CCCIX. *Avantages du climat que nous habitons*, 248
CCCX. *Des mouvements des* PLANÈTES, 252
CCCXI. *La* LUNE, *ou l'astre qui préside à la nuit*, 259
CCCXII. *Phases de la lune*, 264
CCCXIII. *Des influences de la lune sur le corps humain*, 268
CCCXIV. *Des pronostics du temps*, 272
CCCXV. *Eclipses de soleil et de lune*, 275
CCCXVI. *Le calendrier*, 280
CCCXVII. *Les* COMÈTES, 285
CCCXVIII. *Contemplation du ciel* ÉTOILÉ, 290
CCCXIX. *Grandeur des étoiles : la voie lactée*, 294
CCCXX. *Des constellations : l'étoile polaire*, 299

CCCXXI^e. CONSIDÉRATION. *Utilité des étoiles : pluralité des mondes*, page 304
CCCXXII. *Immensité du firmament*, 309
CCCXXIII. *Prétendue influence des planètes et des étoiles*, 314
CCCXXIV. *De la couleur azurée du ciel*, 318
CCCXXV. *Coup-d'œil sur les mondes*, 323
CCCXXVI. *Réflexions sur le ciel*, 327
CCCXXVII. *Sentiments qu'excite la contemplation du ciel*, 331
CCCXXVIII. *Hymne à la louange de Dieu, sur les merveilles que nous a offertes la contemplation du ciel*, 334

LIVRE VIII.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ŒUVRES DE LA NATURE EN GÉNÉRAL.

CCCXXIX. *Invitation à contempler Dieu dans les œuvres de la nature*, 339
CCCXXX. *Perfection des œuvres de Dieu*, 343
CCCXXXI. *Ordre et régularité du cours de la nature*, 347
CCCXXXII. *Rien de nouveau sous le soleil*, 352
CCCXXXIII. *Uniformité et diversité dans les ouvrages de la nature*, 355
CCCXXXIV. *Des révolutions qui s'observent constamment dans la nature*, 359

CCCXXXV^e. CONSIDÉRATION. *Tout se fait par degrés dans la nature*, page 362
CCCXXXVI. *Des rapports qui sont entre tous les êtres*, 366
CCCXXXVII. *Idée des contrastes et des harmonies de la nature*, 374
CCCXXXVIII. *Mystères de la nature*, 380
CCCXXXIX. *Sur l'imperfection de la connoissance que nous avons de la nature*, 384
CCCXL. *Nombre d'effets, dans la nature, n'ont qu'une même cause*, 388
CCCXLI. *Libéralité de la nature envers les hommes*, 393
CCCXLII. *Libéralité de la nature envers les animaux*, 397
CCCXLIII. *Merveilles que Dieu opère tous les jours*, 400
CCCXLIV. *Instabilité des choses terrestres*, 404
CCCXLV. *Rien ne perit dans la nature*, 407
CCCXLVI. *Différence entre les ouvrages de la nature, et ceux de l'art*, 411
CCCXLVII. *Sur les plaisirs divers que nous trouvons dans la contemplation de la nature*, 415
CCCXLVIII. *La somme des biens l'emporte de beaucoup, dans le monde, sur celle des maux*, 418

LIVRE IX ET DERNIER.

DIEU, OU L'AUTEUR DE LA NATURE.

CCCXLIX^e. CONSIDÉRATION. *L'existence de Dieu*, page 422
CCCL. *Grandeur de Dieu*, 429
CCCLI. *Grandeur de Dieu, jusque dans les plus petites choses*, 434
CCCLII. *La toute-présence de Dieu. Elévation de l'ame vers lui*, 439
CCCLIII. *Sagesse de Dieu dans la liaison que toutes les parties de la nature ont les unes avec les autres*, 444
CCCLIV. *Sagesse, bonté, et puissance de Dieu dans les œuvres de la création*, 449
CCCLV. *Magnificence de Dieu dans ses œuvres*, 453
CCCLVI. *Sur le gouvernement de Dieu*, 457
CCCLVII. *Du gouvernement de Dieu à l'égard des évènements naturels*, 461
CCCLVIII. *Soins généreux de Dieu pour ses créatures*, 464
CCCLIX. *Soins de la Providence pour les individus*, 467
CCCLX. *Soins paternels de la Providence pour la conservation de notre vie, dans toutes les parties du monde*, 473

CCCLXI^e. CONSIDÉRATION. *Ignorance où nous sommes de notre sort à venir,* page 477
CCCLXII. *Evénements fortuits,* 481
CCCLXIII *Moyens de félicité que Dieu offre à l'homme,* 485
CCCLXIV. *Motifs de confiance en Dieu; et souvenir reconnoissant de ses bienfaits,* 490
CCCLXV. *Du prix de la révélation,* 490
CCCLXVI. *Idées sur le bonheur de l'homme dans l'autre vie,* 500

Fin de la Table du quatrième et dernier Volume

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date due

Q
158 Cousin-Despréaux,
.C6L44 L.
1805 Leçons de la na-
ture.